


NAZIONALE
253
2 D
9
ROMA
BIBLIOTECA
CENTRALE V. E. II



MÉMOIRES

DE

LORENZO D'APONTE

POÈTE VÉNITIEN

COLLABORATEUR DE MOZART

TRADUITS DE L'ITALIEN

PAR

M. C. D. DE LA CHAVANNE



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE

1860



MÉMOIRES

DE

LORENZO D'APONTE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



MÉMOIRES

DE

LORENZO D'APONTE

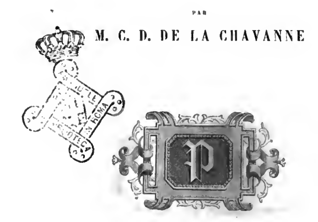
POËTE VÉNITIEN

COLLABORATEUR DE MOZART

TRADUITS DE L'ITALIEN

PAR

M. C. D. DE LA CHAVANNE



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE

1860



Mon cher La Chavanne,

Voici les Mémoires les plus originaux et les plus anecdotiques que l'Italie artiste ait jamais offerts à la curiosité publique.

Les Mémoires de *Benvenuto Cellini* ne sont ni plus naïfs ni plus amusants. Le monde a quelquefois besoin de penser, mais il a quelquefois aussi besoin de s'amuser. Le plaisir honnête est une des quatre fins de l'homme. Traduisez donc pour le public français les Mémoires que je vous envoie ici; ce ne sera pas du temps perdu. Tout le monde lira et sourira.

L'auteur est un Vénitien, du temps où les Véni-

tiens étaient le peuple le plus spirituel et le plus aimable de ce bal masqué en permanence qu'on appelait Venise. Depuis, ils sont devenus des victimes de la politique. Livrés par nos mains, hélas! à l'Autriche, plus tard ils sont devenus des héros malheureux, auxquels nous voudrions tendre la main, si cette main était assez longue, à travers leurs lagunes; ils ont produit *Manin*, l'infortuné Washington d'un jour! Ils n'en sont que plus intéressants. On aime à remonter aux jours heureux de leur histoire. Voici un homme qui vous y reportera.

Il se nomme *d'Aponte*. Il passa sa jeunesse à aimer, à chanter des barcarolles, à intriguer en masque sur la place Saint-Marc, comme toute sa patrie; plus tard il connut l'immortel *Mozart*, ce Rossini de son siècle, aussi gai, mais plus sensible et plus spiritualiste que le Rossini de notre âge. Il se dévoua par enthousiasme pour la musique à ce Raphaël de la mélodie, Mozart; il donna un corps à toutes ces notes auxquelles Mozart donnait l'âme. Il fut l'ombre inséparable de ce grand homme. N'est-ce pas quelque chose? Mozart et d'Aponte étaient amis; un grand compositeur, en ce temps-là, ne dédaignait pas d'aimer un grand poëte. Les arts

étaient égaux, les cœurs aussi; ce n'était pas apparemment comme de nos jours.

D'Aponte est, dans ses mémoires, aussi écrivain que *Goldoni*, son compatriote, aussi léger que le chevalier de *Grammont*, aussi aventureux que *Gil Blas*, aussi plaisant que *Figaro*, aussi malheureux que *Gilbert*. Combien de titres pour réussir après sa mort! Ressuscitez cet homme enseveli mal à propos. Ses mémoires introuvables étaient enfouis dans cette forêt d'Amérique qu'on appelle New-York. Personne ne les aurait exhumés là-bas, où le plus ingénieux manuscrit ne pèsera jamais le poids d'un dollar. J'en dois la première communication à ce musicien passionné et à cet écrivain exquis qu'on appelle à Paris *Scudo*. Scudo seul était digne d'être le dépositaire de ce trésor; les notes, pour lui, sont des mots, et les mots sont des notes. Il traduit le son en pensée et la pensée en son. Ne l'avez-vous pas vu quelquefois à l'opéra italien pendant qu'on jouait *Mozart* ou *Cimarosa?* Je l'ai vu hier encore, moi, debout entre deux colonnes, élevant ses deux mains en conque à ses oreilles, comme pour mieux boire le vent de l'orchestre, et tournant son visage pâli contre les parois de la loge, comme pour

cacher au public la pudeur et l'excès de ses émotions musicales. Cette oreille de Scudo est si fine, qu'elle discernerait et qu'elle noterait une mélodie dans les frissons d'une brise d'été à travers des brins de gazon. Remerciez-le, faites comme lui, et vous ferez bien; remerciez surtout M. de Saint-Hilaire, autre *dilettante* exquis capable d'interpréter Mozart et d'aimer *d'Aponte*. C'est à lui que je dois le rare exemplaire de ces mémoires que je vous confie. Je vous promets un monde choisi de lecteurs qui se renouvelleront avec les années; je vous donne un certificat de succès et de plaisir pour votre jeune éditeur, M. Pagnerre. Puisse ce certificat bien sincère vous porter bonheur à tous deux, et que l'ombre mélodieuse de *Mozart*, et que l'ombre capricieuse de *d'Aponte* vous soient en aide! Adieu et amitié.

AL. DE LAMARTINE.

Paris, 20 juillet 1860.

AVANT-PROPOS

L'auteur de ces mémoires a jugé inutile de les faire précéder par une préface. Il les a livrés au public, en se bornant à indiquer dans un court épilogue le but que, comme l'auteur de *Gil Blas,* il s'est proposé, avec la seule différence que, entre les deux livres, l'un, celui de Lesage, n'est qu'une fiction, dont chaque événement est combiné pour un dénoûment prévu, l'autre une œuvre de réalité,

dont les incidents ne peuvent être changés au gré du narrateur.

Sans nous étendre plus longtemps sur ce sujet, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de placer en tête de notre traduction la brillante analyse que M. de Lamartine fait de cette vie aventureuse, où l'imprévu succède à l'imprévu, et qui offre tout l'attrait d'une œuvre d'imagination.

I

Lorenzo d'Aponte, né dans la petite ville de Céněda, dans l'État vénitien, fils de cette race enjouée, insouciante, amoureuse et artiste de cette partie de l'Italie, est chassé de la maison paternelle par le second mariage de son père avec une jeune Vénitienne de dix-huit ans, que son père épouse en secondes noces. Les jalousies de cette belle-mère

le forcent à chercher un refuge dans un Séminaire de sa petite ville. Sa précocité d'esprit, la beauté de ses traits, son aptitude oratoire et poétique, le font discerner par l'Archevêque. Ses études achevées, il devient Professeur, à son tour, dans le Séminaire où il a été élevé. On lui offre tous les honneurs et tous les bénéfices de l'Église, s'il veut entrer dans l'état Ecclésiastique; sa nature légère et libre se refuse à la gravité de cette profession. Il va chercher fortune à Venise; il trouve amour et fortune dans sa première liaison avec une belle courtisane de la capitale. La jalousie de cette femme et l'exigence d'un frère de sa maîtresse l'obsèdent. Il croit leur échapper par une autre liaison avec une jeune et belle Princesse napolitaine fugitive de la maison d'un odieux époux; rencontré la nuit dans une gondole du Grand Canal, l'Inquisition de Venise lui enlève cette conquête, jetée, par ordre du conseil des Dix, dans un couvent de terre ferme.

Il revient à sa première passion ; cette femme et son frère l'entraînent au Ridotto, sorte de club où la République encourageait, pendant le carnaval,

toutes les vicissitudes corruptives du jeu : ils finissent par y perdre les monceaux d'or qu'ils y avaient d'abord gagnés. Un vieillard mystérieux, qui avait amassé une fortune de cinquante mille ducats en mendiant sur le pont de Venise, remarque la bonne grâce et la charité de d'Aponte envers les pauvres. Il l'appelle dans sa maison, lui montre son trésor ; il lui propose de lui donner en mariage sa fille unique, beauté accomplie qui vient de sortir du couvent, et qu'il fait apparaître devant lui dans toute la fraîcheur de son adolescence : d'Aponte est enivré à la fois par l'amour et par la fortune, mais sa fatale passion pour la courtisane qu'il aime et qu'il redoute le fait hésiter. Il s'éloigne en gémissant de la chambre du vieillard; il retombe dans ses liens et dans ses désordres.

Les représentations d'un frère aîné qui vient l'arracher à ses libertinages le ramènent à Trévise; il y professe les Belles-lettres avec un applaudissement qui répand son nom dans Venise. Des vers satiriques contre le conseil des Dix le font arrêter par l'Inquisition d'État : on le juge; le Professorat public lui est interdit pour toute peine.

Recueilli dans le palais d'un patricien de Venise, amateur et protecteur des lettres, le Poëte raconte l'empire exercé sur ce vieillard par une jeune fille nommée Thérèse, qui finit par épouser le patricien.

Les mœurs étranges de Venise sont peintes, dans ce récit de d'Aponte, en traits de Molière et de Pétrone. Un sonnet en patois vénitien contre les grands, chanté par les gondoliers, et dont il est l'auteur; un jambon mangé en carême dans une hôtellerie de la ville, servent de prétexte contre lui. Les deux Inquisitions le menacent à la fois: ses amis lui conseillent de prévenir sa condamnation par la fuite, il quitte Venise pour jamais.

II

Il arrive à Goritz, charmante petite ville du Frioul. Il se présente à la première hôtellerie venue, sans autre bagage qu'un *Horace*, un *Dante* et un *Pétrarque* annotés par lui, seule fortune d'un philosophe, d'un amoureux et d'un Poëte. La peinture de la jeune hôtesse allemande qui l'accueille, et dont il devient épris au premier coup d'œil, est d'une grâce, d'une fraîcheur et d'une candeur qui égalent les pages de *Daphnis et Chloé* ou les primeurs d'imagination de J. J. Rousseau dans le verger des Charmettes. Le souper du voyageur, auquel assistent les servantes et la belle hôtesse, la scène de la déclaration d'amour, faite à l'aide d'un dictionnaire allemand-italien, où le doigt muet de la jeune veuve et du jeune Poëte marquent les

mots qui révèlent leur inclination naissante, est une scène supérieure à celle du page dans les *Noces de Figaro* que d'Aponte et Mozart devaient écrire et chanter bientôt ensemble : nous n'en connaissons pas de pareille en français. Dans la scène suivante, l'hôtesse, appelée un moment par l'arrivée d'autres voyageurs, disparaît ; elle revient bientôt, accompagnée d'une de ses servantes, à qui elle fait chanter un air allemand dont les paroles signifient :

« J'aime un homme du pays d'Italie. »

Le Poëte allemand Gœthe n'est pas plus séduisant dans Marguerite, plus naïf dans Mignon ; d'Aponte joue sans préméditation le rôle de Faust et de don Juan à son premier pas sur la terre des magies de la poésie et de l'amour. Le besoin d'argent le force à quitter cette délicieuse halte et à chercher des ressources dans son talent poétique. La jeune hôtesse lui offre en vain sa bourse et son cœur, il a la délicatesse de refuser. Il prend une chambre dans un faubourg de Goritz, il vit de ses

improvisations et de ses odes en l'honneur de l'Impératrice et des hommes d'État de l'Autriche. Une série d'aventures bizarres lui fait quitter Goritz; il se rend à Vienne et à Dresde : le Premier Ministre, Comte Marcolini, goûte son talent et le protége. Il écrit des Opéras et des Psaumes; il s'éprend à la fois de la mère et des deux filles d'un peintre italien établi à Dresde; ce triple amour, quoique contenu dans les bornes de l'honnêteté, amène une explication sévère entre la mère et le père, avec le séducteur innocent. On somme d'Aponte de se déclarer pour l'une ou pour l'autre des jeunes filles ou de cesser ses visites. Le mariage épouvante ses amours; il confie ses anxiétés à un vénérable Ecclésiastique de Dresde, le Père Huber, amateur passionné de musique et de vers; le Père Huber lui donne les conseils de la vertu, et le fait partir tout en larmes pour Vienne, après avoir glissé dans sa poche cent sequins et une *Imitation de Jésus-Christ*.

III

Arrivé à Vienne, il est recommandé au célèbre Salieri, compositeur et directeur d'opéra italien à la cour de l'Empereur Joseph II; le grand poëte Métastase, le Quinault de l'Italie, l'accueille. Par la protection de Salieri et de Métastase, il est introduit auprès de l'Empereur, qui le charge de composer des *libretti* pour son Théâtre Italien de Vienne. Métastase meurt, et d'Aponte aspire à lui succéder. L'Abbé Casti, son rival en poésie théâtrale, prévaut injustement sur ce jeune homme. Paësiello, le grand compositeur napolitain, emprunte à Casti ses poëmes; d'Aponte échoue dans sa première tentative théâtrale, sur la musique de Salieri. L'amour le console de ce revers. Un chirurgien italien, jaloux de la préférence obtenue par d'Aponte dans

le cœur d'une belle Viennoise, lui donne un remède contre un léger mal, qui lui fait tomber à vingt-neuf ans toutes les dents. Il cherche en vain à atteindre son assassin pour le punir de sa perfidie; la fuite le dérobe pendant huit ans à sa vengeance

IV

C'est dans cette situation désespérée que d'Aponte rencontre Mozart, à peu près aussi disgracié que lui de la faveur des Cours, des Directeurs de théâtres et du public que d'Aponte l'était lui-même.

Wolfgang Mozart, la plus prodigieuse organisation musicale qui fût jamais, arrivait à Vienne à la suite de l'évêque de Salzbourg, auprès duquel il était attaché en qualité de musicien aux appointements de cinq cents francs par an. Dégoûté bientôt

de cette existence obscure, son génie aspirait à une destinée des plus brillantes, il cherchait à s'associer un poëte qui lui donnât des thèmes de composition dramatique, carrière dans laquelle il avait déjà fait son début par son opéra d'*Idoménée*, représenté avec succès à Munich. Ce poëte s'offrait à lui dans la personne de d'Aponte. Ils composent ensemble son premier opéra triomphal, les *Noces de Figaro;* son nom et son génie se répandent, sur les mélodies divines de ce drame musical, dans tout l'univers.

Ce succès populaire ne le satisfait pas : il veut s'élever par un drame plus complet et plus tragique jusqu'à ce point culminant de l'art où l'artiste, indifférent au jugement de la foule, parvient à se satisfaire lui-même; il demande à son poëte un sujet qui comporte tous les tons, tous les accents de l'âme humaine. D'Aponte lui propose le drame de *Don Juan*. Mozart accepte; le Poëte écrit, le Musicien compose. Ce Poëte était d'Aponte lui-même, une espèce de don Juan subalterne, qui voulait écrire et faire chanter sa propre histoire dans l'histoire de son héros, immoral séducteur

impénitent, et puni par le ciel de ses amoureux forfaits.

Le Poëte recevait le premier les confidences du Musicien, en assistant à l'éclosion de ses accords, accoudé sur le dossier de sa chaise devant le clavecin.

Il est curieux de lire ce que d'Aponte raconte dans ses Mémoires de sa première entrevue et de sa liaison constante ensuite avec le génie encore méconnu de la musique.

« J'avais compris facilement, y dit-il, après le succès soudain et universel des *Noces de Figaro*, que l'immensité du génie musical de Mozart exigeait un sujet de drame vaste, multiforme, sublime. Je pensai à *Don Juan*, dont l'idée le séduisit complétement. »

Et nous ajoutons : C'est par un tel homme que *Don Juan* pouvait être écrit; par un aventurier, un amant, un poëte, un homme de plaisir, inspiré du vin, de l'amour et de la gloire; entre les tentations de la débauche, et le respect divin de l'innocence; homme sans scrupule, mais non sans terreur des vengeances du ciel, d'Aponte, à l'impénitence près,

écrivait le drame de sa propre vie dans le drame de *Don Juan*.

V

Mais pour que le drame fût complet, il fallait qu'il fût retouché, transfiguré, idéalisé et pour ainsi dire sanctifié par une âme pure aussi pleine de divinité que l'âme de d'Aponte était pleine de souillure. C'est le sort que le dieu de l'art réservait à ce chef-d'œuvre poétique et musical, écrit par un impie, noté par un saint. C'est l'immortel caractère de ce monument musical : on y sent à la fois bouillonner le vice, prier l'innocence, défier le ciel, foudroyer le crime, éclater la justice divine, rayonner l'immortalité rémunératrice à travers les fausses joies et les faux triomphes d'un scélérat de plaisir.

Je veux peindre les passions violentes, écrivait Mozart à son père; *mais les passions violentes ne doivent jamais être exprimées ni en poésie ni en musique jusqu'à provoquer le dégoût même dans les situations horribles; la musique, selon moi, ne doit jamais blesser les oreilles ni cesser d'être la musique, c'est-à-dire la beauté de l'expression chantée.* « C'est la doctrine de l'antiquité dans la théorie des beaux-arts, dit avec raison M. Scudo en citant ces paroles si justes; c'est la doctrine pratiquée par Phidias, par Virgile, par Raphaël, doctrine contraire à celle du musicien rival de Mozart, Gluck, qui voulait au contraire que la musique ne fût que la traduction littérale de la parole... » Les *Noces de Figaro,* et *Don Juan* sont les seuls opéras que ces deux hommes écrivirent ensemble.

Mozart avait trente et un ans, à l'époque où il se disposait à écrire cette dernière musique; il était arrivé à cette heure suprême de la vie d'un grand artiste, où sa main peut écrire couramment sous la dictée de son cœur, et réaliser, comme il disait, les rêves de son génie. Des circonstances particulières

étaient venues accroître sa tristesse naturelle; son père était mort à Salzbourg à l'âge de soixante-dix ans. Quelque temps après il tomba lui-même assez gravement malade. A peine rétabli, il eut encore la douleur de voir mourir son meilleur ami, le docteur Siegmund Barisani, premier médecin de l'hôpital, à Vienne, dont les soins éclairés et affectueux avaient contribué à prolonger jusqu'alors sa frêle existence. Il en éprouva une impression profonde dont il a consigné le témoignage sur un album. Frappé coup sur coup dans ce qu'il avait de plus cher au monde, il se sentit défaillir.

Le pressentiment d'une fin prochaine envahit peu à peu son âme. Une voix secrète semblait lui dire qu'il fallait se hâter d'accomplir son œuvre. Une douce tristesse voilait son regard, habituellement trempé de larmes, où se lisait le regret de la vie qui allait lui échapper dans la force de l'âge et dans la maturité du talent. C'est dans de telles dispositions qu'il partit pour Prague, avec le libretto de *Don Juan*, dont il avait tracé les principales idées et achevé même plusieurs morceaux.

Il accepta un logement dans la maison de son ami Dusseck, située à l'extrémité d'un faubourg pittoresque qui dominait la ville. C'est là, dans une chambre bien éclairée, ayant sous ses fenêtres l'aspect réjouissant des beaux vignobles de Kosohirz, chargés de fruits, de parfums et de feuilles jaunissantes, où venaient expirer les rayons mélancoliques du soleil d'automne; c'est là que Mozart a terminé le poëme où gémit encore son âme immortelle. C'est pendant les heures tranquilles de la nuit que Mozart, comme Beethoven, aimait à travailler, et qu'il trouvait ses plus heureuses inspirations. Séparé ainsi du monde extérieur, débarrassé des soucis vulgaires de la vie, promenant son regard ému dans l'infini des cieux, en face de son piano et de son idéal, il s'abandonnait au souffle du sentiment qui l'enlevait sur ses ailes divines.

V

On sait comment fut écrite l'ouverture de *Don Juan*. La veille de la première représentation, Mozart passait tranquillement sa soirée avec quelques amis. L'un de ceux-ci lui dit : « C'est demain! et tu n'as pas encore terminé l'ouverture! » Mozart feignit un peu d'inquiétude, se retira dans sa chambre, où l'on avait préparé du papier de musique, des plumes et de l'encre, et se mit à composer vers minuit. Sa femme, qui était à côté de lui, lui avait apprêté un grand verre de punch, dont l'effet, joint à sa fatigue extrême, l'assoupissait un peu. Pour le tenir éveillé, sa femme se mit à lui raconter des contes bleus, et, trois heures après il avait terminé cette admirable symphonie. Le lendemain, à sept heures du soir, un peu avant le lever du ri-

deau, les copistes n'avaient pas encore fini de transcrire les parties d'orchestre.

A peine avaient-ils apporté les feuilles encore humides, que Mozart fit son entrée à l'orchestre et se mit au piano. Quoique ses musiciens n'eussent pas eu le temps de répéter, l'ouverture, conduite par un chef habile, Strobach, fut exécutée à première vue, avec une telle précision que le public éclata en transports d'enthousiasme. Pendant que Leporello chantait l'introduction, Mozart dit en riant à ses voisins : « Quelques notes sont tombées sous les pupitres, néanmoins l'ouverture a bien marché.

« Je n'ai écrit cette œuvre, disait modestement Mozart aux hommes qui n'étaient pas aptes à l'apprécier de son temps, je ne l'ai écrite que pour mes chers habitants de Prague, pour moi et pour quelques amis. »

Il écrivit encore pour un théâtre d'Allemagne la *Flûte enchantée*, musique arcadienne, qui est à la musique ce que le *Songe d'une nuit d'Été* de Shakspeare est à la poésie, une rêverie entre ciel et terre, une coupe d'opium divin qui endort l'âme dans une couche de nuages.

Hélas ! il avait déjà ses pressentiments de l'autre monde, la vie se retirait de lui et s'exhalait, en se retirant, en mélodies. Les génies précoces n'ont pas de soir, ils ont tout donné le matin. Le caractère de sa musique devenait de plus en plus religieux ; il préférait l'écho du Sanctuaire aux applaudissements des Théâtres, ses chants montaient d'avance à son Dieu. Ses pensées se traduisaient en musique d'église; il pensait en sons, ces sons remplissaient d'âme les voûtes des cathédrales. Une phrase musicale de Mozart convertit autant de cœurs qu'un sermon, car tout ce qui élève convertit. Dieu est en haut, son génie montait toujours. Semblable au poëte français Gilbert qui chanta, en mourant sa propre mort, il se chanta à lui-même l'éternelle paix sur son lit d'agonie, dans son *Requiem*. Il expira à trente-cinq ans, en 1791. La terre ne se doutait pas de ce qu'elle perdait. Il a fallu trente ans à son nom pour mûrir à la gloire qu'il possède aujourd'hui.

VI

Quant à son ami et à son collaborateur d'Aponte, il semble que la fréquentation de Mozart avait amélioré et comme converti ce don Juan de Venise.

En lisant ses mémoires, comparables aux pages des *Confessions* de J. J. Rousseau, mais plus candides, plus naturels, moins sophistiques et moins déclamatoires, on s'aperçoit qu'après ses relations avec Mozart, le goût, ou du moins le regret de la vertu, respire dans cet homme d'aventures, qui a respiré de près l'âme d'un homme de régularité et de piété.

D'Aponte enlève à Trieste le cœur d'une jeune et belle Héloïse, fille d'un négociant anglais : les parents de son écolière lui accordent sa main. Il part avec elle pour Londres, la première nuit de ses

noces; il passe plusieurs années en Angleterre, attaché au théâtre italien de cette capitale en qualité de compositeur de *libretti*, poëte de commande chargé de fournir des drames ou des paroles aux musiciens. Il fait une certaine fortune à ce métier; le directeur des théâtres, Taylor, l'envoie en Italie, la bourse pleine d'or, à la recherche des cantatrices les plus capables d'illustrer et d'enrichir son administration théâtrale. D'Aponte, suivi de sa charmante femme, ne manque pas de trouver un prétexte pour passer par Venise et pour aller à *Céneda* surprendre sa famille, embrasser son vieux père, éblouir ses frères, ses sœurs, ses amis d'enfance du spectacle de sa prospérité.

Sa séparation de cette aimable famille pour retourner à Londres, est peinte avec la même vivacité et la même candeur d'âme et de style. Nous ne connaissons dans aucune langue des scènes domestiques qui remuent plus doucement et plus profondément les fibres de famille; même, dans les confidences de saint Augustin, si tendre et si pieux pour sa mère, il n'y a pas beaucoup de pages en littérature intime supérieures à ce re-

tour d'un fils aventurier dans la maison paternelle.

Les mémoires de d'Aponte en sont partout émus. C'était un de ces cœurs viciés à la surface par les ballottements d'une vie aventureuse, en qui il reste le fond d'où toute vertu peut renaître : la nature.

Il part de Cénéda pour Londres; il y prospère un moment dans des spéculations de théâtre et de librairie; il y succombe ensuite sous un déluge d'adversités domestiques et de dettes; il se réfugie avec sa femme et ses enfants aux États-Unis; il y professe la littérature italienne à un Peuple qui n'est pas encore parvenu à l'âge littéraire; il y meurt donc de misère, mais toujours jeune, à quatre-vingt-dix-sept ans! C'est la résipiscence de *Figaro*, c'est la vieillesse de *Don Juan*, mille fois pire que le coup de tonnerre de son drame.

C'est à l'âge de soixante-seize ans qu'il écrit, dans les brumes de New-York, ces pages ivres encore d'adolescence, d'amour et de gloire ; la jeunesse de ces hommes est dans leurs adversités. Leur longue lutte avec la fortune est un exercice qui les rajeunit en les terrassant. Ils boivent leur sueur comme des naufragés du sort, pour se désaltérer et retremper



leurs forces. Nous regretterions de n'avoir pas connu ces mémoires, restés obscurs, de d'Aponte; c'est un trésor de littérature vénitienne qui vaut un regard de ce siècle et la traduction d'une main légère. Nous ne nous étonnons plus de l'amitié de Mozart pour cet aventurier d'élite : l'homme religieux a ses indulgences, qui sont les grâces de la vertu.

D'Aponte et Mozart sont inséparables dans la postérité.

MÉMOIRES

DE

LORENZO D'APONTE

Je publie mes Mémoires. Mais, comme je n'écris point l'histoire d'un homme illustre par sa naissance, ses talents ou l'éclat de services rendus à sa patrie, je parlerai le moins possible de mon pays, de ma famille et de mon enfance; je me bornerai à des faits qui, s'ils ne sont pas remarquables, pourront du moins, par leur étrangeté et leur imprévu, procurer quelques heures de distraction à mes lecteurs.

I

Je naquis, le 10 mars 1749, à Cénéda, ville petite, mais jouissant de quelque renommée dans les États de Venise. A l'âge de cinq ans, je perdis ma mère. Les pères, en général, s'occupent peu des premières années de leurs enfants, les miennes furent entièrement négligées; lire et écrire était toute ma science à onze ans. Ce ne fut qu'à cette époque que mon père songea à me donner quelque éducation. Malheureusement il fit choix d'un mauvais instituteur. C'était le fils d'un paysan; il avait troqué ses bœufs et sa charrue pour la férule magistrale, et apportait dans ses nouvelles fonctions toute la rusticité de son origine; il me mit en main la grammaire d'Alvaro, et eut la prétention de m'enseigner le latin. J'étudiai plusieurs mois, et n'appris absolument rien. Malgré cette absence de science, tout le monde s'obstinait à me regarder comme un prodige; j'étais doué d'une excellente mémoire, d'une intelligence peu commune; on me trouvait une grande facilité de parole, de la promptitude dans mes reparties, et surtout une insatiable avidité de tout savoir. Avec toutes ces heureuses dispositions, mon père s'étonnait de me voir profiter aussi peu des leçons de mon maître. Il voulut

en approfondir la cause, qu'il n'eut pas grand'peine à découvrir. Il vint un jour dans ma chambre d'étude, et se mit en observation derrière mon pédagogue. Celui-ci, irrité d'une faute que je venais de commettre dans la répétition d'une leçon, tomba sur moi le poing fermé et me frappa au front avec autant de force qu'en aurait mis un forgeron à frapper sur une enclume : c'était du reste son passe-temps quotidien. Je ne saurais dire si ce fut la honte ou la douleur qui m'arracha une larme furtive; cette larme n'échappa pas à mon père. Elle retomba sur son cœur. Se précipiter sur lui, le saisir aux cheveux, le traîner hors de la chambre, le jeter au bas de l'escalier, fut l'affaire d'un instant, faisant pleuvoir sur lui tout ce qui lui venait sous la main, jusqu'à ma grammaire d'Alvaro, cause première de cette scène. Pendant trois ans il ne fut plus question de latin. Mon père était persuadé que c'était à mon aversion pour mon précepteur, et peut-être était-ce la vérité, qu'il fallait attribuer mon peu de progrès dans l'étude de cette langue.

Le dénoûment de cette scène me fut fatal; je restai jusqu'à quatorze ans entièrement étranger à toute science; et, tandis que tout le monde s'extasiait sur mon esprit naturel, je rougissais d'être le moins avancé de tous les jeunes gens de Cénéda, qui, par plaisanterie, m'avaient surnommé le *spirituel ignorant*. Il m'est impossible d'exprimer la confusion que j'en ressentais, et quelle soif de science se développait en moi. Étant monté un jour dans le grenier où mon père avait l'habitude d'entasser ses vieux papiers, j'y trouvai

quelques livres qui composaient, je crois, toute sa bibliothèque. Dans ce pêle-mêle d'auteurs plus ou moins connus, je m'emparai bien vite d'un volume de Métastase. Je le lus d'un seul trait, et les vers de ce divin poëte produisirent sur mon âme l'effet de la plus ravissante musique.

Dix ans après la perte de ma mère, mon père convola en secondes noces et me donna pour marâtre une jeune fille qui n'avait pas dix-sept ans ; il en avait plus de quarante. Stimulé par le désir de cultiver mon esprit, et entrevoyant surtout les conséquences d'un mariage aussi disproportionné, je compris qu'il me fallait chercher ailleurs des ressources que je ne pouvais plus espérer rencontrer dans la maison paternelle.

A cette époque Monsignor Lorenzo d'Aponte était évêque de Cénéda : c'était un homme d'une haute piété, d'une grande tolérance, et doué des plus rares vertus chrétiennes ; il avait en outre une profonde affection pour toute la famille. Je me présentai résolûment à lui, et le priai de me placer, ainsi qu'un de mes frères, dans le séminaire qu'il dirigeait. Ma démarche plut à ce vénérable prélat. Il y vit de notre part un vif désir d'instruction joint à d'excellentes dispositions. Il acquiesça avec joie à ce désir, et s'engagea même avec une rare bonté à pourvoir entièrement aux dépenses assez fortes de notre entretien. Les progrès que nous fîmes dans nos études répondirent aux espérances de notre bienfaiteur. En moins de deux ans nous écrivions avec élégance le latin enseigné avec un soin particulier dans ce docte sé-

minaire, comme indispensable aux élèves destinés au sacerdoce. Quant aux langues modernes, elles n'étaient considérées que comme accessoires. Mon père se méprenant sur ma vocation et se laissant guider, plus par les circonstances que par son devoir de père, me destinait à l'Église; je fus donc élevé pour devenir prêtre, quoique entraîné par goût et par nature à des études tout opposées, de telle sorte qu'à dix-huit ans, capable de composer en une demi-journée un sermon, ou plus de cinquante vers en élégante latinité, je me trouvais hors d'état d'écrire une lettre de quelques lignes dans ma propre langue. Celui qui le premier fut frappé de ce vice d'éducation et qui s'appliqua à le corriger fut l'abbé Cagliari, jeune prêtre à l'imagination ardente et poétique, récemment sorti du collége de Padoue, où la lecture de Dante et de Pétrarque était aussi familière que celle d'Horace et de Virgile; il commença d'abord à lire, à expliquer, puis à faire goûter à un grand nombre d'élèves qui composaient sa classe la prose aussi bien que les vers de nos poëtes nationaux.

Parmi les jeunes gens les plus assidus à ses leçons, les deux plus remarquables étaient Girolamo Peruchini et Michele Colombo. Je dois à l'émulation qu'ils excitèrent en moi, plus qu'à toute autre cause, la rapidité de mes progrès en poésie. Je crois ici devoir citer un fait qui, tout puéril qu'il puisse paraître, donnera une idée de ce que peut exercer de puissance sur une jeune imagination un bon conseil, ou la crainte d'un blâme.

Colombo avait fait de fortes études; il écrivait des

vers italiens pleins de charme et de grâce. Il se faisait un plaisir de me les lire de temps à autre pour m'exciter à faire l'essai de ma verve poétique. Je me risquai donc. Ayant à demander à mon père une modique somme d'argent, je crus l'obtenir plus aisément en lui adressant cette requête sous la forme d'un sonnet. A force de marteler mon cerveau, je parvins à en arracher les quatre premiers vers :

SONNET

Envoyez-moi, je vous prie, ô mon père,
Quinze ou vingt sous, si vous pouvez,
Je vais prendre en mains ma guitare,
Et chanter l'éloge de l'argent.

J'allais poursuivre lorsqu'un éclat de rire parti derrière moi me fit brusquement tourner la tête, et j'aperçus Colombo lisant mon dernier vers et le répétant du ton dont les aveugles mendiants psalmodient une complainte avec accompagnement de mandoline. Je pleurai de rage, et de trois jours n'osai plus regarder en face Colombo, qui, poussant la taquinerie jusqu'au bout, ne cessait de me poursuivre de sa pantomime; enfin, après m'avoir tourmenté pendant un assez long temps, il me prouva son amitié en me donnant le conseil de ne point me décourager, mais de m'essayer à mieux faire. Je m'appliquai donc à lire et à étudier nos bons auteurs, au point d'en perdre le boire et le manger : Dante, Pétrarque, Arioste et le Tasse furent mes



modèles; en moins de six mois, je savais par cœur presque tout l'*Enfer* du premier, les plus beaux sonnets du second, et les morceaux les plus remarquables des deux autres. Après avoir composé et brûlé plus de deux mille vers, j'eus enfin l'espoir de pouvoir lutter avec mes condisciples.

A l'occasion de la promotion de notre recteur à un grade supérieur, je lus un sonnet. Je n'en parle ici que pour donner une idée des progrès que j'avais faits dans ces six mois. Comme j'avais travaillé en cachette, tous mes camarades se refusèrent à croire que ces vers fussent de moi. Un seul, Colombo, en fut persuadé. Il alla même jusqu'à faire le serment de ne plus écrire en italien, serment que plus tard lui fit enfreindre une jeune et belle personne dont nous devînmes tous les deux amoureux, et à laquelle nous adressions en même temps les inspirations de notre muse.

Cette incrédulité générale, en stimulant mon amour-propre, me fit redoubler d'efforts, et prendre la résolution de me consacrer uniquement à la poésie. En moins de deux ans, j'avais dévoré non-seulement tous nos auteurs classiques, mais tous les ouvrages de quelque mérite; je les lisais, j'en reproduisais en latin les pages les plus remarquables, je les transcrivais plusieurs fois, je les commentais, les critiquais, en ornais ma mémoire; je m'exerçais dans toutes sortes de compositions, sur tous les rhythmes, m'inspirant de leurs plus belles pensées, et cherchant à élever mon style à leur hauteur, en un mot, m'identifiant autant que possible avec ces mo-

dèles inimitables, parmi lesquels le divin Pétrarque obtenait toujours ma préférence marquée, et chez qui, à chaque lecture et dans chaque vers, je trouvais toujours un nouveau charme.

C'est ainsi que par un travail opiniâtre, au bout de trois ans, je parvins à me perfectionner, et que souvent mes vers obtinrent les honneurs d'un triomphe.

Une cantate mise en concours, parmi les jeunes gens les plus distingués de Cénéda, m'attira les plus grandes félicitations; loin de m'enorgueillir de ces éloges, j'eus le bon esprit de ne les attribuer qu'à la politesse et aux encouragements que l'on est toujours porté à donner à la jeunesse, je travaillai à pouvoir, avec le temps, arriver à les mériter. J'évitai ainsi l'écueil où viennent d'ordinaire se briser les jeunes talents qui se croient à leur apogée lorsqu'à peine ils devraient sérieusement commencer leurs études. Quelques heureuses dispositions naturelles, un grand amour pour la poésie, et des principes très-purs, m'eussent sans doute valu la réputation de poëte, si ma mauvaise fortune ne se fût toujours jetée à la traverse de mes meilleures intentions, et ne m'eût poussé sans cesse par une pente irrésistible vers les plus cruelles épreuves de la vie, en m'arrachant à cette paix et à ces doux loisirs sans lesquels l'esprit humain ne peut jamais atteindre le but qu'il se propose.

II

J'avais, à force d'économies, acquis une petite collection de livres, que je me proposais d'augmenter par l'achat des meilleurs auteurs italiens.

Nous avions à Cénéda un vieux libraire qui, malgré son peu d'érudition, avait eu assez de goût pour réunir dans sa boutique nos meilleurs ouvrages de littérature, et où je pouvais facilement trouver ceux qui me manquaient. J'y fis choix de quelques *Elzévirs*, dont la valeur dépassait de beaucoup le contenu de ma pauvre bourse. Ce bon vieillard imagina un expédient qui devait arranger ses affaires et les miennes; il avait un fils cordonnier, il s'agissait de lui apporter des peaux de la fabrique de mon père et de solder ainsi mon compte chez lui. L'expédient fut de mon goût, je courus à la maison, je m'introduisis furtivement dans le magasin, je m'emparai de trois peaux, j'en fis un paquet lié avec soin et je le glissai entre mon dos et mon habit, en m'acheminant vers la porte d'entrée; j'y trouvai ma belle-mère causant avec les voisines. Tremblant qu'elle ne s'aperçût de mon larcin, je fis une pirouette pour m'esquiver par une autre porte; mais, une fois dans la rue, je ne pouvais éviter de passer devant ce congrès féminin. A peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis une de ces femmes dire à

haute voix : — « Quel dommage qu'un aussi beau jeune homme soit bossu ! » — Je ne fis qu'un bond pour me jeter de côté, mais dans ce brusque mouvement mon paquet tomba, à la grande joie des commères. Ma belle-mère s'élança pour le ramasser, tandis que, continuant mon chemin, je courus à toutes jambes vers mon bon libraire, à qui je contai ma déconvenue. Je lui donnai quelques arrhes en le priant avec instance de me garder les livres que j'avais choisis, ce qu'il fit de bonne grâce. Ma belle-mère ne manqua point de me dénoncer à mon père : celui-ci vint le lendemain au collége m'accabler de reproches, sans que je pusse parvenir à l'apaiser, encore moins à en obtenir la somme dont j'avais besoin et qui ne s'élevait pas même à douze piastres. Cependant la chose tourna à mon avantage ; le vénérable Évêque me fit appeler et exigea de moi un récit détaillé, qu'il écouta les larmes aux yeux, puis il me fournit le moyen d'acquitter ma dette. Le plaisir que je ressentis de mon acquisition ne fut pas de longue durée ; une maladie terrible, qui durant six mois tint ma famille dans de continuelles alarmes à mon sujet, plusieurs malheurs domestiques qui frappèrent mon père, et par-dessus tout la mort de Monsignor d'Aponte, mon protecteur, m'enlevèrent non-seulement tout espoir de poursuivre mes études, mais plongèrent dans l'indigence ma famille, qui trouvait dans la munificence de ce prélat protection et secours.

Ce fut une année de perdue, je me vis réduit à me défaire de la plus grande partie de mes livres, tant pour

entretenir ma garde-robe que pour subvenir aux besoins journaliers des miens. Cet état de quasi-indigence me fit renoncer à la main d'une jeune fille que j'aimais tendrement, et, me forçant à prendre un parti opposé à mes goûts et à mes études, ouvrit le champ à mille incidents dont l'envie et la haine de mes ennemis profitèrent pour m'accabler pendant vingt ans. Je passe sous silence les détails de cette phase cruelle, pour arriver à un moment où la fortune sembla me sourire

Monsignor Ziborghi, respectable chanoine de la Cathédrale, voulut bien remplacer le bienfaiteur que nous pleurions et se constituer le protecteur de mes frères et de moi. Il nous facilita l'accès d'une de ces belles institutions dont autrefois s'enorgueillissait Venise. A sa recommandation, je fus admis, avec deux de mes frères, dans le séminaire de Portogruaro, où il me fut permis de reprendre mes études. J'y suivis des cours de philosophie et de mathématiques, sans toutefois perdre de vue mes muses chéries, et, pendant que notre professeur s'escrimait à nous expliquer Euclide, Galilée et Newton, je lisais en cachette et apprenais par cœur, soit l'*Aminta* du Tasso, soit le *Pastor fido* de Guarini. Vers la fin de l'année, je récitai au milieu d'applaudissements unanimes une cantate en l'honneur de saint Louis; les derniers vers surtout enlevèrent tous les suffrages.

« Le ciel jaloux nous reprit notre bienfaiteur, comme si cette étoile eût manqué à la splendeur du firmament! »

La haute approbation donnée à ces vers par un personnage éminent me valut la chaire de rhétorique, que Monsignor de Concordia m'offrit le même jour. Depuis quelque temps mon idée fixe était de me perfectionner dans l'étude de l'hébreu, que je connaissais déjà, et de m'adonner aux auteurs grecs, convaincu que sans leur lecture approfondie nul ne saurait devenir poëte. J'hésitai donc à accepter cette chaire; mais, cédant aux instances de mon recteur, qui me portait une grande amitié, et plus encore à l'espoir d'améliorer ainsi la position de mon père, j'acceptai; et, dans un âge où j'aurais eu moi-même encore besoin d'études, j'entrepris la rude tâche d'enseigner aux autres les belles-lettres. J'avais à peine vingt-deux ans; plus de trente jeunes gens, pleins d'ardeur et d'émulation, la veille encore mes condisciples, étaient confiés à mes soins. L'Évêque ne cessait de stimuler mon amour-propre et mon zèle, toute la ville avait les yeux sur moi : qu'on se figure mes appréhensions continuelles. Je redoublai d'efforts pour remplir dignement les devoirs qui m'étaient imposés; et ce que mes maîtres n'avaient pas eu le temps de m'enseigner, je l'appris en le démontrant à mes élèves. Ainsi que l'a dit un docte rabbin :

Umissamidai rabadi miculam.

Mon élévation à cette chaire me valut l'animosité de deux ou trois professeurs du séminaire, qui devinrent mes persécuteurs acharnés. Selon eux, n'ayant appro-



fondi ni la physique ni les mathématiques, mon éducation était tronquée, et je n'étais qu'un bavard superficiel, un méchant versificateur. Pour répondre à ces calomnies, je composai divers morceaux de poésie italienne et latine sur différents sujets, entre autres, un dithyrambe en l'honneur des parfums, et je fis en sorte qu'ils fussent lus en public, à la fin de l'année, par les élèves de ma classe; ils obtinrent l'approbation générale. Quelle humiliation pour mes ennemis de me voir l'objet de l'enthousiasme du corps entier des étudiants, des savants les plus éminents de la ville, et de l'Évêque lui-même! Leur haine ne connut plus de bornes. Enfin, après deux ans de lutte, de patience et d'abnégation, je trouvai la tâche trop au-dessus de mes forces et je donnai ma démission; ce fut alors que, flottant entre mille projets divers, ma mauvaise étoile me poussa vers Venise.

III

Dans l'effervescence de l'âge et des passions, doué d'un physique agréable, entraîné par la fascination de l'exemple, je m'abandonnai à toutes les séductions du plaisir, et je négligeai entièrement la littérature et l'étude. J'avais conçu une passion violente pour une des plus belles, mais aussi des plus capricieuses sirènes de cette capitale; tous mes instants étaient absorbés dans

les plus frivoles loisirs. A part quelques heures dérobées au sommeil, et consacrées à la lecture, je ne sache pas, pendant les trois années qu'a duré cette liaison, avoir ajouté quelque chose à ce que je savais déjà.

Une seule fois, la Providence sembla me prendre en pitié, et me présenter une occasion unique d'échapper au péril. En dépit des jalousies et des caprices de la femme avec laquelle j'étais lié, j'avais, par bonheur, contracté l'habitude de terminer mes soirées au café des *Littérateurs*, lieu de réunion de tous les hommes lettrés de Venise.

M'y trouvant une soirée de carnaval, je vis entrer un gondolier qui, après avoir promené ses regards autour de lui avec un air de mystère, me fit signe de sortir et de le suivre; il m'entraîna sur le bord d'un canal voisin, et me fit entrer dans une barque stationnée en face du café; ne doutant point qu'il ne me fût envoyé par ma maîtresse, qui souvent venait à ma rencontre à cette même place, je m'assis en silence auprès de la femme qui s'y trouvait. La nuit était sombre, et lorsque la portière de la gondole fut retombée, les ténèbres devinrent complètes. Aux premières paroles échangées, ne reconnaissant point une voix amie, je fus convaincu que notre position plus qu'équivoque était le résultat d'une méprise; mais, ne voulant point terminer là une aventure dont le début piquait ma curiosité, j'avais saisi une main que je portais à mes lèvres, selon l'usage italien; cette main était mignonne et je sentis qu'on s'efforçait de la retirer; je la retins doucement en donnant

l'assurance la plus respectueuse de ma soumission. Ma belle inconnue n'en continua pas moins à me prier de m'éloigner. Je promis ce qu'elle voulut. Reconnaissant à la pureté de son accent qu'elle était étrangère, j'employai toute mon éloquence pour qu'elle me permît au moins de la reconduire jusqu'à sa demeure; elle refusa obstinément et je dus me résigner sans insister davantage. La seule faveur que j'en obtins fut qu'elle daignât accepter des glaces que j'envoyai chercher par notre gondolier.

A la lueur d'une lanterne dont il s'était muni, je vis une jeune femme d'une beauté remarquable et d'une distinction parfaite; elle pouvait avoir dix-huit ans, sa mise était irréprochable de bon goût, ses manières distinguées et sa conversation laissait percer un esprit fin et cultivé. Émerveillé, je gardais le silence; mais, croyant m'apercevoir que ma vue produisait sur elle une impression qui n'était point à mon désavantage, je m'enhardis et je n'en eus qu'un plus vif désir de la connaître. Sensible aux égards que je lui témoignais, elle se décida enfin à me dire que l'étrange situation dans laquelle elle se trouvait lui faisait une loi de se refuser à ma demande, mais que les circonstances pouvaient se modifier, et qu'alors nous pourrions peut-être nous revoir un jour. Elle me donna sa parole que, dans ce cas, elle en ferait naître l'occasion; je répondis à sa confiance en me nommant, et nous fixâmes le lieu et l'heure de notre futur rendez-vous, après quoi je la laissai s'éloigner seule.

Chaque soir je ne manquais pas de me rendre avec

empressement au café, et chaque soir je n'y trouvais qu'une déception et un nouvel aliment à une passion qui, irritée par les obstacles, grandissait tous les jours et prenait d'autant plus de force que le joug sous lequel je vivais commençait à devenir intolérable. Abattu et découragé, je résolus de quitter Venise et d'essayer des voyages, ce grand remède aux blessures du cœur, vain espoir; l'absence ne fit que raviver mes souvenirs, et au bout de huit jours de lutte avec moi-même, plus épris que jamais, je revins à Venise. Explique qui pourra les bizarreries du cœur! occupé d'une seule image, je fus assez léger pour reprendre le joug odieux que j'avais fui, et accepter l'offre de mon ancienne maîtresse de venir habiter chez elle.

Néanmoins, mon premier soin fut de courir au café, m'informer s'il était venu quelque message à mon adresse. A mon grand regret j'appris qu'un gondolier s'était présenté et qu'on lui avait répondu que j'étais en voyage. J'en conclus qu'il me fallait perdre tout espoir de jamais retrouver ma belle inconnue. Un jour que je me promenais sur la place Saint-Marc, je me sentis tirer par le pan de mon habit, en même temps j'entendis prononcer mon nom : c'était le gondolier qui m'avait guidé à mon premier rendez-vous, et qui, la joie peinte sur le visage, poussait une exclamation : « Quel bonheur! Je vais le dire à ma maîtresse! A ce soir. » Puis il partit sans attendre ma réponse; en effet, le soir je le retrouvai m'attendant à la même place, et je le suivis.

A peine eus-je mis le pied dans sa gondole : « Me voici, me dit une voix qui me fit tressaillir, j'ai tenu ma parole ; » et au même instant elle donna l'ordre de la reconduire chez elle. Je fus introduit dans un appartement élégant, mais simple ; elle me fit asseoir à ses côtés. « Avant tout, me dit-elle, il est juste que vous sachiez enfin qui je suis, et par quel enchaînement de circonstances je me trouve à Venise. »

IV

« Je suis née à Naples ; mon nom est Mathilde ; je suis la fille et l'unique héritière du duc de M***. Mon père, qui n'avait que deux enfants lorsqu'il eut le malheur de perdre ma mère, épousa, après dix années de veuvage, une fille de basse extraction qui ne tarda pas à prendre sur lui un empire des plus absolus ; abusant de la faiblesse de son caractère, elle parvint, sinon à éteindre entièrement, du moins à comprimer chez lui, tout sentiment d'affection paternelle. Son premier acte d'autorité fut de faire partir pour Vienne mon frère, qui fut placé dans un collége où il mourut en moins de six mois. Quant à moi, qui atteignais ma onzième année, elle obtint que je fusse confinée dans un couvent de Pise, où je demeurai six années sans jouir de la consolation de voir mon père, ni même d'en recevoir des

nouvelles. Les Religieuses eurent beau mettre en œuvre tous leurs moyens de séduction, pour me décider à prendre le voile, je leur opposai une résistance opiniâtre.

« Un matin, à ma grande surprise, ma belle-mère entra dans ma chambre; elle était arrivée la veille avec mon père, qui, disait-elle, trop fatigué du voyage, avait redouté l'émotion que ma vue n'aurait pas manqué de lui causer. Puis, feignant à mon égard toute la tendresse d'une mère : « J'apprends avec plaisir, me dit-elle, que « vous ne vous sentez aucune vocation pour la vie mo- « nastique; j'ai donc résolu de vous rendre au monde. « Votre père, qui m'a confié votre avenir, et qui sait que « je ne vous chérirais pas davantage si vous étiez ma « propre fille, vous offre un mari de mon choix. Vous ne « pouvez qu'être heureuse avec lui. Si vous me promettez « d'acquiescer entièrement à mes volontés, vous quitte- « rez demain ces murs qui vous sont odieux, sinon !... »

« Moi qui avais en horreur le couvent, et qui, après six années de prison, brûlais du désir d'embrasser mon père, à peine entendis-je ces mots, que, l'entourant de mes bras : « J'accepte tout ce que vous me prescrirez, » m'écriai-je. Elle me serra contre son cœur, et, me couvrant de baisers, exigea que je quittasse la maison à l'heure même et sans attendre le lendemain. Nous prîmes sur-le-champ le chemin de l'hôtel où mon père était descendu; en m'apercevant, une seule exclamation partit de sa bouche :

« Ma fille! »

« Votre fille, et votre fille obéissante! » répondit ma

belle-mère. La nature reprenant tous ses droits, notre joie et notre bonheur furent extrêmes.

« Sans perte de temps nous partîmes pour Naples, où il ne fut question que des préparatifs de mon mariage. Ma belle-mère avait fait préparer deux chambres contiguës à ses appartements ; j'y fus installée, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que j'y étais l'objet d'une surveillance rigoureuse; je n'en pouvais sortir sans sa permission, et il m'était impossible d'engager la moindre conversation hors de sa présence. Un jour que, plongée dans mes réflexions, j'étais seule comme d'ordinaire, elle entra brusquement, et, m'entraînant dans sa chambre, dont elle ferma la porte, elle tira d'une armoire un écrin de perles et de pierreries. « Ce collier, me dit-« elle, est le premier cadeau de votre futur; il n'est que « le prélude des riches parures qui vous attendent dans « son palais, et qui sont dignes du rang que vous devez « tenir à la cour. Tâchez de ne point vous montrer in-« grate, et sachez-moi gré de ce que je fais pour vous. » Tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants, et je vis entrer un vieillard hideux, escorté de deux prêtres et d'un nombreux cortége d'estaffiers et de pages. Mon père marchait à leur suite, silencieux et la tête basse.

« Voici votre époux, Mathilde, » me dit ma belle-mère, et, se tournant vers le vieillard : « Prince, voici « l'épouse que vous recevrez d'abord de ma main, puis « de celles de ces vénérables ecclésiastiques. »

« J'étais sans voix. Le prince murmura certaines pa-

roles que je n'entendis pas; revenue à moi, exaltée par la douleur et le désespoir, je poussai un cri terrible, j'arrachai le voile qu'on avait posé sur ma tête, et, m'ouvrant un passage à travers la foule, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Grâce ! grâce ! » m'écriai-je en tombant aux genoux de mon père. En un clin d'œil la chambre fut déserte.

« Cet acte d'insubordination excita le courroux de cette femme artificieuse. Demeurée seule avec moi et mon père, qui manquait d'énergie pour me défendre, ma belle-mère agita avec violence une sonnette. Deux serviteurs accoururent et m'entraînèrent plus morte que vive dans une voiture où je m'évanouis. Revenue à moi, j'étais dans une chambre dont l'ameublement consistait en un grabat, deux chaises et une table; les fenêtres en étaient scellées de barreaux de fer et si élevées qu'il était impossible d'y atteindre. Agitée de mille pensées, le reste de la journée s'écoula en gémissements et en larmes. Vers le soir un bruit de clefs se fit entendre à l'extérieur, la porte s'ouvrit, et je vis entrer une femme repoussante d'aspect et de figure. Sans proférer une parole, elle déposa sur la table un panier, et, après m'avoir examiné attentivement, se retira. Ouvrant ce panier, j'y trouvai un morceau de pain et une carafe d'eau. Quinze jours se passèrent ainsi, pendant lesquels je revis la même femme et reçus les mêmes provisions.

« J'en étais à craindre que cette chambre ne dût me servir de tombeau, lorsque la quinzième nuit, à peine endormie, je fus réveillée par le bruit d'une personne qui



entrait chez moi. C'était une femme qui se glissait avec précaution jusqu'à moi et me disait à l'oreille : « Ne crains rien, je suis ta nourrice. » Je me jetai à son cou; elle m'invita à la suivre sans retard, ce que je fis; à la porte de la maison nous trouvâmes une chaise de poste attelée, et un jeune homme en habit de voyage, tenant à la main un paquet renfermant un costume d'homme; ma nourrice me dit qu'elle me confiait à son fils, et que mon unique vie de salut était la fuite. Je revêtis à la hâte les habits qu'on me présentait, et nous partîmes. Traversant en trait de flèche Rome et Florence, nous ne nous arrêtâmes qu'à Padoue, où je me reposai. Pendant le trajet, mon compagnon de voyage avait eu le temps de me raconter comment ma belle-mère, par un marché honteux dans lequel elle livrait ma personne et un fief important qui m'appartenait du chef de ma mère, et qui formait ma dot, recevait de l'homme qui voulait m'épouser une somme considérable en argent; comment mon père, entièrement étranger à cette trame abominable, mais affligé de ma triste situation, avait autorisé ma nourrice à s'employer à ma délivrance, et comment enfin pour lui en faciliter les moyens il lui avait donné une bourse remplie d'or et une cassette de pierreries qui me fut remise fidèlement. Je me regardai comme échappée à un naufrage, et j'en rendis grâce à la Providence. Nous ne savions cependant à quel parti nous arrêter; ces bijoux, destinés à nous être utiles, pouvaient nous faire découvrir. Le séjour de Padoue ne me paraissait pas sûr; nous résolûmes de gagner Venise, où l'usage autorisé

du masque m'offrirait une chance de sécurité. En conséquence, je pris passage dans le bateau qui partait de Padoue pour cette ville. Le premier jour, nous n'étions que trois voyageurs : deux pauvres femmes et un jeune homme qu'à la considération que lui accordaient les gens de l'équipage je jugeai devoir être un personnage de distinction ; il avait l'air souffrant, et se servait de ce prétexte pour tenir constamment son mouchoir sur sa figure. Il parlait peu. Au bout de deux heures il avait deviné mon sexe et me l'avait dit. Ma rougeur, en confirmant ses soupçons, le rendit moins circonspect ; il eut cependant la délicatesse de me parler de manière qu'on ne pût entendre un mot de notre conversation. Dans l'impossibilité où j'étais d'empêcher ses conjectures, je pouvais du moins le prier de garder ses observations pour lui seul, lui promettant qu'aussitôt à Venise je tâcherais de satisfaire sa curiosité. Il m'apprit alors qu'il appartenait à la noble famille des Mocenigo, l'une des plus illustres de la république. A la descente du bateau, il m'offrit son bras pour chercher un hôtel, et moi, entraînée par la distinction de ses manières, rassurée par la convenance de son langage, et ne pouvant me passer d'un appui dans cette ville étrangère, je crus pouvoir lui confier une partie de mon secret.

« En moins de huit jours nos relations s'étaient changées en un commerce plus intime. C'était entre nous un échange de sentiments affectueux. Nous n'étions pas positivement épris l'un de l'autre, ce que nous éprouvions était simplement une vive sympathie. Il avait de l'esprit

et une éducation parfaite. Il me semblait d'autant plus urgent de me placer sous sa protection, que le fils de ma nourrice me témoignait le désir de retourner à Gaëte, où il avait laissé une femme et trois enfants qui ne pouvaient se passer de lui. Je quittai mon hôtel pour m'établir dans cette maison où je vous reçois et où je vis dans une retraite absolue.

« Je sentais toutefois combien ma position était fausse, et j'en éprouvais un sentiment de tristesse, dont le motif ne pouvait échapper à Mocenigo. Il me proposa de m'épouser. Il le pouvait, disait-il, car il était libre et ne dépendait de personne. Sa proposition me toucha, cependant je demandai le temps de la réflexion. Un soir il se présenta chez moi à une heure insolite, me priant de lui prêter cent sequins, qu'il devait me rendre le lendemain; je les lui remis. Les jours suivants, il continua ses visites sans me parler de rien. Un matin son domestique me remit un billet par lequel il me demandait pareille somme. J'avais encore beaucoup d'argent; en outre, ma cassette contenant de grandes valeurs, je pouvais sans me gêner satisfaire à ses désirs, je m'empressai de le faire. Cependant ces deux emprunts réitérés commencèrent à faire naître des doutes dans mon esprit. Ce malheureux jeune homme avait-il, ainsi que presque tous les nobles de son pays, la funeste passion du jeu? J'osai toucher cette corde; j'avais rencontré juste. Il m'avoua même que pendant ce carnaval il avait perdu des sommes considérables qu'il était hors d'état d'acquitter; à la vérité, il promettait de s'amender, mais il me fut aisé de com-

prendre que ces promesses étaient celles de tous les joueurs. Peu à peu ses visites commencèrent à devenir plus rares et plus courtes; il était distrait et rêveur; il trouvait toujours un prétexte pour se dispenser de m'accompagner, quoiqu'il sût parfaitement que je ne sortais jamais seule : c'est à cette circonstance que je dois votre rencontre. Il devait se trouver au café où vous étiez le jour de notre première entrevue; une ressemblance de figure, de costume, le masque que vous teniez à la main, causèrent la méprise. Vous savez le reste. Mais ce que vous ignorez, c'est que depuis ma fatale découverte j'étais combattue entre mes sentiments pour lui et les conseils que me dictait la prudence; son manque de parole fit cesser en moi toute hésitation. Ne doutant pas que je le rencontrerais dans la maison de jeu où il était accoutumé de se rendre, j'allai l'y trouver pour m'en assurer et lui faire part de ma résolution de cesser toute relation entre nous. Soit qu'amoureux d'une autre femme, soit qu'absorbé par la passion qui le dominait, il fût insensible à tout ce qui n'était pas elle, il ne manifesta aucune émotion et se rendit facilement aux raisons que je lui donnai pour cesser de nous voir. Plus tard il quitta Venise.

« Dès lors, fidèle à la promesse que je vous en avais faite, je cherchai à vous retrouver. Apprenant votre départ, je commençais à perdre tout espoir, lorsque le destin nous a réunis. Maintenant voici ce que je vous propose. Si votre cœur est libre, ce qui à votre âge est difficile, si vous vous sentez le courage d'oublier et de renoncer à votre patrie, je vous offre ma main et ma fortune que

j'estime assez considérable pour vous assurer un rang convenable dans la partie du monde que vous choisirez. Peu m'importe le lieu, pourvu que j'y jouisse de ma liberté, j'y serai heureuse avec vous. »

V

Telle séduisante que me parût cette proposition, elle était trop soudaine pour m'y rendre de suite. Je demandai trois jours qui me furent accordés sans qu'elle parût offensée de ce délai. Seulement elle me regarda d'un air triste et comme frappée d'un funeste pressentiment.

J'avais passé deux heures auprès d'elle; en rentrant chez moi, j'y essuyai une affreuse scène de jalousie, à la suite de laquelle je me retirai dans mon appartement et me mis au lit. Mais les combats intérieurs qui vinrent m'y assaillir me tinrent éveillé le reste de la nuit. Je comparais entre elles les deux femmes qui se disputaient ma destinée. L'une, vive, enjouée, n'ayant pas la moindre éducation, était douée d'un esprit naturel qui fascinait tous ceux qui l'approchaient. Blonde, petite, d'apparence frêle et délicate, elle était d'une violence qui allait jusqu'à la fureur. Emportée et despote, son moral offrait le contraste le plus complet avec son physique. L'autre, grande, noble, imposante, avec ses yeux et ses cheveux d'ébène, sous les dehors de la domination,

avait la douceur d'un enfant et la candeur d'un ange. On ne pouvait s'empêcher de l'admirer. En outre, ce qui n'était point à dédaigner, elle m'apportait une fortune au delà de tout ce que mon ambition pouvait rêver. Si, par l'effet de l'habitude, mon cœur faisait pencher la balance vers la première, la raison me conseillait de choisir celle que je jugeais devoir assurer mon bonheur.

C'est ainsi que, toute la nuit et les suivantes encore, je ne cessai de flotter dans mes irrésolutions, lorsqu'une nouvelle scène encore plus violente que la première, me détermina.

J'avais demandé trois jours à Mathilde, nous étions au huitième sans que je lui eusse fait connaître ma réponse. Je n'avais cependant pas manqué de la voir, même plusieurs fois tous les jours. Un soir que j'étais resté avec elle plus tard qu'à l'ordinaire : « Il faut en finir, me dit-elle. Demain ou nous abandonnerons Venise, ou je m'enfermerai dans un couvent. » Je lui demandai encore jusqu'au lendemain, lui jurant que ce serait le dernier délai, et que notre sort serait fixé. En rentrant chez moi je trouvai l'enfer déchaîné. Ma furie, un stylet à la main, m'attendait derrière la porte. Sans savoir si cette arme était dirigée contre elle ou contre moi, je la lui arrachai, et froidement me retirai dans ma chambre où elle tenta de me suivre, mais je la repoussai. Resté seul, je m'échappai de la maison, et courus chez Mathilde, déterminé cette fois à lui proposer de fuir soit à Londres, soit à Genève. Il n'était pas encore deux heures après

minuit. Je frappai vainement à coups redoublés à sa porte; à la fin, une vieille femme, qui vint m'ouvrir tout en larmes, me conta que, quelques minutes après l'avoir quittée, les sbires de l'inquisition s'étaient présentés chez elle, lui avaient intimé l'ordre de les suivre et l'avaient fait monter de force dans une gondole. J'étais terrifié. Le mystère dont ce tribunal infernal enveloppait ses despotiques et barbares sentences, et l'effroi qu'il imprimait généralement à Venise, me convainquirent non-seulement de l'impossibilité de lui être d'aucun secours, mais encore de jamais parvenir à connaître son sort.

Je m'accusais de ce malheur, et cette pensée ajoutait à mon chagrin et à mes remords; il fallut pourtant me résigner et me contenter de pleurer sur cette infortunée. En effet, pendant douze ans, je n'entendis plus parler de Mathilde. Ce fut le chevalier Foscarini, ambassadeur de la République près la cour de Vienne, qui, sur le récit que je lui faisais de cet événement, m'apprit que cette malheureuse jeune fille, à l'instigation de sa persécutrice, avait été enfermée au couvent des *Converties*. Il l'avait connue et avait été assez heureux pour l'en faire sortir après six ans de réclusion, et la rendre à son père que la mort de sa femme avait laissé libre de ses volontés.

Je restais donc rivé à mes premières chaînes qui, pendant deux mortelles années, furent plus que jamais lourdes et difficiles à porter.

La femme sous la domination de laquelle je vivais se plaisait dans les fortes émotions et particulièrement dans

celle du jeu; son frère, personnage impudent, bouffi d'orgueil, et, par-dessus tout, absolu dans ses volontés, était presque toujours la cause de nos discussions. J'étais forcé de le ménager, ce que je faisais quelquefois par condescendance, le plus souvent par lassitude. Peu à peu, moi aussi, je devins joueur. N'étant riches ni les uns ni les autres, nous vîmes bientôt la fin de notre argent, nous commençâmes à faire des dettes, à engager notre garderobe, puis à la vendre.

A cette époque existait à Venise la célèbre maison de jeu connue sous le nom de *Ridotto*, dans laquelle les nobles riches avaient le privilége exclusif de perdre un argent qui leur appartenait, et les nobles pauvres celui d'autrui, au prix des plus dures conditions d'usure qui leur étaient imposées par les descendants d'Abraham. Nous y passions toutes les nuits, et presque toujours, en rentrant chez nous, nous maudissions le jeu et ceux qui l'avaient inventé.

VI

Cette maison n'était ouverte que pendant le carnaval. Nous étions juste au dernier jour, et nous n'avions ni argent, ni moyen de nous en procurer. Poussés par cette passion funeste, et soutenus par l'espérance, ce fatal mirage des joueurs, nous engageâmes ou vendîmes les

derniers effets qui nous restaient. Réunissant ainsi une dizaine de sequins, nous courûmes au Ridotto ; en un clin d'œil tout fut perdu ; on peut se faire une idée de notre disposition d'esprit en regagnant le canal pour rejoindre notre gondole ; le gondolier me connaissait ; je l'avais plusieurs fois traité assez généreusement. Nous voyant tristes et silencieux, cet homme se douta de quelque chose et me demanda si j'avais besoin d'argent. Prenant cette question pour une plaisanterie et lui répondant sur le même ton : « Oui, lui dis-je, de cinquante sequins. » Il me regarda en souriant, sans ajouter un mot il poussa sa barque vers la terre, et, sautant légèrement sur la grève, il nous pria de l'attendre quelques minutes ; quand il revint, il me glissa dans la main les cinquante sequins en murmurant entre ses dents : « Tenez, et apprenez à connaître les gondoliers de Venise. » Je restai stupéfait. Mais, à la vue de cet argent, ma tentation devint si forte, qu'elle ne me permit aucune des réflexions que la délicatesse m'eût sans contredit inspirées en tout autre moment. Courir au Ridotto, entrer dans le premier salon, m'approcher du banquier et poser la moitié de la somme sur une carte fut une seule et même chose. Je gagnai et fis paroli ; je continuai et jouai avec un bonheur si constant, qu'en moins d'une demi-heure je me trouvai les mains pleines d'or. Alors, entraînant ma compagne vers l'escalier, que nous descendîmes quatre à quatre, nous retournâmes rendre à mon brave gondolier la somme qu'il m'avait prêtée, à laquelle j'ajoutai une bonne gratification. Je

lui ordonnai de nous reconduire à la maison. J'avais à peine vidé mes poches et étalé cet or sur ma table qu'on frappe à ma porte : c'était le frère. A la vue de ce trésor, poussant un hurlement de joie, il se jeta dessus, et de ses *nobles mains* emplissant ses poches, il m'adressa cette question : « Avez-vous gagné cet argent au jeu? » Sur ma réponse : « Eh bien, donnez le bras à ma sœur et suivez-moi. J'y tiendrai la banque et vous en verrez le résultat. » La résistance eût été vaine ; je cédai en maugréant, et nous le suivîmes. Il s'assit et battit les cartes ; les joueurs nous eurent bientôt entourés. Il était plus de minuit ; tous les autres banquiers s'étaient retirés. On joua avec frénésie. Les deux premières tailles lui furent favorables ; tout l'or de la table était amoncelé devant lui. Nous n'osions lui adresser la parole, mais nous lui faisions tous les signes possibles pour l'engager à s'arrêter. Ils furent inutiles, il s'obstina, commença une troisième taille qu'il n'eut pas le temps de mener à fin ; à peine la moitié du jeu épuisée, la chance avait tourné et tout avait disparu. Posant alors les cartes avec un merveilleux aplomb, et s'emparant du bras de sa sœur, il me souhaita une bonne nuit. Dire ce qui se passait en moi serait impossible ; je me retirai dans une pièce voisine nommé la *chambre des soupirs* par les joueurs malheureux ou les amants éconduits, qui, là, pouvaient sans contrainte donner un libre cours à leur mauvaise humeur. Accablé par mille réflexions pénibles, je finis par m'y endormir, et ne me réveillai qu'au grand jour ; la salle était presque déserte.

Un masque était à mes côtés, épiant mon réveil ; il me demanda une pièce de menue monnaie. Après avoir inutilement fouillé dans mes goussets, je mis machinalement la main dans la poche de mon habit. Quelle fut ma joyeuse surprise d'y trouver une poignée de sequins, que dans l'enivrement de mon bonheur de la veille, j'y avais oubliés et qui avaient échappé à la rapacité de mon noble spoliateur! J'offris à cet homme un sequin qu'il refusa d'abord; puis, me regardant en face, il l'accepta en me disant : « A la condition que je vous le rendrai chez moi. » En parlant ainsi, il prit une carte à jouer, inscrivit au dos son adresse, et, me la remettant, ajouta que je n'aurais point à me repentir de lui avoir fait une visite. L'esprit préoccupé de ma trouvaille et plus encore du bien-être que j'allais apporter dans notre intérieur, je mis la carte dans ma poche sans y faire autrement attention, et je marchai, ou, pour mieux dire, je courus à la maison. Mon amie m'attendait à la fenêtre ; elle me fit signe de ne point me faire entendre; elle descendit, ouvrit la porte, et, sans me donner le temps de proférer un mot : « Rendez-vous, me dit-elle, au café voisin, et ne venez que lorsque je vous ferai appeler. » Cela dit, elle se retira ; j'obéis, et, après une attente de deux heures, un domestique parut et me fit signe de le suivre.

Il me conduisit dans une ruelle peu fréquentée aboutissant au canal, et à l'extrémité de laquelle je devais la retrouver. Nous nous jetâmes dans une gondole; là elle éclata en sanglots : « Si vous pleurez, lui dis-je, la perte de

votre argent, consolez-vous. — Non, me répondit-elle, je pleure sur ma destinée et les mauvais procédés de mon frère, qui veut absolument vous chasser de la maison. Le lâche me dit que, n'ayant plus rien à attendre de vous, puisqu'il vous a entièrement dépouillé, il est inutile de perdre mon temps ; il me propose, pour vous remplacer, un riche parvenu, votre implacable ennemi. » Persuadé que j'étais de la sincérité de ses larmes et voulant les tarir, je jetai sur ses genoux une centaine de sequins; le sourire revint sur ses lèvres, et sa bonne humeur s'accrut en proportion de l'importance de la somme.

Après lui avoir raconté l'épisode du masque du Ridotto, nous nous mîmes à combiner la façon dont nous devions nous conduire avec son frère. Puisque l'or seul avait le magique pouvoir d'éblouir cette brute, il nous vint à l'idée de lui faire accroire que je possédais l'art de créer ce métal, chose qui fut d'une exécution facile. Cette innocente plaisanterie faillit plus tard me coûter la vie. Sa sœur m'apprit qu'il était en ce moment au Ridotto, d'où il ne sortait plus. J'allai l'y trouver. Je m'assis près de lui ; il me regarda sans me saluer, comme si j'eusse été un inconnu. Je mis au jeu une poignée d'or qui en quelques minutes se multiplia avec un bonheur inouï et produisit un effet magique ; l'homme qui n'avait pas daigné me reconnaître au début de la soirée se confondit, à partir de ce moment, en politesse et en càlineries de toutes sortes. Il s'humilia jusqu'à me demander de lui prêter dix sequins. Je lui en donnai vingt avec lesquels il eut la chance d'en gagner vingt autres. Il

voulut me rendre cette somme, que je l'engageai à garder, comme devant lui porter bonheur; ce qui en effet eut lieu. Nous sortîmes ensemble; il ne se possédait plus. Chemin faisant, il me demanda pardon de ce qui s'était passé la veille, et s'excusa d'avoir perdu la somme énorme qu'il m'avait escroquée, poussant l'impudence jusqu'à la qualifier d'emprunt, et m'assurant qu'il était tout disposé à me la rendre sur les premiers gains qu'il réaliserait. Je le remerciai de son intention en lui disant que cette perte ne devant être attribuée qu'à un hasard malheureux, je l'en dispensais; j'allai même jusqu'à lui promettre que, s'il consentait à être raisonnable et s'engageait à ne me faire aucune question, je serais heureux de mettre de temps à autre ma bourse à sa disposition. Il me serra dans ses bras, protestant qu'il n'aurait jamais l'indiscrétion de me demander la confidence d'un secret, quel qu'il fût; puis il me pria de l'attendre dans la boutique d'un libraire sur notre passage, et courut raconter à sa sœur des merveilles à mon sujet; en même temps, il donna l'ordre de me réintégrer dans l'appartement que j'occupais chez lui, et qu'il m'avait forcé de quitter.

Pendant quelques semaines, nous vécûmes dans la plus parfaite harmonie. Notre veine au jeu était constante et nous permettait de satisfaire à nos goûts de dépense. Mais je ne saurais passer sous silence un épisode, qui, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, est aussi véridique que les événements que j'ai eu ou que j'aurai encore à raconter.

VII

Le premier dimanche de carême, en fouillant dans mes poches pour mettre de l'ordre dans mes papiers, je retrouvai la carte que m'avait donnée le masque du Ridotto. Le repos d'esprit dont je jouissais en ce moment me permettant de satisfaire un sentiment de curiosité, je résolus de poursuivre l'aventure, et je me rendis à l'adresse indiquée. L'aspect des lieux ne me sembla pas de nature à promettre de grandes complications dans le dénoûment. Je frappai à la porte à plusieurs reprises sans être entendu, à la fin cette porte s'ouvrit au moyen d'une corde tirée du haut de l'escalier. Je montai sans rencontrer ni domestique ni introducteur, et, me trouvant en face d'une chambre, j'y entrai. Elle était déserte; au bruit que je fis, sortit d'une pièce attenante un vieillard dont les traits ne me semblaient point inconnus. Il était vêtu avec une simplicité convenable; sa figure vénérable et douce, jointe à un son de voix qui remuait jusqu'à l'âme, m'inspira une grande sympathie. Il me salua courtoisement, me prit par la main et me fit entrer dans un cabinet qui lui servait de bibliothèque, où, me faisant asseoir :

« Je vous remercie, bon jeune homme, me dit-il, de votre visite, il ne dépendra pas de moi qu'elle vous de-

vienne profitable. » Je me disposais à répondre, il ne m'en laissa pas le temps, me priant de l'écouter sans l'interrompre, puis il continua :

« Je suis très-vieux, vous le voyez; je compte plus de soixante-dix-huit ans; selon l'ordre de la nature il me reste peu de temps à vivre, mais avant d'abandonner ce monde, je désirerais conduire à bonne fin une tâche que je me suis imposée. J'ai jeté les yeux sur vous pour m'aider à atteindre ce but.

— Sur moi?

— Sur vous.

« Si j'en excepte le poids des ans et les anxiétés de mon cœur, je suis un des hommes les plus heureux de la terre. Ne me jugez pas sur la demande que je vous ai faite au Ridotto, non plus que sur le peu de luxe de mon intérieur; je suis riche, sain et de corps et d'esprit, je n'ai ni dettes ni remords, je désire que vous en soyez convaincu. Avant de vous adresser une question, je veux vous mettre au fait de ce que je fus jadis et de ce que je suis actuellement.

VIII

« Livourne est ma patrie; mon père, riche commerçant de cette ville, mourut et me laissa à vingt-deux ans unique héritier de cinquante mille écus. Ce digne et excellent père m'avait fait suivre mes études au collége

de Florence; il me destinait à la profession de médecin, mais la nécessité de liquider les affaires de son commerce me força, malgré moi, à passer du collége à la factorerie. Pendant quatre ans, employé à cette triste tâche, j'acquis la déplorable expérience que je m'étais embarqué sur une mer d'où il me serait impossible de me retirer sans naufrage; je me laissai aller aux impressions de mon cœur; et crédit d'un côté, argent prêté de l'autre, joignez-y mon inexpérience des affaires, au bout de ces quatre années il ne me restait pas un centime de l'héritage de mon père. J'avais une aversion insurmontable pour tous les genres de commerce, en conséquence j'abandonnai secrètement et pour toujours Livourne et je me rendis à Bologne, puis, deux mois après, à Venise. A peine dans cette dernière ville, je fus atteint d'une fièvre lente. Mourant, dans la misère, sans amis, sans crédit, sans argent, je me vis réduit à demander l'aumône pour prolonger une existence qui ne me semblait pas devoir être de longue durée.

« Il y a des chances plus ou moins heureuses dans tous les métiers; les trois premiers mois je rentrais tous les soirs avec dix-huit ou vingt livres dans ma poche, et comme ce revenu quotidien excédait de moitié mes dépenses, j'avais mis de côté un petit capital qui plus d'une fois me donna l'envie de renoncer à ce genre d'existence, mais la crainte de retomber malade et l'incertitude de la carrière à laquelle je pourrais me vouer, me décidèrent à continuer la vie que j'avais embrassée; j'y persistai pendant quarante-sept ans. Durant cette longue

période, non-seulement je recouvrai la santé, mais à force d'ordre et d'économie je me trouvai en possession de dix mille ducats, sans compter ce que j'avais employé en mobilier, bibliothèque et aumônes faites à plus pauvre que moi; je fus alors tenté de retourner à Livourne, mais, après quelques hésitations, je ne pus me décider à quitter Venise où j'avais trouvé des âmes si compatissantes. J'oubliais de dire que peu de jours après mon arrivée j'avais pris un tout petit appartement garni, chez une veuve; j'habitai ce logement l'espace de vingt-deux ans. Cette veuve avait, à l'époque où je m'installai chez elle, une petite fille de quelques mois seulement; mon hôtesse était honnête mais pauvre, cela suffit pour que je me dévouasse pour elle corps et âme. Je traitais son enfant, pendant les premières années, avec la tendresse d'un père; elle grandissait sous mes yeux, elle était un prodige d'esprit et de beauté. J'étais heureux de diriger son intelligence en lui enseignant tout ce qui constitue une bonne éducation.

« Elle avait douze ans lorsque je commençai à lui donner les premières leçons. Je fus émerveillé de sa facilité et de ses progrès; à dix-sept ans elle écrivait passablement et la prose et les vers.

« Je n'étais point insensible et j'en devins éperdument amoureux; les vingt-cinq ans de différence qui existaient entre nous ne purent ni éteindre ni modérer ma passion. Un soir, seul avec sa mère, je lui racontai toutes les particularités de ma vie et terminai ce récit en lui demandant la main de sa fille. — A Dieu ne plaise,

me répondit-elle, qu'il me vienne en pensée de vous refuser mon enfant! Puisse-t-elle vous rendre aussi heureux que je suis persuadée qu'elle le sera avec vous; et appelant sa fille, celle-ci, soit sympathie, soit simple habitude de vivre près de moi, accepta avec une grande sérénité de visage la proposition qui lui fut faite. Peu de temps après je l'épousai.

« Je louai alors cette maison, où pendant dix-sept ans j'ai joui de toutes les félicités qu'un mortel peut goûter sur cette terre. Une longue et cruelle maladie m'enleva ma femme, qui ne me laissa pour soutien de ma vieillesse qu'une fille. Le bonheur de cette enfant est l'œuvre dont je vous ai parlé, œuvre que je voudrais terminer avant de mourir. Ma fille n'est point dépourvue de mérite; elle est bonne, bien élevée et belle à mes yeux. Peut-être mon amour de père me fait-il illusion : voyez-la, jugez par vous-même, après vous saurez le reste. » Cela dit, il quitta l'appartement et revint bientôt avec sa fille, qui me sembla véritablement un ange.

Les premières politesses échangées : « Ma fille, dit le vieillard, voici la personne dont je t'ai parlé et que je t'offre pour époux, pour peu que vous n'y mettiez opposition ni l'un ni l'autre. » La surprise m'avait enlevé toute faculté; voyant mon silence : « Suivez-moi, me dit-il, je vais encourager votre timidité, » et, me faisant entrer dans une troisième chambre, il m'ouvrit un grand bahut bardé de fer. « Je veux vous montrer, ajouta-t-il, ce qui jusqu'à ce jour est resté inconnu à tout le monde. » J'étais ébloui, je me croyais sous l'influence

d'un rêve : « Voici cinquante mille sequins qui seront à vous le jour où vous épouserez ma fille. A ma mort, ou même avant, s'il est nécessaire, j'ajouterai encore à cette fortune. Il y a déjà plus de deux ans que tacitement j'ai fait choix de vous pour gendre; votre personne me plaît, et à peine vous avais-je aperçu que ma sympathie vous fut acquise, mon estime la suivit. Tous les jours vous me faisiez l'aumône sur le pont de Saint-Georges où j'étais assis, et tous les jours, connaissant votre position précaire, je me disais : Il faut que son cœur soit bien porté à la bienfaisance et son âme à la vertu pour suivre ainsi un des plus doux préceptes de la religion chrétienne! »

Mon étonnement n'eut plus de bornes lorsque je vis que cet homme connaissait non-seulement mon nom, mais toutes les particularités les plus intimes de ma vie. La passion que j'avais au cœur m'empêchait d'accepter des offres aussi avantageuses, il y avait encore un obstacle que je répugnais à lui révéler. La générosité de son procédé méritait cependant une entière franchise et je devais avant tout éviter de le blesser. « Je suis pénétré jusqu'au fond de l'âme de la valeur du trésor que vous m'offrez, lui répondis-je, mais il ne m'est pas permis d'en devenir l'heureux possesseur. Je vous dois la confidence entière des motifs de mon refus. Je ne suis point dans une position qui me permette de songer au mariage. » Il garda le silence quelques instants. « Mon cher fils, reprit-il enfin, j'en suis fâché pour vous. » Je passai le reste de la journée avec le père et la fille, et

pendant tout ce temps, l'un et l'autre firent assaut d'amabilité.

J'étais tellement subjugué par une autre femme, que lui sacrifier cette fortune me paraissait chose des plus naturelles. Je ne tardai pas à m'en repentir, mais il était trop tard. Peu de mois après, cette charmante enfant épousa un patricien de Venise qui choisit Vienne pour sa résidence; il me fut donné plus tard de les retrouver et de vivre dans leur intimité durant mon séjour dans cette capitale.

IX

Après cette journée de calme passée dans la vie de famille, je rentrai un peu tard chez moi; une scène d'un autre genre m'y attendait. J'y trouvai celle à laquelle je venais de me sacrifier en proie à un accès de jalousie frénétique. Dans ces accès, cette femme était d'une brutalité sans pareille; en m'apercevant, elle me lança une bouteille d'encre au visage. Un mouvement naturel me fit porter la main en avant pour me garer; un éclat de verre me blessa si profondément, que pendant un mois je fus privé de l'usage de ma main droite. Je crus que là se borneraient les suites de cette scène; je me trompais; elle se glissa dans ma chambre pendant mon sommeil, et d'un seul coup de ciseaux coupa les boucles de cheveux qui ondulaient sur mon cou, et cela si adroitement,

que seulement le lendemain à mon réveil je m'aperçus que, nouveau Samson, j'avais trouvé une Dalila. Son unique but était de me retenir à la maison, elle réussit.

Depuis quelque temps, une noble dame m'avait pris pour professeur de deux de ses enfants; elle me payait généreusement et me traitait avec déférence. Mon état de souffrance m'empêchant de sortir, elle eut l'obligeance de venir elle-même s'informer de la cause de mon absence. Elle eut bientôt deviné la fausse position dans laquelle je me trouvais, et le résultat de ses observations fut mon congé. La perte de cet emploi me fut désastreuse de toutes manières. Les scènes de violence se multiplièrent; j'étais esclave au point de ne sortir que de nuit; toujours accompagné, et seulement pour nous rendre au Ridotto. Pour surcroît, notre heureuse chance nous avait abandonnés, et cependant nos dépenses étaient les mêmes, accrues encore par les exigences du frère, qui venait puiser dans ma bourse et s'asseoir à notre table. Un jour qu'il avait perdu son argent, il entra brusquement chez moi, et, la menace à la bouche, me demanda une centaine de sequins; je l'assurai n'avoir pas cette somme. « Eh bien, tâchez de vous la procurer, car je sais que vous avez le secret de faire de l'or, et j'exige que vous me l'enseigniez. » Pour amadouer cet ours mal léché, je fus forcé de lui donner tout ce que j'avais sur moi, et de lui promettre qu'avant huit jours j'aurais complété la somme. Je commençai dès lors à ouvrir les yeux et à mesurer la profondeur de l'abîme ouvert sous mes pieds, ainsi que le tort

que ma conduite devait finir par faire à ma réputation.

Un de mes frères, qui m'était fortement attaché, tant par les liens de l'amitié que par ceux de la nature, s'efforçait vainement depuis longtemps de me tirer de cette état d'abjection. J'étais trop dominé par l'amour et le jeu pour écouter une voix aussi sage. Je voyais le mal et n'avais pas la force de le fuir. Un triste incident opéra ce que n'avaient pu obtenir ni les conseils fraternels ni la considération des dangers auxquels je m'étais exposé depuis trois ans.

Un Prêtre du Frioul, mon camarade d'études à Portogruaro, était reçu chez moi dans la plus grande intimité ; il vint un soir me demander à souper, ce qu'il faisait volontiers et très-fréquemment. Nous restions ordinairement à causer quelques heures après le repas. Ce jour-là, il se retira immédiatement après le souper. Un instant après, voulant sortir moi-même, et la soirée étant pluvieuse, je demandai mon manteau. Il ne se trouva point dans la maison. J'étais pourtant sûr de l'avoir posé sur une chaise, à côté de la porte d'entrée. Je n'avais reçu dans la journée d'autre visite que celle de ce prêtre; le manteau avait disparu, mais je me refusais à croire que cette disparition fût de son fait. Mon frère survint et m'aida dans mes recherches. Tout à coup mon domestique, plus avisé que nous et qui n'avait pas ce prêtre en grande estime, me dit en riant : « Je suis presque certain de trouver votre manteau. » Il sortit et revint en nous criant de loin : « J'avais raison : monsieur

l'Abbé l'a mis en gage pour quatre-vingts livres chez notre voisin le fripier. » Je restai anéanti et navré. Nous sortîmes, et, moyennant la somme que je donnai, le manteau me fut rendu. Mon frère ne put s'empêcher de me dire : « Voyez à quoi conduisent les mauvaises passions!... » Demeuré seul, je me pris à faire des réflexions sérieuses : « Ainsi, me disais-je, un Prêtre, un ami que j'ai reçu chez moi, est capable d'abuser à ce point de l'hospitalité et de commettre une action aussi dégradante! Quelles passions le poussent à cette infamie? Le jeu et peut-être l'amour! » A peine ces deux mots échappés de ma bouche, un froid mortel me saisit de la tête aux pieds, et ma détermination fut prise; renoncer aux cartes, à la femme dont j'étais l'esclave et à la ville où se rencontraient tant de séductions. Sans perte de temps, je saisis la plume et traçai à mon frère les lignes suivantes :

« Jérôme! Adieu le jeu, les amours et Venise. Je partirais tout de suite si j'avais de l'argent. Mais je fais le serment qu'avant trois jours ma résolution sera accomplie. Remercions Dieu. A demain. »

J'expédiai ma lettre; sans attendre ce lendemain, mon frère accourut, ouvrit sa bourse, m'en donna le contenu, qui se trouva suffisant pour mes premiers besoins. Ce n'était ni la première ni l'unique preuve d'amitié fraternelle que me donnait ce pauvre garçon. La mort, en me le ravissant à l'âge prématuré de trente

ans, me priva tout à la fois d'un compagnon, d'un conseiller et d'un ami, trois choses si rares dans le monde, et si difficiles à rencontrer, même chez un frère! A ces précieuses qualités il joignait un esprit supérieur, une vaste érudition et un goût exquis dans tous les genres de littérature. Une grande modestie et un caractère de rare urbanité lui avaient acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Je ne saurais assez pleurer cette perte irréparable.

Qu'on me pardonne cette courte digression, qu'on accorde quelque sympathie à des larmes que je dois à une mémoire aussi chère.

X

Revenons à l'Abbé. L'aube venait de poindre quand je reçus le billet que voici :

« Mon ami, hier soir je me suis rendu coupable d'une action indigne. Je vous ai dérobé votre manteau que j'ai mis en gage pour quatre-vingts livres. Le pire est que je suis allé au jeu, et que j'ai perdu cet argent. Je suis au désespoir. Je vous enverrais bien mon manteau pour remplacer le vôtre, mais il est vieux, trop court pour vous, et point du tout approprié à la saison où nous

sommes. Cependant vous ne pouvez vous en passer. Que faire? Disposez de moi. »

La lecture de ce billet me fit pitié. Je sortis et me rendis chez lui; en me voyant armé d'un poignard, que je portais toujours par précaution, il devint pâle, trembla de tous ses membres; et, sans desserrer les dents, me regardant d'un air effrayé, il se prit à fuir précipitamment dans la rue. Je l'y suivis; il se dirigea vers une ruelle en me disant qu'il allait se jeter dans le canal. Il n'en avait peut-être pas l'intention, mais il en faisait le semblant; quoi qu'il en soit, j'arrivai à temps pour le retenir, et au lieu de lui faire des reproches, je me contentai de lui répéter tranquillement ces paroles de mon frère : « Voyez où conduisent les mauvaises passions. » Son embarras était au comble; la modération de mes paroles le pénétra profondément. Il ne put retenir des larmes, et je ne pus m'empêcher d'en répandre avec lui. Je l'embrassai, lui rendis courage et lui promis de ne plus parler de rien, si à son tour il voulait me promettre d'abandonner Venise. Il m'en donna sa parole. Je lui remis quelque argent et il partit. Cet homme, qui n'était dépourvu ni d'intelligence ni de talent, s'appliqua sérieusement à l'étude, et au bout de quelques années, il obtint une chaire de belles-lettres dans le séminaire de C..., avec la cure d'une petite paroisse, où, ainsi que je l'appris, il habillait tous les ans, de ses propres deniers, un certain nombre de pauvres, pieuse expiation de cette malheureuse aventure.

Cet exemple me raffermit dans ma résolution de m'éloigner d'un séjour aussi périlleux que Venise. Trop heureux si j'avais eu le courage de faire de même dans toutes les circonstances où mon âme s'est trouvée aux prises avec mes passions! Si l'âme n'avait pas ses faiblesses, je n'eusse jamais perdu de vue les heureux résultats de cette mâle décision. Ni larmes, ni prières, ni même les menaces de la courtisane à laquelle je renonçais ne prévalurent contre mon parti pris; je retournai à Ceneda, et avant dix jours écoulés, la Providence m'avait pour ainsi dire récompensé de la victoire que je venais de remporter sur moi-même.

Deux chaires de belles-lettres étaient vacantes au séminaire de Trévise, docte cité des États vénitiens : elles nous furent offertes à mon frère et à moi. Nous les acceptâmes tous deux avec empressement. Dans le seul but de venir vivre auprès de moi, mon frère renonça à un emploi de secrétaire qu'il exerçait auprès d'une famille patricienne; je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai en me sentant enfin affranchi de ma honteuse chaîne!

XI

Celle qui pendant trois années consécutives m'avait tenu asservi, et qui, malgré mon éloignement, qu'elle

appelait ma perfidie, continuait, disait-elle, à m'aimer, s'était jetée dans une nouvelle intrigue, et poussait l'infamie jusqu'à conspirer contre ma vie, pour donner à son nouvel amant la preuve que tout lien était désormais rompu entre nous.

Elle avait coutume de m'écrire tous les jours pour me convaincre de sa constance. Le 1er janvier je reçus d'elle ce simple billet :

« Si vous tenez à mon bonheur et à ma vie, rendez-vous tout de suite à Venise ; sur les dix heures du soir je serai chez ma cousine. Votre amie. »

Au reçu de ce billet je courus à la poste louer une calèche pour me rendre à Mestro. Le froid excessif avait gelé les lagunes, et ce ne fut qu'après plusieurs heures perdues et à force de travail que je parvins à me faire ouvrir à travers la glace, par quatre robustes gondoliers, un passage de Mestro à Venise. Il était près de minuit lorsque j'abordai à la porte du palais où mon mauvais génie m'attendait. Cette porte était close. En posant la main sur le marteau je me sentis arrêter brusquement. J'entendis au même instant une voix suppliante me dire : « Signor, pour l'amour de Dieu, n'entrez pas. » C'était mon vieux serviteur qu'à mon départ j'avais laissé à cette femme. Ne me donnant pas le temps de lui répondre, il continua à m'entraîner jusqu'à l'autre extrémité du pont. Lorsqu'il nous crut en sûreté : « Apprenez, me dit-il d'une voix émue, que votre maî-

tresse a pris un autre amant. C'est un jeune noble de Venise, un des premiers spadassins de la ville. Jaloux de la liaison qu'il sait avoir existé entre elle et vous, bien qu'elle lui ait donné l'assurance qu'elle ne vous aimait plus, il a exigé, pour s'en convaincre, qu'elle vous attirât dans un guet-apens. »

Il est impossible de dire et mon étonnement et mon indignation en entendant ces mots; aveuglé par la colère et par mon amour-propre froissé, n'écoutant ni les sages conseils de ce fidèle serviteur ni ceux de la prudence, je revins à la porte du palais résolu à me venger. Il me suivit pour me prêter main-forte au besoin, mais je me sentais assez de courage et j'étais assez bien armé pour me défendre seul contre un assassin. Je frappai résolûment. La porte me fut ouverte; je m'élançai sur l'escalier, que je gravis mon poignard à la main. Sur le haut du palier, je trouvai cette femme. Il était près de minuit, elle était seule; à ma vue elle poussa un cri de joie et se jeta à mon cou. Le costume indécent dans lequel elle se montrait, et plus encore cette nouvelle perfidie, redoublèrent ma fureur. Je la repoussai durement, en proférant ces mots prophétiques : « Puisse la main de Dieu anéantir cette ignoble créature! » Au moment même il me sembla qu'un rayon de la bonté divine venait illuminer ma raison et me guérir de toutes mes folies. Me précipitant sur l'escalier, je le descendis avec la rapidité d'un homme qui fuit un grand péril. Je me rejetai dans ma gondole et retournai à Mestro, de là à Trévise, où je ne voulus plus entendre parler de cette misérable courtisane.

A partir de ce moment, libre de toute préoccupation, je commençai de nouveau à me délasser dans le doux commerce des muses. J'en avais tout le loisir et les plus grandes facilités. Je me créai une belle et nombreuse bibliothèque, que j'eus la faculté d'enrichir de tous les auteurs qui m'en paraissaient dignes; dans cette ville je trouvais, en outre, une réunion de savants qui m'entretenait dans une sainte émulation; une nombreuse jeunesse ardente à l'amour de la gloire; un prélat distingué entièrement dévoué à la science; une société brillante, amie des lettres et des littérateurs; enfin un beau climat qui favorisait les inspirations poétiques; tels furent pendant deux ans les éléments qui firent les délices de ma vie.

Je partageais mon temps entre mon frère et Giulio Trento, littérateur d'élite, de science profonde et de goût exquis. C'est à sa critique spirituelle, à la finesse de ses appréciations non moins qu'à son agréable intimité et à sa supériorité parmi les plus savants que je dois les succès de mes travaux littéraires à Trévise. La pièce de vers intitulé : la *Cechina*, que je lus devant l'Académie, augmenta de beaucoup ma renommée poétique et la bonne opinion qu'avaient conçue de moi l'évêque et le pays.

A la fin de l'année scolaire mon frère et moi nous fûmes promus à des chaires plus importantes. Cette faveur blessa l'amour-propre des autres professeurs, qui, se croyant plus de droits que nous, avaient la prétention d'être préférés. Ces hommes, doués d'une science pro-

fonde, manquaient entièrement de génie et de cette faculté instinctive qui donne le goût des beaux-arts, et qui, si elle n'est un don de la nature, ne s'acquiert que très-difficilement. Ce goût délicat, j'ose le déclarer avec franchise, fut introduit pour la première fois dans ce collége par mon frère et moi. Depuis quarante ans, on y suit notre méthode; on y a adopté les règles posées par nous, et l'on étudie des auteurs dont les noms étaient encore inconnus au moment de notre arrivée à Trévise. C'est de cette époque que datent les grands événements et les étranges vicissitudes de ma vie, qui me poussèrent dans une carrière tout opposée à celle pour laquelle jusque-là mes études et mes goûts semblaient m'avoir destiné. En ma qualité de professeur de littérature, tant italienne que latine, il m'était imposé, le dernier jour de l'année scolaire, de faire lire par mes élèves des morceaux de ma composition sur des sujets plus ou moins scientifiques. Le thème que je choisis cette année-là fut malheureusement le problème suivant :

RECHERCHER SI L'HOMME NE SERAIT PAS PLUS HEUREUX DANS L'ÉTAT DE NATURE QU'AU SEIN DES INSTITUTIONS SOCIALES.

Par l'effet de l'ignorance de mon auditoire et surtout des interprétations plus que malignes de mes rivaux, cette question fit scandale; on la trouva, ou l'on voulut la trouver contraire à l'ordre social; elle excita la colère des Réformistes de Padoue, qui, au lieu de la regarder

comme un jeu de l'esprit et de la laisser tomber, crurent devoir m'en faire un délit et en appeler au sénat de Venise. Cette auguste assemblée se vit ainsi pour la première fois investie d'une autorité exécutive sur une question purement littéraire. On fixa en grande pompe un jour pour la discussion. Amis, parents, et principalement la famille Giustiniani, qui comptait parmi ses membres l'Évêque de Trévise, me conseillèrent d'aller me défendre moi-même. Je me rendis à Venise, où j'eus le bonheur de faire la connaissance de Bernardo Memmo, l'un des plus illustres savants de la République. Il m'écouta et me promit son appui, mieux encore, il me procura la protection de Gasparo Gozzi, homme éminent estimé des Réformistes et leur conseiller. Déférant à l'avis de Memmo, je lui envoyai ma composition, en l'accompagnant d'une pièce de vers écrite en son intention que je lui dédiai, et qui exerça sur lui une grande influence. Malheureusement les esprits étaient tellement prévenus, que même ses paroles bienveillantes servirent d'armes contre moi. « Ce jeune homme, disait-il, a du talent, il n'a besoin que d'encouragement. — Raison de plus, répondaient les Réformistes, pour lui enlever le moyen de devenir dangereux. »

En me persécutant ils déguisaient la haine qu'ils nourrissaient contre la famille Giustiniani, et principalement contre l'Évêque, qu'ils pensaient humilier dans la personne de son protégé. Un des frères de cet Évêque avait, quelques années auparavant, fait condamner un

professeur de Padoue, à l'occasion d'un écrit dans lequel la Papauté se trouvait attaquée. Pour s'en venger, les Réformistes voulaient me faire perdre ma chaire à Trévise comme ce professeur avait perdu la sienne à Padoue. C'est ainsi que dans l'agonie de notre malheureuse République, soit vengeance ou caprice, l'innocence et le talent étaient opprimés. La parole seule de quelques ignorants fanatiques faussait l'opinion publique.

XII

Le jour de mon jugement fut enfin fixé et proclamé à son de trompe. J'avais fait choix pour avocat de Memmo et de Zaguri; mais, soit qu'intimidés par les propos ou par le crédit de mes accusateurs, au nombre desquels figurait le moine Barbarigo, un des plus zélés réformistes; soit que, confiants dans la puérilité de l'accusation, mes défenseurs ne doutassent pas un instant que je ne pouvais manquer d'être absous, ils dédaignèrent de prendre la parole. Je ne m'appesantirai point sur les détails d'une séance à la fois tragique et burlesque. Mes opinions, qualifiées d'hérésies, y furent analysées et commentées jusqu'à l'absurde; on y lut des vers latins et italiens pour prouver jusqu'à l'évidence que je méritais un châtiment rigoureux. Sénateurs, Provéditeurs, toute

la Gent gouvernementale, en un mot, crut voir dans une élégie dont j'étais l'auteur, *le Sauvage américain en Europe*, une allusion contre elle et contre la toque Ducale. Tous opinèrent contre moi en demandant vengeance. Quelques têtes exaltées allèrent jusqu'à penser que la perte de ma liberté ou même de ma vie ne serait point une expiation trop forte de ce qu'elles nommaient ma rébellion contre l'autocratie. Je me contenterai de dire que le Sérénissime Sénat de Venise :

Entendit beaucoup, comprit peu, et n'apprit rien.

Je fus proclamé coupable et digne de châtiment; seulement on ne fut pas d'accord sur la peine à m'infliger : ce point fut laissé à l'arbitre des Réformistes.

Tout le monde me conseillait la fuite; moi seul, fort de mon innocence, je restai résolûment à mon poste, et crus devoir faire tête à l'orage. Je connaissais trop la politique de Venise, qui n'avait pas l'habitude d'*aboyer* alors qu'elle pouvait *mordre*, et je pensais que l'apparat déployé dans cette affaires avait eu trop d'éclat pour aboutir à quelque chose. Je ne me trompai point : mon châtiment, si toutefois il mérite ce nom, ne fut que ridicule. Cité à quelques jours de là devant le tribunal des Réformistes, j'y subis la lecture de ma sentence, que voici :

« D'Aponte de Ceneda, par décision du Sérénissime Sénat, est sommé de ne plus exercer dans un collége, séminaire ou université des Sérénissimes États de Venise,

l'emploi de professeur, lecteur, précepteur, instituteur, etc., etc., et ce, sous peine de l'indignation Souveraine. »

J'inclinai la tête, et mon mouchoir sur la bouche pour réprimer un éclat de rire, je sortis de la salle. Mon frère et Memmo m'attendaient sur les marches de l'escalier, une pâleur mortelle sur le visage; mon sourire les rassura.

Memmo, qui plus d'une fois avait été Inquisiteur d'État et qui connaissait à fond la politique et les lois de son pays, était stupéfait, un « *Parturiunt montes* » échappa de sa bouche; mais, posant bien vite un doigt sur ses lèvres, il m'embrassa et me ramena chez moi. Le reste de la journée fut employé à nous égayer aux dépens de l'Aréopage; à la nuit nous allâmes rejoindre Zaguri, dont la joie et l'étonnement ne furent pas moindres.

Memmo m'offrit le soir même un asile chez lui, et j'y passai quelques instants bien doux entre l'amitié et la philosophie. Je fus présenté par mes généreux Mécènes à l'élite de la société de la capitale, qui, sur le récit de l'événement, et grâce au patronage de ces deux hommes illustres, m'accueillirent avec un empressement et une urbanité qui me firent bientôt oublier ma disgrâce. Au point de vue des honneurs littéraires et à celui plus matériel des intérêts, j'avais tout ce qui pouvait flatter mon amour-propre et satisfaire mes goûts. La bourse de Memmo m'était ouverte, il

avait la délicate attention de prévenir tous mes besoins; je ne fréquentais que les premiers littérateurs; il n'était pas jusqu'aux dames de Venise qui toutes à l'envi ne me prodiguassent leurs éloges. Toutes voulaient me voir, entendre mes vers, et toutes blâmaient les Réformistes et le Sénat. C'est à cette époque que je fis la connaissance des plus célèbres improvisateurs de l'Italie, parmi lesquels je citerai l'Abbé Lorenzi, Monsignor Stratico et l'Attanesi, qui m'inspirèrent l'idée de devenir improvisateur moi-même. Mon frère en fit autant, et nous réussîmes tous deux à nous faire une réputation à Venise, où l'on nous désignait généralement par le nom des *Improvisateurs de Ceneda*.

XIII

Cette facilité d'improvisation en vers passables, sur tous les sujets et sur tous les rhythmes, privilége presque exclusif de la nation Italienne, devrait seule suffire à prouver combien est poétique une langue qui, par sa grâce et sa mélodie, se prête aussi admirablement à la spontanéité de l'expression et permet d'obtenir instantanément ce qui, dans les autres, ne s'obtient que par une longue méditation.

Cette nouvelle faculté, subitement développée en moi, accrut encore la bienveillance de Memmo à mon

égard et son désir de m'en donner des preuves. Peu s'en fallut cependant que son amitié ne me devînt funeste. Cet homme excellent, qui par sa naissance, son savoir et sa grandeur d'âme, était sans égaux dans la République, avait chez lui une jeune fille nommée Thérèse, dépourvue de charmes et de corps et d'esprit, mais possédant toute l'astuce dont une mauvaise nature de femme peut être douée. Elle exerçait sur lui un empire tyrannique auquel il était impossible de le soustraire. Pendant les premiers temps, j'eus la chance de lui plaire.

Memmo et moi nous donnions des heures à la lecture et à la méditation. Entraîné par le désir de m'être utile et de me présenter à ses nombreux amis, il sortait ensuite avec moi plus qu'il n'avait coutume de le faire. Ces absences souvent renouvelées laissaient à Thérèse une plus grande liberté; elle en profita pour attirer chez elle un jeune homme qui lui faisait la cour, et dont, pour régulariser sa position, elle avait conçu l'idée de faire un mari. Dès les premiers jours de son introduction, ce jeune homme avait inspiré quelque sympathie à Memmo; mais, par un motif aisé à deviner, cette sympathie se changea bientôt en aversion, au point qu'il le chassa de chez lui, en intimant à Thérèse la défense de conserver avec cet homme la moindre relation. Elle, dont cette défense contrariait les projets, mit en œuvre auprès de Memmo tous les moyens imaginables pour le faire changer de résolution. Mais après avoir inutilement épuisé ses efforts, elle vint à moi les larmes aux yeux implorer mon assistance et me prier d'inter-

venir en sa faveur. Je le fis et je réussis; le jeune homme non-seulement revint, mais Memmo lui-même le ramena, à la grande satisfaction de Thérèse et de sa famille ; le mariage eut lieu.

Le jour des noces, après le souper, qui fut joyeux, je me rendis comme d'ordinaire dans l'appartement de Memmo, situé à l'étage supérieur et auquel le mien était contigu. Nous y restâmes quelques heures à causer; quand vint l'instant de nous séparer, Memmo, en me congédiant, m'adressa ces paroles :

« Dormez content, vous avez aujourd'hui fait le bonheur de ma Thérèse. »

En passant devant la chambre des nouveaux mariés, je crus entendre mon nom prononcé dans un colloque qui avait lieu entre eux. Je m'arrêtai, le silence profond qui régnait dans la maison laissa arriver à mon oreille les mots suivants sortant de la bouche du mari : « D'Aponte a un trop grand empire sur le patron; son séjour dans la maison est un danger pour nous. Tu vois avec quelle facilité il a triomphé des obstacles que nous n'avions pu vaincre. — Si tu en es persuadé, répondait Thérèse, je me charge de le faire déguerpir d'ici à peu de jours. »

Muet d'étonnement et d'indignation, je rentrai chez moi ne sachant à quoi me résoudre et flottant entre mille projets. Le reste de la nuit s'écoula dans cette perplexité.

Le matin j'entrai chez Memmo et lui racontai ce que j'avais entendu.

« C'est un rêve que vous avez fait, » me répondit-il froidement.

Les choses en restèrent là, et nous nous dirigeâmes vers la salle à manger où toute la famille de Thérèse était déjà réunie. Le déjeuner servi, Memmo put se convaincre que je n'avais pas rêvé. Thérèse ne me regarda pas, ne me rendit pas même mon salut et ne me présenta point la tasse de chocolat qu'elle offrait aux autres convives. Memmo me força à accepter la sienne et quitta la table, j'en fis autant; il sortit, je le suivis; mais ni l'un ni l'autre nous ne proférâmes une parole. A l'heure du dîner la réunion était plus nombreuse, le même mauvais procédé à mon égard se renouvela; Memmo paraissait troublé, je l'étais plus que lui.

« Pourquoi ne servez-vous pas d'Aponte? demanda-t-il impérieusement.

— Vous le servez vous-même, il n'a pas besoin de moi. »

Mon sang bouillonnait dans mes veines, je me défiai de moi, et, voulant éviter un éclat dans la maison d'un bienfaiteur, je me levai et me retirai dans ma chambre. Là, rassemblant mes effets, je courus au port d'où chaque soir partait la barque de Padoue. Je m'y jetai, n'emportant que dix écus dans ma poche; mon passage payé, il m'en resta six. Je perdais à la fois, par la noire perfidie de deux ingrats, un protecteur, un ami, et plus encore un guide dévoué, et toutes les espérances que sa bienveillance avait fait naître en moi. J'entrevoyais en même temps l'indigence qui m'atten-

dait à Padoue, où j'allais, il est vrai, retrouver un frère qui terminait ses études à l'Université; mais ce frère était dans une position à devoir plutôt compter sur moi, que moi sur lui. J'espérais bien aussi y rencontrer un homme à qui j'avais rendu quelques services, et je pensais qu'il serait peut-être heureux de me venir en aide; cet espoir fut déçu. Cet homme était un Prêtre de Dalmatie, qui devait à la haute protection d'une dame la chaire de droit canon qu'il occupait à Padoue. Je l'avais connu chez Memmo, qui s'intéressait à lui. Il avait composé un discours de réception pour le prononcer devant une réunion d'élèves et de savants professeurs; mais peu versé dans la langue de Cicéron, qu'il n'avait jamais beaucoup étudiée, ce discours se ressentit de son ignorance. Il l'avait lu à Memmo, qui me le communiqua, en me demandant mon avis. Je ne lui cachai pas que je le trouvais faible; Memmo en fut affligé pour l'auteur, qui lui avait été recommandé et auquel il s'intéressait, il l'engagea à m'en confier la correction. Heureusement pour lui, l'Abbé n'était point un de ces hommes infatués de leur mérite, il acquiesça avec bonhomie à cette proposition, et comme il devait quitter Venise avant trois jours, je n'avais pas de temps à perdre; en vingt-quatre heures son discours était arrangé. Il partit, le prononça, et en recueillit toute la gloire. Il nous écrivit son triomphe; je m'abstiens de répéter ses protestations de reconnaissance et de dévouement. C'est donc sur cet homme que, je l'avoue, je comptais un peu. Il était naturel que je lui fisse une vi-

site, et je m'acheminai vers sa demeure. Au moment où je frappais à sa porte, je levai machinalement la tête, il me sembla apercevoir quelqu'un se retirer précipitamment de la fenêtre. Après une attente assez longue, un domestique vint m'ouvrir, et d'un air embarrassé me dit que son maître était absent; craignant de m'être mépris et voulant éclaircir mon doute, je m'éloignai de quelques pas et me mis en observation. Je savais que l'heure approchait où il avait coutume de se rendre à l'Université; en effet, je n'attendis pas longtemps; je le vis sortir de chez lui; l'abordant alors familièrement, je lui dis d'un ton ironique : « Je vous remercie, monsieur l'Abbé, de m'avoir procuré l'occasion de vous connaître; » puis, le saluant, je lui tournai le dos pour m'éloigner; il me retint par le pan de mon habit. Il balbutia quelques excuses qui n'en attestaient que mieux et son ingratitude et la bassesse de son âme. Memmo, à qui dès mon arrivée à Padoue j'avais écrit, m'avait recommandé à lui dans les termes les plus pressants; mais ni cette recommandation ni le souvenir de mon récent service ne firent effet sur ce Dalmate au cœur ossifié; se souvenant tout à coup que l'original de son mauvais discours était encore dans mes mains et qu'une pu blication de cette œuvre, telle qu'il l'avait composée, serait très-humiliante pour lui, il se décida à me faire quelques offres de service, espérant que ma délicatesse m'empêcherait de les accepter. Je lus dans sa pensée, lui renvoyai son manuscrit et ne le revis plus. Il répondit à Memmo, et ne dissimula point les craintes qui l'a-

vaient agité : « D'Aponte, lui disait-il, ne pouvait me faire un plus grand plaisir que de me renvoyer l'original de mon discours, j'aurais volontiers fait le sacrifice de cinquante sequins pour le retirer de ses mains. »

Dans l'intervalle, Memmo avait eu l'attention de m'expédier le reste de mes effets laissés chez lui; ce complément de ma garde-robe me permit de me présenter en public. Je fis cinquante parts des cinquante francs que j'avais en ma possession, avec la ferme intention de les employer à ma dépense de cinquante jours, me confiant pour le reste en la Providence. J'avais donc une livre, ou vingt sous de Venise, à dépenser par jour : huit pour mon lit; cinq pour une tasse de café tous les matins, et sept pour ma nourriture quotidienne. Pendant quarante-deux jours, j'eus la constance de me contenter de pain et d'olives noires, qui, étant salées, redoublaient mon appétit, et d'eau pour boisson; cachant à tout le monde, même à mon frère, la dure nécessité de cette parcimonie. Cette position s'améliora par une bizarrerie du sort. Un jeune homme qui avait de grandes prétentions au jeu de dames afficha un jour un défi à ce jeu dans le café que je fréquentais. Je m'y croyais assez fort pour n'y devoir craindre personne. Le désir me vint d'en faire l'épreuve. J'acceptai le défi. L'enjeu fut fixé ainsi que le nombre des parties. J'avais juste de quoi payer la première si la chance m'était défavorable.

Je gagnai et je continuai; nous fîmes ainsi douze parties. Il me paya vingt-deux piastres en s'avouant

vaincu. D'autres jeunes gens de l'Université, qui se trouvaient présents, pensant qu'ils devaient venger l'honneur de leur compatriote, me proposèrent un nouveau défi au jeu de l'hombre. L'usage du pays me faisait une loi d'accepter, quelque peu d'envie que j'en eusse. La même chance me suivit, et avant que minuit fût sonné, je rentrais chez moi, après avoir fait un bon souper, avec trente-six piastres dans ma poche. Ce changement imprévu me fut d'un heureux présage pour l'avenir. En attendant, je continuai à jouer avec le même succès. Cette vie n'était pas de mon goût, bien qu'elle me fournît l'occasion de me trouver avec des hommes distingués, principalement avec Cesarotti, à qui j'eus le bonheur de plaire, sans pouvoir me rendre compte si c'était à Memmo ou à mes vers que je devais la distinction dont il m'honorait. Cependant, quoique j'eusse rencontré dans les caprices de la fortune un secours inespéré que m'avaient refusé les hommes, me rappelant le passé, et désireux de me créer des ressources plus honorables, je résolus de quitter Padoue et de revoir Venise. Carlo Mazzola, poète élégant, le premier qui ait su écrire un *Opera buffa*, et avec qui je m'étais lié d'amitié chez Memmo, m'y ramena.

XIV

De retour à Venise, mon premier soin fut de me rendre chez Memmo. J'en fus reçu, ainsi que par Thérèse, à bras ouverts; Memmo m'offrit de nouveau sa maison et sa table, que je refusai, préférant, et pour cause, lui faire des visites qu'il me rendait. En peu de jours notre commerce redevint aussi intime que par le passé. Zaguri, de son côté, me prodigua tous les témoignages de la plus vive cordialité, et m'offrit l'emploi de son secrétaire particulier, pour l'aider dans ses rudes travaux. Zaguri était un cavalier accompli. Excellent poëte, bon orateur, légiste consommé, plein de goût, et animé de l'amour des beaux-arts; plus généreux que ne le comportait sa fortune, et plus occupé des autres que de lui-même. Je passais près de lui des heures bien douces. C'est à lui que je dus la connaissance de Giorgio Pisani, le *Gracchus* de Venise à cette époque. Ce nom reviendra plus d'une fois sous ma plume dans le cours de ces Mémoires. Pisani désira me confier l'éducation de ses enfants; je m'en chargeai de bon cœur. Je me vis donc tout d'un coup aidé et protégé par trois nobles et puissants personnages luttant à l'envi de procédés et de générosité. Je m'occupais peu de poésie en ce moment; les obligations auxquelles m'astreignait mon

double emploi, les distractions qu'offrait ce pays à mon âge, la vivacité de mes passions, tout contribuait à m'en ôter la possibilité. A l'instigation de mes amis, je m'exerçais à l'improvisation, devenue à la mode. Je dois avouer avoir trouvé ce genre de poésie tout à fait contraire à la poésie écrite; en effet, il doit paraître étonnant que parmi les sublimes et rares génies qui ont chanté et improvisé de beaux vers, un si petit nombre se soit élevé au-dessus de la médiocrité, alors qu'ils ont voulu écrire.

XV

Une circonstance se présenta d'éclairer Memmo sur les artifices de la femme à laquelle il sacrifiait son existence. J'avais déjà, en plusieurs occasions, tenté d'aborder ce sujet avec franchise, mais trop prévenu, peu s'en était fallu que ces tentatives n'eussent abouti à une rupture complète entre nous. Un jour, il me demanda, pour la première et dernière fois, si je savais *à qui je parlais*. Telle était la phrase consacrée chez les nobles vénitiens, lorsqu'ils craignaient que l'on oubliât et leur naissance et leur position. Ma réponse fut que, « *si je l'ignorais, je ne serais ni aussi libre ni aussi franc*. » Il me comprit et me remercia. « Il est indispensable, ajoutai-je, que vous me permettiez de vous convaincre. C'est ce que je ferai si vous me promettez de n'en toucher mot à Thérèse.

—Eh bien, tâchez d'y parvenir, et jusque-là je jure de me taire. » Je commençai l'entreprise. Cette fille avait les passions ardentes; mais, comme ses pareilles, elle changeait d'affection avec la plus grande facilité. Elle s'était consolée bien vite de la perte de son mari, mort peu de temps après leur mariage, et avait jeté les yeux sur un autre jeune homme admis dans l'intimité de la maison. Ce jeune homme, qui n'avait pas la moindre fortune, cherchait à corriger ce défaut par tous les moyens, honorables ou non. Instruit de ses intentions, je feignis de vouloir me lier avec lui, ce qui me fut facile. Heureux des avances que je lui faisais, il m'ouvrit son cœur, en me priant de le seconder dans ses démarches. Je promis tout, sous la condition qu'il obtiendrait de Thérèse un aveu complet de ses calomnies, et que, par cet aveu, elle en détruirait les effets. Il réussit avec d'autant plus de facilité que cette femme avait la conviction de pouvoir tout se permettre impunément avec un homme aussi subjugué que Memmo. Un jour où je trouvai ce dernier tête à tête avec elle : « Venez, me dit-il en riant, je sais tout et j'en ai le cœur joyeux. Pour vous, parce qu'aujourd'hui vous êtes à mes yeux plus digne que jamais d'amitié et d'estime; pour moi, parce que je suis d'autant plus convaincu de l'amour de ma Thérèse, qu'elle ne peut pas même supposer qu'un autre lui dispute mon cœur. La pauvre enfant était persuadée que je vous chérissais plus qu'elle. Cette erreur la rendait injuste. Il faut la plaindre. Non, non, ma Thérèse, je t'aime, je n'ai aimé, je n'aimerai que toi. » Puis, lui

serrant la main, il la baisa au front et essuya ses yeux humides.

Cette passion, cet aveuglement, je dirai plus, cette folie, ne se sont jamais affaiblis jusqu'à la dernière heure de cet excellent homme, de ce philosophe éminent. Peu après Thérèse épousa son nouvel amant dans la maison de Memmo; elle devint mère de plusieurs enfants, dont Memmo se crut obligé de prendre un soin paternel. Devenue veuve, elle fut encore consolée par lui, de sorte que fille, femme ou veuve, jusqu'à une vieillesse avancée, elle demeura l'unique arbitre du cœur et de la raison de cette âme d'élite. Quelle leçon pour la pauvre humanité!!!

XVI

A cette phase de ma vie je me voyais adulé des femmes, estimé des hommes et chéri de mes protecteurs, en un mot, à l'apogée de mes succès et enivré d'espérance. Je passai quelque temps dans cette vie d'enchantement. Mes ennemis eux-mêmes paraissaient apaisés et m'avoir oublié. Ma mauvaise étoile voulut que Pisani, mû par son amour pour la justice et sa profonde connaissance des lois et de la constitution de Venise, qu'il ambitionnait de faire revivre dans toute sa plénitude,excitât l'animosité des Grands et jetât l'épouvante

parmi les Rétrogrades de cette ville; ils jurèrent sa ruine. Mais sa formidable éloquence, et par-dessus tout sa réputation d'intégrité si bien établie, lui avaient acquis tant de partisans chez les patriciens eux-mêmes, que leur grand nombre contre-balançait victorieusement les puissants et les riches qui tournèrent contre moi les premiers traits de leur vengeance. On commença par insinuer qu'il était odieux qu'un homme imbu de principes aussi subversifs, auteur de l'Élégie du Sauvage Américain, contempteur avéré du Sénat et de son gouvernement, et au mépris de l'arrêt rendu contre lui, osât s'immiscer dans l'éducation et enseigner ses doctrines pernicieuses aux enfants d'un homme ennemi déclaré des Grands. Pendant que le feu couvait sous la cendre, un sonnet, qu'une indiscrétion révéla au public, devint bientôt le thème de toutes les conversations. Mon dévouement à Pisani, joint à mon amour pour mon pays, l'avait arraché à ma plume à l'occasion d'un emploi des plus importants dont venait d'être gratifié un des plus indignes personnages d'une coterie qui, à l'exclusion de tous, aspirait à gouverner la république. Portion de l'aristocratie, mais portion inintelligente, cette coterie ne comprenait pas qu'en se comportant de la sorte elle se suicidait et poussait ses peuples au mépris de son autorité.

« Voici, Vénitiens, disais-je dans ce sonnet, la véritable cause qui me fait abandonner ma patrie. La vérité excite la colère des sots. »

Ces mots furent prophétiques. Mon sonnet, écrit en

patois vénitien, circula; il fut lu avec avidité par toutes les classes, et la colère de ceux qu'il attaquait ne connut plus de bornes. Les femmes, qui faisaient cause commune avec Pisani et moi, en dépit de leurs maris, l'apprirent par cœur, et le récitaient au milieu des éclats de rire, en appuyant sur les traits les plus acérés; la piqûre n'en était que plus envenimée. On pensa alors à battre la selle, puisqu'on n'osait battre le cheval. On chercha et l'on trouva des accusations et des accusateurs. Un scélérat, qui fréquentait une maison où je me rendais souvent, s'offrit à porter ces accusations au Tribunal des *Blasphèmes*. Il me dénonça comme ayant mangé du jambon un vendredi : il en avait mangé avec moi; comme ayant manqué la messe plusieurs dimanches : il n'y avait jamais assisté de sa vie. Je fus informé de cette délation par le Président lui-même de ce tribunal, qui avait la bonté de me porter quelque intérêt et qui fut le premier à me conseiller de quitter à l'instant Venise. « Si ces accusations ne leur suffisent pas, ils en inventeront d'autres, me dit-il, il leur faut un coupable, ils le trouveront. » Cette fois encore, mes amis, plus convaincus que jamais que ma liberté et ma vie étaient en péril, me tinrent le même langage. Giovanni Lezze, dont mon frère était le secrétaire et l'ami, m'offrit une retraite dans une de ses villas, où il me promettait un asile sûr jusqu'à ce que l'orage fût conjuré. Mais, ne trouvant plus dans mon cœur aucun amour pour une patrie aussi injuste envers Pisani et moi, la jugeant aussi aveugle sur ses propres intérêts que près d'une déca-

dence imminente, j'allai trouver mes trois protecteurs et quelques-unes des personnes les plus bienveillantes pour moi : toutes approuvèrent ma résolution d'abandonner Venise et ses habitants, et je m'acheminai vers Goritz.

XVII

Goritz est une ancienne et charmante petite ville du Frioul allemand, située sur les bords de l'Isonzo, à peu près à douze milles du Frioul vénitien. J'y fis mon entrée le 1er septembre 1777, n'ayant pas encore atteint ma vingt-neuvième année, n'y connaissant personne et n'étant porteur d'aucune lettre de recommandation. Je me dirigeai vers la première hôtellerie venue, portant moi-même mon bagage, qui consistait en un habit, un peu de linge, un *Horace*, que j'ai conservé pendant plus de trente ans, que j'ai perdu à Londres et retrouvé à Philadelphie; un *Dante* annoté par moi et un vieux *Pétrarque*. Le luxe de mon équipage n'était pas fait pour imposer à mon hôtesse; cependant, à peine entré, elle vint au-devant de moi avec un regard de fine coquetterie qui me promettait plus encore pour l'avenir; elle m'introduisit dans une de ses plus jolies chambres. Cette femme était jeune, belle, fraîche et d'une humeur enjouée; elle était vêtue à l'allemande, avec une petite coiffe à tresses

d'or sur la tête, plusieurs tours de fine chaîne de Venise s'enroulaient autour de son cou rond et blanc comme l'albâtre et s'étageaient en cercles sur son beau sein qu'ils voilaient à demi : un petit justaucorps serrait sa taille souple et gracieuse, un bas de soie recouvrait sa jambe fine, et ses admirables petits pieds de fée étaient chaussés de souliers roses.

Six heures n'avaient pas encore sonné; comme je n'avais pris dans toute la journée qu'un seul verre de vin et un peu de pain, je la priai de me servir à souper. Pour mon malheur, elle ne parlait qu'allemand ou patois, et je n'en comprenais pas un mot; il en était de même d'elle vis-à-vis de moi. J'essayai de traduire ma pensée par des signes, mais elle leur donnait à tous un sens amoureux. J'avais pourtant un appétit qui m'aurait fait dévorer des pierres. Pendant que je m'efforçais de lui faire comprendre que j'avais besoin de manger avant tout, je vis passer devant ma porte une servante portant un magnifique rôti de volaille destiné à d'autres voyageurs. Je me jetai dessus avec la souplesse d'un chat, je m'en emparai, j'en dépeçai un quartier qui fut englouti en un clin d'œil, et qui me parut si bon, que j'en aurais volontiers broyé les os. Mon hôtesse comprit alors ce dont j'avais besoin, et me fit apporter un souper exquis, que sa présence contribua à me faire trouver plus délicieux encore. Ne pouvant échanger des paroles, nous y suppléâmes par des gestes et des œillades. Lorsqu'on servit les fruits, elle tira de sa poche un petit couteau à lame d'argent, enleva la peau d'une poire, dont elle

mangea la moitié et m'offrit l'autre, puis elle me donna son couteau et j'échangeai avec elle la même galanterie. Elle but un verre de vin avec moi, en m'enseignant à dire « *Gesundheit* » et élevant son verre, je compris qu'elle m'invitait à boire à sa santé et qu'elle buvait à la mienne. J'avais mal prononcé ce mot, elle me le fit répéter deux ou trois fois, toujours emplissant et vidant son verre.

Je ne saurais dire si Bacchus ou toute autre divinité commençait à faire circuler du feu dans ses veines; au bout de deux heures d'un semblable jeu, une teinte vive colorait ses joues et ses yeux brillaient outre mesure; sa beauté était idéale. Elle se soulevait de sa chaise, s'agitait, me lançait des regards, soupirait et s'asseyait de nouveau. La scène se passait en présence de deux jeunes servantes assez jolies et vêtues à peu près comme elle, qui nous avaient servis pendant le repas et avaient assisté à notre pantomime. A la fin du souper une d'elles s'esquiva, et quelques minutes après, sur un ordre donné en allemand, l'autre en fit autant et revint bientôt apportant un livre, puis se retira discrètement. Demeurés en tête à tête, mon hôtesse s'approcha de moi, et, feuilletant ce livre, elle y plaçait par intervalle de petits morceaux de papier sur lesquels elle écrivait des mots qu'elle m'engagea à lire; ce livre était un dictionnaire allemand-italien. Sur l'un de ces papiers elle avait écrit : « *Ich liebe sie* » (Je vous aime); traduisant à mon tour la partie italienne, je lui fis lire : « *Und ich liebe sie* » (et moi aussi je vous aime).

J'étais ravi; nous conversâmes ainsi longtemps en

nous aidant du dictionnaire et nous faisant mutuellement des agaceries qui devaient amener un dénoûment facile à prévoir.

Heureusement arrivèrent plusieurs voitures à la fois; ma belle hôtesse, bien malgré elle, se vit forcée de m'abandonner et de me laisser à mes réflexions. Un quart d'heure après, toute joyeuse, elle revint auprès de moi accompagnée des deux jeunes filles qui avaient assisté à mon repas. Ces dernières apportaient des glaces et des friandises que je partageai avec leur maîtresse, pendant que l'une des deux se mit à chanter un air allemand dont les premières paroles étaient :

« J'aime un homme du pays d'Italie »

En l'écoutant, je me rappelai Calypso et je pouvais me croire Télémaque. Le chant terminé, ma nymphe allemande partit avec sa compagne et je me trouvai une seconde fois en tête à tête avec mon hôtesse. Je sentis alors que le moment était venu de brusquer la situation; je pris le dictionnaire et lui fis lire le mot « *sommeil*. » Elle comprit, agita une sonnette, une des servantes reparut, elle me laissa libre. La servante prépara mon lit, me montra ce qui m'était nécessaire pour ma toilette, puis me regarda en souriant. Donnant une fausse interprétation à sa pensée et croyant qu'elle attendait de moi une petite gratification, je lui offris une pièce de monnaie qu'elle refusa avec un geste de superbe dédain; mais, saisissant ma main avec grâce, elle la baisa me laissant sous

une impression indéfinissable. Tous ces manéges de coquetterie, qui avaient duré plus de cinq heures, m'avaient extrêmement amusé. Je m'endormis enfin, et le lendemain, levé plus tard que d'ordinaire, je trouvai dans la pièce voisine un excellent déjeuner et l'hôtesse qui m'attendait. J'avais heureusement, avant de me coucher, étudié et tâché de retenir les premiers compliments d'usage, et par-dessus tout celui qu'elle préférait : « *Ich liebe sie.* » Le déjeuner terminé, elle me quitta ; et, rentré dans ma chambre, j'y trouvai deux ou trois femmes apportant des corbeilles remplies de jolies bagatelles qu'elles venaient offrir aux étrangers.

En deux heures il en vint une vingtaine. Je ne pus m'empêcher de trouver étrange, que, dans un pays si vanté pour la rigidité de ses mœurs, on tolérât un usage semblable qui pouvait si facilement dégénérer en licence. Comment est-il possible, me disais-je, que sous le règne de Marie-Thérèse, princesse renommée pour la sévérité de ses lois ; dans un pays où la police fait si souvent des visites nocturnes, où un étranger est astreint avec tant de rigueur à décliner son nom, sa patrie et sa profession ; dans un état enfin, où Prêtres, Moines et Agents du gouvernement exercent une si grande surveillance, on puisse rencontrer un pareil laisser-aller. Je ne pouvais concilier ces mœurs faciles avec le Code Pénal allemand, que j'avais toujours entendu comparer à la Très-Sainte Inquisition d'Espagne. Hélas ! contradiction, contradiction partout !

XVIII

Je séjournai dix à douze jours dans cette hôtellerie, et à l'aide tantôt du dictionnaire, tantôt de la grammaire, nous faisions des conversations de quatre ou cinq heures chaque jour, presque constamment sur le même sujet, et toujours nos entretiens se terminaient par l'éternel « *Ich liebe sie*. » Je m'étais composé un petit vocabulaire de tous les mots et phrases d'amour; il me fut d'un grand secours pendant mon séjour dans cette ville. Je m'aperçus cependant d'un léger inconvénient auquel je n'avais pas tout d'abord fait attention, c'est que ma bourse était à peu près vide, par la raison que, bien que je fisse très-peu de dépense, ce *peu* avait fini par absorber l'*infiniment peu* que j'avais apporté à Goritz.

Ma belle hôtesse ne tarda pas à s'apercevoir de mon embarras, et, avec une générosité peu commune chez les personnes de sa profession, elle me fit des offres qui m'attendrirent; elle alla jusqu'à mettre un soir sous mon oreiller une bourse remplie d'or, que je refusai et lui rendis, ému de reconnaissance. Je n'ai jamais oublié ma dignité au point de puiser dans la bourse d'une femme, bien que beaucoup d'entre elles n'aient pas usé de la même délicatesse envers moi. Cet acte de générosité me fit prendre la résolution de quitter l'hôtellerie; je

changeai donc d'habitation et pensai à réparer, avec le produit de mes vers, la brèche que j'avais faite à mes finances pendant les douze jours que, nouveau Renaud, je venais de passer dans les enchantements d'Armide.

Nous n'en restâmes pas moins tous deux dans les meilleurs termes et je lui fus dévoué jusqu'à la fin de sa vie, qui malheureusement fut trop courte. Elle s'éteignit sept mois après, à vingt-deux ans, enlevée par une fièvre inflammatoire.

J'ai versé des larmes abondantes sur la mort prématurée de cette jeune et belle femme, qui par l'élévation de ses sentiments méritait de naître dans une classe où elle aurait pu les faire briller avec plus d'éclat.

Elle fut, sans contredit, une des meilleures créatures humaines que j'aie connues dans les quatre-vingts années de ma vie. Peut-être, si elle eut vécu !...

XIX

La paix de Teschen s'était conclue entre l'Impératrice Marie-Thérèse et Frédéric de Prusse. Il me vint à l'idée d'écrire sur ce sujet une ode que j'intitulai :

LA BATAILLE DES AIGLES.

par allusion aux Emblèmes des deux Souverains. Je la dédiai au comte Guido de Cobentzel, un des premiers

seigneurs de Goritz et de l'Allemagne, père du diplomate qui, par son habileté, avait amené cet heureux résultat. Cette composition est par la suite devenue la source de presque tous mes succès littéraires dans ce pays. Je la portai au comte, qui me reçut avec affabilité, et la lut en ma présence; elle parut lui plaire. Il la fit imprimer à ses frais et en distribua quantité d'exemplaires parmi les personnages les plus éminents, pour le moment très-nombreux dans cette ville. Il faut lire un petit ouvrage du comte R. de Coronini, intitulé les *Fastes de Goritz*, si l'on veut avoir une idée du nombre et de l'ancienneté des familles illustres dont ce pays se glorifie. Je rencontrai dans cette charmante résidence plus d'un Mécène de qui je fus parfaitement accueilli. Je ne puis, sans un vif sentiment de reconnaissance, reporter mes souvenirs sur les Strasoldo, les Lanthieri, les Cobentzel, les Altems, les Tun, les Coronini et les Torriani. C'était à qui me témoignerait le plus d'intérêt. Je ne pourrai jamais assez louer leur libéralité et leur courtoisie, ils m'aimaient pour moi et pour mes vers; ils prévenaient mes besoins et ils apportaient tant de délicatesse dans leur générosité, que mon amour-propre n'avait jamais à en souffrir. Heureux les pays habités par de tels hommes! L'indigence elle-même cesse d'être humiliante pour celui qui a l'âme assez élevée pour ne point regarder la reconnaissance comme un fardeau. Le calme intérieur que j'ai dû à ces âmes d'élite me fit bénir jusqu'à mes infortunes.

XX

J'habitais une misérable chambre que je louais chez un petit marchand de grains. Tous deux nous étions pauvres et partant nous vivions en parfaite intelligence. La simplicité de mon toit n'était cependant point un obstacle aux visites continuelles que je recevais. Tous les amateurs des muses voulaient me connaître, les uns pour m'admirer, les autres dans l'espoir de trouver un aliment à leur critique. Au nombre de ces derniers, un certain Coletti, qui de caporal s'était fait imprimeur, et qui un jour avait rêvé être poëte, ne pouvait entendre les louanges qu'on me prodiguait sans en éprouver un sentiment de poignante jalousie qui le poussa jusqu'à affirmer que je n'étais pas l'auteur de la *Bataille des Aigles;* la raison qu'il en donnait était que depuis cette ode je n'avais pas composé un seul vers : il est vrai que sa muse, par un dévergondage poétique, enfantait tous les jours de nouvelles rapsodies; il lui paraissait impossible, à lui si fécond, que j'eusse pu garder un silence aussi prolongé si j'étais véritablement poëte. Un autre imprimeur de la ville, Valerio, qui le détestait cordialement et qui avait entendu ces propos, se fit présenter à moi dans le seul but de me les répéter. Son idée fixe était de m'engager à faire à Coletti une guerre poétique

qui l'humiliât. Je ne fis qu'en rire d'abord, lui conseillant d'en faire autant; mais sa bile était trop excitée contre son rival en typographie pour lui permettre de suivre ce conseil. Il me faisait de fréquentes visites, me répétant sans cesse la même chanson; je continuai à regarder ce Coletti comme indigne de mon ressentiment; Valerio supposant que j'étais mal chez mon hôte, qui avait l'habitude de s'enivrer, et, ce qui est pis encore, de battre sa femme, car le vin le rendait jaloux, bien qu'elle ne fût ni jeune ni jolie; Valerio, dis-je, m'offrit de si bonne grâce une chambre chez lui, que je crus ne pouvoir refuser. Son hospitalité me fut si aimable et si douce, que je me fis à mon tour un devoir de lui rendre tous les services possibles. Il ne m'en demandait qu'un, des vers, et c'était précisément la seule chose que je ne pouvais me résoudre à lui accorder. « Quand châtierons-nous, me disait-il, ce fou de Coletti? » Coletti n'était pas fou, il manquait de goût poétique, et n'avait aucune des connaissances que l'on a le droit d'exiger d'un littérateur, en revanche, il avait en partage une vanité et une arrogance peu communes : il était menteur, flatteur, dissimulé, envieux, et couvrait du voile d'une hypocrisie pharisienne un penchant extraordinaire au libertinage. Présent, il m'accablait d'emphatiques éloges; absent, il ne cessait de me dénigrer. Sur la question qu'il me fit un jour, pourquoi je n'essayais pas d'établir ma réputation à Goritz par quelque nouvelle production de mon génie sublime. « Je vous le dirai en vers, » lui répondis-je en souriant; et, de retour chez

moi, me trouvant en verve et stimulé par sa ridicule demande, je m'enfermai, et j'écrivis d'inspiration une ode satirique que je remis à Valerio, en lui expliquant le motif qui m'avait déterminé. Il est difficile de peindre sa joie et le plaisir que lui causa cette lecture; sans être poëte, il n'était pas entièrement dépourvu de ce *criterium* nécessaire pour distinguer le bon du médiocre. J'avais touché la corde qui vibrait merveilleusement à son oreille; je n'avais nommé personne; mais Coletti et sa coterie s'y reconnurent.

Valerio s'empressa d'imprimer ce morceau et de le faire circuler dans toute la ville, à la grande joie de mes amis et de ceux de l'éditeur; Coletti en frémit de rage, mais il dissimula pour ne pas se trahir. « *Tout le monde prétend*, me dit-il, que vous avez cherché à me désigner dans votre satire; en vérité, je ne puis le croire. » Mais le voile était trop transparent; il s'y reconnaissait mieux qu'il n'osait l'avouer, et il ne laissa pas échapper l'occasion de s'en venger. Cet opuscule, je le dirai franchement, fut assez bien reçu dans la société; on ne tarissait pas d'éloges. Le comte Coronini, voyant la facilité avec laquelle je traitais des sujets si différents, me pria de traduire, en vers italiens, son ouvrage des *Fastes de Goritz*, et m'en récompensa en grand seigneur.

Je passai huit mois dans une tranquillité parfaite; une seule pensée venait cependant de temps à autre troubler mon bonheur, c'était celle de me voir aussi maltraité, sans l'avoir mérité, par une patrie que je chérissais, et à laquelle je restais dévoué quand même. Je ne pouvais, en

outre, réprimer en moi un désir vague d'y rentrer pour revoir ma famille et des amis tels que Zaguri, Memmo et Pisani.

Sur ces entrefaites, Carlo Mazzola passa par Goritz, en se rendant à Dresde, où il était appelé comme Poëte attaché au Théâtre de la Cour. Il vint me voir et m'apprit la funeste issue du procès intenté à Pisani, qui, après avoir été nommé Procurateur de Saint-Marc, dignité la plus haute de la République, vit une nuit sa demeure envahie par les Inquisiteurs d'État, et lui-même enfermé dans le château de Vérone. Pleurant sur la destinée de cet ami, je perdis tout espoir de jamais revoir Venise, et je priai Mazzola de me trouver, s'il lui était possible, un emploi à la Cour de Dresde; ce qu'il me promit, en me faisant espérer un succès facile, confiant qu'il était dans la protection du premier Ministre, le Comte Marcolini, qui l'honorait de son amitié.

Le Directeur du théâtre de Goritz venait d'engager une assez bonne troupe de comédiens. Mes protecteurs m'engagèrent à composer pour cette troupe, et à faire représenter un drame, voire même une tragédie; mais, n'ayant jamais écrit pour la Scène, je n'osais m'y risquer dans la crainte d'échouer et d'affaiblir la réputation que m'avaient value mes poésies lyriques. Toutefois, cédant aux instances d'une illustre dame, j'essayai la traduction d'une tragédie allemande, qui, par la faute de l'auteur ou par la mienne, n'obtint que deux représentations. Pour me relever de cette chute, je fis jouer par cette même troupe le *Comte de Warwick*, tragédie française,

traduite partie par mon frère et partie par moi. Elle eut quelque succès.

XXI

La société de Goritz me continuait son aimable accueil et sa bienveillance, et j'y répondais en composant des vers, qui étaient toujours lus avec plaisir et convenablement rétribués. L'idée vint à quelques-uns de ces seigneurs, épris de la littérature, de fonder dans leur ville une réunion arcadienne sous le nom-d'Académie. Le comte Guido Cobentzel en fut le président, et l'on voulut bien m'y admettre sous le nom de *Pégase de Lesbos*. Coletti, en sa qualité d'imprimeur, fut désigné pour secrétaire : il devait enregistrer et publier tout ce qui s'y ferait; ces fonctions établirent entre nous une sorte de confraternité littéraire, qu'à force de ruse et de souplesse il parvint à me faire croire sincère. Je commençai à le traiter avec égard sans toutefois que l'opinion que je m'étais formée de son talent se trouvât modifiée. Pensant qu'il avait oublié le passé, je lui fis part de mon désir de me rendre à Dresde, auprès de Mazzola, avec lequel il m'avait vu. Il s'en montra surpris et affligé, mais je crois qu'au fond il en éprouvait une vive satisfaction. J'en avais également parlé à d'autres personnes, et deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette confidence,

que je reçus de Dresde une lettre qui m'appelait dans cette Capitale pour y occuper un poste honorable à la Cour. Cette lettre n'était pas écrite par Mazzola lui-même, mais elle portait sa signature. L'adresse était de sa main, j'en reconnaissais l'écriture. Je la montrai à mes amis, qui furent d'un avis unanime, et, après avoir pesé les immenses avantages qui pouvaient en résulter pour moi, me donnèrent le conseil de partir, ce à quoi je me décidai.

La veille du jour fixé, le Comte L. Torriani, dont j'habitais le palais depuis quelque temps, convia toute sa société à un souper splendide. Au sortir de table on se mit au jeu. Il était d'usage, dans ces nobles familles, de se réunir tour à tour chez chacune d'elles, une ou deux fois par mois et de consacrer à une partie de plaisir ou à une cavalcade l'argent qui se gagnait ou se perdait dans ces soirées. Cet argent, mis dans une tire-lire, était employé à chaque fin de saison. Ma bonne chance voulut que cette réunion fût la dernière de l'année. Il s'agissait de fixer l'emploi de toutes ces sommes réunies. Dans ces circonstances on émettait trois propositions. On laissait aux dames l'initiative des deux premières, la troisième était réservée au maître de la maison. Les dames furent donc consultées. L'une d'elles se prononça pour une promenade à cheval dans les environs de Gratz; une seconde pour un bal travesti.

Le noble Comte, après avoir exposé le motif de mon départ, proposa à son tour d'employer cette somme à défrayer mon voyage de Goritz à Dresde. Ces divers pro-

jets mis aux voix, on devait voter par *Oui* ou *Non*. « La cavalcade? » dit le comte. Un NON général fut la réponse; « Le bal déguisé? » Un NON plus énergique se fit entendre; « D'Aponte à Dresde? » Un OUI unanime retentit dans toute la salle. Alors la Comtesse, ange de bonté plutôt que femme, prit la tirelire; elle s'apprêtait à la briser lorsque d'autres dames firent la motion d'ajouter encore à l'offrande, et cette idée fut adoptée avec empressement par tout le monde. La tirelire, brisée par le comte Strasoldo, chacun se précipita pour en ramasser le contenu, qui fut recueilli dans un beau mouchoir de soie que la Comtesse me présenta en m'adressant ces paroles gracieuses :

« Veuillez, signor d'Aponte, accepter ce que vous offrent vos amis de Goritz; puissiez-vous, dans le pays où vous vous rendez, jouir d'autant d'années heureuses que ce mouchoir renferme de pièces d'or; souvenez-vous quelquefois d'eux et soyez persuadé qu'ils penseront souvent à vous. »

On attendait ma réponse; mais, attendri par une scène aussi imprévue, je restai sans voix. Le Comte se chargea de remercier pour moi cette noble assemblée, et mon silence parut plus expressif que tout ce que j'aurais pu dire. Tant de témoignages d'intérêt m'avaient si profondément ému, que ma nuit entière s'écoula en larmes et en regrets de quitter une ville dans laquelle j'avais acquis de semblables protecteurs. Le lendemain, au déjeuner, le Comte Torriani, s'apercevant de ma triste préoccupation et voulant m'en distraire, m'entraîna chez

le Comte Cobentzel; et tous deux, après une courte conversation, furent d'avis que je devais sans délai me rendre auprès de Mazzola. Le comte Cobentzel me donna une lettre pour son fils, diplomate distingué, qui résidait à Vienne et à qui l'on devait la paix de Teschen. Je partis...

XXII

A Vienne, je trouvai toute la ville en deuil; l'Impératrice Marie-Thérèse, Princesse généralement adorée de ses peuples, venait de mourir. Je ne m'y arrêtai que trois jours pour remettre au jeune comte Cobentzel la lettre de son père. J'en reçus un accueil parfait; et, lorsque je pris congé de lui, il me remit un livre à la première page duquel il avait, avec une épingle, fixé un billet de banque de cent florins; au bas était écrit : « *Cobentzel à d'Aponte pour ses frais de voyage.* » A Dresde, je courus chez Mazzola, qui, à ma vue, poussa une exclamation : « D'Aponte à Dresde! » Cette réception m'impressionna. Il accourut néanmoins me serrer dans ses bras, mais il me fut impossible d'ouvrir la bouche, encore moins de répondre à ses étreintes. Voyant mon silence, il continua : « Seriez-vous appelé au théâtre de Saint-Pétersbourg? » Recouvrant alors la parole : « Je suis venu à Dresde, répon-

dis-je, pour voir mon cher Mazzola et, si je puis, profiter de sa faveur et de celle de ses amis. » Je répondais machinalement et sans presque avoir le sentiment de ce que je disais « Bravo, reprit-il, vous êtes peut-être arrivé à propos. » Puis, me conduisant à une hôtellerie, nous y restâmes à nous entretenir sur divers sujets, mais il ne fut nullement question de la lettre qu'il m'avait écrite.

Il était plus de minuit lorsqu'il se retira, me laissant plongé dans mille pensées confuses. Le lendemain, je retournai chez lui. Sur ma demande s'il se rappelait sa promesse de Goritz : « Je ne l'ai point oubliée, mais jusqu'à ce jour il ne s'est présenté aucune occasion; je vous l'ai écrit.

— Vous me l'avez écrit!

— J'avais hâte de vous prouver que je suis homme de parole et de vous apprendre que le Prince Antoine, frère de l'Électeur, se trouvant ici sans secrétaire, j'avais pensé m'adresser au premier Ministre pour lui parler de vous, ce que je ferai avec d'autant plus d'empressement que vous voici. »

Je restai avec lui le reste de la soirée, cherchant à dissimuler mon embarras. Rentré chez moi et me recueillant, je m'efforçai de saisir le fil de cette intrigue. « Mazzola, me disais-je, m'a écrit; mais, au lieu de cette lettre, j'en ai reçu une autre d'une main inconnue et dont la signature était pourtant la sienne. Cette signature serait-elle fausse! dans ce cas qui soupçonner? Ce ne peut être que Coletti, que j'ai démasqué dans mes vers et pour qui mon séjour à Goritz était un obstacle. » Je passais en revue

toutes les circonstances; cette lettre portait bien réellement le timbre de Dresde; la suscription de l'enveloppe était de Mazzola, il était évident qu'on l'avait ouverte pour y substituer celle qui m'engageait à partir sur-le-champ. Mais par quel procédé était-elle tombée aux mains de Coletti? Coletti avait été l'un des plus ardents à me conseiller ce voyage; tout doute cessa, et je suis encore convaincu que c'est à lui que je dois cette perfidie. La Providence ne permit cependant pas que cette déloyauté me devînt fatale; loin de là, elle sembla la faire tourner à mon avantage et me placer dans une situation où j'eusse rencontré un bonheur durable sans la mort prématurée de Joseph II, trop tôt ravi à l'amour de ses sujets et à mes espérances.

Je continuai à prolonger mon séjour en Saxe, où Mazzola exerçait envers moi une hospitalité si libérale et si affectueuse, que je n'avais pas la force de m'en éloigner. D'un autre côté, je me flattais d'y trouver, avec le temps, une position honorable.

Nous nous quittions peu, Mazzola et moi; il était très-occupé à composer, traduire ou arranger des drames pour le Théâtre de la Cour, qui, en ce moment, possédait une des premières troupes de l'Europe. Pour ne pas rester oisif, je m'offris à l'aider, ce qu'il accepta. Je me mis donc à traduire ainsi qu'à composer pour lui, tantôt une ariette, tantôt un duo, quelquefois une scène entière qu'il m'indiquait. Il travaillait en même temps sur un drame de Quinault, qui, si je m'en souviens bien, avait pour titre *Atys et Cibèle*. Le rôle de Sangaride

m'en parut bien tracé et plein d'intérêt; je lui proposai d'en faire la traduction. Je dois dire qu'il la trouva parfaite, aussi ne put-il s'empêcher un jour de me demander pourquoi je n'essayais pas de travailler pour le théâtre. « Vous n'ignorez pas, lui dis-je, à quel degré d'avilissement est tombé l'art dramatique dans notre pays et quel courage il faut pour s'y adonner entièrement. » En réalité, il n'existait pas, en Italie, un seul poëte dramatique, sérieux ou comique, qui méritât la moindre considération. Métastase était à Vienne, Morelli et Cottellini à Saint-Pétersbourg, Caramondi à Berlin et Migliavacca à la Cour de Dresde, où Mazzola venait de le remplacer. Sur les innombrables écrivassiers qui y fourmillaient, pas un seul n'était capable d'écrire un drame supportable, et les Porta, les Zini et autres pygmées littéraires de même valeur, alimentaient seuls les théâtres de Venise, de Naples, de Florence et des autres villes.

A qui la faute? si ce n'est à la honteuse parcimonie des directeurs, qui, tout en prodiguant des sommes fabuleuses à un chanteur ou à une cantatrice de renom, offraient sans la moindre vergogne quinze ou vingt piastres d'un libretto qui coûtait trois mois et plus de travail à son auteur. Une autre cause y contribuait encore: c'était la sottise des Maîtres de Chapelle, qui ne rougissaient pas de ravaler leur talent, en le consacrant à d'ignobles et triviales rapsodies, tout au plus dignes des lazzaroni napolitains, au lieu de s'en tenir aux sublimes chefs-d'œuvre de Métastase.

Cependant je ne perdais point de vue l'idée que venait

de me suggérer Mazzola. Elle germa dans ma tête, elle m'électrisa plus tard et me fit m'élancer dans l'arène, sur l'un des premiers théâtres du monde.

Je fus présenté par Mazzola à ses amis, au nombre desquels il comptait le Comte Marcolini, premier Ministre et favori de l'Électeur, et un respectable savant, ex-jésuite, le P. Huber, qui partageait avec lui l'estime et la faveur du Souverain. Le P. Huber me fit l'honneur de m'admettre dans son intimité; encouragé par ses bontés, je n'éprouvai aucune difficulté à lui conter l'épisode de la lettre qui m'avait fait quitter Goritz, et que je lui fis lire. Après l'avoir attentivement examinée et entendu l'histoire de ma petite satire sur Coletti, il trouva mes soupçons plus que fondés. Il approuva la délicatesse dont j'avais fait preuve vis-à-vis de Mazzola pour lequel il avait une grande amitié.

A toutes les qualités du cœur et de l'esprit, le P. Huber joignait un goût parfait et un amour passionné pour les Lettres et la Poésie. Il avait un culte particulier pour Cotta, Limene et Bernardo Tasso; il semblait prendre plaisir à écouter mes vers, mais peu de temps me suffit pour juger que Mazzola ne se souciait point de m'en voir publier à Dresde, préférant de beaucoup m'en voir improviser, car cette mode avait pénétré en Allemagne. Mazzola avait de bonnes raisons pour cela. Moi, qui ne voulais être ni aveugle ni ingrat, sachant le plaisir qu'éprouvait le P. Huber à la lecture des beaux Psaumes de B. Tasso, je crus pouvoir, sans blesser Mazzola, en composer quelques-uns dans le même style

pour être agréable à notre ami commun, ce genre de poésie étant si différent de celui du Théâtre. J'en composai sept que je lus à Mazzola; il fut le premier à m'engager à les dédier au P. Huber, et se chargea de les lui offrir de ma part. Le P. Huber s'en montra reconnaissant, et les fit lire tant au premier Ministre qu'à l'Électeur. Tous trois m'en récompensèrent largement. Ce secours pécuniaire me vint fort à propos.

Outre cette approbation, que je tiens pour très-honorable, j'ajouterai que plus tard le même accueil fut fait à ces mêmes Psaumes par bon nombre de Littérateurs italiens, parmi lesquels je citerai avec orgueil Ugo Foscolo, cet homme qui osa lutter avec Alfieri et Monti dans le genre tragique et qui les a presque surpassés dans le Lyrisme. Foscolo les a comblés d'éloges :

Et eris mihi magnus Apollo.

La publicité donnée à cette œuvre eut pour effe de me faire étendre mes relations.

XXIII

Je fréquentais entre autres, en dépit de toutes mes préoccupations d'avenir, la maison d'un peintre, père de deux belles jeunes filles. Mon cœur, naturellement

tendre, se laissa entraîner, et je devins éperdument amoureux des deux sœurs. Toutes deux me payaient de retour, se croyant l'objet unique de mes préférences; illusion qui, écartant tout sentiment de rivalité, leur permettait de vivre entre elles dans la plus parfaite harmonie. La mère, quoique approchant de la quarantaine, était belle encore et se faisait remarquer par la grâce de son esprit. De mœurs très-pures, elle n'en était pas moins sensible aux hommages; ceux que je lui adressais n'étaient point une flatterie. Je voyais tous ses efforts pour ne les attribuer qu'à l'expression d'une pure amitié. Peu s'en fallut cependant que ces galanteries de ma part, quoique fort innocentes, ne devinssent une cause de chagrin pour tous. Je n'avais pas encore trente ans, mon physique était agréable, mon esprit cultivé. J'étais Italien, poëte et passé maître en l'art de plaire; je puis néanmoins affirmer ici que depuis l'âge de dix-huit ans, date de mes premières amours, jusqu'à quarante, où je les couronnai par le mariage, je n'ai jamais dit à une femme : « Je vous aime, » sans être certain de pouvoir l'aimer assez pour remplir auprès d'elle tous les devoirs que m'imposait mon rôle de Sigisbé. Souvent mes attentions, mes œillades, mes compliments d'une banale politesse, furent interprétés comme une déclaration; mais, dans le fond, le cœur n'y entrait pour rien, je ne faisais que céder à un caprice et à la puérile vanité de jeter un peu de trouble dans une âme innocente et crédule, mais je ne poussais jamais les choses jusqu'au point où j'aurais eu des lar-

mes et des remords à me reprocher. Mon amour pour ces deux sœurs, quelque étrange qu'il puisse paraître, était vif et sincère ; je me demandais souvent quelle était celle qui l'emportait dans mon cœur, et il m'était impossible de résoudre cette question. Je n'étais heureux qu'auprès d'elles : si la loi me l'eût permis, je les aurais, je crois, épousées toutes deux.

Ferme dans ces principes, j'ai eu la force de vivre dans l'intimité de cette famille pendant plus de deux mois sans prononcer devant l'une ou l'autre de ces deux charmantes jeunes filles le plus petit mot d'amour. J'étais un peu moins circonspect avec la mère, à qui je dis un jour en plaisantant, et devant plusieurs personnes, que, si elle n'était pas mariée je me serais présenté volontiers. Elle se prit à rire, puis me glissa à l'oreille : « Qui aime la fille fait la cour à la mère. » Demeurés seuls, elle ajouta :

« Mon cher d'Aponte, veuillez ne pas m'interrompre; il est temps de mettre fin à cette comédie. Mes deux filles ne vous aiment que trop, et, si je ne me trompe, vous aussi, vous êtes amoureux de toutes les deux. Une mère prudente ne peut fermer les yeux plus longtemps, je suis même au regret de ne pas vous en avoir parlé plus tôt; j'ai grand'peur qu'une de nous, peut-être même toutes les trois, ne finissions par être victimes de ce silence. Tous les jeunes gens qui viennent chez moi se sont aperçus de vos assiduités, et ceux qui pourraient avoir quelques intentions à l'égard de mes filles s'en étonnent et n'osent faire au-

cune démarche. Il faut enfin vous prononcer. Je ne vous demande pas une réponse sur-le-champ; je vous donne toute la journée de demain, mais pas une heure de plus. »

Après ces mots elle me quitta. Ces paroles furent pour moi un coup de foudre. Je me levais pour sortir, au même instant le père entrait dans ma chambre, suivi de ses filles en larmes et en costume de voyage; il me salua, et, me faisant ses adieux : « Signor d'Aponte, me dit-il, nous allons nous absenter pour quelque temps et je suis venu prendre congé de vous. » La situation se compliquait; en toute autre circonstance un mariage eût mis fin à ces ennuis, mais dans ma position je ne pouvais y songer. Outre que ma folie d'aimer les deux sœurs en même temps paralysait mon choix, je ne pouvais en épouser une sans faire le malheur de l'autre. J'en étais là de mes réflexions lorsque Mazzola entra chez moi. Mon trouble était tel, que je ne l'avais ni vu ni entendu et qu'il m'examinait déjà depuis quelques minutes lorsque je m'aperçus de sa présence. Je me cachai le visage pour lui dissimuler mon chagrin; il me prit la main et me rappela à moi-même. Il était au fait de ma double passion, dont quelquefois il m'avait plaisanté; je lui contai ce qui venait de se passer. « Consolez-vous, me dit-il, les chagrins d'amour ne sont pas irréparables, il en est de plus grands, » et, pour me le prouver, « Voici, me dit-il, une lettre de votre père, elle était enfermée dans une autre à mon adresse. » Cette lettre était cachetée de noir, et Mazzola, qui en connaissait le con-

tenu, se hâtait de me la remettre pour donner une autre direction à mes idées. Le remède était violent, mais il fut efficace. D'une main tremblante, je l'ouvris et j'y lus la douloureuse nouvelle de la mort de mon bien-aimé frère Girolamo.

Quoique depuis longtemps je connusse la gravité de sa maladie, la douleur que je ressentis de sa mort n'en fut pas moins extrême. Cet adorable garçon, en outre des éminentes qualités qui le distinguaient, partageait avec notre vieux père, chargé d'une famille nombreuse, les émoluments d'un emploi assez important qu'il occupait; cette mort était donc un événement doublement funeste pour une famille incapable de se tirer d'affaire par elle-même, et dont pas un seul membre n'était en état de venir en aide à son chef.

Cette pensée venait redoubler ma douleur; cette douleur était si forte, qu'elle m'ôtait jusqu'à la faculté de soulager mon désespoir par des larmes. Quels que fussent les efforts de Mazzola pour me témoigner l'intérêt qu'il me portait, il m'était impossible d'y répondre par un seul mot affectueux. « Allons, calmez-vous, me dit-il, je vais vous lire une autre lettre qui modifiera vos dispositions d'esprit. » Cette lettre était de Venise, on lui disait qu'il n'était bruit dans la ville que de d'Aponte, qui était accouru à Dresde pour y occuper le poste de Poëte de la Cour. « Cher ami, ajoutait-on, prenez-y garde, ces d'Aponte sont dangereux, vous les connaissez. » De ces trois coups reçus à la fois il me serait impossible de préciser lequel me fut le plus sensible.

« Je ne croyais pas, mon cher ami, répondis-je sur-le-champ, que vous pussiez vous préoccuper de ce qui se dit à Venise. » Mazzola, absorbé dans sa lecture, ne m'entendit même pas; mais, de temps à autre, je le voyais lancer sur moi des regards à la dérobée, comme si ces *on dit* l'eussent impressionné défavorablement. S'il n'avait pas ajouté foi à cette calomnie, serait il venu me lire ce paragraphe? L'ayant fait, c'était pour moi une preuve convaincante de soupçons indignes de nous deux. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, je ne répondis que par un sourire dédaigneux et gardai le silence. Mazzola me quitta. Mille idées se heurtaient dans ma tête, et, après un retour rapide sur tous les événements de ma vie, dont ma vive imagination me retraça instantanément le tableau, il me sembla entendre une voix impérieuse me dire : « Il faut quitter Dresde. » Saisissant immédiatement la plume, j'écrivis au P. Huber :

« Vénérable et Révérend Père, demain je m'éloigne de Dresde, la voiture part à dix heures, je serai chez vous avant neuf heures pour vous faire mes adieux.

« D'Aponte. »

Je lui envoyai ce billet; il était dix heures du soir. Le jour suivant j'arrêtai ma place dans la voiture de Prague, peu après j'étais chez le P. Huber et lui faisais un récit fidèle de l'incident. Après avoir approuvé ma résolution et déploré la cause qui l'avait provoquée, il me pria de revenir le voir une demi-heure avant de monter

en voiture. De retour chez moi, j'écrivis à la mère des deux jeunes filles :

« A dix heures un quart je serai loin de Dresde, ce départ est le seul moyen de remédier aux maux que j'ai involontairement causés. J'ai aimé, il est vrai, mais jamais l'expression de cet amour n'est sortie de ma bouche et n'en sortira ; deux anges sur la terre m'ont donné l'exemple de cette réserve. Puisse le ciel répandre sur vous et sur votre famille toutes ses prospérités ! »

A l'heure indiquée, j'étais chez le P. Huber; il avait eu l'attention de me faire préparer une petite provision de voyage. Il jeta lui-même sur mes épaules une bonne et confortable pelisse et insista pour me faire accepter une petite cassette fermée par un bouton d'argent, en m'imposant la condition de ne l'ouvrir qu'à la première poste. Je n'eus garde de lui désobéir. Lorsque je l'ouvris, j'y trouvai un Boëce, «*de Consolatione philosophiæ*,» et un Thomas A'Kempis, plus, une bourse contenant douze pièces d'or d'une valeur de cent florins.

Je fus profondément touché, et je puis affirmer n'avoir jamais, dans la plus complète ivresse de la joie, éprouvé une sensation aussi douce que celle que je ressentis en cet instant où j'avais pourtant le cœur si serré. Lorsque je pris congé de lui, il m'étreignit dans ses bras. « Partez, me dit-il, le cœur me dit que tout se passera pour le mieux. » En ce moment son visage me paraissait illuminé d'un rayon céleste. Pendant des années ces mots

furent pour moi comme une prophétie, et de fait, si mon bonheur n'a pas eu une durée éternelle, c'est qu'il n'appartient pas à l'humaine nature d'en jouir ici-bas. Au moment où j'écris ces mémoires, parvenu à l'âge de soixante ans, je crois devoir dire que, si je n'ai pas joui de ce bonheur continu qu'il m'avait souhaité, je n'ai pas éprouvé non plus une constante série d'infortunes; j'ajouterai même, à l'honneur de l'humanité, que, si de par le monde j'ai rencontré des méchants et des persécuteurs, j'ai rencontré aussi des P. Huber.

Dix heures sonnant, je courus chez Mazzola en habit de voyage. Je ne lui permis pas une seule parole, je me jetai à son cou et ne lui dis que ces mots :

« Cher ami, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi; je pars pour Vienne. Vous pouvez en instruire vos amis de Venise, et particulièrement celui qui vous a donné de si salutaires avis. »

Il resta stupéfait, je crus apercevoir de la tristesse sur son visage. Je l'embrassai de nouveau et me rendis au bureau de la voiture; il y arriva en même temps que moi, et, prenant une feuille de papier, il écrivit ces paroles gracieuses :

« Ami Salieri, mon bien-aimé d'Aponte vous portera ces lignes; faites pour lui ce que vous feriez pour moi : son cœur et son esprit le méritent : « *Pars animæ, dimidiumque meæ.* »

Il signa et me remit le billet.

Salieri, à cette époque, était un des premiers compositeurs de musique, aimé de l'Empereur et ami intime de Mazzola. Homme d'esprit, aussi savant que bon Maître de Chapelle, il était très-épris de la littérature. Ce billet, que je lui portai dès mon arrivée, fut la source de toutes les faveurs dont je fus honoré à Vienne.

XXIV

N'étant point encore assez familiarisé avec la langue allemande; dans les premiers temps je ne fréquentais que les Italiens. Parmi ces compatriotes, je rencontrai un homme très-instruit, grand admirateur de Métastase et improvisateur remarquable. Il parla de moi à son idole et lui lut des vers qu'à sa demande j'avais composés et dédiés à un noble seigneur allemand dont il était le commensal. En les entendant, Métastase manifesta le désir de me connaître. Je lui fus présenté par mon nouvel ami; j'en fus accueilli avec cette urbanité qu'il possédait au plus haut degré et qui perce dans ses œuvres. Il me parla de ces vers et poussa la bonté jusqu'à vouloir les réciter lui-même à une société choisie, un soir de réunion chez lui; ces vers étaient mon poëme de *Philémon et Baucis*.

Métastase commença cette lecture; puis, fatigué, il me remit le manuscrit, et j'achevai de le lire. Cette faveur de

ce poëte sublime, les louanges qu'il voulut bien m'accorder, eurent un grand retentissement dans Vienne. Hélas! il ne m'a plus été donné de jouir du bonheur de revoir cet homme illustre, qui dans une vieillesse très-avancée avait conservé toute la fraîcheur et le coloris du jeune âge et toute la force de son talent; sa conversation, et ses conseils surtout, m'eussent été très-profitables. Il mourut peu après de chagrin; peut-être ne sera-t-on pas fâché de connaître la cause de cette mort; on aime en général à s'initier aux particularités qui ont trait à la vie d'un homme célèbre.

XXV

A la mort de Marie-Thérèse, le Trésor Impérial était presque épuisé par le nombre illimité de ses pensionnaires. Un trait suffira pour prouver jusqu'à quel point les courtisans abusaient de la munificence du noble cœur de cette Princesse.

La famille Edling de Goritz comptait sept membres, dont l'un était Évêque. Cette famille avait obtenu de l'inépuisable libéralité de l'Impératrice des pensions pour père, mère, frères, sœurs, et tous les domestiques de la maison. L'Évêque se trouvait un jour tête à tête avec cette Princesse; discourant sur les besoins de son diocèse, elle lui demanda si elle ne pourrait rien faire de

plus pour lui ou les siens. « Votre Majesté, répondit le saint prélat, nous a tous comblés de ses faveurs, il ne reste plus que les deux vieux chevaux de mon père, bonnes bêtes qui l'ont servi pendant trente-trois ans, et qu'il nous faudra vendre parce qu'ils sont trop vieux, ne pouvant les nourrir sans rien faire. » Et à l'instant le saint évêque obtint trois cents florins par an pour les *invalides des deux bonnes bêtes de son père*, qui ne furent point *vendues*.

Joseph II, à son avénement au trône, ordonna la suppression provisoire de toutes ces pensions, se réservant de continuer celles qui lui paraîtraient avoir le plus de titres à cette générosité; par une susceptibilité exagérée, Métastase vit dans cette mesure, qui était générale, une humiliation et l'oubli de ses longs et honorables travaux; il en ressentit une impression si pénible qu'elle lui coûta la vie. L'Empereur cependant s'était empressé de lui écrire une lettre affectueuse dans laquelle il l'assurait qu'il n'était point compris dans cette décision et que ses pensions lui seraient conservées; cette lettre arriva trop tard. Quant à moi, grâce au ciel, je n'ai point à redouter une mort semblable; la jalousie, l'envie et l'injustice sont les seules puissances qui se sont toujours partagé le soin de me doter.

XXVI

Je menais une vie d'oisiveté, et l'argent que j'avais apporté de Dresde était à peu près dépensé; je ne pouvais oublier que j'avais vécu à Padoue avec des olives noires, et que je m'y étais abreuvé de l'eau de la Brenta, pendant un carême forcé de quarante jours. Je commençai donc à m'apercevoir qu'il me fallait songer à l'économie; au lieu de conserver en ville un logement qui me coûtait très-cher, je pris une modeste chambre chez un tailleur, dans le faubourg de Vidden. Je fus en même temps assez heureux pour faire la connaissance d'un jeune homme ami des Lettres, qui fut assez bienveillant pour me procurer le moyen de subvenir honorablement à mes besoins pendant plusieurs mois.

J'appris aussi par le bruit public que l'Empereur avait l'intention d'ouvrir de nouveau un théâtre italien dans la Capitale. L'idée que m'avait suggérée Mazzola me revint alors en mémoire, et j'eus l'ambition de me faire nommer Poëte de la Cour. Depuis longtemps j'avais conçu une admiration sans bornes pour le Souverain dont tous les jours j'entendais citer un nouveau trait d'humanité et de grandeur; ce sentiment soutenait mes espérances. J'allai trouver Salieri; il ne se contenta pas de flatter mon espoir, il s'offrit à s'employer pour moi

auprès de l'Intendant Général des théâtres, et, s'il le fallait, auprès du Souverain lui-même, qui l'honorait d'une faveur toute particulière. Il manœuvra si bien, que la première fois que j'eus l'honneur d'être présenté à l'Empereur, ce ne fut point pour lui faire ma demande, mais pour lui rendre des actions de grâce. Bien que l'éloge de Joseph II fût dans toutes les bouches et que partout il fût cité comme le Prince le plus parfait, la pensée que j'allais être appelé à paraître devant lui m'inspirait un sentiment insurmontable de timidité. Mais l'air de bonté empreint sur sa noble figure, son organe doux et suave, la simplicité de ses manières, le peu de faste qui l'entourait, me permirent d'oublier que j'étais en présence d'une tête couronnée.

J'avais entendu dire que très-souvent il jugeait les hommes d'après sa première impression. Il me sembla que son examen ne m'était point défavorable; j'en jugeai par la grâce de son accueil; il daigna me questionner sur mes affaires particulières, mon pays, mes études et les motifs qui m'avaient amené à Vienne. Je répondis à tout le plus brièvement possible, et mes réponses, quoique laconiques, parurent le satisfaire. Comme dernière question, il me demanda combien j'avais composé de drames.

« Aucun, Sire, répondis-je.

— Bien, bien, répliqua-t-il en souriant, nous aurons une muse vierge. »

Puis il me congédia. Mon cœur débordait de joie, de reconnaissance et d'admiration pour son auguste

personne. Ce moment fut sans contredit un des plus doux de ma vie, et je ne saurais l'oublier. Mon bonheur fut au comble lorsque Salieri vint me dire que j'avais été assez heureux pour lui plaire; cette idée m'a soutenu pendant ma courte carrière théâtrale à Vienne, et m'a été d'un plus grand secours qu'Aristote et tous ses préceptes, qu'à la vérité j'avais peu lus et encore moins étudiés; elle a guidé mes inspirations dans la composition des nombreux ouvrages que j'ai fait représenter sur le Théâtre Impérial. C'est elle encore qui m'a fait sortir victorieux de la lutte que j'ai eu à soutenir contre une meute acharnée de pédants et d'écrivains faméliques, tourbe envieuse, véritable plaie de la littérature dans laquelle j'ai le regret d'avoir vu figurer un homme célèbre, qui me fit l'honneur de me porter envie et de chercher à m'enlever mon poste.

XXVII

Au moment de ma présentation à Joseph II, il arrivait à Vienne une excellente troupe de chanteurs choisis parmi les sujets les plus renommés de l'Italie; je ne perdis pas un instant et me mis à l'œuvre. Je recherchai tout ce qui avait été écrit et représenté dans cette ville pour arrêter mes idées sur le goût des Viennois. Un certain Varese, qui, ainsi que bien d'autres, se faisait appeler

poëte pour avoir écrit un *opera buffa*, ou plutôt *bouffon*, possédait à lui seul une collection de plus de trois cents de ces ouvrages. J'allai le trouver pour le prier de vouloir bien m'en prêter un volume. Il se moqua de moi et me répondit : « Cette collection vaut un trésor; je puis me vanter d'en être l'unique possesseur; vous ne sauriez croire ce qu'elle m'a coûté d'argent et de peines. N'espérez pas que j'en laisse sortir un seul volume de ma bibliothèque. » Tout ce que je pus obtenir fut d'en feuilleter quelques-uns en sa présence; pendant que je lisais, je voyais ses yeux constamment fixés sur moi, agité qu'il était sans doute, de la crainte de me voir lui dérober quelques feuilles de ces chefs-d'œuvre. J'eus la patience d'en parcourir une vingtaine. Pauvre Italie! Intrigue, caractères, mise en scène, style, tout y manquait, et, bien qu'ils fussent destinés à égayer le public, on aurait pu croire que l'auteur n'avait eu pour but que d'exciter les larmes. Telles étaient les productions qui faisaient alors les délices des Italiens. Je pensais qu'il ne me serait nullement difficile de mieux faire. Je me flattais que dans mes opéras on pourrait rencontrer çà et là quelques heureuses inspirations, que la langue n'y serait pas défigurée, que les caractères en seraient bien tracés, et qu'alors les paroles en seraient écoutées avec plaisir. Je reconnus malheureusement bientôt par expérience que le goût et la bonne volonté ne suffisent point pour composer un drame supportable à la scène.

XXVIII

Je devais par déférence pour Salieri lui confier la musique de mon premier ouvrage; il était véritablement un des premiers maîtres de l'époque. Je lui soumis divers sujets et mes plans pour qu'il pût faire un choix. Malheureusement ce choix se fixa sur le sujet le plus dénué des éléments de succès: le *Riche d'un jour*. Je commençai mon travail, mais il ne me fallût pas longtemps pour me convaincre de la différence qui existe entre la pensée et l'exécution. A mesure que j'écrivais, les difficultés naissaient sous ma plume et se multipliaient sans fin. Le sujet ne me fournissait ni un nombre suffisant de caractères, ni une variété d'incidents capables de soutenir l'intérêt pendant deux ou trois heures que devait durer la représentation. Je trouvais mes scènes froides, l'action languissante, mon dialogue aride, mes idées triviales, mes morceaux de chant mal amenés. Il me semblait enfin que je ne savais plus écrire ni même faire un vers; en un mot, c'était la massue d'Hercule dans les mains d'un pygmée. Tant bien que mal, je vins à bout de mon premier acte; le finale seul manquait; ce finale, qui se lie étroitement à l'ouvrage, doit à lui seul résumer la pièce et inspirer un intérêt à part. C'est là que doit se déployer le talent du musicien

et celui des acteurs, et se concentrer tout l'effet de la pièce. Le récitatif en est exclu; il doit ne contenir que du chant et en reproduire tous les genres : l'*adagio*, l'*allegro*, l'*andante*, l'*amoroso*, l'*armonia*. Bref, il doit se terminer par ce qu'en langue musicale on nomme la *stretta*, qui à elle seule résume toute la force du drame.

Dans le finale tous les acteurs doivent figurer, quel que soit leur nombre; ils doivent comparaître un à un, deux à deux, trois à trois, même plus, s'il le faut, chanter des *soli*, des *duo*, des *terzetti*, et, si la nature du drame s'y oppose, c'est au poëte à y suppléer, en dépit du critérium de la raison et de toutes les règles d'Aristote; l'œuvre accomplie, si elle est mauvaise, tant pis pour l'auteur.

D'après cet exposé, il n'est pas difficile de se figurer l'embarras dans lequel je me trouvais; vingt fois je fus tenté de jeter au feu tout ce que j'avais écrit et d'offrir ma démission. Enfin, à force de me creuser la tête, de marteler mon cerveau et de me vouer à tous les saints, j'en vins à bout; je terminai la pièce. Aussitôt achevée, je la cachai au fond d'un tiroir, d'où je ne la retirai qu'au bout de quinze jours, pour la relire froidement et à tête reposée. Elle me parut plus pitoyable que jamais; il me fallait cependant la livrer à Salieri, qui déjà avait terminé les premières scènes et qui me harcelait pour les autres. Je fus le trouver l'oreille basse, et, sans proférer une parole, je lui remis le libretto. Il le parcourut en entier devant moi et finit par me dire :

« Il est bien écrit, mais il faut le voir sur les planches. Il y a des ariettes et des scènes très-bonnes qui me plaisent : j'aurais cependant besoin de quelques légers changements, plutôt pour l'effet de la musique que pour toute autre cause. » Je laisse à penser la joie que me causèrent ces paroles; et, comme on se persuade volontiers ce qu'on désire, je commençai à croire que mon œuvre n'était en réalité point aussi mauvaise que je l'avais jugée. En quoi consistaient cependant ces *légers* changements? à mutiler, à allonger ou raccourcir presque toutes les scènes, à y intercaler de nouveaux *duo*, *terzetti* ou *quartetti*, à changer la mesure des vers au milieu d'une ariette, à y introduire des chœurs qui devaient être chantés... par des Allemands! à supprimer presque en entier les récitatifs, et par conséquent le développement de l'intrigue et l'intérêt, pour peu qu'il y en eût, de telle façon que le jour de la première représentation, s'il restait cent vers de mon premier jet, c'est tout au plus. La musique était terminée, l'œuvre allait être représentée, lorsque arriva à Vienne le fameux Abbé Casti, poëte dont la réputation avait du retentissement dans toute l'Europe, et était due particulièrement à ses *Novelle galanti*, si exquises de poésie, mais si scandaleuses en morale. Il avait appris à la fois la mort de Marie-Thérèse, à qui il était loin de plaire, et celle de Métastase, qui laissait vacant le poste de Poëte de la Cour: il pensa que par son mérite, par la protection de ses puissants amis, et surtout celle du Comte de Rosemberg, qui, bien que d'un âge très-avancé, aimait

encore « la harpe profane du chanteur érotique, » il obtiendrait sans peine ce poste, objet de son ambition.

Dans le même moment arrivait aussi Paesiello, musicien connu et estimé de l'Empereur, extrêmement goûté des amateurs viennois et se croyant sans rivaux. Paesiello manifesta le désir d'écrire la musique d'un drame. Son arrivée intimida Salieri; le *Riche d'un jour* fut donc mis aux oubliettes, et l'on ne parla plus dans Vienne que de Casti et de Paesiello. Qu'on se figure l'attente des acteurs, celle du Comte de Rosemberg, des amis de Casti, de toute la ville enfin; le nom de Casti était dans toutes les bouches. Comme il entrait dans mes attributions de veiller à tout ce qui concernait le Théâtre Impérial, je fus le premier à recevoir le *Roi Théodore*, tel était le titre du premier opéra de Casti. Je ne me donnai pas le temps d'aller jusque chez moi, je m'arrêtai dans un café et je lus cette pièce deux fois d'un bout à l'autre. La langue en était du pur toscan, le style correct, les vers n'étaient dépourvus ni de grâce ni d'harmonie; il y avait de la finesse, de l'élégance, du brio. Les airs étaient beaux, les morceaux d'ensemble délicieux, les finales poétiques, et cependant, à mes yeux, le drame n'avait ni chaleur ni intérêt, rien de dramatique enfin. L'action en était languissante, les caractères manqués, le dénoûment invraisemblable et presque tragique. Chaque partie prise séparément était bonne, mais l'ensemble était détestable. Je ne saurais mieux décrire mon impression à la lecture de cet ouvrage,

1784



qu'en le comparant à une collection de pierres précieuses montées par un joaillier inhabile. Je me rassurai donc sur les défauts de ma pièce en lisant le *Roi Théodore*.

Je me gardai pourtant de manifester cette impression devant qui que ce fût. Casti était plus infaillible à Vienne que le Pape à Rome. Je remis au temps à décider la question.

A quelques semaines de là, son opéra fut représenté et son succès fut immense. Pouvait-il en être autrement, les chanteurs étaient irréprochables, les décorations superbes, les costumes magnifiques, la musique divine; et le poëte, le sourire sur les lèvres, recevait toutes ces félicitations enthousiastes comme dues exclusivement au seul mérite de sa pièce.

En même temps la coterie Rosenberg répétait partout et à tout propos: « Que'le œuvre! Quelle admirable composition! » A ces louanges venaient se joindre le petit nombre des impartiaux, et à leur tête l'Empereur lui-même, répétant sur tous les tons: « Quelle pièce! Quelle musique! » Ce concert unanime d'éloges eut pour effet de décourager Salieri, qui, de toute l'année, n'osa plus proposer à la direction le *Riche d'un jour*. Résolu à laisser calmer cette ivresse, il profita de cette circonstance pour se rendre à Paris avec l'intention de composer la musique de ses *Danaïdes*. Je ne fus pas fâché de ce retard, qui me donnait le loisir de la réflexion et celui de bien arrêter mes idées sur le Théâtre. En même temps je fus assez heureux pour être mis sur les traces des sourdes

menées de mon puissant rival; il me sembla que le meilleur moyen de les déjouer était d'écrire une pièce supérieure à la sienne. Salieri, de retour de France, le *Riche d'un jour* fut désigné pour être mis à l'étude. Le rôle principal en était destiné à la Storace, qui, à cette époque, dans la fleur de son talent, faisait les délices de Vienne; mais, cette cantatrice étant malade, il fallait la remplacer; n'ayant pas le choix, force fut de prendre ce qu'on avait sous la main; et fatalement l'actrice destinée à remplir ce rôle en était tout à fait incapable; la pièce tomba à plat. Ce n'est pas tout. Dans le but de venir en aide à un malheureux doué de quelque talent, mais dans le dénûment le plus absolu, j'avais donné mon manuscrit à copier à un nommé Chiavarino. Ce Chiavarino était lié d'amitié avec un vaurien de même trempe que lui, Brunati, qui, ainsi que tant d'autres nullités du Parnasse, aspirait aussi à devenir Poëte de la Cour; Chiavarino le confia à Brunati, et celui-ci s'avisa d'en faire une ignoble critique qu'il distribua au théâtre le jour même de la représentation. Il avait communiqué son projet à Casti, à qui il voulait faire sa cour, et Casti, trop heureux de me nuire, avait approuvé, revu et corrigé ce pamphlet, en y ajoutant l'esprit qui y manquait et quelques pointes acérées contre moi. Chiavarino, revêtu d'un habit qu'il devait à ma charité, se chargea d'être leur instrument en en faisant lui-même la distribution, pour être agréable à Casti et en même temps à son protecteur Rosemberg. Quelque futiles qu'ils paraissent,

ces faits serviront à démontrer quelles furent toujours mes bonnes dispositions envers mes compatriotes et les traits d'ingratitude que j'en recevais, enfin de quelle nature fut la lutte que j'eus à soutenir pendant longues années, non que je me sois jamais fait illusion sur le mérite du *Riche d'un jour*; le libretto était positivement mauvais et la musique détestable. Salieri, revenant de Paris, encore sous l'impression de la musique de Gluck et des *Danaïdes*, musique si différente de la nôtre, composa sa partition entièrement dans le goût français et sans nulle réminiscence de ses belles et suaves mélodies, qu'il semblait avoir oubliées sur les bords de la Seine; mais, pour bien comprendre toute la perfidie de mes ennemis, il suffira de dire qu'ils voulurent faire croire qu'à moi seul devait être attribuée cette chute, tandis que dans un *opera buffa* les paroles ne sont en général considérées que comme accessoire. Dans cette circonstance, ils soutinrent au contraire que tout le mérite reposait sur le talent du poëte; il n'était pas jusqu'aux acteurs qui ne m'accablassent d'imprécations. Ils ne comprenaient pas comment ils avaient pu chanter de semblables paroles, et comment surtout il s'était rencontré un Maestro ayant assez d'abnégation pour les mettre en musique. Salieri lui-même alla jusqu'à faire le serment solennel de se laisser couper la main plutôt que d'écrire une seule note pour mes vers.

Quant à Casti, il me faisait la guerre d'une tout autre manière : il prenait ma défense; mais ses éloges



me nuisaient beaucoup plus que n'eût fait une franche critique.

Pessimum inimicorum genus laudantes.

« D'Aponte, disait-il, n'entend rien à une œuvre dramatique. Quel mal y a-t-il? Est-il nécessaire de savoir composer un opéra pour être un homme de mérite? Personne ne peut nier qu'il n'ait un goût sûr, un grand talent, et surtout beaucoup d'instruction. »

Ce qui lui importait, c'est que tout le monde fût persuadé que j'étais incapable de travailler pour le Théâtre; et, en me comblant de louanges pour tout ce qui était en dehors de ce genre de talent, il acquérait le droit de se faire écouter lorsqu'il m'en refusait un seul.

Chaque jour voyait éclore un libelle contre moi. Un écrivassier, Nunzio Porta, poëte à la façon de Brunati, et même au-dessous, publia une satire terminée par ces deux vers :

Ane tu naquis, âne tu mourras;
Pour le présent j'en dis peu, plus tard j'en dirai davantage.

Il est vrai qu'à cette occasion je répondis par quelques pièces aussi satiriques et plus mordantes encore; mais je les composais plutôt pour me distraire que par un sentiment de colère ou de dépit.

Ces morceaux n'étant pas des drames, Casti me fit l'honneur de les trouver admirables et de les comparer à ses *Giuleïde*.

De cette tourbe d'envieux, le seul homme à redouter

était Casti, à cause de sa supériorité, de sa mauvaise foi, et surtout de la haute protection dont il jouissait. Par bonheur j'avais pour moi l'Empereur, qui se montrait en toutes circonstances d'autant plus ardent à me défendre que mes ennemis montraient de violence à m'attaquer.

« Ce jeune homme, disait-il un jour à Andrea Dolfin, Ministre de Venise, également mon protecteur, a trop de talent pour ne pas exciter la jalousie de Casti, mais je le soutiendrai. Hier encore, Rosemberg, après la chute de sa pièce, cherchait à m'insinuer que nous aurions besoin d'un autre Poëte. Casti se trouvait dans ma loge, espérant peut-être que je le désignerais pour ce poste. Je répondis qu'avant tout je désirais entendre un second opéra de d'Aponte. »

XXIX

L'insuccès de mon début avait suffi pour me décourager et m'empêcher de me présenter à l'Empereur. Me trouvant un jour accidentellement sur son passage, dans l'une de ses promenades matinales, il m'arrêta, et, avec la plus grande bonté, me dit : « Soyez persuadé que votre opéra est loin d'être aussi mauvais qu'on voudrait le faire croire. Reprenez courage, et donnez-nous un chef-d'œuvre pour les faire taire. »

Ce fut à peu près vers ce même temps que vinrent à Vienne Storace et Martini, jeunes compositeurs aspirant à écrire un opéra pour le Théâtre-Italien. Le premier était protégé par sa sœur, virtuose de mérite dont j'ai eu l'occasion de parler, quoiqu'elle ne fût pas du nombre de mes partisans; l'autre par l'Ambassadrice d'Espagne, liée d'amitié intime avec l'Impératrice.

Mes envieux, loin de s'arrêter en si beau chemin, profitèrent de cette circonstance pour me porter un coup qui devait me faire perdre ma position, en dépit de la volonté souveraine. Ils tentèrent de circonvenir les nouveaux arrivés qui s'annonçaient, Storace comme poëte, Martini comme maître de chapelle. Casti, l'âme de cette conjuration, et Brunati, son fidèle instrument, cherchèrent à leur suggérer l'idée de réunir leurs talents, et d'écrire ensemble un libretto. Pour y parvenir, tous les jours on les assourdissait du bruit de ma chute dans le but de dissuader Martini de travailler pour moi, et à moi, on me le représentait comme un musicien incapable de composer autre chose que des airs de romance.

Mon royal protecteur, tranchant la difficulté, fit dire à Martini de s'adresser à moi seul, et celui-ci vint me demander pourquoi je ne faisais pas une pièce dédiée à l'Ambassadrice d'Espagne, qui en serait flattée.

XXX

Malheureusement je fus détourné de mes occupations habituelles par un cruel accident qui mérite d'être classé parmi les événements les plus douloureux de ma vie. Un misérable Italien, qui n'avait pour lui ni charme ni jeunesse, s'était rendu éperdûment amoureux d'une jeune personne habitant la même maison que moi, et qui n'avait ni ne pouvait avoir aucun goût pour lui. Un jour qu'il l'interrogeait sur le motif de ses rigueurs : « J'en ai trois, répondit-elle; vous êtes laid, je vous hais et j'aime d'Aponte ; » puis, pour l'humilier encore plus, elle lui fit de moi un portrait qui était celui d'un Adonis. Je n'avais pas adressé six fois la parole et bien moins encore mes hommages à cette femme. Ces paroles, qui n'avaient pour but que de la débarrasser d'un homme qui l'excédait, eurent cependant pour moi les conséquences les plus fatales. Cet homme, m'imputant la cause du dédain dont il était l'objet, me voua une haine implacable et se promit d'en tirer une vengeance éclatante. Me rencontrant un jour au café et me voyant préoccupé, il m'en demanda le sujet; je savais qu'il était chirurgien, ignorant ce qui s'était passé entre eux, je ne vis aucun inconvénient à lui confier que je souffrais d'une excroissance de

chair sur une gencive et que je craignais d'être obligé d'en venir à une opération.

« Et qui vous a donné le conseil de vous faire opérer?

— Le premier chirurgien de l'empereur, Brambilla.

— C'est mal à lui, très-mal, donnez-moi un sequin, et je ferai disparaître cette excroissance sans recourir à une incision. »

Je lui donnai l'argent qu'il me demandait; il me quitta, et, revenant presque aussitôt, me remit une fiole d'une liqueur dont je devais verser quelques gouttes sur un linge, puis l'appliquer sur la partie malade en observant la précaution de n'en pas avaler. Cette liqueur était tellement corrosive, qu'en huit jours l'excroissance avait disparu. Une femme qui était à mon service se trouva présente au moment où pour la septième fois j'en faisais une application; me voyant prêt à mettre ce linge imbibé dans ma bouche, elle jeta un cri. « Grand Dieu! de l'eau-forte! » Soudain elle m'arracha fiole et linge qu'elle examina de plus près, et me répéta : « De l'eau-forte! de l'eau-forte! » Qu'on juge de mon effroi. Elle me fit tout de suite rincer la bouche avec de l'eau fraîche et du vinaigre; huit jours après, j'avais perdu huit dents, et, comme chaque fois que j'avais fait cette application il s'en était infiltré quelques gouttes dans la gorge, il en était résulté un tel désordre dans mon estomac, que j'éprouvais un dégoût invincible pour toute espèce de nourriture, et que chacun regardait

comme un miracle que je fusse encore vivant. Dans le paroxysme de l'exaspération, je parcourais les rues de Vienne comme un forcené à la recherche de ce scélérat, et, pendant ces courses inutiles, je perdis encore huit autres dents. Je fus longtemps entre la vie et la mort. Plusieurs années se passèrent sans que j'entendisse parler de lui. Enfin un jour, dans un petit voyage que je fis à Goritz, me promenant sur les bords de la Traun, je vis une foule assemblée autour d'un homme qui, étendu à terre, le visage ensanglanté, venait de tomber et de se fracasser la mâchoire.

C'était lui, et je reconnus la main de Dieu dans la punition qu'il lui avait infligée.

XXXI

Je restai deux ans avant d'être entièrement guéri et de pouvoir reprendre mes travaux. J'avais choisi pour sujet du premier drame que je destinais à Martini le *Bourru bienfaisant*. Je me mis à l'œuvre. A peine ce projet fut-il connu de Casti, que, dominé par le double désir de devenir Poëte de la Cour et de se débarrasser de moi, qu'il regardait comme le seul obstacle, il s'empressa de publier partout que le sujet était mal choisi pour un *opera buffa*. Il eut l'audace de répéter ces paroles devant le souverain, qui crut devoir me dire :

« D'Aponte, votre ami Casti prétend que votre *Bourru bienfaisant* ne nous fera pas rire.

— Sire, répondis-je, je serais heureux s'il le faisait pleurer.

— Je l'espère, » ajouta Joseph II, qui comprit le double sens.

L'opéra fut représenté et fit plaisir du commencement à la fin. On vit plusieurs spectateurs et l'Empereur lui-même en applaudir jusqu'aux récitatifs. « Nous l'avons emporté, » me dit à voix basse Joseph II sur le passage duquel j'eus soin de me placer à la sortie de la première représentation. Ces trois mots valaient pour moi cent pages d'éloges. Le lendemain, j'allai trouver le Comte de Rosemberg; il était seul avec le cher Abbé. Le cérémonial avec lequel tous deux m'accueillirent fut glacial.

« Que désire il signor poëta?

— Je viens entendre la sentence de Monseigneur l'intendant général des Théâtres.

— Il signor poëte connaît déjà celle de notre public indulgent; je ne veux pas approfondir si elle est juste. »

Et protecteur et protégé accompagnèrent ces mots d'un sourire sardonique, puis me laissèrent à mes réflexions. Je n'attendais pas moins de leur part; seulement ma résolution fut prise de donner sur-le-champ ma démission. C'est trop de deux ennemis aussi puissants, me disais-je; la faveur de l'Empereur sera impuissante à prévaloir contre leur haine; il vaut mieux me retirer

avant qu'on m'y force. Je courus au palais. Le Prince me reçut avec une joie marquée, en me disant :

« Bravo! d'Aponte! musique et paroles me plaisent

— Sire, monseigneur l'intendant paraît d'un avis contraire.

— Ce n'est pas l'intendant, mais Casti, et c'est là votre triomphe. Ayez confiance et donnez-nous un second opéra avec une semblable musique. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. »

Il répéta la même chose à Rosemberg, et celui-ci eut la simplicité de me le dire.

Les deux courtisans ne se tinrent pas encore pour battus. Casti se trouva néanmoins quelque peu embarrassé. Il n'osait plus critiquer une œuvre que tout le monde trouvait bonne; il s'en tira par une arlequinade. Il la loua, mais en l'accompagnant d'un MAIS significatif.

« MAIS au fond, disait-il, ce n'est qu'une traduction; il faut le voir lorsqu'il s'agira d'une œuvre originale. MAIS c'est péché de le voir autant négliger la langue. Le mot *taille*, par exemple, ne s'emploie jamais dans le sens qu'il lui donne. » Je me trouvais par hasard derrière lui quand d'un ton nasillard et moqueur il marmottait cette phrase devant un des acteurs du théâtre. Me posant directement en face et prenant la même voix nasillarde, je lui citai ce vers de Berni :

Le géant n'eut jamais une semblable taille.

Il me regarda, se mordit les lèvres, et eut encore

assez d'empire sur lui-même pour me répondre : « Il a parbleu raison ! — Monsieur l'abbé, lui dis-je alors, ne trouver dans toute une pièce que quelques mots à critiquer est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Moi, je n'ai jamais relevé les gallicismes du *Roi Théodore*. » Je ne lui laissai pas le temps de répliquer, et je m'éloignai. Son interlocuteur se prit à rire, et l'Abbé confus garda le silence plus de dix minutes.

Casti, à qui personne ne peut refuser le nom de poëte, manquait totalement d'érudition. Il avait un dictionnaire encyclopédique dans lequel il puisait au besoin les connaissances qui lui manquaient. Il n'avait pas toujours la main heureuse. Dans l'opéra de *Trophonius*, pour n'en citer qu'un exemple, en parlant des Dialogues de Platon, il avait mis :

Platon dans son Phédon et dans son Timon.

Je fus le premier à lire sa pièce et je la corrigeai en substituant *Timeo* à Timon. Lorsque je lui remis ses dernières épreuves corrigées, arrivé à ce vers, il demanda quel était l'auteur de ce changement. « Moi, signor abbé. » Il recourut à son dictionnaire, reconnut l'erreur, rougit et me remercia, puis voulut à toute force me faire accepter ce dictionnaire que j'ai conservé plus de vingt-cinq ans, et qui m'a été volé dans mes pérégrinations.

XXXII

Mon succès, et plus encore la faveur marquée que me témoignait Joseph II, stimula ma verve poétique; je me sentis non-seulement capable d'affronter mes détracteurs, mais encore de mépriser leurs efforts, et j'eus la satisfaction de voir bientôt les compositeurs de musique rechercher mes *libretti*. Il n'existait pas à Vienne plus de deux *Maestri* à mon avis véritablement dignes de ce nom : Martini, pour le moment favori de Joseph II, et Wolfgang Mozart, que j'eus à cette époque l'occasion de rencontrer chez le baron de Vetzlar, son ami; Wolfgang Mozart, quoique doué par la nature d'un génie musical supérieur peut-être à tous les compositeurs du monde passé, présent et futur, n'avait jamais pu encore faire éclater son divin génie à Vienne, par suite des cabales de ses ennemis; il y demeurait obscur et méconnu, semblable à une pierre précieuse qui, enfouie dans les entrailles de la terre, y dérobe le secret de sa splendeur. Je ne puis jamais penser sans jubilation et sans orgueil que ma seule persévérance et mon énergie furent en grande partie la cause à laquelle l'Europe et le monde durent la révélation complète des merveilleuses compositions musicales de cet incomparable génie. L'injustice, l'envie de mes rivaux, des journalistes et des bio-

graphes allemands de Mozart, ne consentiront jamais à accorder une telle gloire à un Italien comme moi; mais toute la ville de Vienne, tous ceux qui ont connu Mozart et moi en Allemagne, en Bohême, en Saxe, toute sa famille, et surtout le baron de Vetzlar lui-même, son enthousiáste, dans la maison duquel naquit la première étincelle de cette divine flamme, me sont témoins de la vérité de ce que je dis ici...

Et vous, monsieur de Vetzlar, vous, monsieur le baron, qui venez de me donner des preuves récentes de votre fidèle et gracieux souvenir, vous qui avez tant aimé et tant apprécié cet homme vraiment céleste, èt qui avez une si juste part dans sa gloire, dans cette gloire devenue plus grande et plus sacrée par l'envie qui l'a constatée et par notre siècle qui l'a ratifiée unanimement après sa mort, rendez-moi le témoignage que je revendique aujourd'hui de vous pour la postérité.

Après le succès du *Bourru bienfaisant*, je me rendis chez Mozart, à qui je racontai ce qui s'était passé entre Casti, Rosemberg et l'Empereur. Je lui demandai s'il lui conviendrait de mettre en musique un opéra composé tout exprès pour lui.

« Ce serait avec infiniment de plaisir, me répondit-il, mais je doute d'en obtenir la permission.

— Je me charge de lever toute difficulté.

— Eh bien, agissez. »

J'étais à réfléchir sur le choix des sujets que je confierais à deux talents aussi opposés que Mozart et Martini, lorsque je reçus un ordre de l'Intendance d'avoir

à écrire un drame pour Gazzaniga, assez bon maestro, mais compositeur passé de mode. Pour me débarrasser au plus vite de cette ennuyeuse tâche, je choisis une comédie française, l'*Aveugle clairvoyant*. En quelques jours j'ébauchai une pièce qui n'eut de succès ni pour les paroles ni pour la musique. Elle fut représentée trois fois, puis retirée du théâtre.

Cette chute, quoique désagréable, ne porta aucune atteinte à ma réputation, et je me remis de nouveau à méditer sur les opéras que je destinais à mes deux amis. Je compris facilement que l'immensité du génie de Mozart exigeait un sujet de drame vaste, multiforme, sublime. Causant un jour avec lui, il me demanda si je pourrais mettre en opéra la comédie de Beaumarchais intitulée : les *Noces de Figaro*. La proposition fut de mon goût, et le succès fût soudain et universel.

Peu auparavant cette pièce avait été interdite par ordre de l'Empereur comme écrite dans un style immoral. Or comment la proposer de nouveau? Le baron Vetzlar m'offrait, avec sa générosité ordinaire, un prix raisonnable de mon poëme; il m'assurait qu'il se chargerait, s'il était refusé à Vienne, de le faire représenter à Londres ou en France. Je n'acceptai point cette offre, et je me mis à l'œuvre en secret, attendant le moment opportun pour le proposer, soit à l'Intendance, soit à l'Empereur lui-même, si j'en avais le courage. Martini seul fut mis dans la confidence, et il fut assez généreux, par déférence pour Mozart, pour me laisser le temps d'achever ma pièce avant de m'occuper de lui. Au fur

et à mesure que j'écrivais les paroles, Mozart composait la musique; en six semaines tout était terminé. La bonne étoile de Mozart voulut qu'une circonstance opportune se présentât et me permit de porter mon manuscrit directement à l'Empereur.

« Comment, me dit Joseph, vous savez que Mozart, remarquable pour la musique instrumentale, n'a jamais écrit pour le chant, une seule fois exceptée, et cette exception ne vaut pas grand'chose.

— Moi-même, répliquai-je timidement, sans la bonté de l'empereur je n'eusse jamais écrit qu'un drame à Vienne.

— C'est vrai; mais cette pièce de *Figaro*, je l'ai interdite à la troupe allemande.

— Je le sais; mais, ayant transformé cette comédie en opéra, j'en ai retranché des scènes entières, j'en ai abrégé d'autres, et je me suis appliqué surtout à faire disparaître tout ce qui pouvait choquer les conveuances et le bon goût; en un mot, j'en ai fait une œuvre digne d'un théâtre, que Sa Majesté honore de sa protection. Quant à la musique, autant que je puis en juger, elle me semble un chef-d'œuvre.

— Bien, je me fie à votre goût et à votre prudence; remettez la partition aux copistes. »

L'instant d'après j'étais chez Mozart. Je ne lui avais pas encore fait part de cette bonne nouvelle, qu'une dépêche lui apportait l'ordre de se rendre au Palais avec sa partition. Il obéit et fit entendre à l'Empereur divers morceaux qui l'enchantèrent. Joseph II avait le goût très-

sûr en musique, et généralement pour tout ce qui se rattachait aux beaux-arts. Le succès prodigieux qu'a eu dans le monde entier cette œuvre merveilleuse en est une preuve. Cette musique, chose inouïe, n'obtint point l'unanimité des suffrages. Les compositeurs viennois, qu'elle écrasait, Rosemberg, et Casti surtout, ne manquèrent point de la dénigrer.

XXXIII

Ce fut précisément ce moment que choisit le Comte de Rosemberg pour demander officiellement le poste de Poëte impérial pour son protégé. La manière dont il s'y prit est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

L'Empereur avait donné aux dames de la cour une superbe fête dans son palais de Schœnbrunn, qui possède un petit théâtre; le Comte y avait fait représenter une comédie en langue allemande et une opérette italienne, dont, à son instigation, Casti avait composé les paroles. Cette opérette était intitulée : les *Paroles après la Musique*. Pour prouver que cette pièce était un vrai pastiche, sans esprit et sans caractère, il suffira de dire qu'elle ne plut à personne, si ce n'est au Comte, qui seul eut le courage d'en faire l'éloge. Pour mieux assurer le succès de leur intrigue, tous deux pensèrent ne pouvoir mieux s'y prendre que de faire ma satire, et



Casti s'y prêta avec empressement. On y faisait allusion à mes amours avec les femmes du théâtre; la conséquence en devait, à leurs yeux, être qu'un homme de mœurs aussi relâchées était indigne de l'emploi qu'il exerçait. Le lendemain de la fête, le Comte, qui, en sa qualité de Grand Chambellan, présentait la chemise à l'Empereur, reçut l'ordre de dresser une liste de tous les acteurs qui avaient figuré à la représentation et d'assigner à chacun, proportionnellement à son mérite, une gratification royale en témoignage de satisfaction. Pendant que l'Empereur achevait sa toilette, le Comte s'occupa de ce travail; lorsqu'il l'eut terminé, il le remit à Sa Majesté. Joseph II, prenant une plume, ajouta un zéro à chaque somme fixée par le Comte, puis, la lui rendant : « Ce n'est pas le Comte de Rosemberg, mais l'Empereur, lui dit-il, qui a donné cette fête. »

Ces actes de générosité sont nombreux dans la vie de ce Prince. Ils honorent et honoreront à jamais sa mémoire, en dépit de ceux qui par envie ou par ignorance ont osé pendant sa vie et encore longtemps après sa mort parler et écrire contre lui et mettre en doute la bonté de son cœur. Il était non-seulement généreux, mais il savait joindre au bienfait la grâce qui en double la valeur. Je crois donc pouvoir me permettre, en laissant momentanément de côté Casti et son Mécène, de raconter ici, de ce Prince adorable, deux anecdotes, qui, quoique au-dessus de tout éloge, ont sans doute été ignorées de ses biographes, car je n'ai vu nulle part qu'il en ait été fait mention dans l'histoire de son règne.

XXXIV

Le tailleur chez qui je logeais avait une femme gentille et accorte. On se réunissait souvent chez lui. Parmi les personnes qui fréquentaient ce petit cercle intime, était une veuve très-riche approchant de la soixantaine et qui pensait plus à se remarier qu'à dire des *oremus*. Elle avait quatre fils, chargés chacun d'une nombreuse famille et qui, bien que nés d'un père riche, étaient réduits à gagner leur pain à la sueur de leur front, leur père ayant laissé la presque totalité de sa fortune à sa femme. Il venait également à la maison un joaillier, jeune, agréable de sa personne, qui plaisait à tout le monde. La veuve, malgré ses douze lustres bien sonnés, le trouvant morceau délicat, en devint follement amoureuse. Elle se persuada facilement que ses écus pourraient faire oublier la différence des âges; elle commença par s'en ouvrir à la femme de mon hôte, qui d'abord n'en fit que rire; mais, lorsqu'elle eut ajouté que, si elle l'épousait, son intention était de lui faire une donation complète de ses biens, et qu'à la négociatrice était destinée une montre d'or pour cadeau de noces, celle-ci commença à ouvrir de grands yeux et à prendre la chose au sérieux. D'abord elle essaya de la dissuader, puis, voyant ses efforts inutiles, elle se décida à en parler au jeune

omme sur le ton de la plaisanterie. Celui-ci, aussitôt le mot de donation prononcé, répondit sans hésitation qu'il acceptait. Il parlait avec un tel accent de vérité, que la négociatrice alla immédiatement en rendre compte à la veuve, qui reçut cette communication avec la plus grande joie; la chose fut menée un train de poste. L'entrevue eut lieu, les articles du contrat furent arrêtés et signés en présence de témoins et le mariage célébré à l'église. La mariée donna la montre en y joignant cent florins pour les frais de la noce, qui devait se faire au logis. A peine de retour, sans plus songer à l'avenir de ses enfants qu'au sien, elle remit en présence de tous, à son nouveau mari, un coffret contenant sa fortune entière, à peu près soixante ou soixante-dix mille piastres.

La journée se passa en fêtes, à la suite desquelles la nouvelle épouse, après avoir congédié la foule à minuit, demanda à son mari s'il ne serait pas temps de se retirer chez eux. « Madame, répondit celui-ci, j'ai donné rendez-vous à vos enfants à neuf heures du matin, c'est à cette heure que nous nous reverrons. » Il sortit immédiatement, la laissant méditer le sens de ces paroles. Le lendemain à neuf heures il recevait chez lui les quatre fils de la dame, et, sans paraître s'apercevoir du mécontentement empreint sur leurs visages :

« Messieurs, leur dit-il, si vous croyez qu'en épousant votre mère je me sois laissé entraîner par la cupidité, vous êtes dans l'erreur. J'ai vécu jusqu'à présent du travail de mes mains, je continuerai. Si j'ai fait le sacrifice de ma liberté, c'est pour vous rendre l'héritage de votre

père, qui aurait pu tomber dans des mains moins désintéressées. » Ouvrant alors le coffret qui lui avait été donné par contrat : « Voici cette fortune, que je n'apprécie que pour le bonheur qu'elle va répandre parmi vous; partagez en bons frères. Je ne me suis réservé du trésor qu'elle renferme que six mille florins, dont les intérêts serviront à l'entretien de votre mère; à sa mort cette somme vous reviendra. »

Je ne chercherai point à décrire l'effet de cette scène; je dirai seulement que tous quatre, tombant aux pieds de leur beau-père, le comblaient de bénédictions. Ce brave garçon avait désiré nous avoir, le tailleur, sa femme et moi, pour témoins de cette action, digne de Socrate et d'Aristide.

J'avoue n'avoir jamais, dans tout le cours de ma vie, rencontré semblable désintéressement. L'Empereur, auquel j'en fis part, en ressentit une véritable joie, et s'écria : « Dieu soit loué, il y a encore de braves gens dans ma bonne ville de Vienne! » Sur-le-champ, il fit mander le joaillier, le combla d'éloges et lui assura une pension de quatre cents florins sa vie durant.

XXXV

Le second trait n'est, à mon avis, ni moins noble ni moins intéressant.

Un poëte allemand, très-estimé de l'Empereur, et qui en mille occasions avait reçu de ce Souverain des preuves irrécusables de sa bonté, eut la malencontreuse idée de composer une pièce de vers commençant par ces mots :

Un roi peut-il être bon ?

le reste de l'œuvre répondait au début; il fut la porter lui-même à Joseph II. L'Empereur la lut attentivement, et l'ingratitude de l'auteur lui parut si monstrueuse, qu'il l'exila à Temeswar. Un jour, me faisant l'honneur de me consulter sur le mérite de ces vers, qu'il me montra, je répondis que, comme poésie, ils me semblaient fort beaux et qu'il pouvait, en faisant grâce à son auteur, lui donner la preuve la plus convaincante qu'un roi pouvait être bon. « Vous avez raison, » me dit-il vivement; et, s'asseyant devant une table, il écrivit un mot au directeur de la police, le comte Saur, si je ne me trompe, pour lui donner l'ordre de rappeler le poëte en l'assurant de son pardon, et en même temps il lui fit passer deux cents sequins pour ses frais de voyage, mais il ne consentit jamais à le revoir.

XXXVI

Revenons à Schœnbrun et au Comte de Rosemberg, qui n'avait pas encore eu le temps de se remettre de la

mortification qu'il venait d'essuyer. Sa toilette terminée, Joseph II se rapprocha de lui et lui demanda pourquoi le nom de Casti ne figurait pas sur la liste des candidats qui avaient droit à une récompense. « Casti, répondit le Comte, espère de la bonté de Sa Majesté qu'elle lui conférera le titre de Poëte de la Cour. — Mon cher Comte, moi, je n'ai pas besoin de poëte, et, pour le théâtre, d'Aponte suffit. « J'appris ce petit épisode le jour même, par Salieri, à qui l'Empereur en avait fait part.

En attendant, ces déceptions ne faisaient qu'accroître les haines, et Mozart et moi nous n'étions pas sans crainte de voir une ligue se former entre nos deux ennemis et un nommé Bussini, inspecteur du vestiaire, homme propre à tous les métiers, celui d'honnête homme excepté. Ayant entendu parler du ballet que j'avais intercalé dans mon *Figaro*, Bussini courut en toute hâte chez le Comte, et, d'un ton désapprobateur : « Excellence, lui dit-il, le poëte a introduit un ballet dans son opéra. » Le Comte me fit mander, et le dialogue suivant s'établit entre nous :

« Vous ignorez donc, monsieur, que Sa Majesté ne tolère point les ballets sur son théâtre !

— Non, monseigneur.

—Eh bien, je vous ordonne de supprimer celui que vous avez placé dans votre pièce, monsieur le poëte, en appuyant sur ce mot de *poëte* comme j'avais appuyé sur le mot de *monseigneur*. Où est cette scène?

— La voici. »

Il arracha alors deux feuilles de mon manuscrit

et les jeta au feu, et, me rendant mon libretto : « Vous voyez, monsieur le *poëte*, quelle est l'étendue de mon pouvoir; » en même temps il m'honora d'un « Sortez! »

Je me rendis sur-le-champ chez Mozart, qui, au récit de cette scène, en fut irrité au point qu'il voulait aller chez le Comte, bâtonner Bussini, recourir à l'Empereur et retirer sa partition. J'eus toutes les peines du monde à le calmer; je lui demandai deux jours de répit en le priant de me laisser agir.

La répétition générale était arrêtée pour ce même jour, j'allai en prévenir l'Empereur, qui me promit d'intervenir. Effectivement, il daigna assister à cette répétition, et toute la noblesse de Vienne l'y suivit. Le premier acte fut enlevé au milieu d'applaudissements unanimes; il se terminait par une pantomime pendant laquelle l'orchestre devait jouer les airs du ballet; mais, les danses ayant été supprimées, l'orchestre resta muet. « Que signifie ce temps d'arrêt? demanda l'Empereur à Casti, assis derrière son fauteuil. — L'auteur seul peut répondre à Sa Majesté » répondit l'Abbé avec un sourire malin. Je fus appelé; mais, au lieu de me justifier, je gardai le silence et je mis sous les yeux de Sa Majesté une copie de mon manuscrit, sur lequel j'avais laissé subsister la scène telle que je l'avais faite. L'Empereur la lut et voulut savoir pourquoi les danses n'avaient pas lieu. Je gardai de nouveau le silence. Il comprit qu'il y avait quelque chose de louche, et, se tournant vers le Comte, il lui demanda l'explication que je m'abstenais

de donner. « Les danses manquent, répondit en balbutiant Rosemberg, parce que le théâtre de Votre Majesté n'a pas de corps de ballet. — Mais il en existe dans les autres théâtres, et je désire qu'on mette à la disposition de d'Aponte tous les danseurs qui lui seront nécessaires. » Une demi-heure après nous avions vingt-quatre sujets, tant danseurs que figurants. Le ballet fut exécuté. « Très-bien ! » s'écria l'Empereur; et cette nouvelle marque d'approbation redoubla la soif de vengeance dans l'âme de mon puissant persécuteur.

J'avais demandé qu'il me fût payé sur la caisse du théâtre une somme qui m'avait été allouée par contrat; le Comte de Rosemberg inventait mille prétextes pour m'empêcher de la toucher. Ne voulant point importuner l'Empereur au sujet de ces petites tracasseries, je m'arrangeai pour obtenir par ruse ce à quoi j'avais droit par justice. Casti était toujours le pivot autour duquel gravitaient toutes les mauvaises passions. J'imaginai de lui adresser une épître et de l'écrire en vers; ma requête ne se bornait point à la réclamation de ce qui m'était dû, elle contenait un éloge pompeux de son mérite personnel, en qui je plaçais toute ma confiance. Naturellement il trouva mes vers charmants et les récita à ses amis. Dès ce moment je ne rencontrai plus aucun obstacle et je touchai mon argent.

Laudes, crede mihi, placant hominesque deosque.

Enfin le jour de la première représentation de l'opéra de Mozart arriva; elle eut lieu à la grande confusion des

maestri et à la mortification du Comte et de Casti. Cet opéra eut un succès d'enthousiasme, il était surtout goûté de l'Empereur et de tous les véritables amateurs de la bonne musique; on le proclama une œuvre sublime, presque divine. Le libretto eut sa part du succès, et ce fut mon modeste compétiteur Casti, qui le premier en fit remarquer les beautés. Mais quels étaient ses éloges! des critiques cachées sous un voile de bonhomie. « Il est vrai, disait-il, que ce n'est qu'une traduction de la comédie de Beaumarchais, mais il y a de beaux vers et plusieurs morceaux remarquables. » Tout ce qu'il en disait se bornait là; quelques beaux vers et un ou deux morceaux agréables, telle était l'opinion de Casti sur ce chef-d'œuvre!

Désespérant d'obtenir du Monarque le poste qu'il ambitionnait, pour sauver son amour-propre, il commença à faire courir le bruit vague qu'il se disposait à accompagner un riche Seigneur dans ses voyages; le Comte de Rosemberg, dont il avait grand'peur de perdre les bonnes grâces, exigea de lui un drame pour Salieri, qui se mourait d'envie d'éclipser l'opéra de Mozart. C'est alors qu'il composa l'*Antre de Trofonius*, dont le second acte, qui, sous le rapport de l'art, laissait beaucoup à désirer n'étant que la répétition du premier, en détruisait entièrement l'effet, mais qui en somme, à mon avis, l'emportait sur le *Roi Théodore*.

Quoique la musique en fût très-belle et que les partisans du poëte le proclamassent à son de trompe, rien ne put ébranler l'Empereur ni le faire changer d'avis.

Il ne restait qu'un dernier coup à tenter, mais ce coup acheva de perdre Casti dans l'esprit de Joseph II, qui aimait beaucoup ses vers, mais nullement sa personne. Casti venait de mettre la dernière main à son *Gengiskan*, poëme tartare, selon moi fort inférieur à ses *Nouvelles galantes* et surtout à ses *Animaux parlants;* ce poëme accéléra sa disgrâce. Il le fit copier avec soin et le présenta lui-même au Souverain. A tort ou à raison, Joseph II crut y reconnaître une satire mordante contre Catherine II, qu'il aimait et admirait, et pour laquelle il avait une telle vénération, que le jour de la fête de cette grande Impératrice il faisait brûler des cierges devant son portrait et accordait toutes les faveurs qui lui étaient demandées. Il fit appeler l'auteur dans sa loge, et, lui remettant cent sequins : « Voici pour vos frais de voyage. » Manière polie de donner un congé; Casti le comprit, et partit de Vienne à quelques jours de là. Son départ, en quelque sorte imprévu, fit disparaître les derniers nuages qui obscurcissaient mon ciel.

XXXVII

Personne n'a jamais su le véritable motif qui avait empêché l'Empereur de donner à Casti le poste qu'avait occupé Métastase, ce poëte si chaste et si réservé dans ses mœurs et dans ses écrits : ce motif était les *Nouvelles ga-*

lantes, que Casti, qui n'avait de *chaste* que son nom, avait écrites; son goût effréné pour le jeu, pour les femmes, ses mœurs plus qu'équivoques et peut-être encore plus son esprit satirique, vindicatif et oublieux des bienfaits, lui avaient nui auprès de Joseph II. «Avez-vous lu, me dit un jour l'Empereur, le sonnet que Parini a fait sur votre ami Casti.

—Non, Sire.

— Le voici.» Il tira d'un portefeuille un papier. «Lisez-le, et, comme je ne doute pas qu'il ne vous fasse plaisir, vous en pouvez prendre copie.» Lorsque j'en eus terminé la lecture : «Nous en donnerons, ajouta-t-il, l'autographe au Comte de Rosemberg, qui m'offrait *cette fleur de vertu* en remplacement de Métastase.»

Cette expression de fleur de vertu me remit en mémoire un sonnet que j'avais composé au sujet de l'opérette de Casti représentée à Schœnbrun, et à laquelle j'avais donné le même titre : les *Paroles après la musique*. Je m'étais servi de la même expression. Après en avoir expliqué le sujet à l'Empereur, j'osai le lui réciter. «Bravo, bravo, laissez-le-moi, je le ferai lire au Comte en même temps que celui de Parini.

— Au comte, sire?

— Au comte lui-même; mais je me garderai de lui dire qu'il me vient de vous.» Je lui donnai mon sonnet, qu'il me paya en tirant de sa poche, sans les compter, quinze souverains.

Après le départ de mon persécuteur, instigateur de

toutes les intrigues, je me mis en tête de jouer un tour à mes Zoïles, auxquels j'avais bonne envie de donner une leçon : c'était de composer deux drames à la fois, l'un ostensiblement, l'autre en cachette. Martini se plaignait de ma paresse à lui fournir un sujet ; d'un autre côté, à peine mon *Figaro* représenté, la Storace, revenue de ses préventions contre moi, m'avait fait demander par l'Impératrice un libretto pour son frère. L'occasion était donc opportune. Je puisai le sujet destiné à Storace dans une comédie de Shakespeare, en même temps j'allai trouver Martini, dont j'obtins la promesse que personne au monde ne saurait que j'écrivais pour lui. Ce brave garçon me seconda à merveille. Pour mieux cacher notre jeu, il simula une grande colère contre mes retards, disant très-haut que, puisque je ne voulais rien faire, il s'était adressé au poëte qui autrefois lui avait confié un opéra à Venise et qui venait de lui en envoyer un autre dont il s'occupait.

Pour lui être agréable ainsi qu'à l'Ambassadrice d'Espagne sa protectrice, je pensai à choisir un sujet espagnol ; cette idée plut infiniment à Martini et à l'Empereur, qui était dans mon secret et qui daigna m'encourager de son approbation. Je me mis donc à lire diverses comédies espagnoles, pour me pénétrer du caractère dramatique de cette nation. J'en trouvai une qui me parut tout à fait convenir. Elle était de Calderone et intitulée : la *Lune de la Sierra*. J'esquissai mon sujet, la fable en était simple.

« En chassant dans les montagnes, l'infant d'Espagne

s'amourache d'une bergère, qui, vertueuse et éprise d'un montagnard, résiste à toutes les séductions du prince. »

Je lui donnai pour titre : la *Cosa Rara* ou *Vertu et Beauté*, et je mis pour épigraphe ce vers du poëte satirique :

Rara est concordia famæ
Atque pudicitiæ.

Soit que je fusse stimulé par un sentiment de tendre partialité pour un compositeur à qui je devais les premiers rayons de ma gloire dramatique, ou par le désir de confondre d'un seul coup tous mes détracteurs; soit peut-être encore la nature d'un sujet si poétique, et par cela même si attrayant, cet opéra ne me coûta que trente jours de travail. Le maestro n'en mit pas davantage à composer sa musique. J'avais fait en sorte de mettre en scène tous les meilleurs sujets de la troupe. Mais les *Tigellius* italiens, tourbe toujours inquiète et difficile à contenter, dirigèrent leurs tracasseries contre le musicien avant même la distribution de leurs rôles. Ils ne pouvaient s'en prendre à moi dans l'ignorance où ils étaient que je fusse l'auteur des paroles, et pour cette fois seule.

Sic me servavit Apollo.

Les partitions distribuées, la tempête éclata. L'un avait trop de récitatifs, l'autre pas assez. Le diapason était trop haut pour celui-ci, trop bas pour celui-là. Un troisième ne paraissait pas dans les morceaux d'ensem-

ble, un quatrième chantait beaucoup trop. L'anarchie était au comble. On disait cependant, dans le but de nous faire pièce, à Martini et à moi, dont on était loin de soupçonner la coopération, que les vers en étaient harmonieux, les caractères bien tracés, le sujet neuf; qu'en somme la pièce était un chef-d'œuvre, mais que la musique en était faible et triviale. « Signor d'Aponte, vous qui êtes poëte, me dit un jour, à ce propos, un chanteur, prenez exemple sur cette œuvre qui est un modèle à suivre : voilà comment se compose un *opera buffa.* »

Je riais sous cape; enfin le volcan fit irruption. Presque tous les acteurs renvoyèrent leurs partitions, refusant de chanter une semblable musique; le chef de la cabale était le premier *bouffe*, qui en voulait particulièrement à Martini pour une rivalité galante. Le bruit de cette rébellion arriva jusqu'à l'Empereur qui désira en avoir les détails de Martini et de moi; je pris la liberté de lui affirmer que jamais les chanteurs n'avaient eu l'occasion de se montrer plus à leur avantage que dans cet opéra, ni que Vienne n'avait entendu musique aussi suave et aussi entraînante. Il me demanda mon libretto, que j'avais eu la prévoyance d'apporter, et, l'ouvrant au hasard, il tomba sur le premier finale terminé par ces mots :

Ce qui est fait est fait, et l'on n'y peut rien changer.

« On ne peut rien trouver de plus à propos, » dit-il en souriant. Il prit une plume, et sur un des feuillets écrivit :

« Mon cher Comte, dites à mes acteurs que j'ai entendu leurs doléances au sujet de Martini, et que j'en suis très-fâché, mais

Ce qui est fait est fait, et l'on n'y peut rien changer. »

Ce billet fut envoyé sur l'heure à Rosemberg, qui le communiqua aux acteurs chez lesquels il produisit grand émoi. Ils en furent terrifiés, mais ils n'en gardèrent pas moins rancune. Ils reprirent leurs partitions, et ne cessèrent de murmurer et de maudire l'Espagnol. Le soir de la première représentation, la salle était comble, mais le plus grand nombre des spectateurs disposés à siffler. On trouva cependant dès les premiers airs tant de grâce, de charme et de mélodie à cette musique, tant d'imprévu et d'intérêt dans le dialogue, que l'auditoire parut impressionné d'une manière favorable. Dès lors, à un silence qui n'avait jamais eu son égal pour tout autre opéra italien, succédèrent des applaudissements tellement frénétiques, qu'il me fut aisé d'y reconnaître les effets d'une cabale. Le premier acte terminé, on demanda l'auteur. Quelques partisans de Casti ne manquèrent pas de saisir l'occasion, ils firent circuler son nom. Il n'en fallut pas davantage, et, bien que le style de la pièce pût faire reconnaître à un public impartial l'auteur du *Bourru bienfaisant* et du *Figaro*, le nom de Casti n'en fut pas moins dans toutes les bouches, et chacun de vanter Casti à mes dépens. Dans toute la salle, il n'y eut que Kelly, qui, assis à mes côtés, se pencha à mon oreille pour me dire : « Je gage que ce poëme est de

vous. » Je le priai de se taire. J'avais eu la précaution de ne point faire imprimer mon nom sur le programme qu'on a coutume de vendre aux abords du théâtre. Seulement j'avais mis dans ma confidence M. de Lercheneim, secrétaire du cabinet impérial et mon intime ami. Il assistait à la représentation avec quelques dames de la société. Tout naturellement la conversation roulait sur la pièce, dont ces dames lui demandaient s'il connaissait l'auteur. Il leur répondit que oui. Poussant plus loin la curiosité, elles désirèrent en savoir le nom. Il leur dit que c'était un Vénitien, pour le moment à Vienne, et qu'il le leur présenterait à la fin du spectacle. « Tant mieux, répondirent-elles, c'est le seul poète qui convienne à ce théâtre, nous solliciterons nous-mêmes sa nomination auprès de l'Empereur, s'il le faut. — Ce n'est nullement nécessaire, Sa Majesté l'a déjà engagé. » Elles en témoignèrent un vif contentement. Le second acte commença; il eut un succès égal, si ce n'est encore plus grand que le premier. Un duo surtout électrisa la salle entière; l'Empereur, de la voix et du geste, en demanda la répétition, contrairement à l'usage, établi par lui, de ne pas faire répéter les morceaux d'ensemble.

Le spectacle terminé, M. de Lercheneim tint parole en me présentant à ces dames. Je ne saurais dire qui l'emporta, ou de leur surprise ou de ma satisfaction. On voulut savoir pourquoi j'avais si soigneusement caché mon nom. « Pour ne pas faire rougir la cabale, » répondit gracieusement M. de Lercheneim.

J'allai rendre une visite à tous mes collègues du

théâtre, à qui je remis un exemplaire du libretto où mon nom était inscrit en lettres majuscules. Ils n'osaient me regarder en face. Je ne doute pas qu'ils n'eussent préféré n'avoir pas autant prodigué de louanges à des paroles dont ils étaient loin de m'attribuer l'honneur; d'autant que ce qu'ils avaient fait dans l'intention de m'humilier avait contribué à l'éclat de mon triomphe. Le soir même, je fus invité à souper par un acteur chez lequel venait très-fréquemment l'auteur de la fameuse satire :

Ane tu naquis.

Le hasard l'y amena. « Qui diable est donc l'auteur de ce libretto, s'écria-t-il en entrant? — Signor l'orta, lui répondis-je d'un très-grand sang-froid, en lui en présentant un exemplaire signé de moi, celui que vous avez dit être *né un âne.* » Qu'on se figure sa contenance!

Les Allemands, naturellement bons, mais qui s'étaient laissé influencer par mes détracteurs, reconnaissant leurs torts, cherchaient à les réparer. J'étais l'objet de louanges qui dépassaient les bornes. Les dames surtout ne voulaient plus entendre parler que de mon opéra. Elles avaient inventé une mode à la *cosa rara*, et nous regardaient, Martini et moi, comme deux phénix. Nous aurions pu nous en prévaloir pour avoir autant de bonnes fortunes que tous les chevaliers de la Table Ronde réunis. Cet opéra nous avait métamorphosés et avait révélé chez nous un mérite et des qualités restés jusque-là dans l'ombre. Compliments à n'en plus finir, invitations

à des parties de campagne, billets doux, nous pleuvaient de toutes parts. Martini, à qui toutes ces agaceries plaisaient, s'en donnait à cœur joie; pour moi, j'en profitais pour faire de sérieuses études sur le cœur humain, et surtout pour chercher à faire mieux encore, d'autant que l'Empereur, après m'avoir prodigué des marques non équivoques de satisfaction, ne cessait de me conseiller de faire un nouvel ouvrage pour son cher Espagnol. Il n'était pas jusqu'au Comte de Rosemberg que ma pièce avait fini par rallier à notre parti, et qui, me rencontrant un jour, me serra la main, et, d'un air de bonhomie qui me parut sincère, me dit : « Bravo! signor d'Aponte, vous avez surpassé notre attente. » Je m'inclinai et lui répondis froidement : « Votre Excellence se contente de peu. »

Électrisé par ce succès, je me mis avec ardeur à la recherche d'un autre sujet digne de Martini. Mais trop de maestri m'en demandaient, en se faisant appuyer par les seigneurs les plus distingués, pour me laisser libre sur mon choix. Par considération pour ces recommandations, je fus entraîné à écrire deux opéras, l'un pour Reghini, l'autre pour Peticchio. Ils firent *fiasco*. Leurs partisans m'attribuèrent les honneurs de cette chute; je l'imputai à leur musique, qui avait étouffé mon génie. La question ne sera jamais résolue. Deux jours après, je voyais l'Empereur. « D'Aponte, me dit-il, écrivez pour Mozart, Martini et Salieri, et ne songez plus à Peticchio et à Reghini, qui ne sont que des musiciens de rues. Casti était plus adroit, il ne travaillait que pour un



Paesello ou pour un Salieri, maestri qui se faisaient valoir, et ne se compromettaient jamais. » Ces deux opéras allèrent donc dans les cartons retrouver le *Riche d'un jour* et l'*Aveugle clairvoyant*, et l'on continua à jouer les *Noces de Figaro* et la *Cosa Rara*.

Je pensai qu'il fallait réveiller ma muse endormie, que ces deux récents échecs avaient paralysée. Ces trois maestri m'en fournirent l'occasion en venant simultanément me demander un libretto. Je les aimais et les appréciais également tous trois. J'espérais, avec leur aide, me relever de mes dernières chutes. Je n'entrevoyais d'autre moyen de les contenter en même temps que de composer trois drames à la fois. Je venais de réussir en en composant deux, l'entreprise ne me paraissait pas au-dessus de mes forces. Salieri ne me demandait pas une pièce originale. Il avait écrit à Paris la musique de l'opéra de Tarrare; il désirait adapter cette musique à des paroles italiennes. Ce n'était donc qu'une traduction libre qu'il lui fallait. Quant à Mozart et Martini, ils s'en remettaient à moi pour le choix du sujet. Je destinai *Don Juan* au premier, qui en fut ravi, et l'*Arbre de Diane* à Martini, comme sujet mythologique en harmonie avec son talent, si plein de cette douce mélodie dont plus d'un compositeur a le sentiment inné, mais que de rares exceptions seules savent traduire.

Mes trois sujets arrêtés, je me présentai à l'Empereur et lui exprimai mon intention de les faire marcher de front. Il se récria. « Vous échouerez, me dit-il.

— Peut-être! mais j'essayerai. J'écrirai pour Mozart

en lisant quelques pages de l'*Enfer* de Dante, pour donner le diapason à mon inspiration. »

Je m'asseyais devant ma table de travail vers l'heure de minuit : une bouteille d'excellent vin de Tokay était à ma droite, mon écritoire à ma gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville devant moi. En ce temps-là, une jeune et belle personne de seize ans, que je n'aurais voulu aimer que comme un père, habitait avec sa mère dans ma maison; elle entrait dans ma chambre pour les petits services de l'intérieur, chaque fois que je sonnais pour demander quelque chose; j'abusais un peu de la sonnette, surtout quand je sentais ma verve tarir ou se refroidir. Cette charmante personne m'apportait alors, tantôt un biscuit, tantôt une tasse de café, tantôt seulement son beau visage toujours gai, toujours souriant, fait exprès pour rasséréner l'esprit fatigué et pour ranimer l'inspiration poétique. Je m'assujettis ainsi à travailler douze heures de suite, à peine interrompues par quelques courtes distractions, pendant deux grands mois. Pendant tout ce temps, ma belle jeune fille restait avec sa mère dans la chambre voisine, occupée, soit à la lecture, soit à la broderie, soit au travail de l'aiguille, afin d'être toujours prête à venir au premier coup de sonnette. Craignant de me déranger de mon travail, elle s'asseyait quelquefois immobile, sans ouvrir la bouche, sans cligner les paupières, me regardant fixement écrire, respirant doucement, souriant gracieusement et quelquefois paraissant prête à fondre en larmes, sur l'excès du

travail dans lequel j'étais absorbé. Je finis par sonner moins souvent et par me passer de ses services pour ne pas me distraire, et ne pas perdre mon temps à la contempler. C'est ainsi qu'entre le vin de Tokay, le tabac de Séville, la sonnette sur ma table et la belle Allemande semblable à la plus jeune des muses, j'écrivis la première nuit pour Mozart les deux premières scènes de *Don Juan*, deux actes de l'*Arbre de Diane*, et plus de la moitié du premier acte de *Tarrare*, titre que je changeai en celui d'*Assur*. Dans la matinée, je portai ce travail à mes trois compositeurs, qui n'en pouvaient croire leurs yeux. En deux mois, *Don Juan* et l'*Arbre de Diane* étaient terminés, et j'avais composé plus du tiers de l'opéra d'*Assur*. L'*Arbre de Diane* fut représenté le premier : il reçut un accueil égal à celui de la *Cosa Rara*.

XXXVIII

M. de Lercheneim, ami de Martini et son admirateur, était venu avec lui me trouver deux ou trois jours avant que j'eusse donné un seul vers à ce dernier. Moitié plaisanterie, moitié reproche, tous deux m'avaient demandé quand je m'occuperais d'eux. « Après-demain.

— Votre sujet est donc choisi?

— Sans nul doute.

— Quel en est le titre? .

— *L'Arbre de Diane.*

— En avez-vous fait le canevas?

— Il est plus qu'achevé. J'ai commencé à écrire. »

Mon souper était prêt, je le fis servir et je priai les deux amis de le partager, les assurant qu'au dessert je le leur montrerais. Ils acceptèrent. Moi, qui non-seulement n'avais tracé aucun plan, mais même leur avais parlé de l'arbre de Diane sans être encore fixé sur le rôle que pourrait jouer cet arbre, je prétextai un rendez-vous donné pour une affaire impérieuse, et, laissant mes deux convives avec ma jeune muse et l'un de mes frères, j'entrai dans mon cabinet; en une demi-heure, j'avais esquissé une fable qui, au mérite de la nouveauté, joignait celui d'entrer parfaitement dans les idées de mon auguste protecteur et Souverain, lequel, tout récemment, venait d'abolir dans ses États héréditaires les institutions monastiques.

« Diane, déesse de la chasteté, a dans son jardin un arbre qui porte des pommes d'une merveilleuse beauté : lorsqu'une nymphe passe sous ses branches, si elle est chaste, ces pommes deviennent transparentes et de chaque rameau de l'arbre s'échappe une mélodie céleste; si, au contraire, elle a, même en pensée, transgressé cette loi absolue, le fruit perd sa transparence, devient noir, se carbonise et laisse tomber sur la tête de la coupable des taches ineffaçables qui sont autant de stigmates. Cupidon, courroucé contre Diane, à qui il reprochait d'insulter à son culte, s'introduit dans le jardin sous un costume féminin, il enflamme le cœur du jardinier et

lui enseigne l'art de se faire aimer de toutes les nymphes; non content de ce triomphe, il ouvre les portes au bel Endymion, dont la Déesse elle-même devient éperdument éprise. Le Grand-Prêtre, au milieu d'un sacrifice, découvre le sacrilége, et, fort de l'autorité suprême dont il est revêtu, ordonne que toutes les nymphes et la Déesse elle-même soient soumises à l'épreuve; pour échapper à cet arrêt, Diane fait couper l'arbre, et Cupidon apaisé, apparaissant dans un nuage lumineux, transforme le jardin en un palais splendide désormais consacré à l'Amour. »

Cette pièce est, à mon avis, la meilleure de toutes celles que j'ai composées; on y respire une douce volupté qui captive; quant à l'intérêt qui y règne, cent et plus de représentations en sont le garant. Le Comte de Rosemberg me demanda où j'avais pris de si belles inspirations; je lui répondis que le désir de confondre mes ennemis me les avait suggérées; l'Empereur, qui avait compris mon intention de le seconder dans ses idées de réforme, me fit remettre cent sequins.

XXXIX

On venait de donner la première représentation de l'*Arbre de Diane*, lorsque je fus appelé à Prague, où devait avoir lieu celle du *Don Juan* de Mozart, à l'occasion

de l'arrivée dans cette ville de la Grande-Duchesse de Toscane. Je m'y arrêtai huit jours pour diriger les acteurs; mais, avant que cet opéra put être mis en scène, je fus obligé de revenir à Vienne, sur une lettre pressante de Salieri, qui me mandait que l'*Assur* était commandé pour le mariage de l'Archiduc François, et que l'Empereur désirait impérieusement ma présence. Je partis en toute hâte, voyageant jour et nuit, lorsqu'à mi-chemin, me sentant fatigué, j'entrai dans une hôtellerie où, me jetant tout habillé sur un lit, je dormis une couple d'heures; quand les chevaux furent prêts, je remontai en voiture. A une barrière à peu de distance, on me demanda le droit de péage; je portai la main à ma poche: quelle fut ma surprise en la trouvant vide, lorsque j'étais sûr d'y avoir mis cinquante sequins que l'impresario de Prague m'avait payés le matin même pour mon *Don Juan*. Pensant avoir oublié ma bourse sur le lit où je m'étais reposé, je fis tourner bride vers l'hôtellerie. Je monte à la chambre que j'ai occupée : rien! L'hôtelier et sa femme, d'une complaisance parfaite, appellent les gens de service, cherchent, furètent partout, menacent, mais tous jurent n'avoir pas touché au lit. Une petite fille de cinq ans révèle que Catherine a rajusté ce lit pour un autre voyageur qui est parti. L'hôtelière ordonne à Catherine de se déshabiller et trouve sur elle ma bourse et mes cinquante sequins. J'avais perdu deux heures; mais, satisfait d'avoir recouvré mon argent, je priai ces braves gens de pardonner à Catherine, et, ne prenant que le temps de changer de chevaux, le jour

suivant j'étais à Vienne. J'en fis tout de suite prévenir Salieri et me mis à la besogne. En deux jours l'*Assur* fut terminé, joué, et le succès en fut tel, que pendant longtemps je restai incertain quel était celui de mes trois ouvrages qui l'emportait sur les deux autres, tant pour les paroles que pour la musique.

Je n'avais pas à Prague assisté à la représentation de *Don Juan*, mais Mozart n'avait pas tardé à m'instruire qu'il avait fait merveille. L'impresario Guardassoni m'avait également écrit à ce sujet :

« Vive d'Aponte! vive Mozart! les impresari ainsi que les artistes doivent les bénir. Tant qu'ils vivront, la misère n'osera plus approcher des théâtres. »

L'empereur me fit appeler, et, avec les plus gracieux éloges, me fit un nouveau don de cent sequins en me disant qu'il brûlait du désir d'entendre *Don Juan*. J'écrivis à Mozart, qui accourut et donna les partitions au copiste, lequel s'empressa de les distribuer. Le départ prochain de Joseph II en hâta la mise en scène, et, le dirai-je? DON JUAN NE FIT AUCUN PLAISIR! Tout le monde, Mozart seul excepté, s'imagina que la pièce avait besoin d'être retouchée. Nous y fîmes des adjonctions, nous changeâmes divers morceaux; une seconde fois : DON JUAN NE FIT AUCUN PLAISIR! Ce qui n'empêcha pas l'Empereur de dire : « Cette œuvre est divine, elle est encore plus belle que les *Noces de Figaro;* mais ce n'est pas *morceau* pour mes Viennois. » Je répétai ces paroles à Mozart, qui, sans

se déconcerter, me répondit : « Laissons-leur le temps de le *goûter.* » Il ne s'est pas trompé. D'après son conseil, je cherchai à faire jouer *Don Juan* le plus souvent possible; à chaque représentation le succès grandissait. Peu à peu les Viennois s'habituèrent à savourer ce morceau et à l'apprécier, et finirent par le goûter au point d'élever *Don Juan* au rang des chefs-d'œuvre dramatiques. Le grand art en tout est trop haut pour la foule; il faut qu'elle grandisse quelquefois un siècle ou deux pour former ce jury du génie qui juge enfin avec connaissance de cause, sans appel et pour la postérité.

XL

Ce fut, si je ne me trompe, vers cette époque que la Coltellini, bonne actrice, mais faible chanteuse, fit sa seconde apparition dans Vienne; elle était bien vue de l'Empereur et du Comte de Rosemberg; mais, soit défiance d'elle-même, ou que réellement elle ne fût pas sympathique au public, ou qu'elle fût en butte au mauvais vouloir de Salieri, qui dirigeait en quelque sorte le théâtre, elle écrivit au Souverain en termes si vifs et si inconvenants, qu'il donna l'ordre immédiat de congédier la troupe italienne. Thorwart, sous-intendant du théâtre, ennemi mortel des Italiens, se rendit à la répétition et y lut la lettre, que, du camp où il était,

Joseph II avait écrite à l'Intendant Général. Cette lettre portait l'ordre impératif d'avertir chacun de nous que Sa Majesté ordonnait la fermeture du théâtre à la fin de la saison. Cet ordre apporta le deuil dans Vienne : tous les acteurs, plus de cent employés, figurants ou comparses, perdaient tout moyen d'existence et se livraient au désespoir. Il me vint une idée hardie, celle de les affranchir de la dépendance de la Cour. J'allai faire une visite à toutes les dames que je savais amateurs de notre musique, et, après leur avoir exposé un plan qui supprimait un tiers au moins des dépenses sans nous priver d'un acteur aimé du public, je leur proposai une souscription de cent mille florins qui seraient déposés à la Banque, prouvant, par des calculs exacts, que les intérêts de ce dépôt et les recettes journalières suffiraient et au delà à faire face à tous les frais de l'administration et même laisseraient un excédant de vingt-cinq mille florins par an. Cette souscription fut remplie en huit jours et déposée en mes mains.

Le baron Gondar, riche seigneur viennois, devait être notre banquier et notre directeur; moi sous-directeur sous ses ordres. Sur ces entrefaites, l'Empereur revint à Vienne. Je courus le trouver. En m'apercevant il m'entraîna dans son cabinet et me demanda comment allaient nos affaires.

« On ne peut plus mal, Sire.

— Comment et pourquoi ?

— Parce que nous sommes tous affligés de perdre en septembre prochain notre bien-aimé protecteur. »

En parlant ainsi je ne pus retenir une larme qu'il aperçut, et, avec une bonté que nulle parole ne peut rendre :

« Vous ne le perdrez pas, me répondit-il.

— Mais s'il n'y a plus de théâtre, combien d'individus, combien de familles sans ressources !

— Je ne puis cependant pas dépenser des sommes considérables en superfluités quand elles me font besoin pour des choses beaucoup plus importantes, ni puiser dans la bourse des uns pour donner aux autres! Savez-vous que le Théâtre-Italien me coûte plus de quatre-vingt mille florins par an? Et puis... et puis... la Coltellini... »

Pendant qu'il me parlait, je tirais de ma poche une grande feuille de papier pliée et repliée, et la tournais et la retournais dans mes mains de façon à attirer son attention. Je réussis; il me demanda ce qu'était ce papier : je répondis que c'était un mémoire.

« Court?

— Des plus courts.

— Sur une feuille de cette dimension ! »

Alors, prenant le papier, il le déploya d'un air un peu sérieux et n'y trouva que ces deux vers de Casti :

Chacun peut faire des propositions, sauf à les voir acceptées ou refusées.

Il ne put s'empêcher de sourire et désira connaître la proposition que j'avais à lui faire.

« Sire, répondis-je, je ne demande que la jouissance

de votre Théâtre, et je m'engage envers Votre Majesté et envers la ville de Vienne à trois représentations par semaine.

— Vous êtes donc bien riche?

—Tant s'en faut, sire; mais voici ce à quoi j'ai réussi depuis que nous est parvenue la fâcheuse notification de notre congé. »

Je lui montrai alors deux autres papiers, l'un desquels était revêtu des signatures de diverses personnes, qui chacune individuellement s'engageait à payer cinq cents florins pour une loge des premier, second ou troisième rangs, ou une somme fixe calculée sur un nombre donné de billets d'entrée, suivant l'usage établi à Londres; sur le second était le calcul tant des recettes par soirées que des frais relevés sur le registre même du théâtre. Il y jeta un coup d'œil rapide et me dit : « Allez trouver Rosemberg et dites-lui que je vous accorde la jouissance du théâtre. »

Rosemberg m'accueillit avec bienveillance; mais, en présence de Thorwart, qui survint, les choses changèrent de face. « Votre Excellence, lui dit ce dernier, sait que ni notre mise en scène ni notre vestiaire ne sont riches, que nous risquons d'avoir des discussions continuelles entre les chanteurs italiens et nos acteurs allemands, et, si chaque jour il nous faut transporter les décors d'un théâtre à l'autre, nous aurons des embarras et une dépense énorme à supporter; cela ne se peut pas. » Et le Comte de répéter : « Cela ne se peut pas! cela ne se peut pas! » Je m'esquivai et courus au

palais. L'Empereur était seul. Hors d'haleine et sans attendre sa permission :

« Sire, lui dis-je, Thorwart affirme et le Comte, comme un écho, répète que cela ne se peut pas.

— Donnez-moi votre projet. » Je le lui présentai : il écrivit au bas :

« Comte, veuillez dire à Thorwart que cela se peut et que je garde le théâtre à mon compte. Selon le projet de d'Aponte, vous doublerez les gages des acteurs. » Et il signa.

Je retournai chez le Comte, qui cette fois me reçut on ne peut mieux et ne put s'empêcher de s'écrier : « Bravo! bravo! notre cher d'Aponte! » En quelques heures la nouvelle avait fait le tour de la ville, et je voyais arriver à la file plus de cent personnes qui venaient me remercier et me jurer reconnaissance et amitié éternelles.

Combien les actions diffèrent des paroles! combien vite l'homme se montre oublieux des services rendus, des promesses faites et de la reconnaissance envers le bienfaiteur, contre lequel souvent même il dirige les traits envenimés de l'envie pour s'alléger d'un fardeau qui lui pèse! Qui pourrait croire que ceux-là même qui recueillirent les avantages de ce que je fis alors, et qui dès le principe paraissaient en reconnaître et en apprécier le mérite, furent les premiers à travailler à ma perte et ne se montrèrent satisfaits que par ma ruine?

Je dévoilerai brièvement cette trame, non que les détails doivent intéresser, mais parce qu'elle fut la cause d'un changement complet dans ma destinée.

XLI

Quoique très-enclin à la galanterie, je m'étais fait une loi formelle de ne jamais adresser mes vœux à une femme de Théâtre, et pendant une période de sept années j'ai eu le courage de résister à toutes les séductions de ce genre. Pour mon malheur, une cantatrice de Ferrare fut engagée au théâtre de Vienne. Sans être douée d'un grand prestige de beauté, elle me fascina d'abord par le charme de sa voix, puis par ses agaceries incessantes, et finit par me faire oublier mon serment; elle avait un talent hors ligne; son organe était enchanteur, sa méthode nouvelle, sa figure agréable et ses yeux irrésistibles; elle plaisait généralement dans tous les rôles où elle se montrait; son utilité au théâtre augmentait encore mon empressement auprès d'elle. Il était donc naturel qu'elle excitât toutes les haines et toutes les jalousies, particulièrement celles de deux actrices, dont l'une, la Cavalieri, avait été un peu trop gâtée par Salieri, l'autre par le public; elles montèrent une cabale contre ma protégée. Je la défendis de mon mieux, mais elle avait un caractère violent et emporté, plus fait pour

irriter que pour concilier les esprits. Tout le personnel du théâtre était contre elle, et j'en ressentis le contre-coup.

L'orage grondait : ce qui le fit éclater fut un opéra d'un genre nouveau, composé pour le Carême, et intitulé : *Une Revue.* J'y avais intercalé les meilleurs morceaux de toutes les pièces qui depuis plusieurs années avaient paru sur la scène et je le fis représenter au bénéfice de la troupe. Chaque soir j'en variais les airs et j'en doublais l'intérêt par un effet imprévu. Cet opéra était une critique piquante pour le public et mordante contre les entrepreneurs, les acteurs, les poëtes, les compositeurs de musique et moi-même enfin. Il eut un tel succès, qu'il fut représenté dix fois avec des applaudissements frénétiques. Les spectateurs s'en montraient de jour en jour plus satisfaits. Les entrées avaient été doublées, et l'Empereur lui-même, qui chaque soir payait cent sequins pour sa loge, en donna deux cents le jour où la première représentation fut annoncée. J'avais travaillé seul et sans le secours d'aucun maestro. J'avais choisi parmi tous les acteurs ceux les plus agréables au public et au Souverain. Ceux que j'avais exclus devinrent furieux tant contre ma protégée, pour qui j'avais composé la pièce, que contre moi. La personne surtout qui en conçut le ressentiment le plus vif fut Salieri. Cet homme, que j'estimais, que j'aimais, et par reconnaissance et par entraînement sympathique, avec qui j'avais passé des heures si douces, et que pendant six années consécutives, c'est-à-dire depuis la première représentation du *Bourru bienfaisant* jus-

qu'à celle-ci, j'avais toujours traité plus en frère qu'en ami, s'en montra blessé. Sa trop grande prédilection pour la Cavalieri, cette femme dont le mérite était assez grand pour pouvoir se passer d'intrigues, fut la triste cause qui nous porta à rompre une amitié qui eût dù durer toute la vie; amitié dont le refroidissement m'a causé les plus vifs regrets, et que je retrouve encore dans mon cœur aussi vive que le premier jour, après que trente ans et plus se sont écoulés. Puissent ces lignes, s'il est encore vivant, tomber entre ses mains! Je les écris en expiation.

XLII

En 1790, mon auguste Souverain et protecteur cessa de vivre. L'unique désir de cet excellent Monarque était de faire arriver au trône d'Autriche son neveu l'Archiduc François, jeune Prince qu'il avait fait élever dans ses principes, espérant qu'il pourrait continuer ainsi l'œuvre de réforme qu'il avait commencée. Léopold s'y opposa; il avait un droit à sa succession, il le fit valoir. Joseph mourut avec résignation et tranquillité; il récompensa dignement le médecin qui eut le courage de lui annoncer sa fin prochaine. J'étais dans l'antichambre, tout en larmes, ainsi que le petit nombre de ceux qui lui étaient sincèrement dévoués.

Les premiers Docteurs de la ville avaient été appelés, et, quoique chacun d'eux eût la certitude que le malade devait succomber, aucun n'avait le triste courage, ou, pour dire mieux, la force de lui annoncer l'arrêt fatal. L'Empereur, qui lisait sur leurs visages l'inquiétude à laquelle ils étaient en proie, fit demander le docteur Quirini, auquel il ordonna de lui dire la vérité sans détour. Ceci se passait le jour même où devaient avoir lieu les obsèques de la Princesse de Wurtemberg, première femme de l'Archiduc François. La cérémonie funèbre terminée, Joseph s'informa avec calme et sérénité comment elle s'était passée, et donna l'ordre que l'on ne touchât ni au Catafalque ni aux autres apprêts, en disant : « Ils serviront pour *moi.* » Il fit appeler un de ses premiers officiers de service, à qui il prescrivit de faire préparer sa plus belle voiture ainsi que ses deux plus beaux chevaux, et de les faire conduire chez le docteur Quirini. Puis, après avoir achevé de donner tous les ordres que son noble cœur lui suggérait,

Sa belle âme prit son vol vers le ciel.

Peu de jours après, Léopold fit son entrée dans Vienne. Je composai une cantate dans laquelle, après avoir laissé déborder de mon cœur les éloges que je donnais à la mémoire de Joseph II, je célébrais l'avénement de son successeur. Ma douleur était sincère, sincères aussi étaient les louanges données au nouveau Monarque qu'une série de circonstances fatales

ont par la suite si défavorablement indisposé contre moi. Ce que j'ai à dire pourra paraitre invraisemblable, mais des milliers de témoins encore vivants et qui pourront lire ces Mémoires attesteraient au besoin l'exactitude de mon récit.

XLIII

Au commencement du règne de Léopold, la fortune paraissait devoir me sourire, tout marchait au gré de mes désirs. Occupé d'affaires très-importantes, le nouvel Empereur n'avait pas le temps de donner son attention aux frivolités, et de s'occuper du théâtre. Le roi de Naples venait d'arriver à Vienne, amenant avec lui deux Princesses ses filles, fiancées aux deux Princes Impériaux. Il n'était question que de fêtes splendides. Le Prince d'Auesperg et le Marquis del Gallo, seigneur napolitain, faisant partie de la suite du Roi, se distinguaient surtout dans les apprêts de ces fêtes. Le Prince d'Auesperg, chez lequel devait avoir lieu la première, habitait un magnifique palais, qu'on eût dit disposé tout exprès pour ces sortes de solennités : un théâtre, et un superbe jardin, au centre duquel s'élevait une immense Rotonde, devaient contribuer puissamment à l'éclat de la fête.

Le Prince me fit l'honneur de me faire appeler, et de me demander une pièce de vers appropriée à la circonstance; il m'accorda quarante-huit heures pour composer mes paroles, les livrer au compositeur de la musique, m'assurer des chanteurs, et régler les décors et les costumes. Je n'avais pas de temps à perdre; j'écrivis la première partie de ma cantate, dont je fis lire l'ébauche à Weigs, jeune compositeur à qui j'en voulais confier la musique. Illuminé d'une flamme subite, il se mit aussitôt au travail avec autant d'ardeur que de verve; son enthousiasme m'électrisa; assis devant une table, en face l'un de l'autre, je lui passais mes feuilles au fur et à mesure qu'elles étaient écrites. Nous travaillâmes toute une nuit; le lendemain matin, l'œuvre était complète; trois jours après, elle était chantée et applaudie.

XLIV

Je ne résiste pas au désir de donner la description de cette fête.

Cette rotonde pouvait contenir, en outre des exécutants, près de trois à quatre cents spectateurs. Je l'avais décorée de manière à figurer un Temple. Au milieu et sur un piédestal, était posée une statue de Flore, que je fis enlever, et que je remplaçai par une chanteuse revêtue des mêmes attributs. Cette statue vivante de-



vait conserver l'immobilité tant que jouerait l'orchestre. Le Temple était à peine éclairé; derrière la statue, était un rideau dérobant à la vue des spectateurs un groupe nombreux de musiciens avec leurs instruments. A un signal donné, une illumination *à giorno* inondait le Temple. L'orchestre préludait d'abord pian-pianino, puis, allant toujours crescendo, remplissait l'enceinte d'harmonie. L'auditoire se trouvait assis au milieu de fleurs. La partie instrumentale achevée, après une première ariette et un récitatif déclamé par la Déesse, des groupes d'Amours, s'approchant des augustes Fiancés, leur présentaient des bouquets de myrthes et de roses; Minerve les suivait, tenant à la main l'olivier de la paix et les lauriers d'Apollon; au même moment Flore descendait de son piédestal, et, dépouillant sa tête de la couronne dont elle était ornée, s'agenouillait aux pieds de la Reine, mère des Princesses, et la lui présentait. La Reine, après avoir accepté cette offrande, replaçait la couronne sur la tête de la cantatrice, comme un hommage à son talent. Cette scène fut d'un effet admirable.

Le prince d'Auesperg, on ne peut plus satisfait, fit le lendemain distribuer une gratification à tous les artistes qui avaient contribué à la fête, et m'envoya une tabatière avec une bourse pleine de sequins.

Le marquis del Gallo fut moins heureux dans la partie des divertissements qui lui était confiée. Il s'était adressé à Pettichio, comme le Prince d'Auesperg s'était adressé à moi, et Pettichio, qui n'était que musicien, avait eu recours à l'Abbé Serafini à qui il avait demandé

les paroles. Cet Abbé, qui n'avait jamais rien écrit de sa vie, mais qui s'était persuadé être assez favori des Muses pour qu'elles vinssent l'inspirer, après avoir, à grands efforts, composé les deux premiers vers d'un discours que la ville de Naples était censée adresser au roi :

Depuis l'instant où je te vis disparaître dans l'onde...

ne put jamais parvenir à trouver le troisième vers, et renonça à sa tâche en simulant un accès de fièvre; il ne restait plus que trois jours lorsque je vis accourir chez moi, en proie à la plus vive anxiété, le Marquis.

Après un préambule débité d'un ton emphatique, il me fit l'honneur de me supplier de l'aider à sortir d'embarras. Je ne me suis jamais soucié de heurter les Grands; je répondis avec politesse que je me mettais à ses ordres. Il partit enchanté, et me dépêcha Pettichio qui arriva avec une vieille partition, en s'excusant de n'avoir pas le temps d'en composer une nouvelle. Je fis de mon mieux pour y adapter les paroles d'une cantate que j'écrivis en trente-six heures. J'ai toujours douté que cette musique, qui me paraissait bonne, fût de Pettichio, qui jamais n'en avait composé que de détestables. Le tout fut beaucoup mieux accueilli que je n'osais l'espérer. Le Marquis en fut ravi.

Jeune, beau, d'une tournure et d'un esprit remarquables, le Marquis del Gallo était bien vu à la Cour; malheureusement la générosité n'est pas toujours la compagne obligée de tous ces avantages extérieurs. Il m'écrivit une belle lettre de deux pages dans laquelle

il inséra un mandat de cinquante florins dont je gratifiai le domestique qui me l'apporta. La leçon le blessa mortellement; toutefois, dissimulant, il vint de nouveau me trouver; sa visite ne laissa pas que de me déconcerter, et, avant qu'il eût pris la parole, je lui parlai en ces termes :

« Monsieur le marquis, l'honneur que vous m'avez fait et l'heureux résultat de mon empressement à vous être agréable ont été pour moi une rémunération suffisante. En m'envoyant de l'argent vous avez froissé ma susceptibilité; un mot approbateur de votre bouche m'eût suffi. J'ai fait cadeau de la somme à l'un de vos serviteurs, incapable d'apprécier le mérite d'une cantate, mais qui connaît parfaitement la valeur de l'or.

— Signor d'Aponte, me répondit-il, vous m'avez fait un outrage sanglant; malgré cela, veuillez m'indiquer ce que je puis faire pour vous, et je serai heureux de me venger en vous obligeant. »

J'eus un instant l'idée de lui parler de l'Empereur, car je n'avais pas été longtemps à m'apercevoir que Léopold était mal disposé pour moi; mais, croyant lire dans les yeux du courtisan que ses offres n'étaient rien moins que sincères, je jugeai prudent de m'abstenir. Après un instant de silence, tirant de son gousset une montre d'or: « Au moins, reprit-il, veuillez accepter ce bijou comme un souvenir de reconnaissance. » Cette montre ne valait guère plus de cinquante florins, je n'osai la refuser; deux heures après je la donnais à ma muse inspiratrice. Cette nouvelle humiliation acheva de

m'en faire un ennemi mortel : c'est de la bouche de l'Empereur que je l'ai su par la suite.

XLV

Revenons à la Ferraraise, cette femme qui m'a été si fatale. Malgré son mauvais caractère, elle était, ainsi que je l'ai dit, très-utile à mon théâtre. Ses défauts augmentaient le nombre de ses ennemis, soit l'effet d'une rivalité naturelle aux artistes en général, soit tout autre motif; un peu par amour, un peu par justice, mais par-dessus tout animé du désir de voir prospérer ce Théâtre avec lequel je m'étais si bien identifié, que je le considérais comme ma propriété, je la soutenais de tout mon pouvoir. Elle avait été engagée pour deux ans et demi; ce terme n'était pas encore expiré, que déjà on avait pourvu à son remplacement. Un contrat était passé avec une chanteuse bien vue tant du Souverain que de l'Impératrice. Je ne l'ignorais pas; néanmoins j'osai demander une prolongation de six mois pour ma protégée. J'en fis, sous le sceau du secret, la demande au Comte de Rosemberg, qui parut se rendre à mes observations, mais qui n'eut rien de plus pressé que de divulguer la chose, principalement à ceux qui en voulaient le plus à la Ferraraise. Ils se hâtèrent de la répéter à la favorite de la Cour, et

celle-ci à ses protecteurs; elle écrivit même à l'Impératrice, qui montra sa lettre à son royal époux, déjà prévenu contre moi, et qui, en la lisant, s'écria : « Qu'il aille à tous les diables ce perturbateur de la paix! » Il s'écoula du temps avant que je pusse être au fait de toutes ces machinations; mais ce dont je m'aperçus tout de suite, c'est que le nombre de mes envieux croissait en proportion de mes efforts à favoriser la Ferraraise, dont le public, de son côté, s'engouait de plus en plus.

Les nuages s'amoncelaient et la tempête était proche : chaque jour amenait une nouvelle délation. A bout de patience, je courus en désespéré au Palais, déterminé à pénétrer jusqu'à l'Empereur et à lui demander justice. J'y rencontrai malheureusement Thorwart, qui me haïssait parce que, imprudemment, je ne lui avais point dissimulé que je connaissais les fraudes dont il s'était rendu coupable dans sa gestion. Me voyant les traits bouleversés, il m'en demanda la cause, et, trop hors de moi pour mettre de la réserve dans mes réponses, je laissai déborder toute l'amertume de mon cœur. « Je viens solliciter l'Empereur, lui dis-je, pour que justice me soit rendue. » Mettant tout en œuvre pour me détourner de cette démarche, il réussit à me calmer en m'assurant que le Directeur du Théâtre devait sous peu être changé, et que, celui destiné à le remplacer professant une grande estime pour moi, il ne fallait pas commencer par l'indisposer. Il me détailla d'autres réformes qui, disait il, allaient s'opérer; il fit tant, en un mot, que je me laissai sottement persuader et que je re-

nonçai à mon projet. Deux jours après j'avais reconnu ma faute et je m'en repentais. Le nouveau Directeur avait été nommé, c'était Bussani; je sollicitai de lui une entrevue qu'il me refusa. Le désordre et les intrigues allaient en augmentant; les oisifs, les malveillants, les faux amis, dans l'espoir de m'effrayer, se donnaient le malin plaisir de me tenir au courant de tout ce qui se disait ou se faisait, et Dieu sait ce qu'ils y ajoutaient encore! L'un d'eux même m'annonça que le Comte de Rosemberg parlait de me faire arrêter, Bussani l'ayant assuré que je mettais des obstacles à la représentation de certains opéras. Mon exaspération ne connut plus de bornes : désespérant d'obtenir une audience du Souverain, je lui écrivis; mais quel moyen employer pour faire arriver ma supplique jusqu'à lui? Lattanzio, rédacteur de la gazette *Vox Populi*, s'offrit pour la lui remettre en main propre; la position dans laquelle je me trouvais me fit accepter, bien que j'eusse appris de source certaine que cet homme était un faussaire échappé des prisons de Rome. Il ne s'en donnait pas moins comme un des favoris du Souverain. Je lui remis ma requête, et en même temps une tabatière d'or que je lui offrais en avance de ses bons offices. Il exécuta son message, mais en l'accompagnant d'une note dont voici le contenu :

« Cette supplique, qu'on attribue à d'Aponte, ne saurait être prise en considération par un Monarque prudent. »

Vingt-quatre heures après il me rendait une préten-

due réponse de Léopold, et me prédisait un succès certain; après m'avoir bercé pendant quarante-huit heures de cet espoir, je le revis une dernière fois pour l'entendre me dire que l'Empereur lui avait interdit tout rapport avec moi. Je souris et le priai de classer cette petite fausseté parmi les grandes qui lui avaient fait faire connaissance avec les Galères de Rome; plus tard il fut puni de toutes ses fourberies par l'Empereur lui-même.

XLVI

Les choses en étaient là lorsque je reçus une lettre de Martini, qui, depuis la mort de Joseph II, était attaché à la cour de Saint-Pétersbourg, et qui me mandait que l'on avait besoin d'un auteur, ajoutant que, sur la réputation que m'avaient faite la *Cosa rara* et l'*Arbre de Diane*, tant sur les théâtres de la ville que sur celui de l'Ermitage de Catherine II, il était plus que probable que je serais nommé; je ne balançai pas et demandai mon congé. L'Intendant général étant absent de Vienne, je dus m'adresser à Thorwart; il en référa à l'Empereur, qui me fit intimer l'ordre de rester à mon poste jusqu'à l'expiration de mon engagement, lequel avait encore six mois de durée. Déjà il y en avait un d'écoulé quand je revis Thorwart; il venait me signifier que l'Empereur, n'ayant plus besoin de mes services, me laissait libre de m'éloi-

gner. Je répondis que, si Sa Majesté voulait me faire payer l'opéra que j'écrivais par ordre de l'Intendance et tous les libretti qui me restaient encore à vendre, de plus les cinq mois d'appointements qui m'étaient dus pour arriver au terme de mon contrat, je quitterais immédiatement le Théâtre, quoique convaincu qu'il était déjà trop tard pour aller à Saint-Pétersbourg. « Je ne pense pas, me répondit-il, que Sa Majesté refuse vos propositions; remettez-moi votre compte. » Ce que je fis sans retard, et j'obtins tout ce que j'avais demandé : la somme s'élevait de huit à neuf cents florins.

J'avais écrit à Martini que, mon congé m'ayant été refusé, il me serait impossible d'être à sa disposition avant six mois. J'avais lieu de craindre qu'il n'eût écrit en Italie pour s'entendre avec un autre poëte, je m'abouchai avec Mozart et tâchai de l'entraîner à m'accompagner à Londres; mais Mozart, qui avait obtenu une pension viagère de Joseph II pour son *Don Juan* et qui, en ce moment, s'occupait à mettre en musique l'opéra allemand de la *Flûte enchantée*, œuvre de laquelle il espérait de nouveaux bénéfices et une nouvelle gloire, me demanda six mois pour prendre une décision. Je dus donc me soumettre aux circonstances, qui me poussèrent dans une voie tout opposée à celle que je m'étais tracée. Tout ce que je puis dire, c'est que, au bout de onze ans de services et malgré les bénéfices immenses que m'avait procurés la vente de mes opéras, en y ajoutant les nombreuses gratifications que j'avais reçues de Joseph II et d'autres seigneurs de la Cour, il

me restait à peine six cents piastres. J'espérais que cette somme, bien que modique, suffirait à me faire vivre honorablement jusqu'à ce que la Providence fût de nouveau venue à mon secours.

Je continuai le même genre de vie et ne changeai rien à mes habitudes. Après quelques jours de ce calme, je me trouvai dans une si heureuse disposition d'esprit que j'eus l'envie d'assister à une représentation de mon *Assur*, que devait chanter une nouvelle troupe. Je m'étais arrêté à la porte du théâtre, et je crus m'apercevoir que le distributeur des billets me regardait avec un air embarrassé. J'avais continué jusqu'à ce jour à jouir de mes entrées libres. Cette soirée je n'avais pas cru devoir user de ce privilége, je m'étais muni d'un billet payant; je le présentai au contrôleur, qui le refusa poliment et me fit signe de le suivre. Nous trouvant à l'écart, il me dit d'un ton ému :

« Mon cher signor d'Aponte, je vous supplie de ne point m'en vouloir, mais j'ai l'ordre de vous refuser l'entrée du théâtre.

— De qui tenez-vous cet ordre?

— De Thorwart. »

Le prince d'Auesperg, qui passait en ce moment, entendit cette conversation; me prenant par le bras, il m'entraîna dans sa loge. Je lui racontai les trames ourdies contre moi. Il s'en montra peiné et m'offrit de demander à l'Empereur de vouloir bien entendre ma justification; mais moi, qui jouissais d'une paix qui m'était depuis longtemps inconnue, je le suppliai de n'en rien faire.

Je quittais Vienne avec assez de gloire pour me consoler; en onze années j'avais composé quinze drames, dont neuf étaient les seuls que l'on représentait sans cesse et qu'on ne se lassait jamais d'applaudir; deux de mes trois cantates avaient fait les délices de Vienne, la troisième, celle sur la mort de Joseph II, avait eu l'honneur de l'insertion dans les *Annales poétiques de Venise* et avait été publiée à Trévise ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie, avec des annotations de Giulo Trento. Je ne pouvais donc redouter de voir mon nom tomber dans l'oubli.

A la nouvelle de ma disgrâce, mes ennemis, n'ayant plus rien à ménager, répétaient tout haut que l'Empereur n'avait été que juste et que c'est ainsi que devraient être traités tous les mauvais sujets. Mais, au milieu de toutes ces vagues accusations, personne n'eût pu dire au juste le véritable motif de ma révocation.

L'Empereur quitta la Capitale et partit pour l'Italie.

Quoique pressé de quitter au plus vite des lieux qui ne m'inspiraient qu'ennuis et dégoût, la nécessité d'y terminer quelques affaires d'intérêt m'y retint encore un certain temps, pendant lequel je reçus du Directeur du théâtre, le jour même de la réouverture du spectacle, un ordre par écrit de m'éloigner de la Capitale. Des malveillants lui avaient insinué qu'à l'aide de mes partisans je monterais une cabale contre les auteurs mes rivaux. L'un d'eux même était allé jusqu'à lui dire que, tant que je resterais à Vienne, personne n'oserait rien publier. Cet exil portait atteinte à ma dignité et à mon

honneur; je partis, néanmoins et je me retirai à deux milles de Vienne. Le premier jour où je me vis dans cette solitude fut un des plus tristes de ma vie : je me voyais sacrifié, chassé d'un pays où j'avais vécu onze années au sein des honneurs et des triomphes, abandonné d'amis auxquels si souvent j'avais prodigué des preuves de dévouement, expulsé d'un théâtre qui n'existait que par mes œuvres. Vingt fois j'eus la pensée d'en finir par le suicide; loin de me consoler, le sentiment de mon innocence ajoutait à mon désespoir, car cette innocence, je ne pouvais la faire éclater aux yeux du juge qui m'avait condamné sans m'entendre et qui venait de s'éloigner. J'avais passé trois jours et trois nuits dans un découragement complet, lorsque je reçus la visite des deux seules personnes à qui j'avais indiqué le lieu de ma retraite. Elles me conseillèrent d'attendre le retour de l'Empereur, m'engageant à me justifier à ses yeux en appelant mes accusateurs devant la justice, puisque je ne tenais plus à mon emploi. Je me laissai convaincre, et j'écrivis un récit détaillé des moindres circonstances de cet épisode de ma vie, en l'accompagnant des preuves les plus évidentes. Je fus assez heureux pour faire parvenir cet écrit à Léopold.

Soit indiscrétion de ces amis, soit toute autre cause à moi inconnue, on sut bientôt dans la ville quel était le lieu où je m'étais réfugié et les démarches que j'entreprenais. Mes ennemis s'en émurent, et, pour prévenir les effets de ma vengeance, ils résolurent de ne point me laisser le temps d'agir; deux agents de police reçurent

l'ordre de m'arrêter. Ils vinrent m'arracher de mon lit à la pointe du jour et me ramenèrent à Vienne, où, après deux mortelles heures passées dans l'incertitude si je serais ou non traîné dans un cachot, il me fut signifié de m'éloigner, non-seulement de la Capitale en vingt-quatre heures, mais encore de toutes les villes environnantes. J'étais si accoutumé aux caprices de la fortune, que dans le premier moment ce coup me trouva impassible. Je demandai sans émotion qui avait donné cet ordre. Il me fut répondu sèchement : « Celui qui commande. » J'exprimai alors le désir d'être admis auprès du président de ce tribunal, faveur qui ne fut pas chose aisée à obtenir. Ce président était le Comte Saur, un des hommes les plus honorables du Royaume et dont je ne puis prononcer le nom sans être pénétré de reconnaissance et de vénération. Je me présentai à lui; je lui fis un récit exact de tout ce qui s'était passé; il me répondit que malheureusement il n'était que l'exécuteur d'une volonté supérieure; qu'il ignorait les griefs qui m'étaient imputés; qu'à aucune époque il n'était parvenu à la Police, dont il était le Directeur, une mauvaise note sur mon compte, mais que j'avais au théâtre de puissants ennemis qui m'avaient peint sous de tristes couleurs à la cour, et particulièrement aux yeux de l'Impératrice. Je l'assurai de mon innocence; il en parut persuadé, car la sincérité a sa physionomie particulière qui ne trompe jamais. Je sollicitai un délai de huit jours pour avoir le temps de me justifier; il n'osa prendre sur lui de me l'accorder, mais me promit d'en déférer à l'Archi-

duc François, héritier du trône et que son père avait nommé Régent.

Je mis le temps à profit. J'ignorais la nature des accusations portées contre moi; j'essayai cependant de dissiper les ténèbres dans lesquelles on enveloppait mes actions, et je rédigeai dans ce sens une note que je réussis à faire parvenir au Régent. J'y concluais, après un exposé des plus scrupuleux, à ce qu'il me paraissait impossible que la liberté dût m'être ravie. Ce Prince, rigide observateur des volontés de son père, lut mon mémoire, me plaignit et me fit donner le conseil de me rendre à Trieste, où l'Empereur était attendu d'un moment à l'autre, et de faire mon possible pour le voir; conseil auquel j'adhérai sans hésitation. Arrivé à Trieste, je me rendis chez le comte Brigido, gouverneur de la ville. Il était au fait de tout; j'ignore de quelle source il pouvait tenir ses renseignements; quoi qu'il en soit, il eut la bonté de m'accueillir avec affabilité et de m'assurer de sa protection et de sa bienveillance; en aucune circonstance il n'a failli à cette assurance. Il fallait du courage pour se déclarer mon protecteur en ce moment : le comte n'ignorait pas que j'étais disgracié. Il osa, et je fus sauvé. L'époque déjà éloignée du service qu'il me rendit et ma position indépendante ne peuvent me faire suspecter d'adulation; ce que j'écris n'est qu'un tribut de reconnaissance que ma conscience seule me dicte en ce moment.

XLVII

Peu de jours après Léopold arrivait à Trieste; je courus chez le Gouverneur; mais ce digne protecteur sollicita en vain une audience, il ne put l'obtenir. Ce refus m'atterra; je passai plusieurs jours, dans les angoisses les plus poignantes, à délibérer si, en me jetant aux pieds de l'Empereur avec mon père septuagénaire et sept de mes sœurs qui depuis tant d'années avaient vécu du fruit de mes labeurs, je ne parviendrais pas à désarmer sa colère! Mais comment exécuter ce projet? ma famille habitait à plus d'une journée de Trieste et les moments étaient comptés! Tandis que je me creusais la tête pour trouver un moyen d'en venir à mes fins, j'entendis une voix me crier à travers la porte : « D'Aponte, l'Empereur consent à vous recevoir! » J'en étais encore à me défier du témoignage de mes sens quand le Prince de Lichtenstein entra chez moi; il venait me chercher de la part de Léopold. Je courus comme un fou à la demeure royale; une foule nombreuse attendait l'audience. A peine l'huissier m'aperçut-il, qu'il m'introduisit auprès du Souverain; je le trouvai regardant à travers la fenêtre et me tournant le dos. Bien que je fusse animé du désir de me justifier et plein d'impatience de le faire, ce moment n'en était pas moins solennel; j'éprouvais une grande émo-

tion et j'attendis avec anxiété que l'Empereur m'adressât la parole, ce qu'il fit en ces termes.

Je transcris notre entretien en entier et sans en omettre une syllabe.

« Puis-je savoir pourquoi il signor d'Aponte n'a jamais sollicité une audience à Vienne?

— J'ai eu l'honneur de la solliciter à plusieurs reprises, Votre Majesté n'a jamais daigné me l'accorder.

— Je vous ai fait savoir que vous étiez libre de vous rendre près de moi quand vous le désireriez.

— A chaque demande de ma part, il m'a été répondu que Votre Majesté n'avait pas le temps de me recevoir.

— Si vous n'eussiez eu aucun reproche à vous faire, vous auriez trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à moi!

— Que Votre Majesté me permette de lui faire observer que, si elle eût suivi ses habitudes ordinaires de clémence, elle eût daigné m'entendre avant de me condamner. Elle n'ignore point que, lorsqu'un homme a eu le malheur d'encourir la disgrâce du Souverain, il n'ose se présenter en audience publique, au milieu de courtisans qui croient se faire un mérite en l'écartant du Trône par tous les moyens ; j'en suis la preuve.

— De quelle manière?

— Le 24 janvier je courais en désespéré dans les rues de Vienne, résolu de me jeter aux pieds de Votre Majesté; je rencontrai l'un de ses secrétaires et je le suppliai de m'indiquer le moyen d'arriver jusqu'à Elle; ce secrétaire me conseilla de me faire présenter par Steffani; je me rendais auprès de lui lorsque, sur l'esca-

lier même du Palais, je rencontrai Thorwart, Vice-directeur du théâtre, qui, à l'altération de mes traits, jugea de la disposition de mon esprit; il m'arrêta et s'opposa obstinément à mon projet.

— Thorwart! il me disait que c'était vous qui refusiez de vous présenter pour avoir le droit de vous plaindre et de me faire passer pour un tyran! De quelle manière s'y opposa-t-il?

— Il ne cessa de me répéter que Votre Majesté, irritée contre moi, ne me recevrait pas et que tenter une démarche serait m'exposer à un affront; que le nouveau Directeur me rendrait justice, lui qui me connaissait et m'estimait.

— Et c'est précisément le Directeur qui me priait de vous chasser, en ajoutant qu'il ne pouvait vous supporter ni chez lui ni au théâtre.

— Ceci prouve la bonne foi de mes ennemis.

— Mais vous avez tout le monde pour ennemi : intendants, ministres, maîtres de chapelle, acteurs, tous m'ont parlé contre vous.

— Ce serait une preuve de mon innocence.

— Peut-être bien! Mais pourquoi tant de haines accumulées?

— Le comte de Rosemberg, dans son désir de voir nommer un autre Poëte à la Cour, s'est laissé aller aux insinuations de Thorwart.

— Rosemberg est un très-mauvais intendant du théâtre. Je n'ai nul besoin de ses poëtes; j'en ai rencontré un de mon goût à Venise.

— Ugart?...

— Ugart est un homme sans valeur, il fait tout ce qu'on lui dit et le dernier qui lui parle a toujours raison. Mais pourquoi Thorwart est-il votre ennemi?

— Parce que je connais ses manœuvres et ses dilapidations, et qu'il le sait.

— Comment, et depuis quand?

— Depuis qu'uniquement entraîné par mon zèle je lui proposai des réformes administratives et la suppressions de plusieurs abus.

— Qu'a-t-il répondu?

— Que ces abus subsistaient depuis trop longtemps pour entreprendre de les détruire. Il alla plus loin et me conseilla de n'en parler à qui que ce fût si je voulais rester à Vienne!

— Le fourbe! je commence à comprendre pourquoi il me disait tant de mal de vous! Continuez...

— Salieri...

— Ne me parlez plus de Salieri, je sais à quoi m'en tenir sur son compte, je connais ses intrigues et celles de la Cavalieri; c'est un égoïste qui ne voudrait souffrir au théâtre que ses opéras et sa maîtresse. Il n'est pas ennemi de vous seul, il l'est de tous les maîtres de chapelle, des chanteurs, des Italiens, et surtout le mien, parce qu'il sait que je suis au fait de tout. Je ne veux ni de son Allemande ni de lui sur mon théâtre. Quant à Bussani, je me réserve de lui faire connaître ma volonté. J'ai trouvé à Venise une chanteuse, la Gaspari, qui vous vengera de cette effrontée de Cavalieri et de toute la canaille groupée

autour d'elle pour l'applaudir. J'ai prévenu la Gaspari de ne lui laisser aucun premier rôle. Si cela ne suffit pas, nous trouverons un autre moyen. Je suis aujourd'hui l'intendant et l'entrepreneur de mon théâtre. Je commanderai, et nous verrons! Je comprends que vous n'êtes pas l'homme qu'il leur faut. Maintenant expliquez-moi ce que c'est qu'un livre écrit dans le style de celui de madame la Motte contre la Reine de France et que vous composez contre moi...

— Contre Votre Majesté ! c'est une infâme calomnie!

— Ugart, Thorwart et Lattanzio m'en ont parlé.

— Voilà les armes dont se servent mes ennemis pour faire croire que je suis un homme dangereux et qu'il faut m'éloigner. Je me suis retiré à la campagne, où j'ai été honoré de la visite de quelques personnages dont je donnerai les noms à Votre Majesté. Ils ont lu tout ce que j'ai écrit, que Votre Majesté daigne les interroger.

— Oh ! si ce qu'on m'a dit n'est pas vrai, je traiterai chacun selon ses mérites, particulièrement ce Lattanzio, qui veut se faire passer pour mon secrétaire particulier, et, mieux encore, mon conseiller. Il vous a escroqué une tabatière et un médaillon sous le prétexte de m'apporter un mémoire. Si vous saviez comme il vous a servi! Rapportez-vous-en à moi, je saurai le châtier.

— Je n'en demeurerai pas moins victime.

— Peut-être! Où pensez-vous vous retirer pour le moment?

— Sire... à Vienne.

— A Vienne! aussi promptement! cela ne peut être,

les préventions y sont encore trop vives contre vous; laissez-moi le temps de les adoucir...

— Sire, je n'ai malheureusement pas le temps d'attendre : j'ai un père septuagénaire, sept sœurs prêtes à marier et trois frères, tous ont besoin de moi.

— Je connais tout le bien que vous faites à votre famille; vous pourvoyez généreusement à l'éducation de deux de vos frères, cela me touche; mais pourquoi n'appelleriez-vous pas vos sœurs à Vienne? si elles ont du talent, elles y pourraient trouver de l'emploi.

— Mes sœurs ne sauraient vivre séparées de leur vieux père, elles n'ont pour elles que leur vertu. Si Votre Majesté veut faire douze heureux à la fois, qu'elle me permette de retourner seul à Vienne. Je travaillerai pour tous ainsi que je l'ai fait pendant onze ans; chaque fois que je pourrai donner quelque chose à ma famille, ce seront douze voix qui s'élèveront pour Votre Majesté en actions de grâces vers le ciel. Si Votre Majesté ne me trouve pas digne d'être le Poëte de la Cour, qu'elle daigne m'assigner un autre poste, mais qu'elle veuille le faire sans retard et surtout à Vienne.

— Mon théâtre ne peut comporter deux poëtes; j'apprécie votre talent... mais le difficile est de persuader les autres.

— Votre Majesté le doit pour le triomphe de la justice et de mon honneur. Je me jette à ses pieds et ne me lèverai que si ma prière est exaucée. Que Votre Majesté se laisse attendrir par ces larmes, qui sont celles de l'innocence, j'ose le dire et le jurer!

— Mais on m'a dit...

— Et pour un *on dit*, le juste, le sage Léopold me condamne et me chasse d'une ville qui m'a accueilli et comblé d'honneurs pendant onze années, qui m'a vu accomplir tous les devoirs d'un honnête homme, me dévouer à ma famille, à mes amis, et même user de générosité envers mes ennemis. »

Disant ces mots, je me jetai à ses pieds.

« Levez-vous.

— Il entache mon honneur par deux bannissements; il me refuse l'hospitalité comme il le ferait à un criminel.

— Levez-vous, je vous l'ordonne. Un Souverain est libre de ses actions et n'a de compte à rendre à qui que ce soit.

— Sire, je m'incline devant la volonté de l'Empereur, mais invoquer sa justice ne peut déplaire au magnanime Léopold. L'injustice ne saurait être admise dans son code.

— Un Souverain est toujours libre de s'entourer de ceux qui lui plaisent et de congédier ceux qui cessent de lui être agréables.

— Un congé pur et simple est déjà un assez grand châtiment, sans me flétrir d'un exil. Que Votre Majesté daigne ne pas perdre de vue que mon prétendu délit se réduit à une simple prévention.

— Je n'ai jamais eu de préventions.

— J'ai été en butte à toutes les mauvaises passions de ceux qui avaient un intérêt direct ou indirect à me

perdre, et la sévérité avec laquelle m'a traité Votre Majesté leur donne gain de cause. »

Faisant alors deux ou trois tours dans la chambre en se recueillant, puis se tournant vers moi, je vis à la sérénité de son visage que j'étais pardonné; alors, me tendant la main :

« Je vous crois injustement accusé, et je vous promets une vengeance éclatante. Que désirez-vous de plus?

— Je supplie Votre Majesté de pardonner encore l'insistance que j'ai mise à me défendre et la vivacité de mes expressions, qui, en toute autre circonstance, eussent été de la plus haute inconvenance.

— J'oublie tout. Où pensez-vous vous établir?

— Sire, à Trieste.

— Eh bien, attendez ici, et de temps à autre rappelez-moi notre entrevue. Je viens de recevoir des lettres de Vienne qui m'apprennent que les affaires de mon théâtre vont de mal en pis; que mes acteurs sont en butte aux vexations de toute espèce et à des intrigues de tout genre : ne pourriez-vous me suggérer un moyen d'en finir avec toutes ces tracasseries?

— Votre Majesté peut en ce moment juger si c'était moi qui fomentais les troubles et la cabale.

— Je le vois; oui, je le vois.

— Avant tout, Sire, il faut détruire les causes du mal.

— Indiquez-m'en les principales. »

Il s'assit alors, et, prenant la plume, il écrivit plus d'une heure sous ma dictée les principales réformes que

j'avais déjà proposées à l'Intendance Générale, approuvant du geste tout ce qu'il écrivait.

Il m'assura de nouveau qu'il ne m'oublierait point, me promit que j'aurais bientôt de ses nouvelles, et s'informa avec bonté si j'avais besoin d'argent. Quoique presqu'au dépourvu, j'eus l'amour-propre de répondre que non. Il sortit dans la ferme espérance de voir dans un bref délai mes affaires prendre une tournure meilleure. M'abandonnant aux plus flatteuses illusions, je voyais ce Prince sous un autre jour. A mes yeux, c'était un homme indignement trompé par de perfides conseillers, influencé par de vils courtisans, mais qui, livré à lui-même et rendu à sa noble nature, allait se hâter de réparer le mal que sans le vouloir il avait fait. Dans cette pensée, je restai des semaines entières dans une quiétude parfaite. Cet espace de temps suffit pour tarir la bourse d'un poëte qui n'avait jamais été riche, n'avait jamais eu des habitudes de parcimonie, et continuait à venir en aide à sa famille.

Ma bourse à sec, je commençai la vente de ma garderobe; cette ressource épuisée, j'en arrivai au point de me voir contraint à faire appel au dévouement de mes amis, que je trouvai froids et indifférents. Tous me tournèrent le dos; ceux qui m'écoutèrent se bornèrent à me donner des conseils ou à m'accabler de reproches sur la légèreté de ma conduite. Un compatriote, que j'avais traité en frère et nourri plusieurs mois, lui et sa famille, devenu depuis possesseur d'une fortune brillante, exerçait à Naples la profession de banquier. Sup-



posant qu'il n'aurait pas le cœur assez dur pour me refuser cent piastres, j'osai lui écrire et les lui demander, sous la promesse de les rendre avant trois mois.

Voici sa réponse :

« Mon cher d'Aponte, celui qui prête son argent à un ami perd son ami et son argent, et je veux garder l'un et l'autre. »

Cet homme si prudent est mort jeune et loin des siens. Si tous ceux qui lui ressemblent avaient le même sort, on ne verrait pas tant d'égoïstes en ce monde ! Son refus m'ôta l'envie de m'adresser à d'autres. Je m'étudiai à dissimuler le plus possible ma triste position, pour ne pas apporter un nouveau triomphe à mes ennemis.

Le comte Brigido aurait été dans le cas d'alléger mon infortune; mais, par fausse honte, je n'osai la lui exposer. Par la suite, il eut la bonté de m'en faire un reproche. Un honorable et généreux compatriote, qui seul ne fuyait pas la société d'un homme que tous ses amis abandonnaient, devina ma position et s'y prit assez adroitement pour m'offrir des secours. Il n'était rien moins que riche, et je n'étais pas indiscret. Tout ce que je recevais de lui était un poids sur mon cœur. Si du moins j'avais été seul à souffrir ! mais, chaque fois que je m'asseyais à table, mon cœur se brisait à la pensée des malheureux êtres que j'étais dans l'impuissance de secourir, et qui, loin de moi, étaient peut-être en proie

aux horreurs de la faim ! et cette misère affreuse a duré trois mois !

Enfin la saison théâtrale ramena à Trieste la troupe ordinaire des chanteurs. L'impresario me pria de l'aider dans ses représentations de l'*Abeille musicale*, opéra que j'avais composé à Vienne, et qui lui plut assez pour qu'il consentît à me l'acheter; quelle que fût la modicité de la somme qu'il m'en offrit, elle me fut d'un grand secours.

A cette troupe de chanteurs succéda une troupe de comédiens. Les amis que j'avais, au nombre desquels je puis citer avec orgueil le comte Brigido, le baron Petoni, le comte Soardi et Luccheri, mon compatriote, m'engagèrent à profiter de la circonstance pour faire jouer quelques-uns de mes drames. Peu avant sa mort, mon frère avait ébauché les deux premiers actes d'une tragédie à laquelle il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main ; je les corrigeai, je terminai sa pièce et j'en fis le don gratuit à cette troupe. Elle fut représentée au milieu des applaudissements, et le premier à m'en faire un éloge exagéré fut Coletti. Cette effronterie de sa part réveilla chez moi un ressentiment qui jusque-là n'avait été qu'assoupi. Toutefois je ne crus pas devoir le laisser éclater, d'autant que, confiant dans les promesses de l'Empereur et heureux des éloges que je recevais sur mon opéra et sur ma tragédie, j'avais retrouvé un peu de sérénité. Cette sérénité avait non-seulement fait taire dans mon cœur tout sentiment hostile, mais contribua en même temps à réveiller en moi mon penchant pour les intrigues amoureuses, avec lesquelles j'avais entiè-

rement rompu. Je demande grâce pour ce nouvel épisode; mais, comme il sera le dernier, et qu'il a eu une influence trop marquée dans ma vie, je passe outre et je le raconte.

XLVIII

Je me croyais guéri à toujours, je me trompais. Mon cœur n'était pas encore fermé aux passions, et, quelque perfidie que j'aie éprouvée de la part des femmes, je ne me souviens pas d'être resté six mois sans aimer.

J'étais admis sur le pied d'intimité dans une famille anglaise dont le chef était établi à Trieste. Il avait une fille charmante que tout le monde citait pour sa beauté et sa bonne éducation. Comme elle passait la belle saison chez une de ses amies, qui possédait une maison de campagne dans les environs, je n'avais pas encore eu l'occasion de la voir. Un jour, je me trouvais chez son père, elle arriva et je lui fus présenté; elle était enveloppée d'un voile qui cachait entièrement son visage. Mon intimité dans la famille me fit enfreindre les règles de la convenance; je m'approchai d'elle et lui dis en plaisantant : « Mademoiselle, la manière dont vous portez votre voile n'est pas à la mode, veuillez me permettre de le placer un peu plus à votre avantage. » Choquée de ce ton de familiarité, elle garda le silence, me tourna le dos et sortit. Je restai quelque peu interdit. Sa belle-

sœur eut la bonté de m'assurer que ce nuage serait bientôt dissipé. En effet, continuant à venir chez son père presque tous les jours, je fus bientôt avec elle sur le même pied qu'avec les autres membres de la famille. Nous convînmes entre elle et moi qu'elle m'enseignerait le français et que je lui donnerais des leçons de langue italienne. Je m'avisai un jour de demander au père s'il consentirait à lui laisser épouser un marchand italien habitant Vienne, et qui, plus d'une fois, m'avait manifesté le désir de prendre pour femme une Anglaise. Je lui donnai tous les renseignements désirables sur l'âge, le caractère et l'état de fortune du jeune homme. Il communiqua ces détails à sa fille et, d'après leur consentement mutuel, j'écrivis à cet ami, dont la réponse fut favorable. Les portraits furent échangés; durant quinze jours tout le monde se montra satisfait. Mais ces quinze jours ne s'étaient pas écoulés impunément; ils avaient suffi pour modifier nos sentiments mutuels et faire naître en nous une secrète sympathie, qui, sans nous en douter, nous faisait prolonger les heures consacrées à nos leçons. Cette sympathie, augmentant graduellement, se changea bien vite en un véritable amour entre la jeune fiancée et le vieux médiateur, car j'avais vingt ans de plus qu'elle. Ni l'un ni l'autre nous n'avions laissé échapper le mot d'amour; mais, si la bouche se taisait, nos yeux n'en faisaient pas de même. J'avais prévenu mon ami du consentement des parents, en lui écrivant que son portrait avait fait plaisir et qu'il était impatiemment attendu à

Trieste; sa réponse tardait. Un soir que nous étions réunis en famille, on me remit une lettre dont je reconnus l'écriture. Elle était du fiancé; l'ouvrant d'une main tremblante, je la lus à haute voix. A ce passage : « que si la jeune fille ressemblait à son portrait, elle devait être très-belle; qu'il avait sur son caractère et sur l'ensemble de sa personne reçu les meilleures informations; mais que, comme on disait le père fort riche, et que lui-même était dans l'aisance, il estimait prudent, dans l'intérêt de sa famille future, de s'assurer du chiffre de la dot; » le père indigné se lève, arrache de mes mains cette lettre et, la jetant au feu, s'écrie : « Ah! il signor Giuliano veut tout simplement épouser une dot et non ma fille! » Puis, faisant deux tours dans l'appartement et se retournant vivement de mon côté :

« Ami d'Aponte, continua-t-il, la voulez-vous?

— Qui?

— Ma fille! »

Et, comme je riais :

« Et toi, Nancy, qu'en penses-tu? L'acceptes-tu? »

Elle baissa les yeux, sourit, puis, relevant la tête, elle me regarda d'un air modeste. Le père, interprétant mon silence comme l'expression de mon cœur, prit nos deux mains, et, les mettant l'une dans l'autre, il ajouta à moi : « Nancy est à vous; » à Nancy : « D'Aponte sera ton mari. »

Mère, fils et belle-sœur applaudirent à cette scène improvisée; mais ma joie, et, j'ose dire, celle de Nancy

furent telles, qu'elles nous ôtèrent la parole. Je quittai la maison dans un état difficile à décrire. Toutes mes richesses en ce moment consistaient en cinq piastres; je n'avais ni emploi ni même espoir d'en obtenir un, et la colère du père, dont cette lettre avait déterminé l'explosion, n'était nullement faite pour encourager et entretenir l'espérance du moindre sacrifice de sa part; mais j'aimais, j'étais aimé, cela seul me faisait tout oser et fermer les yeux sur le reste.

XLIX

Six mois s'étaient écoulés depuis mon entrevue avec l'Empereur. Il me semblait qu'il avait eu le temps d'approfondir tout ce qui me concernait et de dissiper toutes les préventions. Je pris sur moi d'en appeler à son souvenir par l'intermédiaire de M. S..., fort avant dans ses bonnes grâces. J'en reçus la réponse qu'il n'était pas encore temps, et que Sa Majesté était trop occupée. Je redoublai d'instances. J'écrivis à l'Ambassadeur de Venise, qui m'honorait de sa bienveillance. Toutes les réponses que je recevais étaient vagues et indécises, toutes les lettres contenaient la même phrase : « Soyez sûr que l'empereur songe à vous rappeler, mais l'heure n'est pas venue, » ou autres choses semblables, qui ne contribuaient qu'à entretenir mes folles espérances. Qui le



croirait? Ce fut un conseil de Casti qui me tira de ma léthargie et me dessilla les yeux.

Deux mois auparavant, Casti avait traversé Trieste en se rendant à Vienne. J'avais eu le plaisir de m'entretenir avec cet homme vraiment remarquable, malgré son égoïsme et ses travers. Mon admiration pour son génie m'avait fait oublier le passé; pensant que ma fortune adverse avait également chez lui effacé toute rancune, je lui avais ouvert mon cœur de la meilleure foi du monde.

« Tâchez de vous créer une position, soit en Russie, soit en France ou en Angleterre, m'avait dit cet homme adroit et profondément politique.

— Mais l'empereur m'a promis de me rappeler près de lui.

— Il n'en fera rien.

— Son secrétaire m'écrit d'attendre.

— Son secrétaire vous leurre.

— Mais mon honneur! mes ennemis!

— Vos succès en France ou en autres pays répondront à vos ennemis, et les nouveaux honneurs dont vous serez comblé vous feront bien vite oublier ceux que vous aurez perdus. »

Il m'eût été facile de démêler le motif qui lui dictait ce conseil. Je n'eus pas besoin de chercher; il vint de lui-même m'en donner l'explication.

« Savez-vous, ajouta-t-il, que j'étais le poëte de Léopold alors qu'il n'était qu'Archiduc de Toscane. L'ayant rencontré en Italie, j'ai pris la liberté de lui dire que

son avénement au Trône Impérial m'avait donné l'espoir fondé de m'élever à mon tour; à quoi il me répondit que ma demande était juste. Vous le voyez, j'avais de bonnes raisons pour espérer, et cependant rien n'est fait encore. »

En même temps il me donnait à lire quatre opéras qu'il destinait à l'Empereur.

Cette confidence de Casti, qui me revint en mémoire à ce moment, mit fin à toute hésitation. Je demeurai convaincu qu'il ne se souciait pas de me revoir à Vienne. Ma position était changée : j'allais me marier, je devais plus que jamais songer à mon avenir. Je n'entendais plus parler de rien; ces retards étaient de très-mauvais augure, mes dernières illusions s'évanouissaient de jour en jour. Après mûres réflexions, je me déterminai à suivre le conseil de Casti. Le premier pays vers lequel se tournèrent mes regards fut Paris. J'avais conservé une lettre que Joseph II m'avait donnée pour sa sœur la Reine de France. Je la jugeai suffisante pour me faire obtenir une position en rapport avec mes talents. J'écrivis à Casti pour le prier de dire à Sa Majesté que les circonstances n'étaient plus les mêmes, et que, n'osant plus me flatter de sa protection, je me bornais à solliciter de sa munificence une indemnité pécuniaire pour m'aider à quitter Trieste et gagner Paris, où mon désir était de me fixer. Casti en parla au comte Saür, celui-ci à l'Empereur, mais toujours même silence. Enfin l'exaspération me fit prendre la plume, et j'écrivis directement à Léopold.

« L'expression de mon désespoir doit depuis longtemps être arrivée au pied du Trône. Je n'ose me flatter que Votre Majesté en ait été émue, personne n'a daigné m'en instruire. Incapable de supporter plus longtemps l'incertitude de ma destinée, je prends la liberté de m'adresser à mon Souverain et d'implorer de sa justice un arrêt quelconque qui fixe mon sort. »

J'attendis trois semaines une réponse que je ne reçus ni de l'Empereur ni de ses ministres; ce fut alors qu'après m'être concerté avec le comte Brigido je pris la résolution d'aller moi-même à Vienne; mais, dénué de moyens pour entreprendre ce voyage, j'eus recours à l'Évêque, homme d'une grande piété et généralement respecté à Trieste. Je savais qu'il voyait avec déplaisir mon séjour dans cette ville; ennemi de Joseph II qui m'avait aimé et protégé, si ma personne lui était indifférente, il était du moins ennemi déclaré de mes doctrines et m'aurait volontiers envoyé à tous les diables : il me sembla donc que j'allais au-devant de ses désirs en sollicitant de lui la possibilité de m'éloigner. Il m'écouta avec bienveillauce, il parut touché de ma démarche; mais, ayant eu la maladresse de prononcer les mots de disgrâce de l'Empereur, tout son bon vouloir disparut, il se borna à me répondre qu'il ne m'oublierait point dans ses prières.

En sortant de l'Évêché, je délibérai si j'irais trouver le Gouverneur et m'exposer à un refus semblable; je n'avais pas à balancer. Je m'y décidai. Celui-ci, qui ne

jouissait pas comme l'Évêque d'une réputation de sainteté, m'écouta sans avoir l'air trop ému; puis, approuvant ma résolution, et sans attendre plus ample explication, il me remit vingt-cinq sequins, en accompagnant ce don de ces paroles obligeantes : « Ces vingt-cinq sequins suffiront, j'espère, à vos frais de voyage; soyez persuadé que c'est de bon cœur que je vous les offre. Quand comptez-vous partir?

— Demain.

— Eh bien, revenez me voir, je vous remettrai une lettre pour Sa Majesté. » Avant de monter en voiture, j'allai chercher cette lettre. Il avait réfléchi et pensé qu'il serait plus convenable et plus prudent d'écrire et d'attendre une décision avant de rien entreprendre. Il écrivit et fit partir sa lettre devant moi. Dix jours se passèrent encore; alors, sur son conseil, je me mis en route. Aux portes de la Capitale, j'appris la mort de Léopold II, qui venait d'avoir lieu le matin même; il avait régné deux ans. Cette nouvelle m'anéantit; mais, reprenant bientôt le dessus, je répétai avec Casti, dans son *Roi Théodore :*

Quel que soit le sort qui nous est réservé, il ne saurait être pire.

Je réfléchis que, si j'avais droit à un acte de justice de la part du père, le fils étant mieux disposé, j'avais plus de chance pour l'obtenir. D'ailleurs, « autre Roi, autres conseillers. » J'entrai donc à Vienne avec un pressentiment favorable. Ma première idée fut d'aller trouver Casti, qui, à ma vue, parut surpris, mais qui cependant

me promit ses bons offices. Pour rendre hommage à la vérité, il n'est chose à laquelle il ne se prêta dans la circonstance, et, quel que soit le mobile qui le fit agir, je le dis ici après sa mort, je n'eus qu'à m'en louer, aussi lui en ai-je conservé une gratitude profonde. S'il fut mon antagoniste par jalousie d'auteur, je le trouvai en cette circonstance obligeant et empressé ; il m'engagea à me présenter chez le comte Saür, son ami intime, dont il me vanta la bienveillance et l'impartialité, et qui, en sa qualité de directeur de la police, était tout-puissant. Me voyant hésiter, il s'offrit à m'accompagner, ce que j'acceptai. Il fit mon apologie au Comte, et sut si bien réchauffer ses bonnes dispositions à mon égard, que le Comte me promit une audience particulière du nouveau Monarque, en ajoutant que, s'il ne parvenait pas à l'obtenir, il se faisait fort de me faire accorder sans réserve tout ce que je solliciterais. Il réussit. L'Empereur François, qui ne pouvait, à cause de la mort trop récente de son père, donner aucune audience, m'envoya, par l'intermédiaire du Comte lui-même, cent souverains, la permission de fixer ma résidence à Vienne, tout autant qu'il me plairait d'y séjourner, et de plus l'autorisation de faire insérer dans les feuilles publiques du royaume ma réhabilitation complète.

Je m'arrêtai trois semaines à Vienne : plus de cent Italiens vinrent assiéger ma porte, qui leur fut fermée, dédaignant de lire sur des visages hypocrites le dépit qu'ils ressentaient de mon changement de fortune et ne voulant pas satisfaire leur curiosité en leur en appre-

nant la cause. Le nouveau directeur du théâtre, Bertalli, était, je le savais, très-désireux d'apprendre si je me fixerais définitivement à Vienne, ou si je n'y étais qu'en passant. Je connaissais ses œuvres : il en avait un grand nombre. A force d'écrire, il s'était un peu formé aux effets de la scène; mais, pour son malheur, il n'était pas né poëte et surtout ne connaissait pas d'une manière approfondie le génie de la langue italienne; aussi ses pièces étaient-elles plus supportables à la scène qu'à la lecture.

Je pensai à lui faire une visite; je me fis annoncer comme un inconnu. Il était dans son cabinet, seul avec un acteur. Comme j'entr'ouvrais la porte et que j'avançait la tête, il me demanda qui j'étais. Mon nom le frappa comme la foudre. Il s'informa, avec embarras, en quoi il pouvait m'être utile. Je répondis que j'avais quelque chose à lui communiquer. Ce colloque avait lieu sur le seuil de la porte... Force lui fut de me recevoir. Il m'offrit un siége au milieu de l'appartement. Sans avoir l'air d'y mettre de l'intention, je m'assis près du bureau où il avait coutume de travailler; il s'assit également, et, d'un air distrait, s'occupa à mettre en ordre diverses feuilles de musique et des brochures qui encombraient sa table. J'eus le temps de voir quelles étaient ces brochures; j'y remarquai une comédie française, un dictionnaire et une grammaire de Corticelli. Je compris sa répugnance à me laisser pénétrer chez lui; il me renouvela sa demande; mais, n'ayant aucun prétexte plausible pour prolonger cette

visite, je lui dis « qu'en me présentant ainsi je n'étais mû que par le désir de connaître un homme de mérite et de le prier de me rendre un exemplaire de mes œuvres qu'à mon départ de Vienne j'avais oublié d'emporter. » Soulagé d'un poids énorme et prenant un air important, il me répondit « qu'il n'avait que faire de mes livres, et qu'ils se vendaient chez le concierge du théâtre pour le compte de l'Intendance. » Après être resté encore dix minutes, et avoir reconnu qu'en tout point cet homme n'était qu'un vaniteux sans mérite, je le laissai et m'acheminai chez le concierge, de qui j'appris que neuf de mes libretti avaient été vendus; que pendant toute une année on avait joué mes opéras avec un succès qui ne s'était jamais démenti, enfin que, lorsqu'une pièce ne plaisait pas au public, ce qui arrivait souvent, on avait recours aux miennes, et particulièrement à celles mises en musique par Mozart, Martini et Salieri. O MES ENNEMIS DE VIENNE, SI VOUS N'ÊTES PAS TOUS MORTS, DÉMENTEZ-MOI!

Je revins chez Casti à qui je rendis compte de cette entrevue, en lui signalant les livres que j'avais remarqués, la manière dont Bertalli m'avait reçu et surtout la réponse qu'il m'avait faite. Casti ne me répondit que ces mots : « Bertalli n'est qu'un sot. Il est en train de composer un opéra pour Cimarosa; mais il est bien au-dessous d'un tel honneur. Je vous écrirai ce qui en sera. » Je me séparai de Casti comme on se sépare entre amis, et, après avoir pris congé des familles avec lesquelles j'avais vécu dans l'intimité à

Vienne, je retournai à Trieste, résolu de me rendre à Paris.

L

En passant par cette première ville, je ne laissai pas échapper l'occasion de donner une petite leçon à Coletti, dont la fausseté et les flatteries outrées redoublaient ma colère et mon mépris. Ce jour-là même il venait d'infester la ville de poésies à sa façon. Je composai une pièce de vers burlesques, que je donnai à un ami, pour qu'il la fît lire et imprimer. J'en cite le premier vers, pour que Coletti sache qu'elle est bien de moi :

> Mon cher Coletti, ne fais plus de sonnets.

Tous les habitants de Trieste en firent leurs gorges chaudes. Décidé à partir dans la soirée, je pris la route de Dresde, où je trouvai une lettre de Casti qui, entre autres choses, me mandait :

« Hier soir on a représenté, pour la première fois, *Il Matrimonio segreto*. La musique de Cimarosa est délicieuse, mais les paroles sont au-dessous du médiocre. Tout le monde est mécontent, et surtout les chanteurs. Tous répètent que d'Aponte ne doit pas laisser impunie

une semblable arrogance. Je vous envoie le libretto pour que vous jugiez. Continuez à faire de beaux vers. »

Voici ma réponse :

« Je vous remercie du libretto; je ne suivrai pas votre conseil, vous êtes assez fort et vous avez l'esprit assez inventif pour nous venger. Les vers de Bertalli sont ce qu'ils devaient être; que les Viennois en jouissent; quant aux chanteurs, veuillez leur dire :

Victrix provincia plora. »

Cet opéra fut le premier et le dernier du poëte Bertalli; peu après il partit pour l'Italie, cédant son poste à Gamerra, et moi, je pris mon vol pour Paris, et ne voyageai pas seul.

LI

Me voici dans un calessino, tiré par un seul cheval, conduit par un enfant de quinze à seize ans, et en compagnie de ma belle et bien-aimée Nancy, que j'avais épousée le 12 août 1792, à deux heures de l'après-midi. C'est dans cet équipage que, riche d'espérances, mais léger d'argent, puisque, pour toute fortune, je n'emportais que six cents florins. A quarante-deux ans, mais

avec une confiance dans l'avenir digne d'un jeune homme de vingt ans, j'osais franchir la distance qui sépare Trieste de Paris. Au moment de notre séparation, mon beau-père s'était informé de l'état de ma bourse; mais moi, me rappelant ses paroles : « Ce Giuliano n'en veut qu'à sa dot, » j'avais répondu avec une sorte de jactance que je n'avais besoin de rien. A parler franchement, je comptais un peu sur le cœur et l'affection de ma belle-mère, qui, en embrassant sa fille, lui avait fait cadeau de cent florins, somme qui, bien que modique, me devint, à un moment donné, très-utile et me tira d'un cruel embarras.

Le soir nous étions à Lubiano, où nous passâmes notre première nuit, et où j'eus à sécher les larmes d'une femme qui, pour la première fois et pour toujours peut-être, se voyait séparée de sa famille et de ses amies. Pendant quelques jours, nous poursuivîmes notre voyage sans accident, lorsqu'un soir, à la tombée de la nuit, traversant la montagne de Lichtmessberg, nous avions, malgré une pluie fine qui ne cessait de tomber, mis pied à terre pour soulager notre cheval, nous cheminions lentement en gravissant une côte escarpée, lorsque ma femme aperçut, à peu de distance, et venant devant nous, deux hommes armés de fusils. Cette vue l'effraya. L'heure avancée, le mauvais temps, et surtout la solitude du lieu, étaient faits pour produire cette impression. Je lui donnai le bras; elle se serra contre moi, et, mettant machinalement la main à sa poche, elle en tira la bourse de sa mère, qu'elle

glissa entre mon gilet et ma chemise. Cet acte de prudence me fit sourire. Nous continuâmes à marcher. Cependant ces deux hommes, avançant toujours, passèrent à nos côtés en nous saluant avec politesse et disparurent. Nous comprîmes alors qu'au lieu de deux brigands nous n'avions eu affaire qu'à deux honnêtes ouvriers rentrant chez eux, et que ce que nous avions pris pour des fusils n'était que deux bâtons ferrés, indispensables pour assurer leur marche dans ces routes pierreuses. Nous rîmes de notre frayeur, et, tout en nous moquant l'un de l'autre, nous arrivâmes à notre destination, à l'abbaye de Saint-Edmond, sur le versant de la montagne. Mais là cette gaieté qui nous avait accompagnés se changea en véritable désolation. Ma femme me redemanda le dépôt qu'elle m'avait confié; je le cherchai vainement; je m'aperçus qu'il avait disparu. Nous revînmes précipitamment sur nos pas, fanaux et torches allumés, furetant dans tous les tours et détours de la route; après une heure de recherches infructueuses, il nous fallut revenir à l'hôtellerie affligés autant qu'on peut l'être d'une semblable mésaventure. Le lendemain matin, mon premier soin fut d'aller trouver l'Abbé et de lui conter le sujet de ma visite. Il s'empressa d'en faire part à tous ses fidèles réunis dans l'église. Ce vénérable Prélat avait une telle confiance dans la probité de ses paysans, qu'il ne cessait de m'assurer que, si l'un d'eux parvenait à trouver cette bourse, il nous la rapporterait sans même l'ouvrir. J'attendis deux jours, mais, hélas! sans résultat! Pressés de partir,

nous quittâmes l'Abbaye en laissant au Prieur, sur sa demande, mon adresse dans les principales villes que j'avais à traverser. Prague étant sur mon itinéraire, j'y séjournai quelques jours pour y attendre des nouvelles qui n'arrivèrent pas. J'eus le temps d'assister à la représentation de trois de mes opéras, composés pour Mozart, et je ne saurais décrire l'enthousiasme des habitants de cette ville pour cette musique. Des morceaux passés inaperçus sur d'autres théâtres étaient appréciés par eux et acclamés comme divins.

Chaque peuple a son organisation particulière. Celle du Bohême paraît être le génie musical poussé au dernier degré de la perfection. Il est le Napolitain de l'Allemagne : il vit par l'oreille et s'enivre de sons. *Don Juan* était devenu si populaire à Prague, qu'on avait été forcé de traduire le poëme en langue allemande pour que le peuple pût chanter dans son idiome les airs que son oreille musicale avait si bien retenus. Les grandes et savantes beautés musicales sont instinctivement saisies et appréciées par lui, à première audition, et le jugement qu'il en porte est toujours sûr.

Mon intention était de retourner à Dresde; mais, me souvenant qu'un de mes débiteurs de quelques centaines de florins, Casanova, habitait à peu de distance de Vienne, je saisis cette occasion pour recouvrer une somme qui, vu la circonstance, m'était devenue nécessaire. J'en fus bien reçu, mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que sa bourse n'était guère mieux garnie que la mienne;

et, pour lui éviter une humiliation, je ne lui réclamai point ce qu'il eût été dans l'impossibilité de me rendre. Après deux ou trois jours passés avec lui, je lui annonçai mon départ pour Dresde; malheureusement pour moi, il s'offrit à m'accompagner jusqu'à Tœptlitz, à dix ou douze milles des domaines du comte de Waldstein, dont il était le secrétaire et l'intendant. Cette idée, dont je ne pus le dissuader, m'obligea à louer un autre cheval et un postillon. Celui-ci nous versa en pleine route, et nous perdîmes une demi-journée à réparer mon calessino. Malgré cette réparation, voiture et cheval reconnus hors d'état de poursuivre, je fus forcé de m'en défaire et de vendre pour soixante piastres ce qui m'en avait coûté plus de cent. De plus, Casanova, qui s'était fait le négociateur de cette désastreuse affaire, en me comptant mes soixante piastres, eut la prudence de retenir deux sequins qui devaient lui servir à effectuer son retour chez lui. Il ajouta que, ne pouvant pas plus me rendre ces deux sequins que les autres sommes qu'il me devait, il voulait me donner, en compensation, trois conseils plus profitables pour moi que tous les trésors du monde. « Si vous voulez faire fortune, me dit-il, n'allez pas à Paris, dirigez-vous plutôt sur Londres; mais, dans cette ville, gardez-vous de mettre le pied au café Italien, et surtout ne signez jamais aucun papier. » Plût au ciel que j'eusse suivi ces deux derniers conseils, car une grande partie des pertes d'argent que j'ai faites à Londres, et les malheurs qui sont venus fondre sur moi n'ont été que la conséquence de ma fréquentation

dans ce café et de signatures données inconsidérément et sans en prévoir les suites !

Après avoir pris congé de lui, ma femme, choquée des manières de ce vieillard extraordinaire, désira connaître quelques-unes des particularités de sa vie : je lui racontai ce que j'en savais, et ce texte défraya agréablement plusieurs heures de conversation. J'en retrace ici quelques épisodes, ceux du moins dont j'ai été le témoin oculaire.

LII

Giacomo Casanova naquit à Venise. Après bien des vicissitudes, il y fut, sur l'ordre du tribunal de l'Inquisition, enfermé dans les cachots connus sous le nom de *Plombs*, sur la simple dénonciation d'une dame qui s'était plainte à l'un des membres de ce redoutable tribunal, son *cavaliere servente*, de ce qu'il faisait lire à son fils *Voltaire* et *Rousseau*. Après huit ou neuf ans, il fut assez heureux pour s'échapper de cette affreuse prison et s'évader des États de Venise. L'histoire de cette fuite a été imprimée sous le titre : « le *Nouveau Trenck*. »

Il parcourut diverses cités d'Europe, entre autres Paris. Au nombre des innombrables aventures dont il fut le héros, il en est une que je choisis comme devant servir à

peindre plus particulièrement le personnage; aventure d'autant plus ignorée qu'il s'est bien donné de garde d'en faire mention dans ses Mémoires.

Les passions étaient vives chez lui, et ses vices nombreux. Pour satisfaire les unes et les autres, il lui fallait beaucoup d'argent. Lorsqu'il en était à court, tous les moyens lui semblaient bons pour s'en procurer. Un jour, plus au dépourvu encore que de coutume, il fut présenté à une vieille dame richissime qui passait pour aimer les beaux garçons. Mis au fait de cette faiblesse, Casanova commença à roucouler auprès d'elle et à l'entourer de mille petits soins, puis il en arriva à une déclaration. Mais la dame, voyant tous les jours dans son trop fidèle miroir les rides se multiplier sur son front, et craignant que les beaux yeux de sa cassette ne fussent le plus grand attrait de sa personne, résistait impitoyablement. Il vint alors à Casanova l'idée de lui confier comme un grand secret qu'il possédait l'art de rajeunir et de rendre à la femme la plus décrépite l'éclat de ses quinze ans. Il offrit de lui en donner la preuve irrécusable. La dame, émerveillée, accueillit la confidence avec une joie indicible, et voulut en faire l'expérience. Immédiatement, sans perdre une minute, Casanova se rendit chez une courtisane, à qui il promit une somme assez forte si la comédie qu'elle devait jouer réussissait. Il la grima et la fagota de façon à la rendre méconnaissable, puis la conduisit chez la dame, à laquelle il avait, par précaution, recommandé d'éloigner ses gens. Il lui présenta son sujet, qui ne démontrait pas

moins de soixante-dix ans, et, murmurant quelques mots inintelligibles, il tira de sa poche une fiole dont il lui fit boire le contenu; à son dire, c'était un philtre merveilleux qui devait opérer la grande métamorphose; il fit étendre la prétendue vieille sur un sofa, la recouvrit d'un drap noir qui lui laissait la faculté de se dépouiller de son déguisement; quelques minutes après, elle sauta légèrement au milieu de la chambre, se montrant, aux yeux ébahis de la dame, dans tout l'éclat de sa beauté. La stupéfaction de cette dernière est plus facile à comprendre qu'à exprimer. Elle embrassait, étreignait la jeune fille dans ses bras, l'accablait de questions auxquelles celle-ci répondait avec finesse. Casanova, redoutant une plus ample explication, coupa court à cet entretien en se hâtant d'entraîner la jeune femme hors de la maison. De retour chez la dame, il la trouva dans un enthousiasme fébrile. Elle lui sauta au cou, et, ouvrant devant lui une armoire, elle lui montra de l'or et des diamants, l'assurant que ces trésors étaient inséparables de sa main s'il parvenait à la rajeunir elle-même. Casanova, qui avait tout disposé pour cette conclusion, se mit en devoir d'opérer le miracle, ce à quoi consentit l'imprudente. Il lui fit boire jusqu'à la dernière goutte de la liqueur qui, cette fois, n'était point un breuvage inoffensif, mais à laquelle il avait mêlé une dose de laudanum; il la fit étendre sur le même sofa et la couvrit du même drap. Sous l'action de ce narcotique, elle ne tarda point à s'endormir profondément. Alors, la laissant ronfler à son aise, il courut à l'armoire

qu'il fractura, s'empara de la cassette qui contenait les bijoux, éteignit les lumières, et, chargé d'or, courut retrouver son domestique, espèce de don Basile, depuis longtemps à son service, à qui il avait donné l'ordre de l'attendre dans la rue. Comme il avait pleine confiance en cet homme, il lui remit cette cassette, et lui désigna une hôtellerie où ils devaient se retrouver, à dix ou douze milles de Paris.

On dit que les voleurs ont quelquefois des moments où leur parole leur semble sacrée, et qu'ils se feraient scrupule d'y manquer. Cela doit être, puisque Casanova, qui n'avait pas reculé devant une action aussi infâme envers une femme sans défiance, se crut tenu de porter à la courtisane, sa complice, les cinquante louis qu'il lui avait promis.

Pendant que tous deux se félicitaient de la crédulité de leur victime, son maître Jacques s'enfuyait à l'étranger avec le trésor. Les cinquante louis de la courtisane étaient tout ce que Casanova avait prélevé de cet argent. Il restait donc sans un sou. Après avoir exploré vainement toutes les hôtelleries de la ville et des environs et perdu l'espoir de retrouver domestique et trésor, il maudit la vieille femme, la courtisane et lui-même, si habile à tromper les autres et assez maladroit pour s'être laissé duper par un homme qu'il avait toujours considéré comme un niais.

Redoutant le séjour de Paris, il pensa à retourner à Venise. Il se fit précéder dans cette ville par un écrit plein d'esprit qui lui fit une réputation, l'*Anti-Amelot*,



réfutation d'un livre composé par un écrivain atrabilaire qui attaquait toutes les institutions de la Sérénissime République : cet écrit le fit bien accueillir dans une patrie qu'il avait courageusement réhabilitée. En 1777, je fis sa connaissance chez Zaguri et chez Memmo, qui tous deux recherchaient sa conversation toujours intéressante, prenant chez cet homme ce qu'il y avait de bon et fermant les yeux, en faveur de son génie, sur ce que cette nature avait de pervers. Je les imitai, et même aujourd'hui, après avoir cherché à me rendre compte de cette nature, je ne saurais asseoir mon jugement sur cet être bizarre, singulier mélange de bonnes qualités et de vices.

Peu de temps avant les événements qui me forcèrent à abandonner Venise, une discussion puérile sur la prosodie latine m'aliéna son amitié. Jamais Casanova ne convenait d'un tort. Je partis et pendant trois ans je n'entendis même pas prononcer son nom.

LIII

Une nuit, à Vienne, je rêvai que je l'apercevais sur le Graben, qu'il me fixait avec attention, et qu'après m'avoir reconnu il accourait me serrer dans ses bras; il me semblait en outre que Salieri se trouvait en tiers avec nous. Je fis part de ce rêve à mon frère.

Salieri venait tous les matins me voir; le jour même de ce rêve, il arriva à l'heure accoutumée, et nous allâmes nous promener dans le jardin public. Parvenus au Graben, j'aperçus, assis sur un banc, un vieillard qui me fixait d'une manière particulière. Pendant que, cherchant à recueillir mes souvenirs, j'en faisais autant, il se leva et accourut à moi avec les démonstrations les plus vives. C'était lui! c'était Casanova, qui me nommait à haute voix et s'écriait dans ses transports : « Cher d'Aponte, quelle joie de vous retrouver! » C'étaient précisément les paroles qu'il m'avait semblé entendre dans mon rêve. Celui qui croit aux songes est un fou, dit-on; mais celui qui n'y croit pas du tout, qu'est-il?

Il séjourna à Vienne quelques années, durant lesquelles ni moi ni personne ne pourrions dire ce qu'il y fit et comment il y vécut. Je le voyais souvent; ma maison et ma bourse lui étaient ouvertes, et, tout en désapprouvant et ses principes et sa conduite, si j'eusse suivi quelques-uns de ses conseils, je me fusse épargné bien des tribulations et des peines.

Peu de temps après cette rencontre imprévue, me promenant sur ce même Graben avec lui, je le vois tout à coup froncer les sourcils, me quitter brusquement, puis, d'un pas précipité, s'élancer à la poursuite d'un homme qu'il saisit au collet en l'apostrophant de ces mots : « Je t'ai donc rejoint, brigand! » La foule, attirée par cette agression étrange, allait toujours grossissant. D'abord interdit, je restai un moment impassible; mais, après deux minutes de réflexion, je courus à lui, et, le pre-

nant par le bras, je l'entraînai loin de la bagarre. C'est alors qu'il me fit la confidence que cet homme, qui se nommait Costa, était ce domestique qui s'était enfui avec sa cassette et son trésor. Ce Costa, que la débauche et de mauvaises connaissances avaient achevé de perdre, était présentement dans la plus grande misère. Valet de chambre d'un grand seigneur de Vienne et cumulant avec ces fonctions subalternes le métier de poëte, il était un de ceux qui m'avaient accablé de leurs diatribes pendant ma faveur sous Joseph II. Nous continuâmes notre promenade et nous le vîmes entrer dans un café, d'où bientôt sortit un garçon qui remit un billet à Casanova; ce billet était conçu en quatre vers dont voici le sens :

« Casanova, tu as volé, j'ai suivi ton exemple. Tu es mon maître, je ne suis que ton disciple. Point d'éclat ! c'est ce que tu as de mieux à faire. »

Ce peu de mots produisit un grand effet; Casanova se prit à réfléchir; puis, éclatant de rire, il se pencha à mon oreille en me disant : « Le maraud a, par ma foi, raison. » Se rapprochant alors du café, il fit signe à Costa, qui vint le rejoindre, et tous deux, côte à côte, se mirent à marcher en causant aussi tranquillement que si rien ne s'était passé. Quelques instants après ils se séparèrent en se serrant la main à diverses reprises, comme deux amis intimes. Lorsque Casanova revint à moi, il avait à l'un de ses doigts un camée que

je n'y avais pas encore remarqué et qui, par une coïncidence bizarre, représentait un Mercure. Je suppose que ce camée est la seule épave qu'il aura pu recouvrer de cette ignoble escroquerie. Cette scène peint assez le caractère de l'homme pour me dispenser de tout commentaire.

LIV

A Dresde, j'eus la satisfaction d'embrasser Mazzola ainsi que le P. Huber; mais je n'y trouvai aucune trace de notre bourse perdue. Je m'y arrêtai dix jours, qui firent une telle brèche à mon trésor, que j'étais dans l'intention de renvoyer à Trieste mon cocher, dont les services m'étaient devenus inutiles depuis que j'avais vendu mon cheval; mais ce jeune homme, qui convoitait la possession d'une culotte de peau de daim dont je devais lui faire cadeau à mon arrivée à Paris, s'obstina à ne pas me quitter; je fus donc forcé de le garder et d'arrêter trois places au lieu de deux dans la diligence de Cassel, surcroît de dépense qui diminua encore mes finances. Heureusement, à Spire, je profitai d'une petite aubaine sans laquelle j'eusse été réduit aux expédients.

Un noble seigneur de Vienne, dont je tairai le nom, était éperdument amoureux d'une jeune personne qui ne le payait pas de retour; le père, aussi bien disposé pour lui que sa fille l'était peu, proposa un petit voyage

qui devait se faire à eux trois, dans l'espoir qu'un contact journalier, joint à l'esprit et aux autres bonnes qualités de son protégé, triompherait de la froideur de sa fille. Ils montèrent en voiture, et, par un heureux hasard, ils arrivaient à Spire le même jour que moi, et descendaient dans la même hôtellerie. Parmi ses mille caprices de coquetterie, la jeune personne, croyant imposer à son fiancé une condition impossible, lui avait demandé une pièce de vers de sa composition, en lui disant qu'elle y attachait le don de sa main. Nullement poëte, le jeune homme hésitait malgré les encouragements du père, qui l'exhortait à donner essor à sa muse. Enfin, confiant en sa bonne étoile et sans doute en un miracle qui, bien que peu probable, pouvait se faire, il accepta le défi. Ce miracle eut lieu. Il était sur le seuil de l'hôtellerie au moment où j'y entrais; me reconnaître, accourir et me conter son embarras sans même m'accorder le temps d'aider ma femme à descendre de voiture ne fut qu'une seule et même chose. Sans être particulièrement lié avec lui, je le connaissais assez pour me prêter de bonne grâce à son désir. Je lui promis de le satisfaire; il me serra les mains en m'appelant sa providence.

Cette composition fut un jeu pour moi; aussitôt achevée, je la lui fis lire. Chaque vers lui arrachait une exclamation; il en prit copie en m'engageant à ne point me montrer, pour n'éveiller aucun soupçon. En retour de ce léger service, il me pria d'accepter une superbe montre avec chaîne et cachet, dont, à mon grand regret

et pressé par la nécessité, je me défis à Rotterdam pour deux cents florins; il me promit, en outre, de m'écrire à Bruxelles pour me faire part du résultat dont il ne doutait plus. Il paraît que ce résultat fut tel qu'il l'avait désiré, car tous deux m'écrivirent qu'ils étaient unis et que leur bonheur mutuel était au comble.

LV

A peu de distance de Spire, pendant un temps d'arrêt pour faire reposer les chevaux, j'appris l'incarcération du Roi et de la Reine de France au Temple, et l'entrée à Mayence de l'armée française; deux événements qui, renversant toutes mes combinaisons, méritaient des réflexions sérieuses. Casanova et l'un de ses conseils se présentèrent à mon esprit. Ce conseil répondait d'ailleurs au secret désir de ma femme. Rien ne m'appelant plus à Paris, où je ne pouvais faire usage de la lettre de Joseph II, je me déterminai à me rendre en Angleterre, en traversant la Hollande. De Spire à Londres le trajet n'offrit rien de remarquable si ce n'est le risque que je courus de me voir enlever ma femme.

Pendant que nous prenions notre repas dans une hôtellerie, deux hommes de mauvaise mine, attablés et se gorgeant de bière, nous regardaient d'un air sournois. Pensant que nous n'entendions pas l'allemand, ils ne

se gênaient point pour concerter leur plan à haute voix. Il ne s'agissait de rien moins que de nous suivre à cheval, et de s'emparer de ma femme, qu'ils supposaient être ma fille. Bien que peu savants dans cette langue, nous en comprîmes assez pour éveiller notre attention. J'appelai l'hôte, et lui demandai des balles de pistolet Comme il me semblait un honnête homme, je lui rendis compte de ce que nous venions d'entendre. Il interposa son autorité. Tançant vertement ces deux hommes, il les prévint que, s'ils se permettaient la moindre voie de fait contre nous, il les en ferait repentir. Puis, m'apprenant qu'il était le Maire du village, il m'invita à partir tranquille, s'engageant à les retenir dans le pays et à ne point les perdre de vue de la soirée. Sur cette assurance, nous nous remîmes en route et nous franchîmes la distance sans mauvaise rencontre.

J'arrivai à Londres heureusement : toute ma fortune consistait en six louis, une montre d'or et sa chaîne, plus une bague, dont je retirai six guinées en la vendant à un joaillier. Nous allions retrouver une sœur de Nancy, mariée dans cette capitale, mais qui, malheureusement peu fortunée, ne put nous héberger que quelques jours, après quoi nous prîmes à notre compte une modeste chambre.

A peine installé, je me mis en quête d'utiliser mon temps. Londres possédait un Théâtre Italien. Je pensai que peut-être il me serait facile de m'y faire attacher, et j'entrepris des démarches en ce sens. A cette époque W. Taylor en était le propriétaire. Il avait sous ses ordres

Vincenzo Federici, en qualité de directeur, et Badini y occupait l'emploi de Poëte. Ce Badini, qui entre autres talents possédait celui de surpasser l'Arétin en méchanceté et en noirceur d'âme, exerçait un empire extraordinaire sur Taylor, qu'il tenait sous sa domination à l'aide de sa plume. Il savait l'anglais, et écrivait pour les journalistes, qui, on le sait, dirigent l'opinion en Angleterre. Le succès des pièces, ainsi que celui de l'entier personnel du théâtre, dépendaient uniquement de lui. Quant à Federici, c'était le véritable vase d'iniquité de l'Écriture. Il suffisait d'avoir quelque mérite, une bonne réputation, ou une supériorité quelconque, pour lui devenir odieux, et être l'objet de ses persécutions. Taylor le connaissait à fond, mais il était forcé de s'en servir. Federici, ayant trouvé le moyen de se rendre indispensable, lui procurait l'argent dont il avait toujours besoin, et même plus d'une fois lui avait servi de Mercure dans de plus douces négociations. J'aurai l'occasion d'en parler plus en détail.

Avec Badini et Federici, mes projets étaient de difficile exécution, et je n'avais que peu de chance d'obtenir le seul emploi que j'ambitionnais, et sur lequel j'avais fondé mes espérances d'avenir. Mon début fut loin d'être heureux; cependant je ne me décourageai point, et frappai à toutes les portes. J'eus promptement fait connaissance avec tout ce qui, de près ou de loin, approchait du théâtre. Le premier à me donner des preuves de sympathie et d'intérêt fut Pozzi, compositeur de musique de quelque valeur, qui, pauvre, mais animé

de sentiments généreux, m'ouvrit sa bourse et me présenta à ses amis, entre autres à la célèbre Mara, qui me pria de composer un drame pour elle et me le paya trente guinées en m'accablant d'éloges et de remercîments; pour un homme de ma nature, la partie laudative me fut beaucoup plus précieuse que l'argent. Possesseur d'une somme qui, dans ce moment critique, était d'une importance réelle, et prévoyant d'avance que le vent ne soufflerait pas de longtemps en ma faveur sur les bords de la Tamise, je pris le parti extrême d'aller tenter fortune ailleurs. Formant deux parts de mes trente guinées, j'en laissai dix à ma femme, et gardai les vingt autres avec lesquelles je partis pour la Hollande où j'avais entendu dire que le Théâtre français venait de se fermer et où je pensais qu'il me serait possible de le remplacer par un théâtre italien. Je ne me trompais point. J'y étais à peine depuis quinze jours, et déjà l'avenir se montrait favorable; j'y rencontrai deux zélés protecteurs, l'un dans la personne de M. Hope, chef d'une respectable maison de banque d'Amsterdam; l'autre dans celle du général Butzeler; ce dernier était père de deux jeunes filles, habiles musiciennes, qui avaient connu ma Nancy pendant un séjour qu'elle et sa famille avaient fait précédemment dans le pays. J'avais, pour intéresser le Général à ma cause, rappelé cette particularité et avais ainsi ajouté à son bon vouloir.

Sous le patronage de M. Hope et du Général, mon plan fut promptement dressé et mes combinaisons parurent leur plaire. Je demandais qu'on voulût bien

m'assurer quatre cent mille florins, m'engageant à ouvrir deux Théâtres, l'un à Amsterdam, l'autre à la Haye. Le Stathouder s'inscrivit le premier en tête de la liste pour quarante mille florins, destinés au théâtre seul de la Haye, où je promettais deux représentations par semaine. Sa signature donna l'élan, et je me voyais sur le point d'obtenir au delà de la somme dont j'avais besoin. J'écrivis à ma femme pour lui donner ces bonnes nouvelles et l'engager à venir me rejoindre; elle me répondit qu'elle ne le pouvait faute d'argent. Les vingt guinées que j'avais apportées touchaient également à leur fin, et je ne sais ce qui serait advenu de nous deux, sans un secours de la Providence. Un jour que je m'ouvrais sur ma position et sur mes projets à un Italien, Cera, qui aurait eu la bonne volonté de venir à mon secours, mais à qui les moyens manquaient, on m'apporta une lettre. A la vue de l'écriture de ma femme qui m'écrivait à un intervalle si rapproché, une inquiétude inexprimable s'empare de moi, je l'ouvre en tremblant. Surprise inespérée! Elle me mandait:

« Qu'elle me faisait passer quatre-vingts florins, qu'elle en gardait vingt autres pour son voyage, et qu'avant huit jours elle serait dans mes bras. Cet argent, ajoutait-elle, lui avait été adressé par le respectable Prieur de l'Abbaye de Saint-Edmond, et provenait de notre bourse perdue sur la montagne de Lichtmenberger, et trouvée par un honnête paysan, qui, le lendemain de notre départ, l'avait rapportée et remise,

sans même l'ouvrir. Elle m'était envoyée par ce vénérable prélat, qui n'avait reçu qu'un très-petit nombre de nos lettres et n'avait été que tout dernièrement informé de notre arrivée à Londres. »

Ma femme terminait par cette phrase :

« Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence. »

Son arrivée suivit de près. Mes affaires étaient en bonne voie, mes lettres pour les meilleurs chanteurs et compositeurs d'Italie allaient partir à destination, mon traité allait être signé à la satisfaction générale des amateurs de théâtre. Mais... vains projets des hommes ! Tout d'un coup arrive la désastreuse nouvelle d'une défaite complète de la flotte anglaise sur les côtes de Dunkerque, et toute idée de divertissements et de fêtes disparaît pour faire place à une consternation générale et à des processions dans les églises, pour y apaiser la colère du Ciel.

Que l'on veuille bien réfléchir un moment à l'horrible de ma position ! Sans argent, sans amis, en pays étranger et sans moyens ni espoir d'en sortir !...

Ces quatre-vingts florins ne pouvaient rester longtemps entre les mains d'un homme peu habitué à l'économie; et, pour comble, l'hiver, rigoureux cette année, avait gelé les canaux et paralysé toute communication. Ce qui m'ôtait toute chance de recevoir des lettres qui, de quelque pays qu'elles vinssent, auraient peut-être

apporté un adoucissement à ma situation. Casanova était le seul homme à qui je pusse m'adresser. Pour le mieux disposer, je pensai à lui écrire en vers, en lui dépeignant mes angoisses, et le suppliant de me faire passer quelque argent à compte sur ce qu'il restait me devoir. Loin de prendre souci de ma requête, il se contenta de me répondre, en vulgaire prose, par un billet laconique que je transcris :

« Quand Cicéron écrivait à ses amis, il s'abstenait de leur parler affaires. »

Ce dernier espoir déçu, il ne me restait qu'à recommencer ce que déjà maintes fois, dans des temps difficiles, j'avais exécuté : « Vendre mes effets. » Ma malle fut bientôt vidée. J'avais pris mon logement chez un honnête cordonnier allemand, chez qui, durant plus d'une semaine, nous vécûmes, ma femme et moi, dans les plus dures privations, nous contentant de pain et d'eau, et encore n'avions-nous pas tous les jours cette ressource. Ce n'était pas ma femme qui se décourageait le plus. Prenant sur elle, elle endurait cette misère avec une patience angélique, s'efforçant même de plaisanter et de rire, et me faisant faire tous les soirs ma partie d'échecs pour me distraire. Elle proposait un gros enjeu dont la perte était payée en caresses. Ces preuves non équivoques de dévouement dans d'autres temps auraient fait mon bonheur; pour le moment, elles ne faisaient que redoubler ma peine. Un

soir, nous faisions notre partie; notre propriétaire entra, le cœur gros de ce qu'il avait à m'annoncer. Sans préambule :

« Mon cher monsieur, me dit-il, je sais que ce n'est pas votre faute si vous êtes malheureux. Vous me faites l'effet d'un brave homme, mais cela ne donne pas du pain à mes enfants. Vous n'avez pas pu me payer la première semaine, vous pourrez encore moins payer la seconde, qui commence aujourd'hui. Je prendrai bien patience pour ce que vous me devez, mais pour l'avenir ma pauvreté ne me permet pas de vous garder plus longtemps; je viens vous prier de chercher un autre logement, et que Dieu vous assiste et vous bénisse ainsi que moi. »

Il nous quitta après ce discours. Dans le moment même entra Cera, qui depuis quelque temps était notre consolateur, mais qui, hélas! ne pouvait nous aider que de ses conseils. Sur sa question, comment allaient les choses, je lui rapportai la conversation de notre propriétaire : « Armez-vous de courage, me répondit-il; j'ai fait un beau rêve cette nuit, et je suis plein d'espoir. » Me rappelant le songe que j'avais fait à Vienne au sujet de Casanova, je le priai de nous conter le sien :

« Il me semblait, reprit-il, vous apercevoir avec cette aimable dame dans une forêt très-obscure; une affreuse bête, armée de dents et de griffes, tournait autour de vous; vous aviez beau chercher à l'éviter, elle se rapprochait insensiblement, prête à vous dévorer.

Tout à coup la forêt m'apparut inondée de lumières, et d'une montagne très-élevée, et à grande distance, partit un trait de feu qui vint frapper le monstre et lui donner la mort en le faisant rouler à vos pieds. Un instant après il disparut, englouti par la terre, et tout resplendit autour de vous.

— Il est difficile, lui répliquai-je, de faire un songe plus beau ; fasse le ciel qu'il se change en vision prophétique! Mais, en attendant, cette malheureuse femme, près de devenir mère, n'a pris d'autre nourriture dans toute la journée qu'un peu de pain, et ce soir!... » Il ne me donna pas le temps de poursuivre ; et, s'échappant : « Je cours et reviens, » nous cria-t-il de dessus l'escalier.

Il tarda cependant, au point que je ne comptais plus sur lui, lorsque la porte s'ouvrit, et je vis ce bon Cera rentrer un paquet à la main et le déposer sur la table. « Voici un bon commencement de mon rêve, » nous dit-il; puis, ouvrant ce paquet, il retira du pain, du beurre, du fromage, du sucre, des œufs et des harengs fumés, et courut à la cuisine emprunter une casserole et un gril; puis, revenant en hâte, se mit gaiement à allumer le feu et à faire cuire ses provisions. Tout en y procédant, il nous conta « qu'ayant prêté, il y avait peu de jours, une légère somme à un ami, il était allé le trouver et en avait été payé, et qu'avec cet argent il avait acheté de quoi pouvoir suffire au souper du jour. » Tout étant prêt, il étala sur la table, en guise de nappe, le papier dont avaient été enveloppé beurre, fromage,

sucre et harengs; tira de sa poche une bouteille de genièvre, approcha trois chaises, et s'assit entre nous. La satisfaction qui brillait dans ses yeux ranima nos esprits abattus. Nous dévorâmes ces mets bien simples, et une heure passée gaiement à table nous fit oublier les horreurs de notre situation. Notre repas terminé, il composa une boisson de genièvre, d'eau et de sucre, nous en fit boire un verre, en but un à notre santé, en nous disant : « Puisse mon rêve se réaliser bientôt! » Puis il nous quitta.

Il ne fut plus question de tristesse le reste de la soirée.

LVI

Nous nous mîmes au lit et nous nous endormîmes bercés par l'espérance. Notre sommeil fut doux. J'étais réveillé à l'aube; je me sentais dans l'âme une sérénité et un calme dont j'avais peine à m'expliquer la cause. Il ne m'en fallait pas moins songer à quitter mon logement; cette idée assombrissait un peu mes rêves d'imagination, lorsque, après avoir frappé légèrement à ma porte, notre hôte se présenta de nouveau, et, sans proférer une parole, me tendit un papier qu'il tenait à la main. Dans l'idée que c'était son compte, et qu'il venait m'intimer un ordre de départ, je fis un geste pour le saisir. Reculant d'un pas : « Voici, me dit-il, une lettre à votre

adresse; mais je ne puis vous la remettre si vous ne me donnez un schelling ; le facteur est à la porte et attend son payement. » Je tirai un mouchoir de ma poche, en le priant de le prendre en acquit de ma dette. Ce brave homme, attendri, le refusa, me remit la lettre et sortit en essuyant une larme. Jetant alors les yeux sur l'enveloppe, j'y lus, à côté de mon nom, ces trois mots : « Avec vingt guinées. » L'émotion que j'éprouvai ne se décrit pas. Celui-là seul qui a passé par ces étamines peut en avoir une idée exacte.

Je montrai cette suscription à Nancy, qui, dans son transport, s'écria : « C'est ma sœur qui nous écrit. » Puis elle resta sans voix pendant plus de cinq minutes, aussi oppressée, aussi impressionnée que moi à ce nouveau témoignage des bontés de la Providence. J'ouvris la lettre qui contenait ces lignes :

« Mon cher Lorenzo, les scélératesses de Badini ont fini par forcer Taylor à le chasser. Comme il a besoin d'un poëte, et qu'il a entendu parler de vous, il m'a fait appeler pour me prier de vous écrire, et de vous offrir, en son nom, cet emploi. Badini lui a escroqué soixante guinées; il voudrait les rattraper sur vous, en les retenant sur les deux cents qu'il vous offre par an. Vous accéderez, j'en suis sûre, à cette proposition en regardant moins à l'argent qu'à l'occasion de vous produire à Londres. Dans cette idée, j'ai osé répondre de votre retour. Il m'a remis vingt guinées pour vos frais de voyage. Arrivez, et surtout faites diligence. Tous vos

amis, entre autres Ferrari, Rovedino et la Storace, vous attendent avec impatience. Quant à moi, je meurs d'envie d'embrasser de nouveau ma sœur. »

A cette lecture, je ne pus retenir des larmes de joie, qui compensèrent au centuple les larmes de douleur que nous avions versées jusque-là. Sautant à bas de mon lit, je m'agenouillai, et, levant les yeux et les mains au ciel, avec un sentiment de profonde reconnaissance, je récitai ces quatre vers qui, dans mon opéra d'*Assur*, se trouvent dans la bouche d'Atar :

> Dio, protettore dei miseri,
> Tu non defraudi mai
> Quelli che in te confidano,
> Che speran solo in te.

« Dieu, protecteur des malheureux, tu n'abandonnes jamais ceux qui placent leur confiance en ta miséricorde et n'espèrent qu'en toi. »

Il n'y avait pas une heure que cette scène était passée, lorsque Cera entra, ne comprenant rien à notre joie. Je voulais lui en apprendre le motif; mais, tellement saisi, je ne savais par où commencer. A la fin je pensai que le mieux était de lui donner la lettre, dont la vue seule le mit au fait, et lui fit pousser un cri qui retentit dans toute la maison. Lorsqu'il en eut achevé la lecture, ses exclamations furent telles, que j'en fus effrayé. Il chantait, dansait, sautait, nous embrassait tour à tour; puis

après se prit à pleurer comme un enfant en me rendant le papier, et me disant :

« Voici la réalisation de mon rêve ; la forêt obscure c'est la Hollande ; le Théâtre de Londres, la montagne élevée ; le Directeur, le sagittaire qui a décoché la flèche de feu ; la misère, le monstre qui vous menaçait, et la lumière qui illuminait la forêt, c'est la Providence : tout va donc resplendir autour de vous. » Pourquoi des amis comme cet excellent Cera sont-ils si rares dans ce monde?...

LVII

N'ayant plus rien à faire en Hollande, je m'embarquai pour l'Angleterre, où, arrivé, mon premier devoir était une visite à Taylor. Je n'y manquai point. Je vis tout de suite que j'allais avoir affaire à un homme faisant peu de cas des Lettres et des Littérateurs. Federici fut mon introducteur. Lorsque j'entrai dans son cabinet, Taylor était assis devant une table, occupé à écrire, nous tournant le dos. « Il signor d'Aponte ! » dit Federici. Sans paraître avoir entendu, Taylor continua son travail. « Master Taylor, répéta Federici d'un ton un peu plus élevé, voici notre Poëte. » A cette deuxième annonce, Taylor, se retournant, s'inclina tant soit peu et de nouveau reprit sa même occupation. J'at-

tendais; cinq minutes s'écoulèrent; alors Federici, avec un respectueux silence, me fit signe de me retirer. Cette réception n'était rien moins que flatteuse pour un homme qui, pendant dix ans, avait été attaché à la cour de Joseph II, Prince véritable modèle de bonté, d'affabilité et de politesse. Je m'abstins néanmoins de le juger sur cette première visite, et remis à la seconde pour me fixer plus sûrement.

J'entrai en fonctions, mais pendant plus de trois mois je n'entendis parler de rien. Ce n'est qu'après la représentation du *Don Juan* de Castaniga, opéra imposé par Federici de préférence à celui de Mozart, que j'avais indiqué et présenté, que Taylor qui, dans des choix semblables, commençait à entrevoir la ruine de son théâtre, pensa à me faire appeler et à me consulter sur divers sujets qui rentraient dans mes attributions. A la suite de cette entrevue, où je lui avais parlé de Martini, que je savais être à Saint-Pétersbourg, il me pria de lui écrire de venir me rejoindre à Londres, ce que je fis sur-le-champ. Peu s'en fallut que cette démarche de ma part ne me coûtât la perte de mon emploi.

LVIII

La moitié de la saison théâtrale était écoulée lorsque arrivèrent à Londres deux actrices de renom, rivales entre elles : la Banti, qui, à cette époque, était une

chanteuse des plus célèbres en Europe dans le genre sérieux, et la Morichelli, qui ne lui cédait en rien comme talent et qui brillait dans le genre opposé. Toutes deux n'étaient plus de la première jeunesse et n'avaient jamais été citées pour leur beauté; elles étaient très en vogue et se faisaient payer un prix exorbitant, la première pour le timbre de sa voix, seul don qu'elle eût reçu de la nature; l'autre pour sa tenue sur la Scène et la noblesse de son jeu, plein d'expression et de grâce. Toutes deux étaient l idole du public et la terreur des compositeurs, poëtes, chanteurs et directeurs. Une seule de ces deux femmes aurait suffi pour porter le trouble dans un théâtre; qu'on juge des difficultés que devait rencontrer le directeur qui les avait réunies toutes les deux. Quelle était la plus dangereuse et la plus à redouter n'est pas facile à dire. Égales en vices, en passions et en fourberies, toutes deux manquant de cœur, mais d'un caractère diamétralement opposé, elles poursuivaient en sens contraire le même système pour la réalisation de leurs projets.

La Morichelli, douée de beaucoup de finesse et d'esprit, agissait avec ruse et dissimulation, et tous ses actes s'accomplissaient dans l'ombre; elle prenait ses mesures à l'avance, ne se confiant à qui que ce soit, ne se laissant jamais emporter par la passion, et, bien que de mœurs dissolues, sa tenue était si modeste et si réservée, qu'on l'eût prise pour une ingénue; plus amer était le fiel que distillait son cœur, plus angélique était le sourire de ses lèvres. Elle était femme de théâtre.

Ses dieux étaient ceux de toutes ses pareilles; elle était dévote à leur culte. Ces dieux étaient l'intérêt, l'orgueil et l'envie.

La Banti, au contraire, légère, arrogante et d'une ignorance achevée, élevée dès sa plus tendre jeunesse à chanter dans les cafés et autres lieux publics, apportait sur la Scène, où sa voix l'avait fait monter, les manières et la tenue d'une Choriste effrontée. Libre dans sa conversation, plus libre encore dans ses allures, sortie de la lie du peuple dont elle avait tous les goûts, elle était adonnée à la boisson; ne gardant ni mesure ni retenue, elle se montrait en face de tous ce qu'elle était, et, pour peu qu'une de ses passions fût en jeu et surtout contrariée, elle devenait une furie, capable à elle seule de révolutionner un Empire.

A peine à Londres, toutes deux se mirent à battre en brèche le cœur du directeur. Je ne crois possible à personne au monde de tracer d'une manière exacte le portrait de Taylor; pour moi, je m'en déclare incapable. Arraché par lui, et par l'effet du hasard, à la misère dans laquelle j'étais plongé en Hollande, j'ai professé et professerai toujours pour sa personne les sentiments de reconnaissance d'une âme bien née. On verra jusqu'à quel degré j'ai porté ces sentiments et comment j'ai brisé ma destinée et celle de ma famille pour venir à son aide et le sauver, et comment, ainsi que bien d'autres, il m'a payé d'ingratitude. Ces sentiments ont été tels, que jamais je n'ai voulu examiner trop sévèrement et voir de trop près des défauts et des faiblesses que toujours j'ai

cherché à défendre ou à excuser. Lorsque j'en fus blessé, je gardai le silence ou, pour toute vengeance, je me contentai d'en gémir. Sans prétendre faire un portrait ressemblant de cet homme, je dirai mes impressions.

LIX

William Taylor se trouvait déjà, ou arrivait à Londres, dans la plus grande détresse à l'époque de l'incendie du Théâtre Italien. Homme d'imagination et d'initiative, désireux de devenir propriétaire de la nouvelle salle qu'il était question de bâtir, il présenta aux premiers seigneurs de Londres un projet qui consistait à leur vendre un certain nombre de loges pour un temps déterminé. Ce projet accepté, il le mit à exécution, et, l'argent reçu, il fut en position de procéder lui-même à cette construction. Plus tard, avec le produit d'autres loges cédées aux mêmes conditions, il fut en état de payer à l'ancien Directeur une indemnité que celui-ci réclamait. En même temps il créait une centaine de billets d'entrée, et sa première saison théâtrale ne touchait pas à sa fin qu'il les avait placés ; accroissant ainsi ses ressources, il était devenu l'unique possesseur d'un immeuble magnifique qui, au dire de tout le monde, ne lui avait coûté que des peines et des soins, sans charges et sans dettes aucunes Plus tard encore il

fut assez adroit pour se faire nommer membre de la Chambre des Communes. Comment et par suite de quels revers cet homme alla-t-il finir ses jours en prison? C'est une énigme dont je n'ai eu le mot que par la suite, et encore m'a-t-il fallu de longues années et les plus rudes épreuves pour le connaître.

Cet homme était un composé de deux natures très différentes. Livré à lui-même, on le trouvait humain, noble et généreux; dominé par une influence étrangère, il prenait les défauts de la personne qui le subjuguait, surtout si cette personne était une femme qu'il aimait et dont les favoris devenaient les siens. Je laisse à penser ce qu'un caractère pareil devait devenir sous le joug de la Banti, qui avait fini par l'emporter sur sa rivale.

LX

Quelques jours étaient écoulés, Federici, qui avait contribué à placer cette femme au premier rang, m'intima l'ordre, au nom du Directeur, d'écrire deux drames: l'un, bouffe, dont la musique devait être composée par Martini, actuellement à Londres; l'autre, que je devais remettre au maestro Francesco Bianchi, et dans lequel je devais écrire un rôle de prima donna seria pour la Banti. La position était critique. Il me fallait me renfermer dans une neutralité des plus complètes; encore ce moyen pouvait-il ne pas me sauver. « Malheur à toi, me

disait la Banti, si la Morichelli a un plus beau rôle que moi dans l'opéra de Martini ! » Pour cette dernière, elle ne disait rien; mais ses phrases entrecoupées et sa persistance à me rappeler à tout propos deux de mes opéras où elle avait obtenu un véritable triomphe à Vienne me dévoilaient assez clairement le fond de sa pensée. Je me livrai, non sans effroi, à cette tâche.

Je choisis deux sujets qui furent approuvés par les deux maestri, ce qui me rassura un peu. En trois semaines, la *Coquette corrigée* était entre les mains de Martini, qui, habitant avec moi, non-seulement excitait ma verve par son inaltérable bonne humeur, mais m'exaltait encore par les souvenirs du passé. En même temps je livrais à Bianchi le premier acte de la *Sémiramide*, qu'il trouva bon et qu'il accepta sans réserve. Tout le monde s'attendait à ce que l'opéra buffa aurait le pas pour la représentation. La Morichelli s'en pâmait de joie. La Banti, à qui de toutes parts on ne cessait de répéter les éloges accordés à la musique et aux paroles de la *Coquette corrrigée*, en était furieuse. Elle fit si bien auprès de Taylor, que celui-ci, me faisant appeler, m'enjoignit de terminer dans les vingt-quatre heures mon opéra seria. Sur une observation que je hasardai, il s'emporta, et, comme je ne répondis que par un sourire, il ajouta qu'il ne me donnait pas de gages pour ne rien faire. Sans un domestique qui entra avec une bouteille de Porto et fit trêve à la querelle, je ne sais comment se serait terminée cette scène. S'emparant de la bouteille, il se mit à boire. La Banti, qui était pré-

sente, but avec lui, et moi, pendant qu'ils échangeaient en anglais une conversation que je ne comprenais pas, je m'esquivai et courus m'enfermer dans ma chambre, et passer la nuit à composer mon second acte. Je l'envoyai à Bianchi, qui m'en fit l'éloge; mais il mit plus de temps à en faire la musique qu'il n'en avait mis pour le premier. Pour faire prendre patience à la Banti, il lui parla d'un opéra qu'il avait composé en Italie, et celle-ci eut l'effronterie de le présenter à Taylor comme une œuvre nouvelle, écrite tout exprès pour elle, et de chercher à faire accroire la chose à ceux-là même qui l'avaient entendu à Venise. J'en avais le libretto imprimé. J'eus l'imprudence de le dire à Federici, et, de bouche en bouche, cela arriva aux oreilles de Taylor, qui, en colère, me demanda ce libretto. Au lieu de répondre, je lui présentai une bouteille de champagne, et sa colère s'apaisa. Prenant alors le libretto, je le jetai au feu et lui promis non-seulement de me taire, mais de réparer sur-le-champ ma légèreté. Taylor, qui, je l'ai dit, avait parfois de bons mouvements, eut en ce moment un éclair de raison et fut persuadé que la Banti et Federici avaient abusé de sa bonne foi. Plus tard il en convint en présence de Bianchi; mais, lorsqu'il entreprit d'en parler à la Banti, celle-ci lui imposa silence.

Comme il entrait dans mes attributions de m'occuper de l'impression et de la mise en scène des pièces de théâtre, je fis les annonces de cet opéra dont les répétitions eurent lieu; les flatteurs crièrent au sublime; mais à la représentation, bien que la salle fût pleine de gens

payés pour applaudir, pas un seul morceau ne fut goûté. La pièce ne fut jouée que deux fois; il fallut recourir à l'œuvre de Martini, qui réussit à notre grande satisfaction.

Ce succès obtenu, on s'empressa autour de nous pour solliciter une nouvelle pièce, que j'écrivis en l'intitulant l'*Ile du Plaisir*. Le premier acte en fut écouté avec intérêt, au deuxième les impressions changèrent; des murmures sourds se firent entendre, ils allèrent crescendo et finirent par une explosion : le fiasco fut complet. Ce qu'il y eut de plus malheureux, c'est que, l'ayant prévu, je n'avais rien fait pour le conjurer, ou plutôt je n'avais pas déployé l'énergie nécessaire pour l'éviter.

La Morichelli avait chanté à Paris la *Nina pazza per amore;* comme elle y avait produit un très-grand effet, surtout dans la scène de la folie, elle me demanda une scène semblable. J'eus beau lui représenter que le sujet ne le comportait pas, que ces intercalations, supportables tout au plus en Italie, où le libretto, n'étant considéré que comme un accessoire dont tout le mérite consiste à faire ressortir la musique, n'étaient tolérées ni en France ni en Angleterre, où l'on exige une action et une intrigue sérieuses; elle insista, et, craignant qu'en la froissant elle ne cherchât à se venger en négligeant son jeu, j'eus la faiblesse de condescendre à son désir; une autre cause, tout entière du fait de Martini, y contribua encore. Martini, qui jusque-là n'avait composé que des chefs-d'œuvre, fut cette fois au-dessous de lui-même. Si le génie a ses inspirations, il a aussi ses défaillances, et

plus un auteur est en renom, moins ses négligences lui sont pardonnées. Martini, si fort et si sûr de lui-même, avait en ce moment la tête perdue; une intrigue galante l'absorbait au point qu'il n'était plus à lui. Tout entier à sa passion, il avait écrit sans inspiration; à part quelques jolis duos et quelques airs agréables, mais clair-semés, le fond de sa musique était en général froid, banal et d'une trivialité sans égale. Je m'en étais aperçus et lui en avais fait l'observation; mais il est difficile de faire entendre raison à un auteur que l'on critique; Martin m'écoutait avec impatience, semblait se rendre à mes raisons et ne corrigeait rien. Espérant que son amour-propre viendrait à notre secours, j'avais fini par m'imposer un silence qui nous devint funeste. Les suites de cette faute ne s'arrètèrent pas là; honteux et craignant des reproches de ma part, d'autant plus vifs qu'intérieurement il reconnaissait les avoir mérités, il m'évitait. Ce n'était pas facile, puisqu'il logeait chez moi. Il prit donc le parti de quitter son appartement et d'aller habiter chez la Morichelli; notre amitié, déjà ancienne et si douce, en souffrit : c'était de sa part une rupture. La saison théâtrale terminée, la Morichelli quitta Londres, et son départ fut suivi de celui de Martini, que je regrettai sincèrement.

La Morichelli fut remplacée par une autre chanteuse, qui, n'étant point de force à lutter avec la Banti, lui laissa le champ libre. J'osai en espérer une espèce de trêve tant pour moi que pour tous ceux qui étaient attachés au théâtre : je me trompais.

LXI

Il existait à Londres un Français du nom de Letexier, homme d'une certaine valeur en matière théâtrale et qui avait acquis une réputation, par son habileté à donner, sur un petit théâtre construit chez lui, la représentation d'une comédie à personnages divers dont lui seul remplissait les rôles en changeant de voix, de ton, et souvent même de costumes. Je ne saurais dire si dans un besoin d'argent Taylor alla trouver Letexier ou si Letexier vint de lui-même lui en offrir en lui dictant ses conditions; ce qu'il y a de sûr, c'est que tout à coup le bruit se répandit que Letexier venait d'être attaché au théâtre en qualité de Directeur. Voilà donc pour cette petite armée du personnel deux généraux, chacun prétendant au commandement exclusif et au respect de ses ordres. Pendant quelque temps la guerre qu'ils se firent entre eux fut sourde, la Banti sachant que son rival tirait sa puissance de son or, Letexier, que son ennemie devait la sienne à ses charmes. A la fin Letexier pensa à frapper un coup décisif tant sur le public que sur les acteurs et sur Taylor lui même. Il lui fallait gagner la Banti; il ne balança pas à l'aller trouver, et, lui présentant la partition de *Zémire et Azor* de Grétry, admirable si l'on se reporte à l'époque où elle fut écrite

et surtout composée pour des gosiers français. « Voici, lui dit-il, l'opéra qui convient à un talent tel que le vôtre; bien au-dessus de la *Sémiramide*, de *Galatée* et de *Mérope*, il deviendra votre triomphe; grâce à ce chef-d'œuvre le nom de la Banti retentira pendant des siècles dans le monde de l'harmonie et tant que vivront les noms de Grétry et de la France. » Il lui en dit tant et tant, que celle-ci, qui n'était pas douée d'une intelligence merveilleuse, donna dans le piége et par trois fois exclama : *Zémire! Zémire! Zémire!* Mais l'opéra était écrit en français; comment le traduire et qui en charger? Federici était présent; depuis longtemps il pensait à s'approprier le profit de la vente des libretti; tirant la Banti à part, il lui glissa deux mots à l'oreille, et elle, dans son transport, arrachant la partition des mains de Letexier : « Moi, moi! s'écria-t-elle, je me charge de trouver un traducteur. »

Letexier parti, elle se concerta avec Taylor et Federici. Le trio députa Giovanni Gallerini à deux prétendus poëtes, Bonajuti et Baldinotti; il était chargé de leur offrir vingt guinées s'ils voulaient entreprendre ce travail sous la réserve des droits de copie pour la Banti et ses protégés. En quinze jours la musique fut copiée, les décors peints et les costumes prêts, les poëtes n'avaient pas encore apporté la première scène. Sommés de s'exécuter, ils ne se hâtèrent pas davantage. En vain Letexier, Taylor et la Banti s'impatientaient, les muses de ces deux nourrissons du Parnasse restèrent aussi muettes que les Idoles de Baal; ils se battirent les flancs et ne

purent parvenir à traduire une seule page de ce drame.

Ces deux malheureux étaient loin d'être à la hauteur de leur tâche. Quoique Bonajuti se donnât pour avoir l'habitude d'écrire, il s'en fallait de beaucoup que le public partageât cette opinion. Ses vers, durs et entièrement dépourvus d'harmonie, passaient généralement pour être de la dernière médiocrité. Quant à Baldinotti, improvisateur par métier, bien qu'il lui eût échappé çà et là quelques mots heureux, sa réputation n'en valait guère mieux; jamais il n'avait pu écrire un seul vers sans s'exposer à la risée, et c'était à ces deux talents qu'avait été confié un travail aussi ardu!

LXII

Qu'on ne s'y trompe point, transporter une pièce de Théâtre d'une langue dans une autre n'est point chose facile. L'art de faire des vers en est le moindre talent; mais, quand il faut ajuster paroles et musique et faire en sorte que les accents de la poésie s'harmonient avec les notes du musicien, là est l'écueil; une faculté semblable n'est pas donnée à tous. Celui qui entreprend cette tâche doit non-seulement posséder une organisation musicale, mais encore y joindre une connaissance profonde de la langue qu'il traduit, et tout cela leur manquait.

Après trois semaines d'attente, le Directeur leur fit re-

demander la partition, et ils eurent l'humiliation de la rendre telle qu'ils l'avaient reçue, en convenant de leur impuissance.

J'avais eu la prudence de rester en dehors de cette affaire. Persuadé que j'en ignorais les détails, Taylor et Federici vinrent à moi comme si de rien n'était.

« Signor d'Aponte, me dirent-ils, le moment est venu de faire briller votre talent, nous vous apportons une pièce à traduire. »

A cette effronterie, qui me blessa outre mesure, je fus sur le point de leur dire qu'un honnête homme ne se compromettait pas avec la canaille ; mais j'étais époux et père ! Peut-être aussi un peu d'amour-propre influa-t-il sur ma résolution. J'eus la force de dissimuler et de répondre.

« Les conditions de mon engagement sont que je ne composerai ou ne traduirai que des opéras destinés à recevoir une musique nouvelle; cependant, si l'Administration veut me payer cinquante guinées, je traduirai celui-ci.

— Et à qui reviendra le bénéfice de l'affaire? fit observer Federici.

— A qui voudra.

— Et combien de temps exigez-vous pour ce travail?

— Huit jours. »

Ils n'ajoutèrent pas un mot, et sortirent en me laissant la partition.

Je me mis à l'heure même à la besogne; en quarante-huit heures elle était achevée. Je me rendis chez

un de mes amis, bon musicien et homme de goût. Je lui lus ma traduction ; à part quelques légers changements, les paroles s'adaptaient on ne peut mieux à la musique. Le troisième jour, je rendis la partition à Letexier, mais je lui signifiai que je ne livrerais la traduction qu'après payement des cinquante guinées convenues. Il vint chez moi, affectant un air indigné de mon procédé; je tins bon, et quelques heures après, pressé de faire jouer cette pièce dont il espérait honneur et profit, il me compta mon argent en me disant : « D'Aponte, vous, vous méritez cette somme, mais eux... méritent le... — *Bâton*, » poursuivis-je en achevant sa phrase.

Zémire et Azor fut représentée avec un grand luxe de décors, ce qui ne l'empêcha point de tomber; en termes de théâtre, elle fit fiasco. Tout le monde y perdait : Federici, les cinquante guinées que j'avais exigées, plus l'impression du libretto, dont la vente ne couvrit pas les frais ; Gallerini, cinq ou six guinées, qu'il avait avancées à Baldinotti. La Banti, toutes ses espérances de succès. Elle tourna ses regards vers la *Sémiramide;* mais Taylor insista pour la *Coquette corrigée*, forcé qu'il fut par les amateurs de la bonne musique, qui l'assuraient qu'il n'en trouverait pas de meilleure. Moi seul, je riais sous cape en comptant mes cinquante guinées et attachant cent fois plus de prix à cet argent qu'à tout celui que j'ai gagné dans le cours de ma vie. Innocente vengeance que je tirai de ceux qui ne m'avaient choisi que comme pis aller.

LXIII

Soit à cause de l'heureux début de mon premier opéra, soit tout autre motif à moi inconnu, Taylor me recherchait. Il commença à me faire de fréquentes visites; il m'accompagnait dans mes longues promenades, prenait mon avis sur diverses affaires concernant son théâtre ou ses intérêts particuliers; en un mot, il montrait la plus grande déférence pour mes conseils et mes combinaisons. Dans une soirée passée chez lui en tiers, avec la Banti, il me demanda, d'un ton indifférent, s'il ne me serait pas possible de lui procurer de l'argent. « De quelle manière, et avec quoi ? » répondis-je. Il tira de son portefeuille une masse de lettres de change endossées par Federici. J'en pris une, de trois cents livres sterling, et, sans prendre le temps de la réflexion, je promis d'essayer de la négocier, ce qui fut accepté. Je n'étais pas sur le seuil de la porte, que je me demandais comment j'avais pu me charger d'une semblable mission et à qui je pouvais m'adresser pour me procurer cet argent. Moi, Poëte dans la position la plus précaire, recevant un salaire des plus modiques, connaissant à peine ce qu'était une lettre de change, et si complétement étranger au vocabulaire du commerce et aux termes d'endos, de négociation, agio, etc.



Un bon ou mauvais génie, qui vint à mon secours, me fit ressouvenir qu'arrivant à Londres, pressé d'argent et forcé d'engager une bague en diamant, j'étais entré dans une boutique, sur la porte de laquelle on lisait : « MONEY, » et qu'un jeune homme qui s'y trouvait m'avait, avec une grande affabilité, prêté six guinées sur cet objet qui en valait au moins douze. J'y retournai, et y rencontrant le même individu, je lui présentai ma lettre de change. Il la prit, la retourna dans tous les sens, et finit par me répondre que, si je voulais me charger de quelques bijoux, il compléterait la somme en argent comptant. Sur mon acquiescement, il me mit sous les yeux divers objets parmi lesquels je choisis une montre à répétition qu'il estima vingt-deux guinées, et qui en valait bien quinze, puis il me signa un bon sur la Banque de Londres pour le surplus. J'avançais la main pour le prendre, lorsqu'il me présenta une plume en m'invitant à apposer ma signature sur cette lettre de change, au-dessous de celle de Federici. Ignorant et la valeur et les conséquences d'un acte semblable, et croyant remplir une simple formalité d'usage, j'y consentis. Mais à peine mon nom était-il écrit, que le souvenir de Casanova et de son conseil de m'abstenir de toute signature à Londres se ravivant, je me pris à trembler comme la feuille et qu'une voix intérieure me cria que j'étais perdu. Le mal était sans remède. Je retournai chez Taylor et lui remis le bon sur la Banque, ainsi que la montre, dont la Banti se saisit et que sans autre façon elle mit dans sa poche. Taylor, qui déjà avait eu maintes

fois recours à ces expédients, par l'entremise de Federici et de Gallerini, et qui jamais n'avait retiré plus de soixante-dix ou quatre-vingts pour cent de ces billets, fut donc agréablement surpris et du résultat et de la promptitude de la négociation. Il m'en témoigna sa gratitude. Pour la Banti, elle en bondissait de joie; son transport éclata par un : « Bravo, d'Aponte; votre fortune est faite. » Sa promesse ne se fit point attendre. Dès le lendemain, le Directeur me présentait un nouveau contrat, dans lequel mes honoraires étaient portés à cent livres sterling de plus, et diverses autres remises m'étaient attribuées ou confirmées. Conditions qui, pendant un certain temps, me furent très-avantageuses. Ce fut avec un sentiment de vive reconnaissance que je remerciai Taylor, et nos rapports en devinrent de plus en plus intimes. Un jour il me fit la confidence qu'il avait besoin de trois ou quatre mille livres sterling, et qu'il ne doutait pas de mon habileté à les lui procurer. Il s'y prit si bien que je lui promis de m'en occuper, et j'eus le malheur de réussir.

L'échéance du premier billet approchait. N'osant me présenter chez le même usurier, je me vis forcé de recourir à un second, puis à un troisième. Cette somme dépensée, Taylor m'en demanda d'autres. Bref, les billets que je négociai pour satisfaire ses caprices et ses goûts de dissipation dépassèrent, en moins d'un an, six mille cinq cents guinées; j'étais devenu le trésorier, l'agent, en un mot le factotum, et par conséquent le favori de Taylor. Allait-il à la campagne pendant la saison où

le théâtre était fermé : « D'Aponte trouvera l'argent nécessaire. » Le vin manquait-il dans ses caves : « D'Aponte en trouvera à crédit. » Le personnel du Théâtre demandait-il de l'argent : « Qu'on s'adresse à d'Aponte. » En un mot, d'Aponte était l'homme auquel tout le monde devait avoir recours.

Mes succès en ce genre d'affaires eurent bientôt un tel retentissement, que de toutes parts m'arrivaient les mêmes demandes. J'étais devenu le négociateur de tous ceux qui avaient besoin d'argent. Il n'était pas jusqu'aux acteurs qui ne me missent à contribution; et moi, heureux de rendre service à des compatriotes, je ne calculais aucun des risques auxquels je m'exposais. Cette vie dura trois années.

De son côté, la Banti continuait à m'honorer d'une attention particulière. Elle me poursuivait de ses flatteries, ne jurait que par moi, louait mon caractère, mon ardeur au travail, et quelquefois même risquait l'éloge de ma personne. Je n'ose dire qu'elle me faisait des agaceries ; cependant un mot qu'elle me dit plus tard et sa conduite envers moi pourraient sans fatuité me le laisser croire.

La saison de la campagne était arrivée; Taylor partait pour aller s'y établir; la Banti et sa famille l'accompagnaient. Il m'invita à y venir passer quelque temps avec ma femme. Quoique trouvant inconvenant de mettre ma femme en contact avec sa maîtresse, je ne pus, à cause de ma position chez lui, m'y refuser. Leur installation faite, nous partîmes pour les rejoindre. La Banti

nous reçut d'un air affable et le sourire sur les lèvres. Mais, quelques minutes après, me rencontrant seul, et changeant de visage et de manières, elle me jeta ces mots : « Avec ta femme ! tu t'en repentiras. » Cette menace ne s'est que trop réalisée !

LXIV

Nous passâmes trois jours chez Taylor, pendant lesquels j'eus le loisir d'étudier à fond son caractère et de me convaincre de plus en plus que, libre de suivre ses propres inspirations, cet homme eût été une des meilleures natures du monde. Dans un de nos fréquents entretiens, il me demanda si je serais bien aise de faire un voyage en Italie, à moi dont le désir le plus ardent était de revoir mon vieux père et ma famille, après une séparation de vingt années et plus ! Je ne pus contenir ma joie, et, sur ma réponse, que je donnerais tout au monde pour faire ce voyage, il me dit que, ayant toute confiance en ma loyauté et en mon goût, il mettait à ma disposition cent guinées destinées à me défrayer d'une portion de mes dépenses si je consentais à partir de suite, et en même temps à me charger de trouver pour son Théâtre une *prima donna buffa* et un ténor dont il avait besoin. Je laisse à penser si j'accueillis cette proposition avec empressement ; me trans-

portant immédiatement dans le Yorkshire, j'y achetai une voiture légère, et, réunissant mes ressources pécuniaires, j'emportai avec moi, tant en argent qu'en bijoux, la somme de mille livres sterling. Ces préparatifs terminés, je m'embarquai à Hambourg. Ma traversée fut courte et heureuse; parti de Londres le 2 octobre, j'étais le 10 à Hambourg sans accident, et le 2 novembre je couchais à Castelfranco.

Arrivé dans cette ville, non loin de Venise et de Cénéda, et désirant savourer de toutes les manières possibles les surprises et les délices que je me promettais de mon retour dans la famille, je laissai ma belle et jeune compagne de voyage seule à Castelfranco, et je lui donnai rendez-vous pour nous rejoindre à Trévise. Trévise n'est distant que de douze milles de Castelfranco. Nous devions nous y retrouver le 4 novembre de bonne heure. Je partis, et j'arrivai dans la soirée à Conegliano, qui n'est qu'à huit milles de distance de Cénéda, ma chère patrie.

En moins d'une heure je me trouvai à la porte de la maison paternelle; au moment où mes pieds touchèrent la terre où j'avais eu mon berceau et où je respirai les tièdes haleines de ce doux ciel natal qui m'avait nourri, et qui m'avait donné l'aliment de la vie pendant tant de jeunes années, je fus pris d'un tremblement de tous mes membres; une telle sensation de reconnaissance et de piété courut dans mes veines, que je restai pendant un certain temps immobile et comme incapable de tout mouvement. Je ne sais combien de temps je serais de-

meuré dans cet état si je n'avais entendu tout à coup, du haut du balcon, une voix qui sembla m'ébranler doucement le cœur, et que je crus reconnaître pour une voix anciennement connue de mon oreille.

J'étais descendu de la voiture de poste, à quelque distance de la maison paternelle, afin de ne pas éveiller l'attention, et de ne pas laisser soupçonner l'arrivée d'un étranger dans la ville par le bruit des roues et le pas des chevaux. J'avais enveloppé ma tête d'un mouchoir qui me retombait sur le visage, de peur qu'à la lueur des lanternes on ne me reconnût par les fenêtres; et quand, après avoir frappé timidement à la porte, j'entendis répondre du haut du balcon : « Qui est là ? » je m'efforçai de déguiser le son de ma voix, et je ne dis que : « Ouvrez ! » Mais ce seul mot suffit à me faire reconnaître, au son de la voix, par celle de mes sœurs qui m'avaient entendu, et qui, jetant un grand cri de surprise et de joie, s'écria, en parlant à mes autres sœurs : « C'est lui ! c'est Lorenzo ! »

Elles se précipitèrent toutes avec la rapidité de la foudre, par l'escalier, se jetèrent à l'envi à mon cou, m'étouffant presque de caresses, et, tout en me couvrant de leurs baisers, me conduisirent à mon pauvre père, qui, en entendant mon nom dans l'escalier, et surtout en me revoyant à ses pieds, était resté immobile et comme pétrifié pendant quelques instants.

Outre le plaisir et la surprise de mon arrivée imprévue, il y avait une circonstance antérieure qui rendait cette surprise et ce bonheur infiniment plus frappants

pour lui, car ce jour-là était précisément le second jour du mois de novembre ou le jour des Morts, fête funèbre particulièrement solennisée dans tous les pays catholiques.

LXV

Ce jour-là tous les parents et tous les amis de la maison se réunissent dans la soirée pour passer quelques heures ensemble en veillées de famille et en divertissements innocents. En ce moment, mon père se trouvant donc à table, entouré de ses fils, de ses gendres, de ses petits-fils, de ses petits-neveux, venait de les convier à boire à ma santé, et en portant un *brindizi* (un toast) il venait de se lever de sa chaise et de dire : « *A la santé de notre Lorenzo, absent depuis tant d'années, et prions Dieu qu'il nous accorde la grâce de le revoir avant l'heure de ma mort!* Les verres n'étaient pas encore vidés qu'on entendit frapper à la porte, et que les cris de «Lorenzo! Lorenzo! » avaient tout à coup retenti dans tous les coins de la maison.

Il faudrait n'avoir point de cœur dans la poitrine pour, dans un événement si naturel, ne pas concevoir l'état d'un vieillard qui dépassait de beaucoup quatre-vingts ans. Quant à moi, je puis surtout le sentir par ce que j'éprouvai moi-même. Nous demeurâmes entrelacés (*aviticchiati*) comme la vigne à l'ormeau, pendant plu-

seurs minutes; et, après un échange à l'envi entre nous de baisers, de caresses, d'embrassements qui durèrent, cessèrent, reprirent jusqu'aux douze heures de nuit, j'entendis à la porte de la maison des hurlements de joie, des voix confuses qui appelaient à grands cris : « Lorenzo! Lorenzo! » Ces cris m'ayant attiré à la fenêtre, je vis à la clarté de la lune une foule de personnes demandant à entrer; la porte fut ouverte, et voilà tout à coup la chambre remplie de mes bons et chers amis de la ville, qui, à la nouvelle de mon retour, étaient accourus pour me voir. Je compris véritablement, ce soir-là, de quelles délices peut se remplir un cœur d'homme, et combien est vrai ce vers du poëte :

Dulcis amor patriæ, dulce videre suos.

« Il est doux, l'amour du pays; il est doux de revoir les siens. »

Je laisse à penser à ceux qui savent aimer, l'impression que fit sur moi la présence de tous ces amis plus ou moins chers, venant, après vingt ans d'absence, fêter mon arrivée au milieu de la nuit, comme si leur impatience n'avait pu attendre le jour. Après quelques heures de délicieux entretiens entre eux et moi, nous nous séparâmes. Alors mon père voulut que j'allasse enfin me reposer, et m'offrit la moitié de son lit pour dormir ensemble. Je me couchai un peu avant le bon vieillard, et je le vis s'agenouiller auprès d'un crucifix qui était attaché à la muraille au-dessus du second lit,

pour dire ses prières accoutumées ; elles durèrent près d'une demi-heure, et je l'entendis les terminer d'une voix de componction et d'attendrissement par ces paroles des Psaumes :

« *Seigneur, congédiez maintenant votre serviteur, qui n'a plus rien à vous demander !* »

Après sa prière il se mit au lit, et, me serrant dans ses bras : « O mon enfant ! me dit-il, maintenant que je t'ai revu, je mourrai content ! » Il souffla la lampe, et nous restâmes quelques moments en silence, attendant le sommeil ; mais, entendant soupirer plus fortement qu'à l'ordinaire ce tendre père, je le priai de me dire la cause de son insomnie : « Dors ! dors ! mon enfant, me répondit-il avec un nouveau soupir qu'il ne pouvait comprimer, nous causerons demain. »

Un instant après il parut dormir, et je m'endormis enfin moi-même. En me réveillant le matin avec le soleil levant, je m'aperçus que j'étais seul dans le lit ; il s'était levé doucement avant le jour, et il était allé de bonne heure au marché de la ville pour acheter à temps les plus beaux fruits et les mets les plus recherchés de la saison pour le déjeuner et pour la collation du jour. Mes jeunes sœurs, leurs maris, les enfants de celles qui étaient déjà mères, mes deux petits frères Errico et Paolo, étaient tous réunis en silence, et attendant à la porte de la chambre, prêts à s'y précipiter au premier bruit qui leur annoncerait mon réveil ; je ne sais si un

mouvemement, une respiration, un craquement du lit, les avertit que je cessais de dormir : ce que je sais, c'est que je vis tout à coup et tout à la fois entrer une foule d'hommes, de femmes, de petits enfants, ouvrir les volets et se jeter confusément sur mon lit pour m'embrasser, me serrer dans leurs bras et presque m'étouffer d'embrassements, de baisers et de caresses. Peu après cette invasion dans la chambre, mon père rentra; ce bon vieillard était chargé, au delà de ses forces, de fruits et de bouquets dont mon lit fut à l'instant submergé par toute cette chère famille ; ils m'en couvrirent littéralement des pieds à la tête en poussant des cris de joie. Dans ce tumulte de tendresse, pendant ce temps, une jolie petite servante, très-accorte, m'apporta le café ; toute la compagnie fit cercle autour du lit; je m'assis sur mon séant, tout le monde s'assied et se met en attitude de prendre la collation en famille.

LXVI

En vérité, je ne me souviens pas d'avoir vu, ni avant ni après dans toute ma vie, une scène de gaieté et de félicité comparable à cette matinée de Cénéda. Je me figurais plutôt être au milieu d'un groupe d'Anges du Paradis que d'habitants mortels de ce bas monde. Ces jeunes femmes, mes sœurs, étaient toutes charmantes de visage;

mais Faustina, la plus jeune de ces sept sœurs, était un véritable ange de beauté; je lui proposai, en badinant, de la conduire à Londres avec moi : mon père y consentait; mais, elle ne répondant ni oui non, je soupçonnai, non sans fondement, que, bien qu'elle n'eût encore que ses quinze ans accomplis, elle ne fût déjà plus entièrement maîtresse de son propre cœur. On passa insensiblement à d'autres sujets d'entretien.

Comme personne ne me parlait de mes deux autres frères chéris, Girolamo et Luigi, enlevés par la mort à la fleur de leur âge, je me gardais bien d'en prononcer moi-même le nom, de peur d'attrister, par quelques douloureuses réminiscences, la joie de ce beau jour. Mais un nouveau soupir échappé de mon père me rappela ses respirations pénibles de là nuit, et je lui en demandai encore une fois la cause : il ne me répondit pas, mais moi, m'apercevant que ses yeux se remplissaient de larmes, je n'en devinai que trop la source, et je me hâtai de changer de discours. Je n'avais jusque-là parlé ni peu ni beaucoup de ma chère compagne de voyage, je pensai que c'était le moment opportun de faire mention de mon bonheur à la famille; et, pour ramener sur les lèvres la gaieté que les larmes mal contenues du père avaient contristée sur les visages, je parlai ainsi :

« Ne pensez pas pourtant, mesdemoiselles mes sœurs, que je sois venu seul de Londres revoir mon pays; j'ai amené avec moi une belle jeune femme qui a dansé comme vous sur ce théâtre, et que j'aurai probablement

le plaisir de vous présenter, demain ou après-demain, comme une huitième sœur. — Est-elle vraiment aussi belle que vous la faites? me dit Faustina. — Plus belle encore que toi, lui répondis-je. — Nous verrons donc ce bijou! » reprit-elle. Ce petit défi de beauté rappela la bonne humeur; on demeura encore quelque temps ensemble; à la fin, ils sortirent tous et toutes pour me laisser la liberté de m'habiller. Mon père resta seul près de moi.

Son cœur avait besoin de se soulager, je pensai que c'était le moment de lui parler de ses deux fils perdus pendant mon absence. « Ah! si ces deux pauvres enfants étaient avec nous à présent, s'écria-t-il, quelle ne serait pas leur joie et la nôtre? » Nous pleurâmes ensemble, lui ses fils, moi mes frères; je parvins à le consoler en lui promettant qu'avant de partir de Cénéda je lui ferais voir une chose qui adoucirait un peu les pertes de famille que nous avions faites.

Nous revînmes insensiblement à la gaieté; j'allai rendre visite à toutes les personnes qui étaient venues nous visiter la veille au soir; je revis quelques-unes de mes anciennes amies de jeunesse, qui m'accueillirent avec une joie et une courtoisie tendre, pareille aux sentiments que j'éprouvais moi-même à les revoir; et ce ne fut qu'à l'heure du dîner, l'après-midi, que je prévins la famille et les amis que je devais partir, dès le lendemain, pour Trévise et peut-être pour Venise.

Le quatrième jour de novembre, je me disposai en effet à partir pour Trévise. Mon intention étant de re-



venir promptement à Cénéda, avec ma femme, je me proposais d'emmener avec moi au-devant d'elle, dans ce petit voyage, la plus jeune de mes sœurs, Faustina, et mon plus jeune frère, Paolo, qui avait connu autrefois ma femme pendant qu'elle était encore ma fiancée à Trieste. Mais à peine le bruit de mon départ avec eux se fut-il répandu dans la ville, que toute la jeunesse de l'endroit se pressa autour de la porte pour attendre que je sortisse de la maison. Je pensais que c'était dans l'intention de me souhaiter un heureux voyage et un prompt retour ; pas du tout : c'était pour me conjurer de ne pas emmener avec moi la belle Faustina; et, comme ces supplications avaient presque l'accent de la défiance et de la menace, je dus promettre avec serment que je la ramènerais à Cénéda avant que trois jours fussent écoulés.

Nous arrivâmes le même soir à Trévise; ma femme, contre mon attente, n'y arriva que le lendemain matin ; j'étais à la fenêtre de l'auberge à l'attendre avec impatience, quand je vis approcher la voiture; je descendis précipitamment l'escalier pour courir la recevoir dans mes bras. Mon frère, qui m'avait plaisanté sur mon anxiété de la revoir et sur mon agitation pour ce retard de quelques heures, ne croyait voir qu'une danseuse de théâtre, comme je l'avais dit à Cénéda. « Nous allons donc voir enfin cette perle incomparable, plus belle que toi! » avait-il dit à Faustina. Nous montâmes les degrés, ma jeune femme et moi; comme elle portait un voile qui lui couvrait entièrement la figure, mon frère, qui se souvenait du voile noir de Trieste que j'avais soulevé par

badinage la première fois que je la vis, fit le même geste que moi; il avait aimé tout enfant, à Trieste, d'une tendresse passionnée, celle qui était devenue ma femme. Il m'avait demandé mille et mille fois des particularités sur elle; je lui avais répondu toujours par des généralités, sans lui laisser ni espérer ni soupçonner que ma Nancy était celle que j'avais épousée. Comment imaginer et surtout comment peindre sa surprise en la reconnaissant? Bien que Faustina fût véritablement d'une beauté accomplie et assez orgueilleuse pour savoir parfaitement combien elle était admirée, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est vrai, c'est vrai, elle est encore plus belle que moi! » Cette surprise fut le premier et le plus grand plaisir que j'éprouvai à Trévise.

Mais d'autres émotions et une jouissance non moins grande, quoique d'une nature différente, m'y étaient encore réservées; à peine le bruit de mon arrivée fut-il répandu, que l'un de mes plus chers amis, Giulio Trento, vint me trouver et qu'en vingt minutes il fut suivi d'une foule d'autres. La plupart étaient des hommes occupant des charges honorables ou exerçant des fonctions importantes dans la Cité et qui, dans leur jeunesse, avaient étudié sous ma direction dans le Séminaire. Ni le temps qui s'était écoulé, et qui en général fait oublier bien des amitiés, ni leur fortune ou leur position au-dessus de la mienne, n'avaient arrêté l'élan de leur cœur et ne les empêchèrent de venir me saluer d'un nom dont j'étais fier : « leur cher maître. » Ils m'apprirent que Bernardo Memmo était devenu leur con-

citoyen. Ce fut à mon tour à courir chez lui, et la vue de ce docte et honorable ami fut encore une des joies que j'éprouvai dans ce voyage que je n'oublierai de ma vie. Thérèse était toujours avec lui, veuve, enlaidie, chargée d'années et d'embonpoint, mais toujours l'idole de cet homme parfait dont elle dirigeait les volontés.

LXVII

Je flottais indécis si je retournerais à Cénéda lorsque je me souvins que le but principal de mon excursion en Italie était la mission que m'avait donnée Taylor. Entendant dire qu'à Venise je trouverais deux *prime done* très-renommées attachées à ce théâtre, je me déterminai à aller les trouver. J'engageai ma femme à retourner chez mon père avec mon frère et Faustina et j'allai seul à Venise, occupée par les Allemands, qui y exerçaient une domination tyrannique. Là j'eus l'occasion d'épancher mon cœur dans le sein d'un ami sur deux sujets : l'un, les incidents de ma vie privée; l'autre, les malheurs de mon infortunée patrie. J'avais entendu beaucoup de récits déplorables sur cette noble Cité déchue; mais que ces récits étaient loin de ce dont je devais être témoin dans les vingt-quatre heures que j'y séjournai !

Je me réjouissais de visiter la place Saint-Marc,

que je n'avais pas vue depuis vingt ans; j'y arrivai par le côté de l'horloge d'où l'on embrasse l'ensemble d'un coup d'œil. Quelle fut ma consternation en ne découvrant dans son immensité, autrefois encombrée d'une foule insouciante et rieuse, qu'isolement et silence; j'eus beau tourner les yeux dans toutes les directions, je n'y comptai que sept individus. Ma déception fut plus grande encore lorsque, me promenant sous les arcades dites de la Procuratie, j'en vis tous les cafés déserts. Dans onze ou douze devant lesquels je passai, je comptai à peine vingt-deux personnes. En traversant la dernière arcade, une figure grotesque frappa mes regards. J'avançai et je reconnus Gabriel Doria, fils du cuisinier de Barbarigo, ce misérable avocat de Trévise soudoyé par les Réformistes et qui s'était si indignement conduit dans le malencontreux procès que j'avais eu à soutenir pour ma thèse. Ce Gabriel, ange d'un nouveau genre, n'était pas le Gabriel qui

Apportant ici-bas les décrets du ciel, reporte à Dieu les prières des mortels.

Ses messages étaient d'une tout autre nature.

Voici, en deux mots, sa position sociale et son histoire.

LXVIII

Il avait, longtemps avant mon départ de cette ville, épousé une femme chez qui je logeais et dont le frère s'était marié avec la fille d'un Florentin, jeune personne agréable, mais dont les grâces ne l'avaient point empêché de prendre une maîtresse qui l'avait subjugué au point de lui faire souhaiter la mort de sa femme.

Soit par curiosité ou à la suite de soupçons, cette femme, fouillant un jour dans les poches de son mari, trouva, cousu dans la doublure, un paquet de lettres dont l'une portait ces lignes :

« Le jour de notre bonheur n'est pas éloigné; ma femme, que je déteste, sera bientôt mère : je serai moi-même son accoucheur et nous aurons fini de souffrir. Je me charge de la faire dormir... tu m'entends. Ma sœur est dans le secret. »

Le soir même du jour où elle avait découvert cette correspondance, je rentrais chez moi à l'heure ordinaire. Elle était seule dans sa chambre; elle me vit, m'appela et me remit ces lettres qu'elle me pria d'emporter et de lire. Je ne saurais peindre l'horreur qui me saisit. Cette femme était un modèle de douceur, elle

chérissait son mari, elle était d'une pureté de mœurs et d'une réserve extrêmes. J'avais pour elle de l'estime et de l'affection; peut-être chez un autre homme ces deux sentiments auraient pu devenir dangereux, mais je m'étais imposé la loi de ne jamais détourner une femme mariée de ses devoirs. Dans cette circonstance, je me serais imputé à crime de ne pas employer tous mes efforts à sauver cette malheureuse. Je courus chez son père; je trouvai un vieillard affaibli par l'âge et sans énergie, qui se contenta de pleurer; il était d'ailleurs dans l'impossibilité de lui offrir un asile dans son logement, à peine suffisant pour lui. J'avais dans la ville un cousin, respectable père de famille, j'eus recours à lui; il consentit à prêter une chambre à cette infortunée qui, arrivée chez lui à six heures du soir, était accouchée à neuf heures. Je me rendis chez Zaguri, et, lui contant le fait, je lui remis les lettres qui en contenaient les preuves écrites. Je me retirai à dix heures; je trouvai les portes de ma maison fermées : je frappai: une voix de l'intérieur me répondit : « On n'entre pas. »

Forcé de passer la nuit dans une hôtellerie, je retournai le lendemain chez Zaguri, qui, du plus loin qu'il m'aperçut :

« Vous avez été bien inspiré en m'apportant et me laissant ces lettres, me dit-il; car, pendant que je passais la soirée d'hier chez un membre du Tribunal des Trois, Doria est venu lui demander une audience secrète et faire une dénonciation à la suite de laquelle l'Inquisiteur, en rentrant au salon, m'a apostrophé en ces termes :

« Votre protégé d'Aponte vient de faire des siennes; non content de séduire la femme d'un honorable citoyen de Venise, il l'a engagée à fuir le domicile conjugal, et, pour comble de scandale, à venir habiter chez lui. Pour toute réponse, je lui ai mis les pièces sous les yeux; alors il a reporté sur votre accusateur toute l'indignation dont il était animé contre vous. A présent, vous pouvez dormir tranquille, vous êtes plus blanc que neige. »

Cependant l'*honorable citoyen* continuait à fréquenter en toute liberté sa maîtresse. Sa femme lui envoya l'enfant dont elle venait d'accoucher; il le déposa à l'hospice des orphelins, et moi... malgré toutes les lois que je m'étais imposées, en dépit des principes sur lesquels j'avais réglé ma conduite; le dirai-je?... dois-je avouer ici une faiblesse que je me suis cent fois reprochée et dont cent fois je me suis repenti?... puisse mon exemple servir à ceux qui, trop confiants en eux-mêmes, ne savent pas se rendre à la vérité de cet axiome:

On ne surmonte l'amour que par la fuite;

j'en agis autrement; la sécurité que m'avait inspirée Zaguri, l'étroite intimité du mari avec sa maîtresse, par-dessus tout une affection que je prenais pour de la pitié, sentiment bien naturel, accru encore par l'idée du danger auquel je venais d'arracher cette victime, tout m'entraîna...

J'arrache une page à ces mémoires.

LXIX

Je reviens à ma rencontre avec Doria. Il m'aborda en me faisant un salut que je lui rendis; après quelques questions de part et d'autre, il me parla de la Florentine, il m'apprit qu'elle s'était réconciliée avec son mari et m'indiqua sa demeure. Pensant n'avoir nullement à me défier de lui, je lui répondis que j'irais la voir, ce que je fis. J'en fus reçu avec cette joie d'une sœur qui revoit un frère bien-aimé. Les autres membres de la famille et le mari lui-même m'accablèrent de politesses et témoignèrent leur joie à ma vue. Nous nous séparâmes en termes non-seulement de bienveillance, mais d'amitié; de là j'allai visiter quelques amis, entre autres Perruchini et Lucchesi, qui, à Trieste, s'était montré si bon pour moi. Zaguri était absent; quant à Giovanni Pisani, qui avait recouvré sa liberté, il me fut dit qu'il était momentanément à Ferrare. Le nom de cette ville réveilla en moi le souvenir de la Ferraraise et le désir de la revoir. Elle me reçut avec des exclamations de joie, et, quand elle sut que j'étais à Venise dans le but de contracter des engagements pour le théâtre de Londres, elle redoubla de câlineries; mais, quelque envie que j'eusse de lui être agréable, je ne crus pas prudent de faire

naître en elle la moindre espérance, avant de m'être assuré qu'elle n'avait rien perdu de ses moyens. Je savais que depuis son départ de Vienne elle avait déjà paru sur un théâtre de Londres, et qu'elle y avait rencontré un public très-froid; je lui témoignai donc le désir de l'entendre chanter; elle ne se fit pas prier; mais, tout en rendant hommage à son talent, je ne la trouvais pas à la hauteur de l'emploi qu'elle aurait à remplir; changeant alors de conversation, je me mis à la plaisanter sur ses amours; elle m'avoua que pour le moment elle était sans *cavaliere servente* et me pria dè l'accompagner au théâtre. Je louai une gondole, et, comme nous avions quelques heures devant nous jusqu'au moment du spectacle, j'ordonnai au batelier de s'arrêter devant un café et d'y demander des glaces. Lorsqu'il se fut éloigné, elle saisit ma main, et, braquant ses deux yeux sur les miens avec cette effronterie des femmes de théâtre :

« Sais-tu, me dit-elle, que tu es plus beau que jamais?

— Je regrette de ne pouvoir t'en dire autant, » lui répondis-je.

Elle se tut, le pourpre lui monta à la face, et je crus voir une larme rouler dans ses yeux; j'eus un remords, je pris sa main que je serrai et je tournai la chose en plaisanterie en ajoutant qu'ayant désormais terminé ma vie de galanterie par le mariage je m'étais promis de ne plus parler amour, et surtout avec elle. Ce mot *surtout* parut la consoler; on apporta les glaces, et, le gondolier revenu, il ne fut plus question de rien. Nous

nous dirigeâmes vers le théâtre, où l'on jouait le *Roi Théodore* de Casti; la prima donna était excellente actrice; apprenant qu'elle était engagée pour le carnaval prochain, je trouvai inutile de lui parler de Londres. A la sortie du théâtre, nous allâmes souper en compagnie de deux autres chanteuses très-belles, mais j'étais à la recherche d'un talent et non d'une beauté. Après avoir reconduit la Ferraraise chez elle, je me rendis à l'hôtellerie, content de moi, de mes visites et de mes amis. Le jour suivant, 8 novembre, fut une journée féconde en événements mémorables pour moi. J'étais sorti d'assez bonne heure, cherchant à revoir Venise sous tous ses aspects. Je retournai à la place Saint-Marc, qui ce jour-là n'était pas plus encombrée par la foule que la veille. Entré dans un café où plusieurs jeunes gens étaient réunis, je prêtai l'oreille à leur conversation; ils parlaient politique et s'entretenaient de la situation présente.

« Avez-vous lu les nouvelles ordonnances placardées sur les murs?

— On les répand avec une telle profusion, qu'il serait difficile de ne pas les lire.

— Il y est question d'un nouvel impôt sur la viande et sur le vin.

— Qui ne sont pas encore assez chers, n'est-ce pas? Qu'allons nous devenir?

— Déjà le peuple meurt de faim.

— C'est à cette extrémité qu'ils veulent le réduire.

— Quand s'arrêtera cette oppression?

— *Quando canterà il Gallo*[1] ! »

A ces mots le maître du café, tout effrayé, vint les supplier de ne pas le compromettre.

« Pour l'amour de Dieu! s'écria-t-il d'une voix suppliante, taisez-vous! je ne présume pas que quelqu'un de vous ait l'envie de tendre son dos au bâton ! »

Il leur conta alors que, deux jours avant, quelques individus s'entretenant dans la rue avec animation, des soldats qui passaient, croyant à une dispute, s'étaient emparés de ceux qui élevaient la voix, et, sans autre forme de procès, après les avoir maltraités, les avaient entraînés au corps de garde, où, ni officier ni soldats ne comprenant l'italien, ils n'avaient pu s'expliquer et avaient été forcés de passer la nuit. Indiquant alors à ces jeunes gens une autre salle, d'où ils ne pouvaient être entendus du dehors, il les engagea à y entrer, ce qu'ils firent. Resté seul, je m'éloignai de ce café le cœur aussi navré que si je me fusse éloigné de la tombe de ma mère, et je me rendis à la Piazzetta; je la trouvai aussi déserte que le reste de la ville, quoique ce fût le lieu où se tenait le marché. Je m'approchai d'un vendeur de poisson pour lui demander si sa marchandise avait aussi subi une augmentation d'impôt. Un vieillard, pâle, exténué, couvert de haillons, ayant toute l'apparence d'un mendiant, me prenant pour un acheteur, s'offrit pour porter ce dont il supposait que j'allais faire

[1] Quand le coq chantera. — Le mot *gallo* signifie en même temps *coq* et français. (Note du traducteur.)

emplette. Tournant machinalement la tête pour lui répondre, je le vis faire un bond en arrière et s'écrier : « Grand Dieu ! Lorenzo d'Aponte ! » C'était le noble frère de cette femme qui pendant trois ans avait fait le malheur de ma vie et à laquelle j'avais sacrifié la belle Mathilde et la fille du masque du Ridotto. L'état de dénûment dans lequel je retrouvais ce misérable réveilla tous mes sentiments d'humanité; j'oubliai toutes les turpitudes et les infamies de sa sœur; je jetai mon manteau sur ses épaules et l'engageai à me suivre; je le fis monter dans une gondole, qui nous conduisit à mon hôtellerie. J'avais ordonné au gondolier de s'arrêter devant un fripier pour lui demander un habillement complet. Une fois chez moi, je laissai à ce malheureux le temps de faire sa toilette et je sortis pour aller chez le fripier acquitter la note de ce que j'avais acheté pour le vêtir. Je revins le trouver dans ma chambre, et je ne saurais dire quel fut le plus heureux du bienfaiteur ou de l'obligé; rasé et approprié, ce n'était plus le même homme. Je lui retrouvais même quelques-unes de ses anciennes allures aristocratiques. Je fis servir à déjeuner. Pendant le repas il voulut, à plusieurs reprises, me témoigner sa reconnaissance, mais les paroles expiraient sur ses lèvres; à la fin, triomphant de son émotion, il prit ma main et la baisa: « Ma sœur est morte, me dit-il en pleurant à chaudes larmes, plût à Dieu qu'elle fût encore de ce monde pour juger elle-même de la perte qu'elle a faite en se séparant de vous ! » Je le consolai de mon mieux et le priai de m'apprendre par quel

enchaînement de circonstances je le retrouvais dans cet état d'abjection.

LXX

« Vous connaissez ma famille, elle est, sans contredit, une des plus nobles et des plus anciennes de Venise; elle a compté dans ses rangs des Doges, des Procurateurs de Saint-Marc, des Généraux, des Prélats et des Magistrats de renom; mon aïeul fut Ambassadeur à Constantinople et tout récemment un de mes oncles Inquisiteur; mais aucun d'eux n'acquit de richesses et toute leur fortune consistait dans le revenu de leurs charges. A la chute de la République, ils tombèrent, et plus de trois cents familles tombèrent avec eux dans l'indigence et dans l'humiliante position où vous me voyez; moi, plus bas que les autres, parce que ma jeunesse a été celle d'un débauché et que je n'ai reçu aucune instruction. Je me trouvai sans état, sans talents, sans avenir, chargé de pourvoir à l'entretien d'une femme, de quatre enfants et de ma sœur; et, sans la bienveillante humanité de quelques personnes de cœur, l'ignoble métier que je suis réduit à faire me donnerait à peine du pain. Au nom du ciel, Lorenzo, éloignez-vous de cette ville, vous n'y sauriez séjourner sans péril; ce n'est plus cette Venise que vous avez connue, ce n'est plus avec une toque

et l'effigie de saint Marc qu'elle est gouvernée[1]. Alors nous n'avions à trembler que devant trois maîtres; aujourd'hui le nombre de nos oppresseurs se compte par milliers. Par crainte ou par politique, ils ont détruit notre commerce, anéanti nos manufactures, accru nos besoins en diminuant nos ressources, et, en semant la dissension parmi nous; on s'évite, on se fuit, ils ont fait naître la défiance, les inimitiés et jusqu'à la délation. Pour comble de calamités, notre robuste jeunesse qui, à l'aide de son travail, nourrissait sa famille, doit courir et mourir sous la tente, sur une rive étrangère où on la dresse à combattre loin de sa patrie et quelquefois contre elle : on ne nous laisse que les femmes, les enfants et les vieillards. Telle est la Venise d'aujourd'hui. »

En parlant ainsi sa figure se transformait; ce n'était plus le joueur du Ridotto ou le mendiant du marché au poisson que j'avais devant moi : ses gestes étaient animés, sa parole frémissante, de ses yeux jaillissaient des éclairs de haine; je croyais entendre la voix de David ou de Jérémie pleurant sur les ruines de Babylone ou de Jérusalem. Me rappelant la dégradation de sa conduite passée et la bassesse de ses instincts, mon étonnement était au comble de rencontrer chez lui une appréciation aussi élevée et aussi juste de l'abaissement de notre commune patrie, mais

Dat intellectum vexatio.

[1] Le chef des inquisiteurs portait dans les solennités une toque rouge sur laquelle était attaché un sequin à l'effigie de saint Marc. Quand il la

Nous restâmes plus de deux heures ensemble. Je lui fis accepter sans beaucoup d'instance une douzaine de sequins, puis il me quitta en me comblant de bénédictions. Je ne l'ai plus revu.

LXXI

Je laisse à penser quelle impression devaient faire sur moi ces paroles, qui expliquaient si bien ce que j'avais déjà entendu et observé de mes propres yeux, dévoré que j'étais d'un ardent amour pour cette patrie qui, tout injuste qu'elle avait été envers moi, n'en était pas moins à mes yeux la plus grande et la plus illustre du monde; cette patrie qui, soit qu'on se reporte à son origine, soit qu'on se rappelle ses lois primitives, ses victoires, ses monuments, sa splendeur passée, soit encore qu'on veuille ne s'en tenir qu'au caractère de ses enfants, méritait un autre sort! Peuples et souverains n'avaient-ils pas dès les temps les plus reculés décerné aux Vénitiens le surnom de bons[1]! Existait-il une nation plus noble, plus hospitalière, plus généreuse? N'avait-elle pas conservé ses vertus antiques en dépit du luxe introduit

posait sur sa tête, c'était un avertissement pour la foule, qui, du plus grand au plus petit, se hâtait d'obéir et de se disperser.

[1] *Eamus ad bonos Venetos*, disaient les peuples à la moindre querelle qui surgissait entre eux; ils seront nos juges.

dans son sein par le commerce et par ses conquêtes, en dépit encore des vicissitudes du temps, dont la mission est de tout effacer?

Pendant que j'étais plongé dans ces tristes réflexions, on frappe à ma porte; j'ouvre, et je vois un jeune garçon d'assez bonne mine, qui, très-gracieusement, me demande si je veux bien me laisser raser et coiffer. Son entrain et ses manières me plurent, et, bien que je n'eusse aucun besoin de ses offres officieuses, je le fis entrer et il se mit en devoir de commencer ma toilette. Pendant qu'il faisait ses apprêts et repassait ses rasoirs, je lui demandai comment se passaient les choses à Venise.

« Comment se passent les choses? me répondit-il, et comment voulez-vous qu'elles se passent avec des gens qui ne savent pas même notre langue et dont nous ne comprenons pas la leur! qui prennent ce que nous possédons et ne dépensent pas un sou! qui nous oppriment, et, si nous avons le malheur de nous plaindre, nous frappent du bâton pour nous consoler?

— Et les Français, comment vous traitaient-ils?

— Les Français! oh! les Français! que le Seigneur les bénisse partout où ils sont et les ramène dans notre ville! On les voyait, toujours joyeux, rire et plaisanter! Ce qu'ils puisaient dans la bourse des riches ils le dépensaient généreusement avec les pauvres, les marchands et les artisans. Et les dames donc! vous pouvez m'en croire, c'étaient elles qui les aimaient! elles les préféraient même aux jeunes gens de Venise! »

Puis, reprenant ses rasoirs, il m'affubla de ma ser-

viette et commença à me savonner le menton. Après un instant de silence, il me demanda si j'aimais la poésie.

« Beaucoup.

— Ah! à propos des Français! si je me le rappelle, je veux vous réciter un sonnet qui vous divertira. »

Il avait raison; c'étaient de véritables vers de barbier, mais ils n'allaient pas jusqu'à la trivialité. J'en ai retenu deux qui peuvent être mis sous les yeux du lecteur e que je n'oublierai jamais :

> Napoleon nell' Adria entro co' suo' Galli.
> Ma prese, al suo partir quattro cavalli.

« Napoléon entra dans l'Adriatique avec ses coqs, il en sortit avec quatre chevaux. »

Cette double allusion au nom latin des Français et aux quatre chevaux de bronze que Napoléon enleva de Venise, me parut très-spirituelle et modifia un peu la fâcheuse disposition dans laquelle je me trouvais.

Lorsqu'il eut terminé, je lui offris une piastre. Croyant que je la lui présentais à changer :

« Par saint Marc! me dit-il en riant, où voulez-vous que je prenne la monnaie à vous rendre sur ces dix livres? je ne la gagne pas en quinze jours.

— Comment! on ne se fait plus la barbe?

— Oh si! l'on se rase une fois la semaine et l'on vous donne deux sous, ou bien l'on se contente de vous les promettre pour le lendemain, et ce lendemain n'arrive jamais. »

Sur ma réponse que cette piastre était pour le dédommager de son temps perdu avec moi et pour les beaux vers qu'il m'avait si bien dits, sa surprise fut au comble et j'eus toutes les peines à le congédier. Une fois parti, je retombai dans mes douloureuses méditations.

Quoique la satisfaction que j'éprouvais en exerçant ces actes d'humanité fût un baume salutaire qui tempérait l'amertume de mon cœur à la vue des misères de mon pays, je n'en pris pas moins la résolution de le quitter le jour même. J'étais sur l'escalier, sortant pour terminer mes visites, lorsque j'aperçus la Florentine et son mari, montant bras dessus bras dessous et ayant l'air de la meilleure intelligence. Nous nous arrêtâmes à causer sur le palier, et, l'entretien se prolongeant, je les retins à dîner. Pendant le repas, la conversation roula sur le pays, objet de mes incessantes préoccupations; ils me révélèrent des choses que la plume se refuse à retracer.

Ils restèrent longtemps et ne m'auraient sans doute pas quitté avant la nuit si mon air distrait ne leur eût indiqué qu'il était temps de prendre congé. Je les accompagnai jusqu'à la porte de la rue; là, la femme, me tendant la main en signe d'adieu, me glissa le billet suivant :

« Après vingt ans d'absence, je vous ai revu, mon digne bienfaiteur et mon sauveur; qu'il me soit permis de vous remercier encore une fois des services que vous m'avez rendus. Vous paraissez heureux, c'est tout ce que

je demande au ciel; qu'il vous bénisse, mais partez, signor d'Aponte, partez au plus vite d'une ville qui n'a jamais été et ne sera jamais digne de vous. Outre les dangers que vous y courez par suite des menées d'un scélérat jaloux, vous seriez forcé d'assister dans ma propre maison à un spectacle navrant sans qu'il vous fût possible d'y porter secours. Doria, ce monstre, est un tyran pour moi; il l'est avec l'approbation de ma propre famille et de mon mari, qui, moitié par misère, et surtout par vengeance, m'a vendue à cet homme, que je redoute et que je hais plus que la mort; et cependant je dois faire semblant de l'aimer si je veux empêcher mes enfants et moi-même de mourir de faim. Vous devez avoir vu chez moi un vieillard... c'est mon père... Ah! partez! et veuillez conserver le souvenir de la pauvre

« Angiolina. »

Il m'eût fallu un cœur de bronze pour ne pas être ému jusqu'aux larmes à cette lecture; mais, malheureusement, gémir sur les infortunes de cette victime du sort était tout ce que je pouvais.

LXXII

Je restai à l'hôtellerie jusqu'à sept heures, puis je me rendis au théâtre. J'étais tellement absorbé dans ma tristesse et mes noirs pressentiments, que je restai toute la soirée étranger à ce qui se passait sous mes yeux. Vers la dernière scène, une voix qui ne me semblait point inconnue partit de la loge voisine et prononça mon nom. Je me retournai, et, à ma grande surprise, je reconnus un de mes amis de plusieurs années, l'Abbé Artusi, homme supérieur, tenant rang parmi les bons poëtes, et, par-dessus tout, parmi les bons citoyens; il venait d'entrer, m'avait aperçu et accourait me serrer dans ses bras. A la sortie du théâtre, il m'accompagna chez moi. Près d'arriver, nous vîmes à la porte deux hommes faisant le guet; l'un d'eux disparut, mais pas assez promptement pour que je n'eusse le temps de reconnaître Doria. L'autre m'aborda et me demanda si je n'étais pas il signor d'Aponte. Sur ma réponse, il me dit qu'il avait à me parler. Sans proférer une syllabe, je montai à ma chambre, où il me suivit ainsi que l'Abbé. Tirant alors un papier de sa poche il m'en lut le contenu :

« Par ordre de Sa Majesté Impériale et Royale, Lo-

renzo d'Aponte est tenu de quitter Venise dans les vingt-quatre heures. »

A mon tour je lui demandai s'il m'était permis de savoir en quel nom et en quelle qualité il m'intimait cet ordre.

« Je suis un Agent de Sa Majesté Impériale et Royale, attaché au ministère de la police, et, s'il est nécessaire, je vous montrerai mes insignes. »

J'allais répliquer, mais un coup d'œil de l'Abbé, qui le connaissait, me retint. Je répondis que je l'en tenais quitte et le priai d'assurer Sa Majesté Impériale et Royale ainsi que Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Police que le soleil levé ne me verrait pas à Venise. Lorsqu'il nous eut quittés, je partis d'un tel éclat de rire, que l'hôte entra m'avertir à voix basse que, il signor Gabriele était dans la chambre contiguë avec l'Agent de Sa Majesté Impériale et Royale, et que cet éclat de rire pourrait être mal interprété. Je le remerciai en le priant de nous apporter à souper, puis nous nous remîmes tranquillement à causer avec l'Abbé.

Notre repas terminé, nous descendîmes dans la rue, où, nous trouvant seuls, il me dévoila une foule de faits de nature à accroître mon désir de m'éloigner. Je ne voulus cependant pas partir sans me donner le doux plaisir d'une petite vengeance.

La femme du capitaine William, brave marin anglais aimé de l'Empereur, qui l'avait nommé commandant d'une flottille, était intime avec ma femme; lui-même

nous témoignait une grande affection. Il était absent de Venise, mais on l'y attendait d'un jour à l'autre. Je lui écrivis le billet que voici, que je chargeai l'Abbé de lui remettre :

« Monsieur et cher Commandant,

« Je suis venu en Italie, accompagné de ma Nancy, avec le désir d'embrasser mon père, et à Venise pour accomplir une mission dont m'a chargé le Directeur du théâtre de Londres. Je n'ai pu m'arrêter que deux jours dans cette ville où j'ai retrouvé quelques amis. Je comptais y séjourner plus longtemps dans l'espoir de vous y rencontrer; mais en ce moment, *minuit*, un agent de la police m'apporte un ordre de Sa Majesté Impériale et Royale, qui m'enjoint de quitter Venise dans les vingt-quatre heures. Si, à votre retour, vous vouliez bien prendre connaissance de cette affaire, nous vous serions, ma femme et moi, on ne peut plus reconnaissants de cette marque d'intérêt et de dévouement.

« Je suis, » etc.

Le lendemain, avant l'aube, j'étais loin de Venise. Je pris une gondole pour me transporter à Fucino; de là je me rendis à Padoue : on y parlait déjà d'hostilités commencées ou près de l'être entre les Français et les Autrichiens. Les deux camps n'étaient séparés que par Vérone. Redoutant des difficultés pour continuer

ma route si je prenais par ce côté, je renonçai à retourner à Cénéda et me bornai à écrire à ma femme de venir sans retard me rejoindre à Padoue, d'où nous prendrions par Bologne; ce qu'elle fit. Rien ne nous retenant, nous montâmes en voiture. A peine avions-nous fait quelques pas dans la rue, que le cri de : « Halte! » partit de tous côtés. Le cocher arrêta, et un officier, suivi de deux soldats autrichiens, se présenta à la portière pour examiner nos passe-ports. Je les lui remis; il les garda en ordonnant au cocher de le suivre; puis, s'arrêtant à la porte d'un bureau de police, il nous y fit entrer.

J'étais assez connu dans le pays pour détourner les soupçons de ma personne; il n'en était pas de même de ma femme, qui, au premier aspect, fut reconnue étrangère et prise pour un espion français. On l'interpella en cette langue ainsi qu'en italien. A chaque interrogatoire elle répondit dans le même idiome, ce qui provoqua de la part du questionneur une apostrophe ironique :

« Vous êtes bien savante, madame, lui dit-il, vous parlez parfaitement ces deux langues !

— Je vous remercie du compliment, reprit-elle; mais j'en parle bien d'autres encore, la mienne surtout.

— De quel pays êtes-vous donc?

— Je suis Anglaise; je parle le français parce que j'ai habité quelque temps la France; l'allemand, parce que mon père et ma famille sont établis à Trieste; le hollandais, parce que j'ai vécu quelques

mois en Hollande; et l'italien, parce que mon mari me l'a enseigné. »

L'interrogatoire allait se poursuivre lorsque entra le Général Klebeck, avec lequel j'avais été en relation à Vienne; il me serra affectueusement la main et me demanda ce que je faisais dans ce bureau. En peu de mots je le mis au fait; ce digne Général donna l'ordre de nous laisser partir et ajouta quelques notes honorables à mon passe-port.

Je me dirigeai sur Bologne, ville où tous les directeurs de théâtre de l'Europe viennent engager les artistes dont ils ont besoin. En traversant Ferrare, je n'oubliai point un ancien ami et protecteur, Giorgio Pisani, qui avait choisi cette ville pour sa résidence. Je restai quelques jours chez lui pour me retremper à son amitié; il eut un plaisir extrême à me revoir. Mais, hélas! que je le trouvai changé! Ses malheurs, sa longue captivité, toutes les calamités qui l'avaient accablé, lui et sa famille, avaient fait de ce sage et éminent citoyen de Venise un révolutionnaire furibond. Il me mit en rapport avec les autorités françaises et les principaux habitants de la ville, et, soit à sa recommandation, soit à cause de mes œuvres, qui presque seules défrayaient leur théâtre, tous m'honorèrent d'une considération particulière.

Pisani voulait me retenir à Ferrare, il me disait qu'il lui serait facile de me faire nommer Poëte de la nouvelle République Cisalpine; mais ma position était faite en Angleterre et je n'avais d'ailleurs qu'une médiocre confiance en la stabilité de ce gouvernement et encore moins

dans le jugement de Pisani, qui me semblait faussé. Je l'entendis un jour haranguer la foule de façon à m'ôter l'envie de tenter une seconde épreuve de ce genre. Quelle différence entre lui et Ugo Foscolo, jeune homme de haute espérance, que plus tard j'entendis à Bologne parler en public avec une éloquence rare. Sa parole de feu, pleine de vérité et d'énergie, son style fleuri, ses expressions choisies, ses images saisissantes, électrisaient ses auditeurs. J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui en lui prédisant le rang qu'il était appelé à prendre parmi les littérateurs de son pays et de son siècle. Il doit avoir gardé un souvenir de la dernière visite qu'il me fit à Ferrare. Pour moi, je n'ai jamais oublié le plaisir que m'ont fait éprouver ses incomparables *Lettres de Jacopo Ortis* et plus encore ses *Tombeaux* et ses autres poésies que j'ai eu la gloire de faire connaître et admirer aux esprits d'élite de cette docte Cité.

LXXIII

Je passais de délicieuses journées dans sa société et celle de quelques savants distingués de Bologne, et j'avais presque oublié ma mission principale, lorsqu'une lettre de Londres, en me la rappelant et m'apprenant la réconciliation de la Banti et de Federici, vint me tirer de ma léthargie et me fit penser sérieusement à Taylor. Comme il

n'y avait à Bologne aucune chanteuse digne d'être citée, je songeai à me rendre à Florence. Un autre motif me déterminait encore; je désirais voir cette ville célèbre que je ne connaissais point. Le froid était rigoureux; je n'osai y exposer ma femme; je courus à la poste et j'appris que je pouvais partir sur-le-champ si je consentais à prendre pour compagne de voyage une jeune dame que le maître de poste me présenta. Elle était vêtue avec simplicité et sa tournure était élégante. Il me parut étrange qu'une jeune femme consentît à partir ainsi en tête à tête avec un inconnu; j'acceptai, piqué par la curiosité. Nous nous mîmes en route vers quatre heures du soir, gardant un silence absolu pendant deux heures. Elle fut la première à le rompre en me disant :

« J'ai grand sommeil.

— Moi de même.

— Je ne puis m'endormir.

— Ni moi non plus.

— Si nous causions?

— J'y suis tout disposé, madame.

— De quel pays êtes-vous, monsieur?

— Je suis Vénitien et votre serviteur.

— Moi, je suis de Florence.

— Beau pays!

— Florence et Venise! les plus beaux pays de l'Italie... Je suis allée plusieurs fois à Venise... Venise est belle... mais Florence!... Il faut beaucoup pour égaler Florence... Connaissez-vous cette ville?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Vous verrez... vous verrez... quel paradis! Les femmes surtout y sont des anges... Aimez-vous les jolies femmes?

— Autant qu'il est permis à un homme de mon âge et marié.

— Vous êtes marié!

— Oui, et c'est ma femme que vous avez pu voir à la poste au moment où nous montions en voiture.

— Cette jeune personne... votre femme!

— Ma femme.

— Veuillez m'excuser, je l'ai prise pour votre fille... Bravo! vous avez bon goût; mais *vraiment*, votre femme!

— Il y a donc des femmes qui le sont *vraiment* et d'autres qui ne le sont pas *vraiment?*

— Oh! elle aurait pu être votre *dame* et vous son *cavaliere servente!*

— Ma femme n'est pas Italienne, madame, elle est née en Angleterre.

— Et les Anglaises n'ont pas de *cavaliere servente?*

— Non, madame, elles ne les connaissent pas.

— Je les plains.

— Pourquoi?

— Parce qu'un *cavaliere servente* est la meilleure bête du monde.

— Il me semble que le mari qui le tolère est une bête encore bien meilleure. Madame est-elle mariée?

— Je l'ai été; mais, le ciel soit loué! je ne le suis plus; la mort, depuis six mois, m'a rendu ma liberté.

— Une femme de votre mérite ne peut manquer de trouver bien vite un autre mari.

— Moi ! un autre mari ! c'est un piége dans lequel on ne tombe qu'une fois, mais qu'on évite à la seconde pour peu qu'on ait du bon sens.

— Dans ce cas, vous avez donc un *cavaliere servente?*

— J'en ai eu et j'espère bien en avoir d'autres; pour le moment je suis au dépourvu et je vous offre de m'en tenir lieu jusqu'à Florence.

— Je nè saurais accepter.

— Je serai votre *dame*, et je puis vous affirmer que vous vous en trouverez bien.

— Je n'ai nulle envie, madame, de remplir les fonctions de cette bonne bête dont vous me vantiez tout à l'heure les qualités. »

Nous en étions là quand, à distance, nous entendîmes partir le cri : « Arrêtez ! arrêtez ! » Deux jeunes gens nous demandaient si nous avions une place à leur donner à nos côtés jusqu'à Pietra-Mala. Moi, qui ne me souciais que médiocrement de continuer mon tête-à-tête avec cette femme, non-seulement je répondis oui, mais je priai le cocher de les prendre, ce qu'il fit moyennant un accord qui fut bientôt fait. La scène changea de face. La dame ne pensa plus à faire son *cavaliere servente* d'un homme qui avait passé la cinquantaine; elle dirigea toutes ses batteries du côté des deux jeunes gens, qui, assez experts de leur côté, n'étaient pas encore à Pietra-Mala que déjà leur servage était accepté et tellement

avancé, qu'on les aurait pris pour d'anciens amis. Nous soupâmes ensemble, et dans la matinée suivante tous trois me firent la faveur de me laisser partir seul dans ma voiture, qui était à quatre places, et dans laquelle j'eus tout le loisir de philosopher.

LXXIV

Une pensée seule dominait les autres; si l'un de ces touristes, me disais-je, qui affectent tant de partialité et de bonté féline pour l'Italie rencontrait une femme semblable sur son passage, pour peu qu'il entreprît de nous rendre compte de ses impressions de voyage, à quelles réflexions ne manquerait-il pas de se livrer sur les dames italiennes? j'en appelle à ceux qui ont lu Smolett, Sass ou tel autre écrivain de ce genre. Pour moi, je n'ajouterai aucun commentaire sur ce fait, laissant chacun libre de l'apprécier à sa guise. Je me bornerai à dire que pour une folle qui s'est rencontrée se disant Florentine et que j'aurais prise plutôt pour une de ces aventurières qui n'ont point de patrie, Florence possède par milliers des femmes qui, pour leurs grâces, leur esprit et tous les dons de nature joints à une grande pureté de mœurs, ne redoutent aucune comparaison et peuvent le disputer aux plus honorables femmes, de quel pays qu'elles soient. J'ai trouvé

les Florentines aimables sans ostentation, instruites sans pédanterie, affables sans familiarité, coquettes sans blesser les convenances. Qu'on ajoute à ces qualités précieuses un organe qui va à l'âme, et l'on pourra bien avoir le désir de vivre et de mourir à Florence. Je n'ai pu séjourner que peu de temps dans cette ville; mais ce que j'y ai vu en fait d'industrie et d'arts, jardins, peintures, statues et monuments antiques principalement, m'a enthousiasmé et ne m'a laissé que le regret d'en partir si vite.

Ce qui m'y a frappé surtout, c'est la conversation de la plupart des femmes. Présenté à l'une des premières dames de la ville, veuve, riche, jeune et belle, j'y ai vu un salon ouvert à tous les étrangers de distinction. Là se trouvait réunie la plus haute noblesse de tous les pays, les sommités de tout genre, de l'intelligence, et des arts. On y faisait de la musique une fois la semaine, quelquefois plus, lorsqu'une circonstance particulière, telle que la présentation d'un personnage célèbre, en fournissait l'occasion. On y dansait une seule fois par mois. On y parlait rarement politique, et le jeu en était banni. La conversation roulait en général sur la Littérature. Tous les soirs on y lisait de la poésie, des dissertations scientifiques et souvent une comédie ou une tragédie dont les lecteurs se tiraient au sort. Chacun devait lire le rôle qui lui échéait en partage. On me fit la faveur de mettre mon nom dans l'urne.

Je ne pouvais me dispenser de me conformer à l'usage

consacré. La première fois le sort me départit le rôle d'Aristodème dans la belle tragédie de Monti. Dans la seconde soirée, je fus invité à faire entendre quelques-unes de mes compositions; je récitai mon dithyrambe sur les parfums, et j'eus la satisfaction de le voir applaudir. Dans une troisième on déclama le *Saül* d'Alfiéri, dont je fus émerveillé. Le moyen de ne pas l'être!

Tous les rôles en étaient rendus par des élèves de ce grand maître. Je ne cessais de me dire intérieurement: Si quelques-unes de ces dames anglaises, si exclusivement passionnées pour la danse, et qui y consacrent des nuits entières, pouvaient, à l'aide d'une baguette magique, se voir transportées dans ce salon, quelle idée se formeraient-elles de nos dames italiennes, et quel retour ne feraient-elles pas sur elles-mêmes? Ce que je pensais alors des Anglaises, je pourrais le répéter à l'oreille de nos belles Américaines avec le même fond de vérité.

LXXV

Après m'être, non sans déplaisir, convaincu que je ne pouvais engager à Florence un sujet convenable pour le théâtre de Londres, je pensai à revenir sur mes pas et à regagner Bologne. Ce trajet ne fut marqué que par un

incident qui menaçait d'être sérieux, et qui heureusement tourna au comique.

La nuit était froide, le vent soufflait, aigre et piquant, une neige abondante couvrait la route. Je partis de nuit dans un calessino en très-mauvais état, et avec deux chevaux en plus mauvais état encore. Je n'avais pas eu le choix, le propriétaire de ce piteux équipage étant le seul qui, au poids de l'or, eût consenti à me transporter, attendu qu'il était bruit d'une prochaine collision entre les deux armées. Un peu avant Pietramala, pendant que je dormais profondément, mon calessino culbuta; je me réveillai et me trouvai étendu sur un matelas de neige; j'avais sur le dos ma voiture qui paralysait mes mouvements. Il était nuit, mais le ciel était serein et la lune brillait de tout son éclat. Mon Automédon se précipite à mon secours, et avec un « *affé di dua* » juron habituel du peuple florentin, il coupe les traits avec une merveilleuse prestesse, et, m'exhortant à la patience, court à une chétive cabane des environs demander aide et assistance. Quelques minutes après, de retour avec deux paysans, il réussit à me mettre sur pied, mais contus, brisé et surtout grelottant. Je fus porté plus mort que vif à Pietra-Mala, précisément dans la même hôtellerie où j'avais déjà logé. Reconnu par la gracieuse hôtesse, elle me coucha dans un bon lit. Là, jambes et bras frictionnés pendant plus d'une demi-heure, on me fit boire d'un excellent vin de Chianti, deux ou trois petits verres d'Alchermès, liqueur parfaite et d'une vertu prodigieuse, dont Florence seule

possède la recette. En moins de trois heures j'étais dispos et prêt à me remettre en route; mais mon voiturier s'était, à son tour, mis au lit, en recommandant à l'aubergiste de me dire que, ni chevaux ni voiture n'étant en état d'aller jusqu'à Bologne, il me priait de lui payer ce que je jugerais convenable pour le trajet exécuté et d'aviser à un autre expédient pour continuer mon voyage.

L'hôte me conseilla alors de louer deux chevaux, l'un pour moi, l'autre pour mon guide. Ce qui eut lieu par son entremise; je partis aux premières lueurs du jour : le cheval que je montais n'était guère plus gros qu'un baudet, mais il était fort et très-docile. J'arrivai vers le soir à destination. Le lendemain, je m'abouchai avec un courtier fameux, pourvoyeur général de tous les Théâtres d'Europe, et, grâce à lui je passai un contrat avec l'Allegranti et Damiani, l'une Prima-Donna et celui-ci Ténor, tous deux talents hors ligne, les seuls qui se trouvassent sans engagement en Italie.

Les bruits de guerre allant toujours croissant, je songeai à mon retour à Londres. L'Allegranti désira m'accompagner avec son mari et son fils. Nous quittâmes Bologne vers la fin de Décembre et les premiers jours de Janvier nous virent à Aoste.

Je rencontrai dans cette dernière ville le Capitaine Williams, à qui j'avais écrit la veille de mon départ de Venise; il me fit mille amitiés, et, après l'échange de compliments réciproques : « Vous êtes vengé, me dit-il; celui qui vous a fait arbitrairement quitter Venise a,

sur ma demande, perdu son emploi. Doria n'est plus à craindre. » Je le remerciai; il nous retint par force une couple de jours, retard qui faillit avoir les conséquences les plus fâcheuses pour moi.

La Banti m'avait confié son fils, âgé de onze ans, celui de l'Allegranti avait à peu près le même âge; tous deux, pendant que nous étions à dîner chez le Capitaine Williams, s'avisèrent, par une espièglerie inqualifiable, de s'échapper de l'hôtellerie où nous les avions laissés, en s'emparant de quelques objets de valeur. Ce ne fut qu'à la suite de nombreuses perquisitions, faites par les matelots de sir Williams, que nous parvînmes à les retrouver chez un paysan qui, sur la fable qu'ils leur avaient débitée, leur avait donné asile pour la nuit. Cet incident n'eut heureusement aucune suite.

Nous poursuivîmes jusqu'à un village allemand, près de Brunswick, et qui, peu de jours avant, avait été brûlé par les Français. Il n'en restait que quelques maisons et une seule hôtellerie. La nuit approchant, nous nous vîmes dans la nécessité de nous y arrêter. Cette hôtellerie était une masure dont pas une fenêtre n'avait de vitres. Une chambre seule, au rez-de-chaussée, et la cuisine, qui y était contiguë, étaient habitables. Nous retînmes la chambre, et nous demandâmes à souper. L'hôtesse vint prendre nos ordres. Ma femme demanda un bouillon.

« Un bouillon... De quoi ? répliqua-t-elle.

— De viande ou de volaille, si vous préférez.

— De la viande un vendredi! sortez de la maison, impies que vous êtes! »

Son mari, voyant sa fureur et l'état où cette scène avait jeté ma femme, s'efforça de l'apaiser; mais ce fut en vain. S'emparant, sans que nous nous en aperçussions, de la clef de la chambre, elle disparut. Par bonheur elle avait oublié d'emporter en même temps celle des provisions. Le mari, plus accoutumé qu'elle aux capitulations de conscience, remettant cette clef à ma femme, l'engagea à en disposer comme il lui conviendrait. Nous soupâmes en affamés et tant bien que mal. Quand vint l'heure de nous mettre au lit, il nous fut impossible d'entrer dans la chambre dont la porte était fermée. Il fut alors décidé que les dames et les enfants coucheraient dans la voiture, et que M. Harison, le mari de l'Allegranti, et moi, nous nous contenterions de bottes de paille dans l'écurie. Mais le froid, dont nos manteaux, que nous avions eu la précaution d'étendre sur nous, ne suffisaient pas à nous garantir, et la quantité de rats, d'une grosseur démesurée, qui s'amusaient à grignoter nos bottes, nous forcèrent à retourner dans la cuisine, où les émanations respiratoires de plus de trente poitrines, jointes à l'horrible chaleur que donnait un énorme poêle de fonte, faillirent nous suffoquer. Ces trente respirations étaient accompagnées de ronflements à défier un cor de chasse. Les intrépides dormeurs étaient couchés pêle-mêle sur les tables, les bancs, et jusque sur des planches appendues par des cordes au plafond comme autant de hamacs qui, à

chaque mouvement du dormeur, menaçaient de laisser tomber leur charge sur nos têtes et de nous écraser. A la pointe du jour, nous quittâmes cette hôtellerie maudite, et nous atteignîmes Arburg.

LXXVI

L'harmonie dans laquelle nous avions vécu jusqu'à ce jour commençait à s'altérer; déjà j'avais pu remarquer qu'à notre arrivée dans les hôtelleries M. Harison, guidé plutôt par l'orgueil que par les convenances, recherchait souvent des occasions de discussion. Dans un esprit de conciliation facile à comprendre, je feignais de ne pas m'apercevoir de son hostilité; mais il poussa la chose si loin, qu'il devint impossible d'endurer plus longtemps ses mauvais procédés.

Après deux jours de repos à Arburg, il nous fallut traverser l'Elbe qui était gelé. On nous dit que nous pouvions nous fier à la solidité de la glace et nous rendre par cette voie à Hambourg. Cette manière de voyager étant généralement usitée, nous nous décidâmes, bien que quelques jours auparavant la glace, en se rompant, eût englouti une voiture attelée de six chevaux, ainsi que tous les voyageurs qui se trouvaient dedans. Arrivés à l'endroit où l'accident avait eu lieu, nous vîmes en effet la partie supérieure de cette voiture qui

sortait encore de l'eau. Nous arivâmes sains et saufs à Hambourg.

Les meilleures hôtelleries regorgeant de voyageurs, deux chambres seules se trouvaient vacantes dans l'une d'elles, et nous nous y arrêtâmes. Ma voiture était entrée la première dans la cour de l'hôtel, j'en descendis et demandai à voir notre logement. J'eus le soin de choisir la meilleure des deux chambres, me réglant ce jour-là sur la manière dont avait agi Harison dans tous les endroits où nous nous étions arrêtés. Lorsqu'il eut vu la chambre qui lui était destinée, il vint à moi comme un furieux et me demanda avec arrogance de quel droit un Poëte osait se comporter ainsi. « Du droit, lui répliquai-je, que s'est arrogé jusqu'à ce jour un demi-virtuose. »

Harison était issu d'une famille noble d'Irlande, et avait servi en qualité d'officier dans les armées impériales. A la suite de revers de fortune, il avait donné sa démission, et avait fini par épouser une chanteuse. D'une parole à l'autre, il en vint à me défier au pistolet : c'était la quatrième fois depuis huit jours. La crainte d'effrayer ma femme et mon horreur invincible pour le duel m'avaient fait jusque-là supporter ses impertinences ; mais enfin, poussé à bout, je pris l'un des pistolets qu'il avait posés sur la table.

« Allons, lui dis-je, finissons-en avec vos rodomontades, et battons-nous. »

Nos femmes éperdues se jetèrent entre nous pour nous séparer; mais lui, avec un aplomb grotesque, se contenta de me répondre :

« Je ne me battrai pas avec un homme qui n'est pas de ma caste. »

Les deux dames se mirent à rire, et j'en fis autant, en haussant les épaules. Deux ou trois jours après, il fut le premier à me tendre la main, en me disant qu'il reconnaissait ses torts.

LXXVII

Il nous fallut séjourner un mois entier à Hambourg. Ce séjour finit par épuiser mes finances. Des mille guinées que j'avais apportées de Londres, il m'en restait à peine cinquante. Cette dépense énorme ne m'inspira toutefois aucun regret, et jamais je ne m'en suis repenti; les jouissances que j'avais éprouvées dans mon voyage étaient si grandes, que tout l'or du monde n'aurait pu les payer. A la vérité, elles avaient été mêlées de quelques déceptions, mais ces déceptions pouvaient se considérer comme des ombres à un tableau.

La débâcle des glaces eut lieu vers les derniers jours de février, et nous permit de prendre passage sur un navire en partance pour Douvres, où j'avais prié Taylor de m'adresser nos passe-ports. A notre arrivée, je courus à l'Alien-Office, pour les chercher. Je les trouvai tous, à l'exception du mien. Instruit que j'étais de la réconciliation de la Banti et de Federici, je ne doutai pas un

moment que cette omission n'eût été concertée entre eux, et ne fût le prélude de nouvelles tracasseries. Je me trouvais dans l'embarras; un incident heureux vint à mon secours. J'avais avec moi, on le sait, le fils de la Banti, âgé de onze ans. On avait poussé la précaution jusqu'à lui envoyer un passe-port particulier en son nom, et, ce nom étant mal écrit, le directeur, dont j'étais personnellement connu, voulut bien y lire *Ponti.* faisant la réflexion qu'un passe-port était inutile pour un enfant de cet âge, il me le donna et me permit de partir. A dire vrai, j'ai tout lieu d'attribuer cette facilité à une gracieuseté de sa part; je lui en sus gré. A Londres, je fus reçu par Taylor avec un visage froid et un salut plus froid encore, et trois jours se passèrent sans que j'entendisse parler de lui. Il m'était aisé de comprendre qu'il était mécontent; mais d'où venait cette mauvaise disposition? Je ne m'expliquais pas ce qui avait pu la faire naître. Dans le cours de mon voyage, ma correspondance l'avait tenu au courant de toutes mes opérations. Je m'y perdais. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'en connus la cause. Federici et la Banti avaient eu l'infamie de lui insinuer que, sacrifiant ses intérêts, j'avais engagé l'Allegranti, qui était trop âgée, et Damiani, Ténor plus que médiocre, en faisant avec ces artistes des conditions particulières toutes à mon avantage. Enfin, un jour, il me fit appeler pour m'interroger et voir si dans mes réponses à l'improviste, il ne trouverait rien à reprendre.

Après un *all well*, très-bien, vint le *but*, mais. Mais

réglons le compte général de votre gestion. La confiance qu'il m'avait accordée pendant trois ans, tant pour ses affaires privées que pour celles du théâtre, m'avait fait négliger les mille précautions d'usage que l'on prend en semblable occurrence. Je fus néanmoins assez heureux pour retrouver toutes mes notes et documents à l'appui tant de mes recettes que de mes dépenses, et de lui prouver que j'avais négocié par son ordre plus de sept ou huit mille livres sterling de billets dont les fonds lui avaient été intégralement remis, sauf la perte de la négociation, qui ne dépassait pas vingt pour cent, tandis que ceux qui avaient géré ses affaires avant moi, les Federici, Gallerini et autres, lui en avaient fait supporter trente et plus, et qu'en résultat final, il restait mon débiteur de deux cent cinquante livres.

Ne se croyant pas assez fort en matière de chiffres pour vérifier lui-même ces comptes, il en fit faire la révision par son avocat, et celui-ci, malgré toutes les préventions qu'on lui avait données, les trouva tellement clairs et si parfaitement justes, qu'il ne put s'empêcher de lui dire, en ma présence, que, si tous ses agents me ressemblaient, ses affaires iraient beaucoup mieux. Taylor alors, prenant la plume, me signa un bon de la somme à toucher sur son banquier, qui, heureusement, avait encore des fonds à lui.

A partir de ce moment, Taylor ne me parlant plus d'affaires dramatiques, je ne savais comment interpréter ce silence, lorsque le 10 mars, entre six et sept heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit; j'étais

au lit, recevant les félicitations de ma femme, à l'occasion de l'anniversaire de mon jour de naissance, un homme entra brusquement et m'ordonna de le suivre; je saisis un pistolet qui était à ma portée, et d'un geste impérieux je lui fis signe de sortir. Me voyant déterminé, il gagna la porte, en me disant qu'il était huissier et porteur d'un billet de trois cents livres que j'avais endossé pour Taylor, et que j'eusse à le payer. J'étais loin de posséder cette somme, et, n'ayant rien à répliquer, je le suivis, et pour la première fois de ma vie je me vis enfermé dans une prison.

J'écrivis à Taylor, qui laissa ma lettre sans réponse; force me fut de passer la nuit chez cet huissier, dans une chambre scellée de barreaux de fer, et en compagnie d'autres individus probablement dans le même cas que moi. La matinée suivante, je trouvai deux cautions, et je recouvrai ma liberté. Je n'avais pas fait quatre pas dans la rue qu'un second huissier me présenta un autre billet, pour lequel je donnai pareillement caution. Arrivé chez moi, j'en trouvai un troisième qui m'attendait, une lettre de change à la main. En moins de vingt-quatre heures, j'eus donc l'humiliation de me voir arrêté trois fois au lieu et place de cet honorable gentleman, qui, en sa qualité de membre du parlement, jouissait du privilége de ne pas acquitter ses dettes et de les faire payer par ses amis. Plus que jamais je me rappelai les conseils de Casanova, et je maudis mon imprudence. Mais je n'en étais encore qu'au prélude. Qu'il me suffise de dire qu'en trois mois

je fus arrêté plus de trente fois, toujours pour des billets protestés. J'avais fini par ne plus sortir que les dimanches et les jours de fête, pour éviter les esclandres. Ce genre de vie n'était pas tolérable; je ne pouvais recourir qu'à Taylor, auprès de qui prières et supplications étaient inutiles. Après avoir sacrifié ma dernière obole pour satisfaire aux frais de ces procès sans cesse renaissants et abandonné jusqu'à mes meubles aux créanciers de cet homme, je fus forcé de faire faillite.

Je suis, je crois, le premier exemple d'un homme réduit à cette extrémité sans avoir contracté pour son compte la moindre dette personnelle. Je me trouvais ainsi à l'abri des arrestations ; mais que me restait-il pour vivre, et qu'allais-je devenir? A la vérité, j'avais encore en propriété mon imprimerie, qui, hypothéquée au nom de Taylor, ne pouvait être saisie par ses créanciers, mais les clefs en étaient entre les mains d'un usurier qui lui avait avancé de l'argent, et ce ne fut qu'après de grands pourparlers, et en m'engageant à payer une guinée par semaine, que je pus être mis en possession de ces clefs. Mes seules ressources consistaient en mes honoraires et la vente de mes œuvres. Les premiers étaient engagés à un autre créancier de Taylor, et au théâtre on ne représentait que d'anciens opéras, dont les bénéfices étaient dévolus à Federici, qui s'était fait confirmer dans l'emploi de Directeur.

Ce même Federici et Gallerini subissaient le même sort que moi, et pour les mêmes causes. Ils eurent la bassesse de venir implorer mon assistance, et moi la sot-

tise de la leur accorder. C'est ainsi que, retombant dans mon défaut habituel, je rendais toujours le bien pour le mal. Je reconnus, mais trop tard, que le bien fait aux méchants n'est pour eux qu'un encouragement à plus mal faire encore. Par mon intermédiaire, ils recouvrèrent leur liberté; et quelle fut ma récompense? Federici, circonvenant Taylor, en obtint un nouveau contrat avec privilége de la vente des libretti, comme indemnité du préjudice qu'il avait souffert. Quant à Gallerini, qui déjà plusieurs fois m'avait volé et à qui j'avais toujours pardonné, il déposa plus tard un faux témoignage contre moi, en faveur d'un escroc, son pareil, qui m'extorquait un millier de guinées.

Pour Taylor, il resta trois semaines sans me donner signe de vie. Je lui écrivis deux lettres qu'il jeta au feu sans les ouvrir. J'épuisai tous les moyens de le ramener à de bons sentiments; je lui envoyai une relation imprimée des faits qui s'étaient passés, et, bien que je me fusse étudié à l'écrire avec toute la modération possible, cet écrit ne l'en poussa pas moins à un tel degré d'exaspération, qu'il jura de s'en venger. Dissimulant cependant, pour mieux en venir à ses fins, il me dépêcha un intermédiaire qui, moitié menaces et moitié promesses, eut l'adresse de retirer de mes mains tous les exemplaires de mon mémoire, me fit promettre sur l'honneur de brûler l'original, s'empara de mes livres, et me compta, à titre d'avances, cinquante guinées, somme formant à peu près la dixième partie de ce que je venais de débourser en frais seulement.

Cet arrangement fait, Taylor ne tarda pas à lever le masque; il m'envoya son avocat me signifier qu'il n'avait plus besoin de mes services, et mieux encore, il me fit sommer par l'Alien-Office d'avoir à quitter Londres. N'ayant aucun délit politique à me reprocher, et certain que ma personne ne pouvait être suspecte au gouvernement, j'eus le courage de me présenter dans les bureaux de la police, où, sans grandes difficultés, on s'empressa d'annuler l'ordre trop légèrement délivré par un subalterne, à l'instigation de mon persécuteur.

LXXVIII

Damiani et l'Allegranti avaient fait leurs débuts, qui n'avaient pas été heureux. Federici renoua ses intrigues, de concert avec lui. La Banti répétait sans cesse que j'étais riche, et pressait Taylor de venir chez moi s'en convaincre. Il y vint en effet, et me demanda à voir l'imprimerie. Je lui répondis que la clef en était dans les mains de W. Fox, qui avait eu l'obligeance de m'avancer deux cent cinquante livres pour rembourser un de ses billets non acquitté, et que je lui représentai. Le résultat final de cette visite fut mon congé, que je reçus en bonne et due forme.

Ma femme avait bien quelques économies réalisées dans une entreprise que je lui avais procurée, ainsi qu'à sa sœur; mais cet argent n'était pas dans ses mains, et la personne qui en était dépositaire.

Je me vois forcé d'arracher une seconde page à ces Mémoires pour ne pas faire saigner et mon cœur et celui de ma femme.

Je me retrouvai donc encore une fois dans une position des plus pénibles. Néanmoins, toujours confiant en la Providence et rappelant à ma mémoire les nombreuses marques de protection qu'elle m'avait données, il me semblait entendre une voix intérieure me crier de ne pas m'abandonner au désespoir.

Je cherchai à emprunter cinquante guinées; elles me furent refusées. Que ne donnerais-je pas pour oublier le nom de l'auteur de ce refus! J'ai peine à croire que les angoisses de la mort puissent être plus affreuses que la douleur que j'en ressentis! Un jour que, plus découragé que jamais, je marchais machinalement au hasard sans trop savoir où je me dirigeais, et à chaque pas me répétant que je devais laisser agir la Providence, je me trouvai dans le Strand, près de Temple-Bar; un bœuf, échappé de l'abattoir et poursuivi par des chiens, me força, pour l'éviter, d'entrer précipitamment dans une boutique de libraire. La foule dispersée, j'allais me retirer, lorsqu'un livre attira mon attention par sa reliure, je l'ouvris par curiosité : c'était un *Virgile*. Me souvenant des pronostics virgiliens, le premier vers que j'y lus fut celui-ci :

> O passi graviora : dabit Deus his quoque finem.

Il s'accordait parfaitement avec ma disposition d'esprit.

LXXIX

Plus d'une fois il m'était venu dans la pensée de créer une librairie italienne à Londres. Cette idée se réveilla tout à coup, et la réalisation s'en présenta à moi d'une exécution facile. Je demandai au libraire s'il possédait des livres en cette langue.

« Que trop! fut sa réponse.

— Je reviendrai les examiner.

— Vous me rendrez un véritable service en m'en débarrassant. »

Je sortis de cette boutique ayant repris toute ma sérénité; je dirai plus, une lueur d'espoir, plus intuitive que motivée. « Il faut établir une librairie italienne, me disais-je; il faut raviver à Londres le goût de notre belle littérature... » Puis, par un retour sur ma position, je riais de mon projet. Au moment même je me heurte contre un individu : c'était Benelli, acteur du théâtre, qui, me serrant la main, me dit :

« Je vous rencontre à propos; demain ou après, je pars pour Naples, où j'ai un engagement. Je cherche à me défaire d'un billet que Taylor m'a donné en payement. J'allais le porter à mon avocat. Si vous pouvez me faire avoir cent livres des cent soixante-quinze qu'il

porte, je m'en contenterai : c'est ce dont j'ai besoin pour mon voyage. »

Je pris le billet, et, lui promettant la réponse avant une heure, je courus chez un usurier de ma connaissance, qui, moyennant quinze guinées et ma garantie, m'en compta le montant. Me voici donc avec soixante guinées, qu'en bonne conscience je me crus en droit de m'approprier en considération du risque que je courais d'être un jour forcé de rembourser le tout. Je crus cependant de la délicatesse d'en faire part à Benelli, qui, après que je lui eus compté ses cent livres, me dit très-gracieusement : « Je suis heureux de cette bonne aubaine pour vous, et, si Taylor n'acquittait pas son billet, je vous rembourserais la somme que je reçois.

« Sans perte de temps, je courus chez le libraire, qui me reçut le sourire sur les lèvres; et, me conduisant dans un arrière-magasin : « Je n'ai ici que des livres italiens, me dit-il; si vous voulez en faire l'acquisition en bloc et en débarrasser cette pièce, je vous les céderai pour un prix très-raisonnable, trente guinées. »

Pendant qu'il parlait, je jetai un coup d'œil sur la collection, et, bien que les livres fussent couverts de poussière et de toiles d'araignées, j'avais pu en lire quelques titres. Je lui fis répéter la somme qu'il exigeait et la lui comptai sur l'heure; il m'en signa le reçu, et, toujours le sourire sur les lèvres, m'engagea à les faire enlever le plus promptement possible. Ce sourire, qui me paraissait sardonique, me donnait à penser, heureusement j'en fus quitte pour la peur. En exami-

nant de plus près les rayons, qui ne contenaient pas moins de six à sept cents volumes de tous formats et de toutes grandeurs, je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour, tout en déplorant le peu de cas que l'on faisait de la littérature de ma chère patrie.

Je n'entreprendrai point ici l'énumération des trésors que j'y rencontrai, j'irai simplement au fait. J'en tirai quatre cents guinées, en les revendant dans mon magasin. Cette nouvelle faveur du ciel me rendit toutes mes espérances, et me parut d'un augure favorable pour la réalisation de mon projet favori de rendre à la littérature italienne tout l'éclat dont elle avait brillé dans cette ville au temps des Gray, des Dryden et des Milton.

Je fis une ronde dans toutes les librairies de Londres, consacrant mes dernières trente guinées à des achats semblables. Au mois de mars 1801, j'avais neuf cents volumes de chefs-d'œuvre, dont je portai le nombre à seize cents, par d'autres acquisitions dans des ventes publiques. J'en fis imprimer le catalogue, et j'eus la satisfaction de voir affluer dans mon magasin les hommes les plus érudits et les plus influents de la capitale, qui dégarnirent mes rayons de plus de quatre cents de ces volumes, et en enrichirent d'autant ma bourse. Je fis venir de toutes les villes d'Italie ce qui s'y publiait de plus nouveau et de plus remarquable. C'est ainsi qu'en moins d'une année je me mis en mesure de faire lever l'hypothèque qui pesait sur mon imprimerie, et d'en profiter pour publier quelques-unes de mes poésies.

C'est à cette publication que je dois la connaissance de l'homme le plus respectable que j'aie rencontré dans ma vie, l'honorable SIR THOMAS MATHIAS.

LXXX

L'amitié de cet homme a eu trop d'influence sur ma destinée pour que je n'en parle pas avec complaisance. Versé dans toutes les langues mortes ou vivantes, docte, érudit, plein de génie et de goût pour la belle poésie, sir Mathias avait une grande prévention contre les auteurs d'opéra-buffa et particulièrement contre ceux qui écrivaient pour le théâtre de Londres; il avait manifesté cette opinion, qui allait jusqu'au mépris, dans plusieurs opuscules et principalement dans son *Démogorgon*, composition pleine d'esprit et d'atticisme. Un maître de langue, Zotti lui parla de moi dans des termes qui lui inspirèrent le désir de me connaître. Passant un jour devant mon magasin, il y entra et me demanda plusieurs livres; pendant que j'étais occupé à les chercher, il s'empara d'un petit volume de poésie, et se mit à lire la première page. C'était l'ode que j'avais composée sur la mort de Joseph II; il me sembla remarquer, au mouvement de sa physionomie, qu'il en était satisfait. Quand il en fut à la quatrième strophe, il s'arrêta et me demanda avec vivacité le nom de l'auteur; en même temps

il lisait à haute voix sur le frontispice : « *Essais poétiques* de Lorenzo d'Aponte. »

« A qui j'ai l'honneur de parler sans doute? » Je m'inclinai. « Et vous n'êtes pas le poëte de notre théâtre!

— Je l'étais, répondis-je.

— Vous avez été Poëte de notre Théâtre et l'auteur de ces vers! Voulez-vous me faire la grâce de venir demain matin chez moi, et me permettre, en attendant, d'emporter ce volume? »

Je m'inclinai de nouveau. Il me laissa son nom et son adresse et partit. A l'heure indiquée, j'étais chez lui. Il me reçut avec la politesse que l'on rencontre toujours chez les hommes supérieurs, m'invita à déjeuner et me demanda comment j'avais pu ravaler mon talent au point d'écrire pour un théâtre sur lequel on ne représentait que de misérables rapsodies. Je le priai de me dire s'il y avait vu jouer quelques-unes de mes pièces. Je ne me souviens pas s'il me répondit affirmativement, ou si, craignant de me choquer, il me dit qu'il s'était borné à écouter la musique.

Je lui fis brièvement l'historique de ma carrière théâtrale; je lui énumérai les opéras que j'avais composés pour les théâtres de Vienne et de Londres; je l'engageai à en parcourir quelques-uns que je ne lui donnais pas pour un travail parfait, mais dans lesquels peut être il rencontrerait quelques scènes qui pourraient le réconcilier avec l'Auteur dramatique de Londres, bien qu'il ne fût ni un Zéni ni un Métastase. Il me promit de le faire. Mais, après une heure de conversation, il en

revint à mon ode dont il désirait entendre la lecture par l'auteur lui-même, et me répéta à ce sujet les choses les plus aimables. A partir de ce jour commença sa sympathie pour moi, et, pendant trois années consécutives, il ne cessa de me combler de toutes les marques d'une amitié qui ne s'est jamais démentie.

LXXXI

Au commencement de la nouvelle saison théâtrale, la Banti, cette femme cause de tous les malheurs qui m'accablaient, prit la subite résolution de retourner en Italie. Taylor l'accompagna jusqu'à Paris, où il séjourna quelque temps. Pendant son absence, la Billington et la Grassini avaient remplacé la Banti à Londres; les créanciers du théâtre, peu satisfaits de l'administration de Taylor, et profitant de son absence, réussirent à lui en enlever la gestion et à le faire remplacer. Étrangers à la coterie des Federici et de la Banti, ils remercièrent le Poëte de l'intrigue et me réintégrèrent à mon poste. L'offre de cet emploi me fut faite en termes si aimables, qu'ils me déterminèrent à l'accepter, moins en considération des avantages pécuniaires qui y étaient attachés que pour la satisfaction de mortifier l'histrion qui m'avait supplanté. Ce fut à cette époque que j'écrivis l'*Enlèvement de Proserpine*, et le *Triomphe de l'amour*

fraternel, pièces qui, en ajoutant à ma réputation, contribuèrent à modifier les préventions de sir Mathias à l'égard des œuvres dramatiques italiennes; je tenais avant tout à son approbation.

En même temps que j'obtenais ce succès au théâtre, mon commerce prenait un essor extraordinaire. Je ne veux pas laisser échapper l'occasion de remercier ceux qui m'aidèrent de leurs sages conseils et de leurs efforts : les Nardi, les Pananti et une foule d'autres savants, philologues, grammairiens et poëtes dont la liste serait trop longue. Je me plais également à reconnaître les excellentes dispositions de sir Mathias, qui, toujours le même pour moi, publia une nouvelle collection de nos classiques, accompagnée de savantes préfaces, et contribua à faire marcher nos auteurs de front avec les auteurs grecs et latins.

LXXXII

Tout allait au gré de mes désirs, lorsque je commis la faute de me lier d'intérêt avec un certain Domenico Corri, homme de talent, mais léger et s'abandonnant trop facilement aux rêves de son imagination. La nécessité de me procurer une salle assez vaste pour contenir dix à douze mille volumes, et la situation favorable de la maison qu'il habitait, m'engagèrent à louer d'a-

bord une portion de son magasin, puis à me charger de la totalité du loyer. Dusseck, gendre de Corri, y vendait très-facilement et à des prix avantageux ses belles sonates; mais ce que j'ignorais, c'est que tous deux étaient criblés de dettes et manquaient de fonds pour faire marcher leur commerce d'imprimerie musicale. Séduit par l'apparence et par leurs belles paroles, je contractai avec eux une espèce de société. Je pris à mon compte leurs dettes que j'acquittai ponctuellement. Mais au bout de six mois, je vis le gouffre ouvert sous mes pas et ne pus m'en tirer qu'en y laissant un millier de guinées. Dusseck s'enfuit à Paris et Corri fut enfermé dans la prison de Newgate. Seul je restai avec une masse de lettres de change bonnes tout au plus à allumer mon feu.

Un autre incident aurait pu devenir bien autrement désastreux. Gallerini, chargé, pendant nombre d'années, par Taylor de négocier ses billets, avait gardé par devers lui tous ceux qui avaient été renouvelés, sans en effacer la signature. Nulle preuve d'acquittement ne s'y rencontrant, il lui avait été aisé d'en remettre en circulation une certaine quantité, les endosseurs s'en trouvant responsables. Telle fut l'opinion émise par lord Kenion, dans un des nombreux procès auxquels cette remise en circulation avait donné lieu. Ce fripon était sur le point de recommencer cette infamie, lorsque j'en fus informé. Je courus chez Perry, éditeur du *Morning Chronicle*, ami et agent de Taylor. Instruit du fait, il m'engagea à trouver un expédient pour en prévenir

l'exécution. J'y réussis, et, moyennant cinquante guinées que Perry eut la délicatesse de me rembourser, je retirai des mains de Gallerini pour vingt-cinq mille livres sterling de ces billets. Ce service seul eût dû m'assurer pour la vie la reconnaissance de Taylor.

Après un séjour de plusieurs mois dans Paris, et persuadé que Perry et Gould, devenus ses associés, seraient parvenus à arranger ses affaires, Taylor revint à Londres secrètement, précaution d'autant plus indispensable que, n'étant plus membre du parlement, sa personne n'était plus inviolable. Gallerini n'en apprit pas moins son retour, dont il donna connaissance aux huissiers du commerce, et il le fit arrêter. Un acteur au fait de l'événement vint m'en prévenir, en me disant : « Voici le moment de vous réhabiliter dans l'esprit de Taylor, en vous employant à lui faire rendre sa liberté. » Ces mots, comme une étincelle électrique, arrivèrent jusqu'à mon cœur. Ils me rappelèrent ma position en Hollande, nos jours de désespoir, le souper apporté par Céra et qui fut pour nous la manne du désert, enfin les moments d'angoisses auxquels Taylor avait mis fin, et, malgré les représentations de ma femme et de mes amis, oubliant injures, injustices et jusqu'aux pertes qui en avaient été la conséquence, je courus avec un de mes frères à la prison, où je demandai à le voir. On lui porta mon message. En entendant prononcer mon nom, à peine osa-t-il en croire le témoignage de ses sens; il donna l'ordre de me laisser entrer. Il avait été arrêté à dix heures du matin. Il en était sept du soir quand j'allai à lui. Toute

sa journée avait été employé à implorer ceux qu'il appelait ses amis. Ses lettres étaient restées sans réponse. L'insensibilité des autres devait lui rendre ma visite d'autant plus précieuse qu'elle était inattendue. Je lui tendis la main, il la pressa, et je ne sais lequel des deux était le plus ému, moi de l'espoir que j'avais de lui rendre la liberté, lui de surprise et d'admiration. Après un court silence, il prit la parole et nous échangeâmes les phrases suivantes :

« D'Aponte, vous ici !

— Oui, pour venir à votre aide.

— Croyez-vous la chose possible?

— Si vous me voyez ici c'est que j'en suis persuadé.

— Et que dois-je faire?

— Me mettre à même d'agir. »

Il me reprit les mains et les serra avec effusion, s'assit, et, après une pause, il se mit à réfléchir ; il m'apprit qu'il avait été arrêté pour deux billets, l'un de six cents livres, l'autre de trois cents; que le premier, souscrit sur papier libre, était renouvelable moyennant caution, mais que le second, revêtu de la formule : *Warant of attorney*, devait être impérieusement acquitté avant sa sortie de prison. Il ajouta que si par malheur ses nombreux créanciers venaient à connaître cette arrestation, il succomberait sous le poids des assignations et sa détention serait éternelle. Je ne balançai pas.

Je dépêchai mon frère chez Gould, et m'abouchant avec l'huissier porteur du mandat d'arrêt, je le décidai

à accepter un nouveau billet de Taylor, que je m'engageais à endosser pour les six cents livres; quant à celui des trois cents, je lui en offris moitié comptant et l'autre moitié à un mois de date, avec la garantie de Gould, lequel, arrivé vers les dix heures, se détermina, non sans quelques difficultés, à donner sa signature. J'en fus quitte pour une étrenne de vingt guinées à l'huissier. Avant onze heures, Taylor rentrait chez lui tranquillement, en me disant : « Ce que vous venez de faire ne peut se payer avec des paroles; les faits vous prouveront si je suis reconnaissant. »

LXXXIII

La Banti loin de Londres et Federici réduit à fuir en Italie, j'eus la faiblesse de croire à la sincérité de ces paroles et de m'imaginer que ce service ne pouvait s'oublier; je continuai à faire pour lui tout ce qu'un père aurait pu faire pour son fils. Pendant six mois je pourvus à tous ses besoins, je m'exposai à tout et je rachetai toutes ses dettes, en me faisant, à la vérité, délivrer par Gould les sommes dont j'avais besoin pour amadouer les huissiers, gagner les avocats et obtenir des délais. Ce fut encore moi qui acquittai les six cents livres du billet renouvelé pour le libérer, d'après son propre aveu, d'une prison perpétuelle. A propos de ce billet,

je ne puis passer sous silence une des mille preuves d'amitié de sir Mathias à mon égard.

A l'échéance, Taylor étant dans l'impuissance de satisfaire à cette obligation, je devais le faire à sa place. Ne possédant pas cette somme, je me décidai à vendre une portion de mes livres aux enchères publiques. J'attendais à midi un libraire pour m'entendre avec lui à ce sujet. Me souvenant que j'avais promis à sir Mathias d'aller déjeuner avec lui à neuf heures, je m'y rendis. Mon trouble ne lui échappa point. Il m'en demanda la cause que je lui avouai. Il me reprocha ma faiblesse. Je lui expliquai l'expédient auquel je me proposais d'avoir recours pour me tirer d'affaire. « Rentrez chez vous, me répondit-il, et, montre en main, veuillez m'y attendre une demi-heure. » Mon libraire n'avait pas encore paru, et lorsqu'il arriva, je n'avais plus besoin de lui. Mon ange tutélaire m'avait écrit ce billet :

« Cher ami, voici le montant de votre lettre de change. Dieu veuille que ce soit la dernière que vous ayez à payer pour cet homme ! Revenez me voir demain. »

Tant de générosité m'émut jusqu'aux larmes ; connaissant les embarras qui m'accablaient, et prévoyant l'impossibilité où je serais de jamais rendre cette somme, je balançai entre la délicatesse et l'obligation impérieuse dans laquelle je me trouvais. Malheureusement une lueur d'espoir, fondée sur les dernières paroles de Taylor,

fit taire la délicatesse et j'acceptai cet argent. De quels remords n'ai-je pas payé cette faiblesse!

LXXXIV

A cette époque, ma femme reçut de sa mère l'invitation de venir la rejoindre en Amérique, où elle était fixée. Je n'eus aucune répugnance à lui donner mon consentement, et, pour ne pas l'affliger, je lui permis d'emmener nos enfants, dont le dernier était à peine sevré. Le bien que j'entendais dire de ce pays et une vague pensée d'aller peut-être un jour l'y retrouver, ne me firent pas hésiter un moment. Il est vrai que mon emploi à Londres et les mille affaires dans lesquelles j'étais lancé me semblaient autant d'entraves. Je touchai cependant un mot à sir Mathias de mon projet d'expatriation, qu'il rejeta bien loin, en le taxant de folie.

Le jour du départ de ma femme fixé, elle quitta Londres avec ses quatre enfants; je l'accompagnai jusqu'à Gravesand. Ce trajet s'accomplit au milieu des larmes; mais rien ne peut peindre le déchirement de mon cœur lorsque j'eus déposé ces êtres chéris sur le navire qui devait les emporter, et que, pour la dernière fois, je les serrai dans mes bras; il me sembla qu'une main de fer se posait sur mon cœur et en étouffait le dernier battement. La douleur devint si poignante que je délibérai si

je devais les ramener à Londres, ou m'embarquer avec eux en m'abandonnant à la Providence. Mon frère était à mes côtés, partageant mes angoisses et s'efforçant de me consoler. Sa santé, déjà chancelante, puisqu'un an après je le perdais, réclamait mes soins. Quel moment! il fut terrible! Enfin je m'arrachai à toutes ces étreintes; le navire mit à la voile et je restai!.....

L'absence de ma femme ne devait durer qu'une année, c'était encore un motif de consolation. Je revins à Londres, et lorsque je me vis seul dans cette ville et dans la maison où nous avions vécu en famille, tout me devint tellement insupportable que je me vis plus d'une fois sur le point de tout abandonner et de voler les rejoindre en Amérique. Mon frère et sir Mathias furent les deux seuls êtres qui me rattachèrent à la vie; mais quelles souffrances morales j'endurai! celui-là seul qui a goûté les joies de la famille me comprendra.

Le jour où je me séparai des miens était un dimanche. Je rentrai dans Londres vers les deux heures de l'après-midi; je pus donc, sans distraction, m'abandonner à ma douleur. Il n'en fut pas de même du lendemain, où mes tribulations d'argent recommencèrent et se multiplièrent au point que, ne sachant à quel saint me vouer, je me décidai à assembler mes créanciers. Avant d'en venir à cette extrémité, je voulus avoir l'avis de Taylor, et lui, qui se berçait toujours d'illusions, se contenta de me railler: « Partez plutôt pour l'Amérique, me dit-il, vous en avez une secrète envie; allez-y attendre que mes affaires soient arrangées. Je suis toujours pro-

priétaire du théâtre, quoiqu'on m'en ait enlevé l'administration; je vous continuerai jusqu'à ce moment votre traitement et vous me ferez passer vos compositions. » Cet arrangement m'eût séduit si tout autre que Taylor me l'eût proposé; mais de sa part il ne put changer ma résolution. L'assemblée de mes créanciers eut lieu; mon avocat présenta mes comptes, s'offrit pour opérer la rentrée de ce qui m'était dû et payer mes dettes avec ces débris. On l'écouta patiemment, mais on se sépara sans rien conclure.

Rentré chez moi, je me mis au lit et m'endormis profondément. Au plus fort de mon sommeil, je fus réveillé en sursaut par une voix amie; c'était celle d'un huissier de la Cour dont je connaissais les bons sentiments et l'humanité : il venait m'avertir que le matin même on devait le charger de onze mandats d'arrêt contre moi de la part de mes créanciers, qui lui avaient promis une forte étrenne si j'étais en prison avant midi; effrayé, il était accouru pour me conseiller de quitter Londres sur-le-champ. Je voulus accompagner de quelques guinées les remercîments que je fis à ce digne homme; mais, au lieu de les accepter, il insista pour me faire puiser dans sa bourse la somme qui pouvait m'être nécessaire pour fuir sans le moindre délai; ce que je me gardai de faire. Il me souhaita un heureux voyage et nous nous séparâmes. Il était minuit; je courus chez Gould, sous-directeur du théâtre; je le mis au fait de tout ce qui s'était passé, ainsi que des promesses de Taylor et je lui demandai cent guinées à compte de mes honoraires. Je

rentrai chez moi. Au point du jour j'étais dans la Cité, m'informant des navires en partance; j'arrêtai mon passage sur un bâtiment commandé par le Capitaine Hyden, qui allait à Philadelphie, et, après avoir pris mon passeport, à l'*Alien-Office*, une voiture de poste me transporta à Gravesand. Mon malheureux frère m'accompagnait; il était inconsolable de mon départ subit; sa raison prit enfin le dessus, mais ce ne fut qu'en lui donnant l'assurance formelle de revenir dans six mois à Londres ou de l'appeler près de nous en Amérique. Vains projets, je ne revins point, et il mourut un an après!

LXXXV

Avant de quitter Londres à tout jamais, et pour n'avoir plus à en parler, je crois devoir placer ici un dernier souvenir qui se rattache à Casti. Il complète l'historique de mes relations avec cet homme, instigateur de toutes les tracasseries auxquelles je fus en butte à mon début dans Vienne, mais qui plus tard effaça tous ses torts en me patronnant auprès du comte Saur, et en me facilitant les moyens de triompher de mes ennemis et d'obtenir de l'Empereur François ma réhabilitation complète.

Lors de son passage à Trieste, Casti, on le sait, m'avait fait part de son intention d'être nommé poëte

de l'Empereur Léopold. Il avait poursuivi ce plan avec la ténacité qu'il mettait en toutes choses, et était parvenu à ses fins. Il avait fait expulser de ce poste Bertali, qui l'occupait et qui venait de faire jouer son opéra, *Il Matrimonio segreto* en collaboration de Cimarosa. Quels ressorts avait-il fait jouer? je l'ignore; mais il avait réussi. Une fois installé, soit qu'il donnât son attention à d'autres œuvres étrangères au théâtre, soit paresse, ou que sa muse dramatique fût endormie, il se fit adjoindre un coadjuteur qui lui joua le même tour qu'il avait joué à Bertali, et le supplanta; mais allant plus loin, et ne reculant devant aucune scélératesse, pour n'avoir plus à redouter ses intrigues, il chercha à le faire expulser de Vienne. Il le dénonça comme un homme imbu des principes révolutionnaires et entaché de jacobinisme, mot qui dans ce moment était un épouvantail pour les Souverains de l'Europe. Casti, à bien dire, avait en quelque sorte donné prise à cette accusation. Il ébauchait son poëme des *Animaux parlants*, critique du régime gouvernemental en général; il en avait récité des fragments à des amis: il en arriva ce qui d'ordinaire arrive toujours. En circulant de bouche en bouche, ses vers furent dénaturés et commentés. On y trouva des allusions personnelles, une satire contre les Grands et contre l'Empereur lui-même. La police, en émoi s'empara de son manuscrit, et Casti reçut l'ordre de quitter la Capitale. Il partit pour Paris. Le monde littéraire y gagna.

Dans cette ville il mit la dernière main à ce poëme

dans lequel il versa tout le fiel de son ressentiment et de sa vengeance. Ce livre fit grand bruit. Sous le voile de la fiction on y retrouve le portrait des principaux personnages de l'époque, ainsi que l'histoire critique des événements de la Révolution française, et des causes qui l'avaient amenée. L'à-propos de cette critique a pu s'affaiblir depuis, mais la partie poétique est restée la même, et l'on y rencontre des traits d'une vivacité et d'une verve dignes des Monti et des Foscolo, qui feront toujours lire ce poëme non-seulement avec intérêt, mais encore avec plaisir.

Pendant que j'étais associé avec Corri et en relations d'affaires avec tous les libraires de Londres, l'idée me vint de faire une édition de ce poëme qui avait beaucoup d'admirateurs en Angleterre. Je comptais aussi sur l'engouement de la nouveauté pour propager le goût de la littérature italienne à Londres. Pendant qu'on l'imprimait, arriva Colombo, ce condisciple du Séminaire de Ceneda, à qui je dois d'avoir été encouragé dans mes premiers essais littéraires, et qui décida de ma vocation. Nous nous étions perdus de vue depuis ce temps. Il venait en qualité de précepteur de deux jeunes seigneurs italiens. On peut penser avec quelle joie nous nous revîmes. Nous passions nos journées ensemble. Il était chez moi lorsqu'on m'apporta les épreuves à corriger. Il me demanda mon opinion sur cette œuvre. J'en fis l'éloge, mais j'ajoutai que pour la rendre parfaite, elle aurait besoin de nombreuses corrections; qu'il en faudrait rendre les allusions plus

saisissantes, en retrancher des longueurs, compléter les vers tronqués, et par-dessus tout en moraliser le style trop libre.

Continuant son voyage avec ses élèves, Colombo quitta Londres et se dirigea vers Paris. Il vit Casti et lui parla de moi; il lui fit sans doute part des corrections que j'avais indiquées et que Casti crut que je m'étais permis de faire, ce qui m'attira de sa part une longue épître des plus sévères, pleine de reproches sur cet acte de déloyauté; je me hâtai de lui répondre, et, pour me disculper entièrement, je lui promettais un exemplaire de mon édition qui lui prouverait ma véracité. J'avouais m'être simplement permis de retrancher quelques expressions trop licencieuses pour être mises sous les yeux des demoiselles anglaises à qui je destinais son livre.

Une indigestion, qui causa peu après la mort de Casti, à l'âge de quatre-vingts ans, me priva, de sa réponse. Je publiai mon édition.

LXXXVI

Ma traversée de Londres à Philadelphie fut longue et ennuyeuse; elle dura quatre-vingt-six jours, pendant lesquels je fus privé de tout le confort si nécessaire à mon âge. J'avais entendu dire que, pour se rendre en

Amérique, il suffisait de payer une somme convenue à un Capitaine, et qu'il était tenu de pourvoir à tous vos besoins. C'est en effet ce qui a lieu lorsqu'on rencontre un honnête homme, jaloux de satisfaire à ses obligations. Je tombai, au contraire, dans les griffes d'un flibustier du Nantuket, baleinier, traitant ses passagers comme ses matelots, et ceux-ci comme on n'a jamais traité des hommes. Ses provisions à peine suffisantes consistaient en aliments grossiers. Ma première faute fut de lui payer quarante-quatre guinées avant d'avoir mis le pied sur son navire, sans écrit et sans avoir pris la moindre information, ne lui demandant que de me nourrir et de me faire arriver à destination. Dès mon premier repas, je reconnus mon imprudence; les apprêts de ce repas furent faits sur le pont du navire. Une table de bois vermoulu, une nappe plus noire que la chemise d'un charbonnier, trois assiettes ébréchées de terre rouge, trois couverts de fer rouillés, tels furent les objets étalés devant mes yeux. Le Capitaine s'assit, m'invita à en faire autant; un marmiton, véritable enfant de l'Afrique, tenant d'une main une écuelle de bois et de l'autre un plat d'étain, posa ces deux objets sur la table et se retira. « Odoard, cria alors le Capitaine d'une voie de Stentor, Odoard, à table! » Au deuxième appel, Odoard apparut, sortant de la cabine où il venait de passer la nuit. Cet Odoard, dont les vêtements étaient encore plus sales que notre nappe, me fit l'effet d'un ivrogne que l'on venait de réveiller en sursaut. Il s'assit à la droite du Capitaine sans mot dire et sans

même me regarder. Pendant que je faisais ces observations, on avait placé devant moi une assiette contenant quelques cuillerées d'un liquide que je pris tout d'abord pour de l'eau de châtaignes. Me voyant regarder mon assiette sans oser y toucher : « Signor Italiano, dit le Capitaine, pourquoi ne goûtez-vous pas à ce bon bouillon de poule? » J'avais besoin de nourriture et je suis friand de volaille, je jetai les yeux sur celle que l'on venait de servir. Que devins-je, lorsque, au lieu de la bonne et grasse poule sur laquelle je comptais, je ne vis dans ce plat qu'une malheureuse bête étique, ayant plutôt l'air d'un corbeau que d'autre chose, et tellement noire qu'on aurait pu croire qu'elle avait été traînée tout le long du navire par les chats et non apprêtée par un cuisinier. Je laissai mes deux convives se partager ce mets délicat et je me contentai d'un morceau de fromage qui, par bonheur, se trouvait sous ma main. Le Capitaine s'en étonna, mais ne me fit pas la moindre observation; seulement, s'apercevant qu'une bouteille de vin était également à ma portée, et craignant que je ne m'en emparasse, il se leva, la déboucha, m'en versa un petit verre, un autre à son compagnon, puis la reboucha et la mit sous clef. C'est de cette manière, ou à peu près, que me traita cet écumeur de mer, pendant le double carême que je fis à son bord; si ce n'est que, au lieu de son bouillon et de sa poule, dont je ne revis plus l'espèce, nos repas variaient entre la viande de bœuf fumé ou la tranche de porc salé, dont la vue seule aurait suffi pour calmer la faim la plus dévorante.

J'avais négligé de me pourvoir d'un matelas, je fus réduit à me servir de mes hardes pour y suppléer, et ne point meurtrir mes membres en m'étendant sur mon étroite couchette. Malgré toutes ces souffrances, je n'en débarquai pas moins, le 4 juin au matin, à Philadelphie.

Je courus de suite chez le Capitaine Collet, qui avait amené ma famille. Il m'apprit qu'elle habitait New-York. Je partis vers les deux heures et j'eus la satisfaction d'arriver le lendemain à la pointe du jour.

J'ignorais jusqu'au nom de la rue où les miens demeuraient. Je me dirigeai donc au hasard; je frappai d'inspiration à la première porte venue. O bonheur! c'était la porte de la maison que je cherchais! Les joies de l'arrivée furent proportionnées aux angoisses qu'avaient fait naître la longueur de mon voyage et les dangers qu'offre la mer Atlantique dans la saison des glaces, angoisses que la perte récente d'un navire dans ces parages avait rendues plus vives encore. Après quelques jours accordés tout entiers à la douceur de se retrouver, je me remis aux affaires sans perdre un instant. La pacotille que j'avais apportée de Londres n'était pas lourde; elle consistait en une petite caisse de cordes à violon, quelques Classiques italiens de peu de valeur, un petit nombre d'exemplaires d'un magnifique Virgile, un nombre à peu près égal de l'histoire de Davila et quarante ou cinquante piastres. C'était tout ce que j'avais pu arracher à la rapacité des usuriers, sbires et avocats de Londres.

J'étais venu en Amérique dans l'espoir d'y mener une vie tranquille; je fus cruellement déçu. Mon début y fut malheureux. Mon inexpérience des affaires et du pays ne tarda pas à me replonger dans les tracasseries que j'avais voulu fuir en quittant Londres. Je n'entreprendrai pas de les raconter en détail, je me bornerai à en citer les traits les plus saillants.

J'avais trouvé ma femme en possession de six ou sept mille piastres, dont elle venait d'hériter de sa mère, et qui, par conséquent, étaient sa propriété personnelle. La crainte d'amoindrir ce faible capital me fit suivre aveuglément les conseils de mon Beau-père, que je supposais être un négociant consommé. Ma déférence à ses avis fut la cause première des nouveaux désastres qui m'attendaient sur cette terre, que dans mes rêves d'imagination, j'avais espéré devoir m'être hospitalière. Je me jetai dans le commerce des drogues, et je louai une boutique pour les vendre au détail. Installé derrière mon comptoir, je ne pouvais me prendre au sérieux, moi, Poëte, ayant vécu jusque-là d'une vie intellectuelle, condamné à peser une once de thé ou de tabac, ou à verser au premier matelot ou charretier venu, un verre de gin pour trois deniers. Mais ainsi vont les choses de ce monde; ce qui seul me consolait dans ce prosaïque métier, c'est que s'il était moins noble que le commerce des Lettres, il était du moins plus lucratif. Tout alla matériellement bien jusqu'au 1er Septembre.

A cette époque la fièvre jaune fit irruption dans la ville, et, pour en préserver ma famille, je me vis forcé

de me réfugier à Elisabeth-Town, où j'achetai une petite propriété. J'y continuai le même commerce; malheureusement, ne pouvant tout faire par moi-même, je dus chercher un associé. Je le rencontrai dans un homme que l'on me donna pour intelligent et honnête, mais qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne fit qu'ajouter un nom de plus à la liste des fripons qui me dépouillèrent. Je ne tardai pas à dissoudre notre société; il resta mon débiteur d'un millier de piastres, pour lesquelles il me souscrivit un billet à trois années de date, et dont il ne m'a jamais payé un sou. J'étais dégoûté du commerce et presque résolu à l'abandonner, mais ce qui m'arriva à la suite d'une invitation à dîner coupa court à mes hésitations.

Mon récit sera instructif. Je le conterai brièvement en m'abstenant de tout commentaire.

LXXXVII

J'étais resté débiteur d'un solde de compte chez un droguiste de New-York. De passage dans cette ville, j'allai lui en demander le règlement. Nous examinâmes ses livres; j'y trouvai de nombreuses erreurs que je lui fis rectifier, et tout se passa sans la moindre altercation. Il n'existait plus qu'une différence entre nos comptes réciproques; il me demandait cent cinquante piastres,

j'étais certain de ne lui en devoir que cent vingt. Avant que nous fussions entièrement d'accord sur ce point, l'heure du dîner arriva. Il fit les plus vives instances pour que je prisse ce repas avec lui ; j'acceptai. On parla peu affaires à table. Je remarquai, sans trop y attacher d'importance, que mon hôte cherchait à me faire boire outre mesure; mais, fidèle à mes habitudes de sobriété, je me tins sur la réserve. Le dîner terminé, nous reprîmes l'examen des livres, qui fut long.

L'heure avançait ; ne voulant pas me mettre de nuit en route, je lui fis observer que ma présence étant indispensable à Elisabeth-Town, je désirais partir. Je lui promettais de revenir sous deux ou trois jours, voulant lui laisser tout loisir d'apurer ce compte que j'offrais de solder par une délégation sur un négociant de la ville, dépositaire de marchandises m'appartenant. Il ne me répondit ni oui ni non, mais, sous le prétexte d'un ordre à donner à son commis, il lui glissa quelques mots à l'oreille, et le jeune homme sortit précipitamment. Cherchant à gagner du temps, il alla dans la chambre voisine prendre une bouteille et revint en m'invitant à boire le coup de l'étrier. Toujours sans défiance, avant d'accepter, je fis la délégation convenue, que je lui remis. A ce moment rentra le commis hors d'haleine et baigné de sueur; n'ayant plus de prétexte pour me retenir, il me fit un adieu cordial et nous nous séparâmes.

A peine avais-je fait trois pas dans la rue que je sentis une main vigoureuse s'appesantir sur mon épaule et

que j'entendis retentir à mon oreille un : « Je vous arrête. » Je me retournai et je vis que ce sbire n'était autre que le commis de mon Amphitryon. Je lui demandai en vertu de quel droit il agissait et ce qu'il me voulait. Il me répondit : « Au nom du shérif; et ce que je veux, ce sont les cent cinquante piastres que vous devez à mon patron ou la garantie de deux personnes solvables, sinon vous me suivrez en prison. »

Je me suis promis de ne faire aucun commentaire sur ce fait inouï, et je tiens parole. Je déposai des valeurs chez Bradust et Fuld, de New-York, et je payai ainsi les cent vingt piastres que je devais, non les cent cinquante qui m'étaient réclamées. Quatre ans après, je lisais dans une feuille publique : « John Mackinsy, négociant de New-York, vient de mourir à Savannah, frappé par la foudre. » C'était l'homme qui m'avait fait cette avanie.

De retour à Elisabeth-Town, je ne voulus plus entendre parler affaires. Je liquidai, et la vente de mes marchandises n'y suffisant pas, je dus y joindre celle de ma petite propriété, dans laquelle j'avais espéré trouver un asile pour mes vieux jours.

LXXXVIII

Je revins à New-York et me mis à chercher de nouveau dans le commerce des muses les ressources qui me manquaient. Peu de jours suffirent pour me convaincre que la Littérature italienne était entièrement inconnue dans cette ville, et que, pour la Littérature latine, messieurs les Américains prétendaient y être assez savants pour se passer d'un interprète. Je perdais donc tout espoir, lorsque mon bon génie me fit entrer dans la boutique de Rislay, libraire dans Broad-Way. Je lui demandai s'il avait quelque ouvrage italien. « Malheureusement oui, me répliqua-t-il, car personne ne me les demande. » Pendant ce colloque un Américain entra également et se mêla à notre conversation. Je jugeai bien vite que j'avais affaire à un érudit. Le sujet nous entraînant, nous en vînmes à parler de la langue et de la poésie de mon pays. Je lui demandai comment il se faisait que l'une et l'autre fussent aussi négligées en Amérique :

« Ah! me répondit-il, l'Italie moderne n'est malheureusement plus l'Italie des temps anciens. Ce n'est plus ce pays qui, pendant des siècles, a fourni des émules, je dirai plus, des rivaux à la Grèce. Aujourd'hui il serait

difficile de trouver plus de cinq ou six auteurs dont elle puisse se glorifier. »

Je le priai en souriant de me les désigner. Après m'avoir nommé Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste et le Tasse, il s'arrêta; puis, reprenant :

— En vérité, je serais embarrassé de vous dire quel est le sixième.

— Veuillez me permettre, à mon tour, de vous citer tous les hommes qui ont illustré l'Italie pendant les siècles dont vous venez de parler; l'énumération en sera longue.

— C'est inutile, nous ne les connaissons pas.

— Je le vois. » Et, changeant de sujet : « Supposez-vous qu'un maître de langue italienne pût espérer ici quelque encouragement?

— Vous n'en devez pas douter.

— S'il en est ainsi, je serai le mortel fortuné qui fera connaître aux Américains le mérite de notre langue et leur apprendra à apprécier nos chefs-d'œuvre. »

En trois jours, douze élèves suivaient mes cours, et, le 15 décembre 1807, je débutais dans cette carrière sous les auspices du vénérable Évêque Moore. C'est sous son honorable patronage que je jetai les fondements de mon nouvel édifice. Les élèves qui me firent le plus d'honneur dans mon début, furent son fils, son neveu et deux autres jeunes gens, tous quatre cités dans New-York pour leur érudition. Avant un mois j'en comptais vingt-six, et au moment où j'écris plus de cinq cents.

L'empressement qu'on me montrait, la faveur dont jouissaient la langue et le maître qui l'enseignait allaient jusqu'à l'enthousiasme. Au bout de trois mois je n'aurais pu suffire, si la Providence, qui proportionne toujours les forces à la tâche qu'elle impose, ne me fût venue en aide.

A vous, respectable Clément Moore, revient tout l'honneur du succès. Permettez à un cœur reconnaissant de rendre cet hommage à votre mémoire.

Je ne négligeais aucune occasion d'entretenir ce feu sacré; je demandai à tous les libraires d'Italie et de France tout ce que leurs magasins contenaient de bon et de beau. Je ne saurais passer sous silence les bons offices que me rendirent, en cette circonstance, MM. Bossange, libraires de Paris, qui s'empressèrent de mettre à ma disposition tous les livres de leur magasin, et, sur ma simple invitation, m'expédièrent ce que je leur désignai en m'accordant toute facilité pour le payement. Mon frère Paolo me seconda de toute l'activité de son amitié, en me faisant passer nos meilleurs Classiques, que je distribuai à mes élèves, et, en moins de trois ans, j'avais la satisfaction de voir figurer ces livres dans la bibliothèque de tous les gens de goût en dehors de mes classes. Je provoquai aussi de petites réunions afin d'exercer mes élèves; on n'y parlait qu'italien. Je fis construire chez moi un théâtre où l'on venait entendre et apprécier les chefs-d'œuvre d'Alfieri et de bien d'autres auteurs. J'avais donc atteint le but que je me proposais; je pouvais amplement suffire à l'entretien de ma famille. Heureux

si j'avais su borner là mon ambition et me tenir en garde contre moi-même !

LXXXIX

Le premier qui m'entraîna de nouveau dans la carrière si funeste et si peu faite pour moi du commerce, fut un Anglais que j'avais connu à Londres, où il m'avait déjà trompé. Quand je le retrouvai à New-York, il se présenta à moi tellement repentant, il s'était, disait-il, tellement amendé, il implorait son pardon avec tant d'insistance que, cédant aux impulsions de mon cœur, je le crus de bonne foi. Il faisait le métier de distillateur, se disait fort habile et me promettait d'immenses bénéfices si je pouvais lui procurer quelques fonds, seule chose qui lui manquât pour prospérer. Je lui confiai une somme assez importante, et tout alla à souhait pendant plusieurs mois. Mais bientôt sa paresse et ses désordres ne tardèrent pas à me faire repentir de m'être associé à ses affaires. Je pris la résolution de rompre avec lui, et, pour fuir toute occasion de faiblir, de m'éloigner de New-York pour ne plus être tenté de renouveler les écoles que j'avais faites. Je me figurais aussi que l'enthousiasme de mes élèves se refroidissait. J'étais dans cette disposition d'esprit lorsque je reçus une lettre d'une parente habitant depuis peu Sunbury.

Elle me faisait une si belle description de ce pays, qu'elle me fit naître le désir d'aller m'y fixer avec ma famille. Le 10 juin 1811 j'arrivais, et trois jours me suffirent pour me décider, bien que l'accueil que j'y reçus fût beaucoup moins aimable que la lettre qui m'avait séduit; mais le besoin de repos, le charme du site et ma confiance en la Providence ne me laissèrent pas la moindre hésitation. J'avais amassé à New-York de trois à quatre mille piastres; je pensai qu'avec cette somme et un peu d'intelligence je pouvais me tirer d'affaire. Je fis part de mon projet au docteur G..., que j'avais lieu de croire mon ami; il l'approuva, et me dit que si mon petit capital était disponible, je ferais bien de l'employer à l'acquisition de diverses marchandises, et principalement de drogues pharmaceutiques dont il me promettait un débit d'autant plus assuré qu'il était médecin. Je suivis aveuglément son conseil. Je retournai à New-York mettre de l'ordre dans mes affaires et effectuer une partie de mes achats; de là, passant à Philadelphie pour les compléter, j'entrai dans une boutique où j'entendais parler italien. Le maître, nommé Astolfi, y vendait des liqueurs et des sucreries. J'avais précisément apporté un assortiment de ces articles; je les lui proposai et l'emmenai chez moi pour lui en faire prendre des échantillons. Il m'engagea à revenir le voir. Je me présentai au moment où il allait se mettre à table; cette heure était destinée à m'être fatale! Il m'invita, je refusai; mais, fermant sa porte à clef, force me fut d'accepter. Il me traita très-bien ce jour-là et d'autres encore. La

bonne réputation dont il jouissait me charmait. Il était rangé, économe; il fréquentait les églises, tout le monde le tenait pour un parfait honnête homme. Les marchandises que je lui proposais lui convenaient, mais il craignait d'y engager un trop gros capital. Je triomphai de ses scrupules en lui proposant de les vendre pour mon compte; après prélèvement des frais, nous devions partager les bénéfices. Me voyant aussi confiant, il pensa pouvoir tout se permettre, et, saisissant le moment opportun, il m'offrit une chaise de poste et un cheval dont je m'arrangeai pour quatre cent cinquante piastres, que je lui comptai. Mes affaires terminées, je partis. Ses adieux furent tendres; il me serra dans ses bras, m'aida à monter dans ma voiture, et moi, je remerciai le ciel de m'avoir donné un ami tel que lui

En traversant Reading, où je m'arrêtai pour faire manger l'avoine à mon cheval, et prendre moi-même un léger repas, je fus l'objet d'une méprise qui vaut la peine d'être citée.

XC

J'entrai dans une salle encombrée de voyageurs. Dans cette foule, se trouvait un Français qui, en me voyant, s'écria :

« Oh! monsieur Dupont, je suis bien heureux de vous

revoir; et tous les autres de répéter en écho : Dupont! Dupont! Je me vis bientôt entouré d'hommes aussi empressés que s'ils eussent été mes plus anciens amis. Tous à l'envi me faisaient l'offre des différents produits de leur commerce, laissant à mon libre arbitre le mode de payement. Je ne pouvais m'expliquer tant de confiance de la part de négociants à qui j'étais inconnu et dont la prudence dans les affaires était proverbiale. Je fis quelques petits achats, que je payai comptant, et tous me témoignèrent le désir de nouer avec moi des affaires de bien plus grande importance. C'est ce que je fis par la suite. Mais j'aurais pu, ce jour-là, emporter tout Reading, si ma voiture eût pu le contenir. Ce ne fut que quelques minutes avant de partir que le Français, cause de tout cet imbroglio, me donna le mot de l'énigme; ces braves gens avaient cru accueillir en ma personne, le riche Dupont, fabricant de brandevin, habitant Sunbury, et frère du fameux Dupont qui exerçait, pour le compte du gouvernement, le monopole de la fabrication de la poudre de guerre.

Me voilà à Sunbury sain et sauf, sans autre accident qu'un ressort de ma voiture cassé, qui n'entraîna aucune conséquence fâcheuse. Le docteur G..., mon médecin, en qui j'avais placé toute ma confiance, me fit la proposition de déposer mes drogueries chez lui, m'insinuant adroitement qu'elles y seraient plus à sa portée. Je n'en calculai point l'inconvénient, et j'y consentis; mes autres marchandises apportées chez moi, je les vendis assez promptement au comptant, avec bénéfice.

Satisfait outre mesure d'un aussi beau début, je retournai à Philadelphie pour répéter l'opération. J'y visitai mon nouvel ami, dont je reçus mêmes politesses et mêmes protestations; je ne m'y arrêtai que quelques jours, une autre affaire réclamant ma présence à New-York.

XCI

A l'époque de mon établissement à Élisabeth-Town, j'avais été en relations d'affaires avec des marchands de la ville de New-Jersey; entre autres débiteurs que j'y avais laissés était un certain W. Teller, qui me devait une centaine de piastres, dont j'avais perdu tout espoir d'être jamais remboursé. Malgré sa réputation de mauvais payeur, il dupait avec tant d'habileté, que les plus cauteleux s'y laissaient toujours prendre. Il était si endetté sur la place de New-York, qu'il n'osait s'y montrer, dans la crainte d'avoir maille à partir avec les constables. Un jour que j'étais dans ma chambre, occupé à mettre ordre à mes papiers, je le vis entrer brusquement chez moi. « Je viens savoir, me dit-il, comment se porte mon ami d'Aponte. » Au même moment, des coups redoublés se firent entendre à ma porte; je descendis et je trouvai le fils d'un négociant qui, suivi d'un constable, venait l'arrêter. Il me parut peu généreux de le laisser ainsi traîner en prison; il s'agissait d'un billet de quatre-

vingts écus. Pour une aussi faible somme, je donnai ma caution et son créancier se retira. Remonté dans ma chambre, je ne retrouvai plus mes papiers dans l'ordre où je les avais laissés. Personne autre que lui n'était entré; je ne conçus cependant aucun soupçon, et tout en les serrant, je lui expliquai le service que je venais de lui rendre. Il m'en remercia et me promit de ne pas l'oublier et d'être ponctuel. Des mois s'écoulèrent, pendant lesquels il me fallut payer ces quatre-vingts écus. Je lui écrivis. Ne recevant point de réponse, j'allai le trouver à New-Jersey; il me débita une foule de mensonges, et finit par m'offrir en remboursement un cheval fourbu et une paire de traits pour ma chaise de poste, ce que j'acceptai en me rappelant le proverbe. « Peu vaut mieux que rien, » et je lui donnai quittance. A peine avais-je dépassé le seuil de sa porte qu'un de ses fils se présenta avec un constable, en me disant qu'il avait acheté une lettre de change tirée sur moi par Taylor, et que j'avais à la payer ou à le suivre en prison.

Voici l'explication de cette énigme. Dans le moment même où je sauvais Teller de la prison en le cautionnant, ce fripon fouillait dans mes papiers, et s'emparait de cette traite, que j'avais acquittée pendant le séjour de Taylor à Paris. Le propriétaire de l'hôtel où j'étais logé et W. Scott, avocat de Brunswick, me servirent de caution, et je restai libre. Teller n'en eut pas moins l'audace de porter l'affaire devant la Cour. Je me présentai; mais il n'osa pousser l'effronterie jusqu'à en faire autant, et je fus acquitté. Sept ans après, Teller

expiait dans une prison d'État, où il termina ses jours, un vol commis dans les Archives publiques.

Hélas! le pays tout entier avait subi une transformation morale qui était allée toujours croissant depuis le jour où j'avais mis le pied sur la terre d'Amérique. Cette corruption s'était étendue des villes aux villages, et le Sunbury de 1818 n'était plus le Sunbury de 1811. Il n'était pas jusqu'à mon beau-frère qui n'eût subi cette influence; il n'était plus tel que je l'avais connu à Trieste. Son cœur s'était desséché. Amasser de l'or était devenu son but unique. Son commerce et les bénéfices qu'il y faisait ne suffisaient plus à ses passions et aux désordres qui en sont la conséquence.

XCII

J'avais jusqu'à ce jour opéré mes ventes au comptant; mon bénéfice était moindre, mais il me mettait à l'abri des chances défavorables. Mon beau-frère me fit observer que le système contraire m'offrirait de bien plus grands avantages. Je me laissai séduire et m'abandonnai à ses funestes conseils; j'étais tellement fasciné par cet homme, qu'un *very Good* de sa bouche suffisait pour me persuader. Je cédai à ses suggestions et je me mis à vendre à terme. Ce mode d'opérer une fois connu, les aventuriers accoururent; en quelques

semaines, mes magasins furent vides, sans que ma bourse en fût mieux garnie; en revanche, mon portefeuille regorgeait de billets à ordre, dont la promesse d'acquittement devait être, hélas! comme les feuilles d'automne, emportée par le vent. Mon Beau-frère ne cessait de me féliciter, en accompagnant chaque nom de mes débiteurs d'un *Good*, *very Good*, *all very Good*. A l'échéance ce fut autre chose. Les exclamations étaient changées et remplacées par *Bad*, *very Bad*, *all very Bad*. Cependant il fallait songer à remplir mes magasins. Je pensai à me rendre à Philadelphie, où j'espérais trouver quelques centaines de piastres chez mon ami Astolfi, tant pour les marchandises que je lui avais confiées qu'en lui rendant le cheval et la chaise de poste qu'il m'avait vendus, et peut-être aussi me défaire du cheval de Teller et échanger cet argent contre des marchandises. Manquant des premiers fonds, je m'adressai à mon Beau-frère, qui se faisait passer pour un Crésus, et lui demandai cent piastres, lui offrant en gage un de ces billets *very Good*, dont l'échéance était proche. Il me proposa de me mettre en relation avec son Beau-père, qui pourrait peut-être se charger de mes drogues médicinales dont le docteur G... ne s'était pas même occupé. J'y consentis et, l'affaire conclue, en échange des six cents piastres que ces drogues m'avaient coûtées, je reçus une montre à répétition que je revendis cent soixante piastres, une lettre de change dont je mis cinq ans à recouvrer le montant, et quarante écus en espèces; ce trésor dans mes mains, je montai dans

ma voiture, attelée de mes deux chevaux, et en trois jours j'arrivai à Philadelphie. Le cheval d'Astolfi n'était pas mauvais, celui de Teller, quoique boiteux, semblait avoir des ailes; à l'entrée de la ville, le voyant boiter plus fort que de coutume, je le fis examiner par un maréchal-ferrant, qui m'apprit qu'il avait dans le pied un défaut incurable et m'en offrit six piastres. Je le remerciai et poursuivis ma route. Je courus chez Astolfi. Son accueil me présagea une mésaventure.

« Comment se porte il signor d'Aponte? » me dit-il en m'offrant un siége; et, s'asseyant à mes côtés, nous causâmes de la pluie et du beau temps, mais d'affaires point. Ce début m'inquiéta, néanmoins, dissimulant, je lui demandai avec le plus grand sang-froid comment allait son commerce.

— Mal, très-mal, les affaires sont mortes.

— Et mes liqueurs?

— Le marasquin est sans force, la cannelle sans parfum; je crains de n'en pouvoir retirer la somme que je vous ai avancée.

— Puisqu'il en est ainsi, rendez-les moi.

— Cela ne se peut, ajouta-t-il en m'interrompant, j'en ai vendu une portion et j'espère me défaire du reste.

— Et les bénéfices?

— Quels bénéfices? Je m'estimerai heureux si je n'y perds qu'une centaine de piastres. »

Je le regardai sans répondre et quittai brusquement

ce faux honnête homme, maudissant son hypocrisie et ma sotte confiance.

Ne pouvant ni vendre mes chevaux, ni faire de l'argent avec les valeurs que j'avais apportées, je fis très-peu d'acquisition et je repris le chemin de Sunbury. Sur une hauteur d'où l'on apercevait le village d'Orvisbourg, les deux brancards de ma chaise de poste se rompirent à la fois. Effrayés, les chevaux prennent le mors aux dents, la voiture heurte une souche à fleur de terre, et ce choc me lance à dix pas de distance, sur un quartier de roche qui me brise une côte et me déboîte l'épaule gauche. Un passant, témoin de l'événement, me fit transporter dans une hôtellerie du pays où je restai vingt jours à me faire soigner, après lesquels je me fis porter, à l'aide d'un brancard, à Sunbury, après avoir payé cinquante-six piastres à l'hôte qui m'avait hébergé.

Malgré les soins qui me furent prodigués par ma famille, pendant plus de trois mois, les suites de ce malheureux accident me laissèrent incapable d'agir. J'éprouvais surtout un malaise intérieur que rien ne pouvait dissiper; on m'engagea à me rendre à Philadelphie pour consulter un médecin; je m'y décidai. L'époque de mes rentrées approchait; personne ne se présenta. Je ne pouvais cependant partir et laisser mes affaires en souffrance. Je réunis mes débiteurs, et, dans l'impossibilité d'en rien obtenir pour le moment, force me fut de leur accorder un délai jusqu'à la récolte, seule époque où je pouvais espérer en obtenir quelques à-compte en produits de leurs terres. Ce mo-

ment venu, presque tous me tinrent parole, et je vis ma maison encombrée de denrées de toutes sortes. Ne gardant que ce qui m'était nécessaire pour ma consommation, je me défis de tout le reste, à l'exception des grains que je conservai pour la distillerie, genre de fabrication sur lequel j'avais quelques notions, espérant en tirer un meilleur parti, grâce à l'apprentissage que j'en avais fait à New-York.

Je me mis en quête d'abord d'une distillerie, puis d'un homme dont j'avais besoin à la tête de mon établissement. Au lieu d'un, j'en rencontrai trois qui me convenaient d'autant mieux qu'ils se présentaient avec les meilleures recommandations. J'installai l'un comme chef, les deux autres comme contre-maîtres, et, après leur avoir confié mes grains, je m'acheminai vers Philadelphie. Je fis appeler un docteur qui m'ordonna une médication externe et me fit mettre au lit. Sur ma question, quelle était la nourriture que je pouvais prendre :

« Aucune, me répondit-il, venez me voir demain. »

Après un sommeil de deux heures, j'allai me promener, et sans m'arrêter à ses prescriptions, passant près du marché aux poissons, j'en achetai un très-beau que je fis porter chez moi, et que je mangeai tout entier du meilleur appétit. Le lendemain j'étais chez mon docteur; il fut ravi de me voir, plus ravi encore de ce que j'avais observé religieusement la diète qu'il m'avait ordonnée et me prescrivit de continuer; pendant cinq jours j'agis de la même manière et j'étais en parfaite santé.

XCIII

Mes forces revenues, je m'occupai de mes affaires. Ma montre, mes chevaux, ma voiture et une assez forte quantité de mon eau-de-vie vendus, je me trouvai à la tête de sept à huit cents piastres avec lesquelles je recommençai mon trafic. Le bruit se répandit que je tirais des grains une eau-de-vie, peu différente de celle que les distillateurs français retirent de leurs vins. Deux négociants vinrent me proposer de leur vendre tout ce que je fabriquerais. Nous passâmes un contrat très-avantageux pour moi, par lequel ils devaient me payer comptant ou me fournir en échange tous les articles dont j'aurais besoin.

La fortune me souriait, je crus devoir retourner à Sunbury pour y acheter tous les grains que j'y trouverais disponibles. Je pris place dans la diligence du pays, qui s'arrêtait à Reading. Nous partîmes dans la soirée. Nous devions passer dans un village, nommé la Trappe, distant de deux milles; le ciel était très-obscur. Obligés de traverser un pont, le cocher, ivre-mort, nous versa dans un ravin, et de dix voyageurs que nous étions, pas un ne sortit de là sans être plus ou moins blessé. Pour ma part, j'eus une forte contusion au bras gauche, l'omoplate luxée et l'épine dorsale tellement offensée que

le moindre mouvement m'était insupportable. On me transporta plus mort que vif dans l'hôtellerie, et ce n'est qu'après trois semaines que je pus revenir à Philadelphie recourir de nouveau à la Faculté. J'étais sur le point de faire appeler le docteur qui m'avait traité une première fois, lorsqu'un de mes amis entra, suivi du docteur Barton.

Les paroles sont trop faibles pour louer la manière dont cet excellent homme me soigna. Non content de me prodiguer les secours de son art, il me prêtait des livres pour me distraire, me faisait deux ou trois visites par jour et, chaque fois, restait des heures entières auprès de mon lit; en trois semaines j'étais remis. Hélas! pour le malheur de l'humanité, l'homme à qui je dus une si prompte résurrection est mort; mais sa mémoire me sera toujours chère.

XCIV

Il était écrit dans ma destinée que je serais toujours dupe. Il semblerait naturel qu'à soixante-dix ans je dusse avoir acquis assez d'expérience dans la vie, et que les nombreux écueils contre lesquels je m'étais heurté eussent dû me rendre sage et prudent; il n'en était rien. Il était, au contraire, écrit, que je serais sans cesse la proie des intrigants. On eût dit que sortir d'un abîme

n'était pour moi qu'un stimulant pour me précipiter dans un autre.

De retour à Sunbury, je trouvai ma distillerie dans l'état le plus désastreux ou, pour mieux dire, je n'en retrouvai que les quatre murs. Les trois individus, auxquels j'en avais confié la gestion, étaient trois vauriens du Northumberland, plus fripons encore que tous les autres fripons qui avaient exploité ma bonne foi, depuis que j'avais mis le pied sur la terre d'Amérique. J'étais complétement dévalisé. Ils avaient vendu toutes les marchandises fabriquées, et, la dernière barrique livrée, ils étaient partis. Il fallait remplacer ces hommes par d'autres, et ceux à qui j'eus affaire ne se montrèrent ni plus honnêtes ni plus reconnaissants.

Heureusement il me restait encore une assez forte provision de grains que je me hâtai de faire convertir en eau-de-vie, et je pus ainsi exécuter ma première livraison, en payement de laquelle je reçus un chargement de marchandises, dont je tirai un excellent parti.

J'avais entièrement changé mon genre de commerce; les fermiers m'apportaient leurs récoltes que je payais en espèces ou en échanges à leur convenance. Toutes les chances étaient donc en ma faveur, et j'avais tout lieu de croire pouvoir enfin réussir. Un nommé Robins, qui se retirait des affaires après avoir fait sa fortune, n'ayant que faire de ses magasins, les mettait en location. L'occasion me parut d'autant plus favorable, que de vendeur m'étant fait acheteur, je manquais d'un local où déposer les récoltes qu'on m'apportait. Je me

mis en relation avec lui; il se montra coulant et je conclus. Cette affaire terminée, il me recommanda un jeune homme dont il me répondait corps pour corps; cette recommandation arrivait d'autant plus à propos que j'avais besoin de quelqu'un sur lequel je pusse compter. Je crus ne pouvoir mieux faire que de m'arranger d'une personne dont on me donnait d'aussi parfaits renseignements. Je l'installai chez moi, et j'en fis tout à la fois mon commis, mon secrétaire et mon agent. Pendant la première année tout alla sans que j'eusse la moindre chose à lui reprocher : il était actif, intelligent, versé dans les affaires, bref, je m'applaudissais de mon choix.

Dans ce moment de prospérité, je satisfis au désir que j'avais de me faire construire une maison; en huit mois elle était achevée, et j'avais la satisfaction de posséder une des belles propriétés de Sunbury, ce pays dont le site était si ravissant. Si de mon côté j'étais content de mon agent, lui me paraissait très-heureux chez moi. Au moment où Robins me l'avait présenté, il était dans un tel état de dénûment que pendant les deux premiers mois il n'avait pu payer l'hôte chez lequel il prenait ses repas. Mais ces premiers mois passés, je le vis bien vêtu, prendre un logement plus confortable; en un mot, c'était une transformation complète dans ses habitudes et dans son extérieur. Toutes ces choses, qui ne m'étaient point échappées, eussent dû me faire ouvrir les yeux : c'est ce que je ne fis point. Il s'était mis en pension chez une famille de basse condition, composée d'une mère et

de sa fille. Petit à petit, et sous différents prétextes, il attira ces deux femmes dans la maison. La mère balayait mes magasins; la fille se rendait utile pour mille petits services. En fin de compte, lorsque nous nous absentions l'un et l'autre, c'était à elles deux que tout était confié; je vivais dans la plus grande sécurité, sans la moindre appréhension, et cependant j'étais près d'une catastrophe.

Ce jeune homme avait à sa libre disposition mon cheval et ma voiture, dont il se servait pour transporter les marchandises vendues, et rapporter celles que j'achetais. Un matin, il était parti avec cette voiture chargée avant que je descendisse; ayant sans cesse des marchandises soit à expédier soit à rapporter au logis, je n'en conçus pas plus de soupçon qu'à l'ordinaire. La journée se passa tout entière sans le voir revenir, je ne m'en inquiétai nullement. J'attendis jusqu'au jour suivant; même absence. Cette absence se prolongeant et quelques rumeurs parvenant à mon oreille, je m'alarmai, et je fis ma déclaration à la police, qui eut l'air de se mettre sur ses traces, mais qui, en définitive, ne réussit à rien découvrir. En même temps je fis l'inventaire de mes magasins, et j'acquis la triste conviction que les objets qu'il avait emportés étaient précisément ceux qui avaient le plus de valeur. J'avais entre autres un très-bel assortiment de pelleteries que je ne retrouvai plus. Je me rendis à son logement pour interroger la femme chez laquelle il vivait; elle était partie la veille au soir. Deux jours après, revenue dans le bourg, je la fis

citer chez le Juge de paix, auquel elle avoua que depuis plus-de six mois elle recevait d'une maison de commerce, qu'elle se refusa à désigner, tout ce qui lui était nécessaire dans son ménage, tant comme nourriture que comme effets d'habillements. Ses aveux furent confirmés par ceux de sa fille, comme elle interrogée. Le Juge n'en put tirer d'autres renseignements. Ces deux femmes n'offrant aucune solvabilité et aucune preuve matérielle de complicité ne s'étant trouvée chez elles, je dus renoncer à mes poursuites, qui n'eurent d'autre résultat que d'ajouter à la perte dont j'étais victime les frais que j'eus à débourser pour la Police et pour le Juge de paix.

Plus tard mon voleur me donna signe de vie. Il eut l'audace de m'écrire pour me traiter de calomniateur. et je dus encore m'estimer heureux de n'avoir pas de dommages-intérêts à lui payer.

XCV

Depuis une douzaine d'années, j'avais dans mon intérieur une jeune Américaine qui m'avait donné toutes les preuves d'intégrité et d'honneur que l'on peut désirer. Je ne vis rien de mieux que de lui confier la direction de mes affaires. Un soir, on vint m'avertir que le souper était servi. J'étais en train d'écrire sur un

livre de compte; j'y plaçai précipitamment quelques banknotes, et je l'emportai sous mon bras. Arrivé dans la salle à manger, je le posai sur la table. La place de cette jeune fille était à mes côtés; elle s'assit, prit le livre, le mit sur sa chaise, derrière son dos, en le tournant de façon à ce que, en s'entr'ouvrant, les banknotes pussent tomber. Le repas terminé, je me retirai dans ma chambre, je repris mon livre, dont je ne me séparais jamais, et, selon mon habitude, je le mis sous mon oreiller. Le matin, en me levant, je cherchai mes banknotes; il en manquait trois, dont une de cinquante piastres. Je courus à la salle à manger; je cherchai partout et ne trouvai rien. Je fis appeler cette jeune fille; je l'interrogeai : prières, menaces, tout fut inutile. Trois jours après, une voisine me rapportait une banknote, qu'elle avait trouvée sous une pierre, dans le même endroit où elle avait remarqué le soir même du vol cette jeune personne se baisser comme pour y cacher un objet quelconque. Mais dans ce moment elle n'y avait pas attaché la moindre importance. Je me rendis au lieu désigné; je fouillai tout autour des pierres, mais sans succès. Tout le monde me disant que l'appeler en justice serait perdre mon temps, et moi-même me rappelant ce qui m'était arrivé chez le Juge de paix à l'occasion du vol dont j'ai parlé plus haut, je me contentai de la congédier. Je perdis ainsi cent piastres.

Je demande grâce pour ces détails, qui peuvent paraître puérils; mais, dans ma position, ils étaient pour moi des événements majeurs.

XCVI

Sur ces entrefaites arriva la mort de la sœur de ma femme. Cette mort semblait devoir apporter un changement dans notre situation. Ma Belle-sœur était veuve, sans enfants, maîtresse absolue d'une fortune assez belle, acquise à l'aide de mes conseils et de la coopération de ma Nancy. Je n'ignorais pas son peu de sympathie pour moi, mais j'étais loin de penser qu'à son lit de mort elle aurait l'injustice de priver sa famille, non-seulement de son héritage, mais encore de ce que sa sœur avait déposé entre ses mains. La perte de cet héritage nous frustra de quatorze à quinze mille piastres. Puisse le ciel lui pardonner l'oubli de tous ses devoirs!

Mes ressources pécuniaires considérablement diminuées, je me vis contraint de recourir à un emprunt pour faire face à mes engagements. Pour cela il me fallait hypothéquer ma maison, formalité qui ne put s'exécuter qu'avec lenteur, par suite de l'ignorance ou plutôt de la mauvaise foi de mon avocat. Mon crédit se ressentit de ces retards. Mes rentrées s'effectuaient avec difficulté. Mes créanciers se montraient exigeants, et, des menaces passant aux effets, commençaient à me poursuivre. A ces calamités privées vint se joindre une calamité générale. La paix avec l'Angleterre, amena une baisse de plus de

moitié sur tous les articles et fut cause de faillites nombreuses, entre autres de celle des négociants de Philadelphie, avec lesquels j'avais passé mon traité pour la distillerie. Je me vis accablé de toutes parts. Un seul parti me restait, recommencer ce que j'avais déjà fait à Londres, me mettre à la merci de ceux à qui je devais, leur abandonner le contenu de mes magasins, vendre ma maison et quitter Sunbury pour retourner à New-York, ma ville de prédilection en Amérique.

J'aurais peut-être pu lutter encore contre la mauvaise fortune, et sinon empêcher, du moins reculer ma chute, si l'avocat qui avait négocié mon emprunt ne m'eût, dans le but de se procurer des affaires, porté le dernier coup, en exagérant mes pertes et en répandant les bruits les plus calomnieux sur mon compte. Il effraya tellement mon prêteur, que par trois fois celui-ci tenta, mais vainement, de faire mettre ma maison en vente, et de se l'approprier à vil prix. L'effet de ces machinations fut que l'alarme devint générale et que chacun crut pouvoir en profiter dans ses intérêts. Ceux à qui j'avais livré des marchandises et qui étaient mes débiteurs, trouvèrent mille expédients pour ne pas régler leurs comptes, dans un semblable moment. Les marchands de Reading, qui, au contraire, étaient mes créanciers, me pressèrent de leur faire passer ce que je leur devais. Les fermiers, qui jusqu'ici m'avaient sans difficulté vendu leurs récoltes à terme, exigeaient que je les payasse comptant; pour comble de détresse, un négociant de Philadelphie, qui depuis longtemps m'avait ouvert un crédit chez lui, dé-

posa son bilan; ainsi, d'un seul et même coup, je me vis privé de fonds et de crédit.

J'en fus réduit à ne pouvoir servir les intérêts de la somme pour laquelle j'avais donné en hypothèque ma maison. Cette fois mon prêteur réussit à la faire mettre en vente. Ce fut le coup de grâce. Obligé à de fréquents voyages, je passais mon temps sur les grandes routes de Sunbury à Philadelphie. Robins profita d'une de mes absences pour me faire un trait qui, sans explication, parle de lui-même. Il se présenta à mon domicile, et, sous le prétexte de me conserver ma charrette et deux chevaux, il se les fit livrer par mon domestique. A mon retour, j'allai le remercier, et lui en demander la restitution; il me répondit qu'il les gardait pour s'indemniser des loyers que je lui devais

XCVII

Une dernière déception m'attendait. Je devais six cent quatre-vingts piastres à un homme de Philadelphie, que j'avais toujours considéré comme un de mes plus sûrs amis. J'allai le trouver et le prier de me venir en aide en rassurant quelques-uns de mes créanciers sur lesquels il avait de l'influence. Il se montra touché de la confiance dont je l'honorais, et me promit de la justifier. Il me

plaignit, loua mon énergie dans cette triste circonstance, et me promit de venir dès le lendemain me rendre compte de ses démarches, en me recommandant surtout de l'attendre chez moi. Le lendemain, je l'attendis en vain; mais, à sa place, se présenta un constable porteur d'un ordre pour m'arrêter. Pendant que je le croyais occupé à plaider en ma faveur auprès de mes créanciers, *mon ami* était allé chez l'un d'eux, à qui je devais cent piastres, et, lui indiquant mon domicile, lui avait conseillé de me retenir provisoirement en prison; puis, ce conseil donné, était parti pour Sunbury, où, à l'aide d'un compromis, qu'il avait eu l'adresse de m'extorquer, il espérait s'emparer de mes dernières épaves et rentrer dans sa créance.

A la vue de mes cheveux blancs, ce constable, plus humain cent fois que lui, voulut bien différer l'exécution de son mandat, et me donner le temps de chercher une caution. C'était la deuxième fois que je trouvais, chez un homme de cette profession, des sentiments que j'ai rarement rencontrés chez des hommes placés bien au-dessus de lui, sur l'échelle sociale. Après avoir parcouru toute la ville sans pouvoir réussir, à six heures j'étais devant les portes de la prison. Mon généreux constable m'accorda encore un répit, qui me permit de trouver deux personnes qui voulurent bien répondre pour moi, et je fus libre. Je partis immédiatement pour Sunbury, où je trouvai ma maison vendue, et Robins effectuant le déménagement de mes magasins, dont le contenu devint la proie de la justice et du fisc. Que faire? mettre ma per-

sonne et ma famille à l'abri, était le seul parti que je pouvais prendre.

Je retournai à Philadelphie, où un espoir me restait encore, hélas! bien faible! Mon Beau-père et son fils étaient morts tous deux dans cette ville après avoir fait faillite. Leurs créanciers s'étaient fait mettre en possession des biens-fonds qu'ils y avaient possédés et dont la valeur dépassait de beaucoup leurs dettes; depuis longtemps on me conseillait de faire reviser le jugement intervenu dans cette affaire. J'avais toujours différé; mais, dans ma position critique, je crus de mon devoir de ne rien négliger, et encore une fois je succombai par suite de la manière dont est rendue la justice en ce pays.

Le leggi sono; ma chi pone mani ad esse!

« Les lois existent, mais à quels hommes sont-elles confiées pour leur exécution ! »

Ce dernier coup de la fortune me décida à retourner dans ma bonne ville de New-York; j'y revins, mais comme un homme que l'on retire par les cheveux d'un fleuve où il se noie, et qui laisse la moitié de sa chevelure dans les mains de celui qui l'a sauvé!

XCVIII

J'apportais à New-York plusieurs belles éditions de divers auteurs. L'un de mes fils, jeune homme doué des plus heureuses dispositions et d'une instruction solide, m'accompagnait; mon premier soin fut de le placer dans une institution où il pût compléter ses études. Je m'occupai ensuite à retrouver mes anciennes connaissances et à en faire de nouvelles pour mener à bonne fin mon projet de reprendre ma première profession, celle de maître de langue. Ce projet fut accueilli avec empressement par tous ceux à qui j'en parlai; je vis accourir des élèves en telle affluence, que bientôt je fus en état de louer une maison où je m'installai avec ma famille, et j'ouvris mes cours. Tout le monde s'en réjouit. J'étais connu trop avantageusement pour qu'il en fût autrement. Mes anciens élèves me secondèrent de tout leur pouvoir, les uns en revenant s'asseoir sur mes bancs, les autres en stimulant leurs proches et leurs amis à venir suivre mes leçons. En peu de temps je me vis à la tête d'un établissement qui ne me laissait rien à désirer.

Rien ne troublait plus ma vie du côté matériel, lorsqu'un jour, entrant dans la chambre de mon fils, je

le trouvai plongé dans une sombre tristesse et occupé à m'écrire. Je lus sa lettre; elle contenait une prière de lui permettre d'aller continuer ses études à Philadelphie, dans la ferme persuasion où il était de n'obtenir à New-York aucun succès.

Je ne crus pas devoir apporter obstacle à ce désir, et je l'autorisai à y retourner.

XCIX

A cette époque l'Europe entière avait les yeux fixés sur le Procès qui s'instruisait en Angleterre entre la Princesse Caroline de Brunswick et son Royal époux; le principal personnage de ce procès était un Italien, Bergami. Un avocat irlandais fixé en Amérique, venait de composer à ce sujet, contre la nation italienne tout entière, un pamphlet dont les journaux américains et anglais se faisaient les échos. Doyen des Italiens à New-York, je considérai comme un devoir d'entreprendre la réfutation de ce pamphlet et de venger mes compatriotes. Je publiai cette réfutation et j'en reçus de nombreux remercîments.

Six mois s'étaient écoulés depuis le départ de mon fils, dont je ne cessais de recevoir des nouvelles excellentes. Hélas! comment soupçonner que le malheur le plus grand pour un père me menaçait, et que tout le

monde était d'accord pour me tromper! Quelle fut ma douloureuse surprise lorsqu'au moment où je m'y attendais le moins, je le vis entrer chez moi, à peine reconnaissable, pâle, amaigri par la souffrance, et dans un état de dépérissement complet. Soins, remèdes, tout fut inutile; au bout de six autres mois il s'éteignit dans mes bras avant sa vingtième année. Les frais énormes de sa maladie, des dettes considérables qu'il avait contractées à mon insu à Philadelphie, mais que je n'hésitai pas une minute à payer, me réduisirent aux expédients. L'existence était devenue pour moi un fardeau; mes élèves, dans cette douloureuse circonstance, se montrèrent pleins de cœur; ils m'engagèrent à aller passer quelque temps à la campagne; je m'y décidai. L'un d'eux me proposa une habitation, que j'acceptai. Plusieurs vinrent m'y rejoindre et leurs soins attentifs adoucirent peu à peu mes souffrances morales.

Voici comment j'y distribuais l'emploi de mes heures: je me levais avec le soleil; après une heure donnée à la lecture, nous faisions un modeste déjeuner; j'allais ensuite m'asseoir sous des arbres et respirer la fraîcheur; là je m'exerçais à traduire en vers italiens la prophétie du Dante, écrite par lord Byron, et que je trouvais si bien en harmonie avec mes tristes préoccupations. Lorsque, fatigué de ce travail, je regagnais la maison, la société de mes hôtes bienveillants me procurait encore des heures bien douces. C'est ainsi que s'écoulèrent deux mois et que je vis renaître mes forces et le courage qui m'avaient abandonné.

De retour à la ville, je pus m'occuper du sort de mes deux autres fils; l'un se destinait au Barreau, l'autre à la Médecine, et j'eus la satisfaction de les voir entreprendre leur carrière sous les meilleurs auspices. Je reçus en même temps des lettres de Florence qui me répétaient les éloges donnés aux fragments publiés de ma traduction du Dante; mais ce qui me flatta le plus, ce fut ce que m'écrivit de Venise, Giulio Trento au sujet de ma réfutation du pamphlet de l'avocat irlandais contre la nation italienne; ma réponse avait électrisé tous mes compatriotes, et principalement mes nombreux amis et lui-même, et redoublé l'intérêt que tous me portaient. Il m'invitait à me rapatrier et à venir jouir de mon triomphe. A la lecture de sa lettre, des larmes de joie vinrent humecter mes paupières.

La fortune adverse semblait donc épuisée et m'accorder une trêve; ma santé et celle des miens étaient parfaites; n'eût été la perte de mon fils, rien n'aurait manqué à mon bonheur.

C

Un événement mémorable vint tout à coup faire la plus grande sensation à New-York; ce fut l'arrivée du célèbre chanteur Garcia et de son incomparable fille, la Malibran.

Il est difficile de décrire l'enthousiasme des Américains à l'audition de ces deux artistes. Le *Barbier de Séville*, de l'immortel Rossini, fut leur début. Je me souviens qu'un jour, avant leur arrivée, un jeune homme de New-York, quoique grand musicien, parlait un peu légèrement de cette œuvre. Emporté par la vivacité, je ne pus m'empêcher de lui répondre qu'il n'y entendait rien. Ces mots parurent le choquer; je le calmai et lui promis de lui prouver que j'avais raison. Plus tard je le conduisis à la représentation du *Barbier*. A ses transports, à ses exclamations, il ne me fut pas difficile de juger de ses impressions. « Vous aviez raison, me dit-il en me serrant la main sans rancune. » Au *Barbier* succéda le *Don Juan* de Mozart; il manquait un sujet pour remplir le rôle d'Ottavio. Je me chargeai de le procurer. L'Impresario reculait devant les frais; mes élèves, quelques amis et moi, nous nous cotisâmes et nous le payâmes. L'opéra fut représenté. Paroles, musique, acteurs et surtout la Malibran, dans le rôle de Zerlina, tout fut admirable. Les amateurs se partagèrent en deux camps, l'un pour Rossini, l'autre pour Mozart. Il est bon de faire observer que Mozart, de race allemande, a pour partisans tous ceux de son pays, tandis que Rossini, Italien, a pour adversaires une grande partie de ses compatriotes, l'Italie, étant plus que toute autre contrée, peuplée d'envieux déchaînés contre leurs plus éminentes gloires. L'un de ces envieux a même osé écrire contre Rossini ce qu'on aurait peine à pardonner à un fou ou au plus sot ignorant. Je crus devoir prendre

la défense de l'illustre Maestro dans une lettre que je publiai. Aujourd'hui je me plais à dire que si Mozart l'emporte en profondeur de science sur son rival, Rossini n'a point d'égal en fait de mélodie et de la facilité qu'éprouve le chanteur à l'interpréter. Si dans sa musique se trouvent quelquefois des répétitions, ce n'est ni stérilité d'idées, ni défaut de sentiments, la faute en est tout entière aux Impresari qui, par parcimonie, tracent au Poëte le canevas de sa pièce et le forcent à le remplir avec des paroles insignifiantes, mais à effet, qui, presque toujours les mêmes dans toutes les scènes, amènent forcément la même musique. Si, au lieu d'avoir été condamné à écrire sur des *mots*, Rossini eût appliqué sa musique à des *situations*, il eût atteint le sublime du genre, témoin son *Barbier*.

Je crois pouvoir me permettre de citer encore une courte anecdote au sujet de la médiocrité de ces pièces. J'assistais à la représentation d'un opéra, à côté d'un Américain. Vers le milieu du premier acte :

« Signor d'Aponte, me dit-il, à la fin du morceau qu'on venait de chanter, je vais m'arranger pour dormir à mon aise; veuillez me promettre de m'éveiller au premier air qui en vaudra la peine; ce drame est le meilleur somnifère que je connaisse; du reste, il ressemble à tous ceux qui nous viennent d'Italie. »

Je n'avais pas eu le temps de répondre, qu'il ronflait. Vint un morceau remarquable, je l'éveillai; il écouta, puis se remit à dormir. A trois jours de là, on représentait *Don Juan*. Je me rendis au théâtre dans la matinée,

et, trouvant son nom sur le registre de location, je m'inscrivis à la suite. Cet Américain était dans une loge quand j'arrivai. Je m'assis près de lui. A la fin du premier acte, j'essayai de lui adresser la parole, il m'imposa silence. Le spectacle terminé, il me demanda pardon de son mouvement d'impatience et désira savoir ce que je voulais lui dire. « Je voulais vous demander si vous aviez besoin de dormir, et vous dire que j'étais prêt à vous rendre le service de vous réveiller.

— Demain peut-être, mais à une pièce semblable, non-seulement on ne s'endort pas, mais on éprouve des sensations à rester éveillé toute une nuit. »

Ce compliment chatouilla d'autant plus mon amour-propre, que je l'avais surpris prêtant une attention aussi grande aux récitatifs qu'aux plus beaux morceaux de musique. Il m'invita à souper avec lui et notre entretien, qui dura deux grandes heures, roula tout entier sur le Théâtre. Il était enthousiaste de Goldoni et d'Alfieri, qu'il nommait les deux colonnes de notre Littérature Dramatique.

— En France, me dit-il en terminant, il s'en faut qu'on possède l'art du chant comme en Italie, mais quelle supériorité dans la contexture des pièces! quel esprit, quelle étude de la nature dans la coupure des scènes et surtout dans le jeu des acteurs!

CI

Au terme de ma carrière, quatre-vingt-dix-sept ans, et pour occuper des heures de loisir, je fais imprimer mes Mémoires. Je sais que la critique m'a reproché un style qui n'est ni brillant ni soutenu. Je répondrai que, n'ayant point à écrire l'histoire d'un personnage important, mais celle d'un homme modeste, dont la vie, renfermée dans un cercle étroit, n'a jeté aucun éclat, j'ai dû chercher à le faire dans un langage simple; qu'en retraçant dans toute leur vérité et au fur et à mesure, les événements qui se succédaient, j'ai dû y mettre des réticences, causes des lacunes qui s'y rencontrent et que je n'ai point comblées à l'aide d'inventions, ainsi que l'ont fait d'autres, moins scrupuleux. En un mot, que j'ai écrit sans prétention ni recherche; heureux si j'ai pu intéresser ou simplement distraire un moment.

Semblable à un professeur de botanique, qui, après avoir promené ses Élèves à la recherche de plantes dont il veut enrichir sa collection, du haut de sa chaire les nomme et en explique les propriétés; comme lui, je me résume et je retrace les épreuves dont la fortune capricieuse s'est plu à semer ma vie. J'ai cité les villes que j'ai habitées, les rôles que j'y ai joués, les per-

sonnages distingués dans la société desquels j'ai vécu.

Dans ces récits, il est possible de rencontrer un enseignement, tel qu'on le trouve dans les fables d'Ésope, où, sous le voile de paroles en apparence frivoles, le précepte existe. Beaucoup d'auteurs prétendent que dans la lecture d'une vie privée on apprend plus que dans l'histoire d'un Peuple. Si, dans ma jeunesse, j'eusse été initié par la lecture dans la vie d'un homme à qui mes aventures fussent arrivées, combien de fautes, combien de chagrins me fussé-je épargnés, qui attristent encore en ce moment ma vieillesse! Je dis avec Pétrarque : Je connais mes fautes et je les déplore.

Mais, hélas! le mal est sans remède. Il ne m'en reste que le repentir. Que l'on apprenne de moi ce que je n'ai pu apprendre des autres :

A se défendre de trop de présomption et à fuir les adulateurs ;

A se défier des paroles mielleuses ;

A éviter de se livrer à ceux dont on n'a pas eu le temps d'étudier le caractère et les habitudes ;

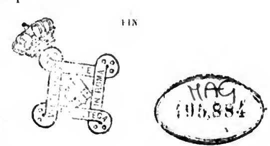
A ne pas mesurer la droiture des autres à la sienne ;

A ne pas croire que celui qui semble n'avoir aucun intérêt à vous tromper ne puisse le faire à un jour donné ;

Enfin à ne pas se bercer de l'illusion qu'un méchant puisse jamais revenir à des sentiments généreux.

Alors la publication de ces Mémoires pourra devenir de quelque utilité.

FIN





FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

OEUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

VICTOR HUGO

Cette traduction, la seule exacte, la seule complète, est faite non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. On sait que la version de Letourneur a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, et qu'elle est restée bien loin de l'original, malgré les consciencieux efforts faits par M. Guizot pour l'en rapprocher. M. François-Victor a complété ce monument, élevé à Shakespeare, par la reproduction des chroniques et des légendes, aujourd'hui oubliées, sources de tant de chefs-d'œuvre.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments; nouvelle par les révélations critiques et historiques, cette traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nouveauté dernière : l'auteur de *Ruy Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*.

QUINZE BEAUX VOLUMES IN-8

Prix : 3 fr. 50 c. le volume

EXEMPLAIRES D'AMATEUR SUR PAPIER VELIN VERGÉ

Prix par souscription : 7 fr. chaque volume

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



